This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

~~Fry I a. 18~~

FRY COLLECTION

PRESENTED BY
THE MISSES ESTHER CATHARINE,
SUSAN MARY AND JOSEPHINE FRY
FROM THE LIBRARY OF
THE LATE JOSEPH FORREST FRY
AND SUSANNA FRY

Fry I. A. 18

# LETTERS

OF

# THE MARQUISE DU DEFFAND

TO THE

# HON. HORACE WALPOLE,

AFTERWARDS

EARL OF ORFORD,

*From the Year* 1766 *to the Year* 1780.

TO WHICH ARE ADDED

LETTERS OF MADAME DU DEFFAND

TO

VOLTAIRE,

*From the Year* 1759 *to the Year* 1775.

PUBLISHED FROM THE ORIGINALS

AT

STRAWBERRY-HILL.

VOL. III.

LONDON:

PRINTED FOR LONGMAN, HURST, REES, AND ORME,
39, PATERNOSTER-ROW.

1810.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 APR 1955
OF OXFORD
LIBRARY

Printed by R. Juignè, 17, Margaret-Street, Cavendish-Square.

# LETTRES

DE

# LA MARQUISE DU DEFFAND

A

# MONSIEUR WALPOLE.

---

## LETTRE CCIX.

Mardi, 3 Janvier, 1775.

C'EST une fatalité inévitable, il faut qu'il y ait dans toutes vos lettres une teinture de mécontentement et de menaces; vous ne m'écrirez, dites-vous, que dans huit jours. Vous ai-je demandé que vous prissiez plus souvent cette peine? y a-t-il du mal à avoir pensé que votre cousin étant ici je pourrois avoir deux fois la semaine de vos nouvelles? et n'étoit-il pas assez naturel de le désirer? une fois pour toutes, faites tout ce qu'il vous plaira; je n'ai ni le droit ni la volonté de rien exiger, mon intention est de

me conduire comme vous pouvez le désirer; je me rends assez de justice pour savoir ce que je dois prétendre, et personne ne peut m'apprécier avec aussi peu d'indulgence que j'en ai pour moi.

Je donnerai à votre cousin la vie de Ninon; il a souvent des occasions dont je n'ai point de connoissance. Ce petit ouvrage n'est point nouveau, je l'avois il y a long-tems parmi mes livres, c'est par hasard que je l'ai relu, et comme vous aimez les noms propres et les anecdotes, j'ai imaginé qu'il vous amuseroit. Il y a des faits qui ne sont pas rapportés fidèlement; j'ai su par l'Abbé Gédoin lui-même ses amours avec Ninon (1), je crois vous les avoir racontés; les circonstances en sont différentes, mais le fond est véritable. Vous pouvez vous épargner la lecture des cent soixante-quatre premières pages, elles ne me poroissent pas du même auteur que ce qui les suit.

Je ne sais quand je verrai la grand'maman; sa maison est ouverte d'hier; elle est dans un océan de monde où je ne veux point m'aller noyer; je m'acquitterai de vos ordres dès que je la verrai, elle apprendra avec plaisir que vous

---

(1) When she was eighty years of age.

vous portez bien, elle étoit inquiète et partageoit mon inquiétude ainsi que l'Abbé.

Il me semble que votre cousin, et les miladis se plaisent ici et ne pensent point à leur départ, j'en suis fort aise.

Mercredi, après midi.

J'ai passé ma matinée a lire le Mercure, je ne puis m'empêcher de vous copier les vers que j'y ai trouvés; l'auteur est anonyme; mais on reconnoît Voltaire, et d'autant plus qu'ils sont adressés à MM. de Genève.

Oui, messieurs, c'est ma fantaisie
De me voir peint en Apollon;
Je conçois votre jalousie;
Mais vous vous plaignez sans raison;
Si mon peintre, par aventure,
Tenté d'égayer son pinceau,
En Silène eût mis ma figure,
Vous auriez tous place au tableau,
Messieurs, vous seriez ma monture.

Cette épigramme vaut mieux que les couplets qu'il ma envoyés.

Votre cousin vous a-t-il envoyé l'épigramme sur Suard, qui a pour titre *les trois exclamations?* Savez-vous combien il connoît déjà de per-

sonnes dans Paris? Quatre-vingt-dix. Il n'est nullement sauvage. Je voudrois bien qu'il fît connoissance avec la grand'maman, je crains que cela n'arrive pas.

---

LETTRE CCX.

Samedi, 28 Janvier, 1775.

Je viens de recevoir la caisse; ce qu'elle contenoit étoit mal emballé, il y a deux compotiers de cassé, et le plateau de dessous la jatte (1).

Je fis hier un souper chez moi, avec la grand'maman et le grand Abbé; nous dîmes tout d'une voix, qu'il étoit bien fâcheux que vous n'y fussiez pas pour faire la partie quarrée. Je lisois l'autre jour dans les lettres de Pope, qu'un ami absent étoit un bien dans les fonds publics, qui rapportoit quelques revenus, et qu'on pouvoit ravoir quand on le vouloit. Cela est-il vrai?

Je crains que votre cousin ne puisse pas vous rendre un bon compte de ce qu'il aura vu

---

(1) A desert service of English green cut glass, which Mad. du Deffand had intended for a present to a friend at Paris, who had extremely admired some green cut glass given by Mr. Walpole to Mad. du Deffand.

de la cour sont magnifiques et charmans, ce sont des quadrilles de quatre, de huit, de seize, qui représentent des nations différentes, ou des personnages du tems passé ; les habits sont magnifiques, ce sont les plus jolies femmes et les meilleures danseuses qui les composent : il y entre du pantomime ; on représente des scènes. On prétend qu'à l'arrivée de l'Archiduc qu'on attend le mois prochain, il y aura un bal sur le grand théâtre, et qu'on exécutera un ballet de trente-deux personnes. La Reine, toute la Famille Royale y auront leurs rôles. J'exhorte fort vos parens de rester pour voir ce spectacle ; ils hésitent à s'y déterminer ; mais ils iront du moins de Lundi en huit à Versailles pour le bal ; il y aura un quadrille de seize qui représentera des Scandinaves.

Dimanche.

J'ATTENDS machinalement le facteur tous les Mercredis et Dimanches, ne comptant pas souvent recevoir de lettres ; aujourd'hui il n'y en a pour personne, et voilà trois Dimanches de suite qu'il retarde d'un jour, et que par conséquent celles qu'on reçoit le Lundi, on n'y peut répondre que le Jeudi d'après. Toutes

ces observations vous font haussser les épaules, vous paroissent bien puériles. Quand on est occupé de grandes affaires, de tout ce qui se passe dans les quatre parties du monde, on méprise bien ceux qui s'occupent de pareilles bagatelles. Mais daignez vous souvenir que je passe mes jours dans un tonneau, il est mon gîte, et Lafontaine dit: *que faire dans un gîte à moins que l'on y songe.* Et à quoi y voulez-vous que je songe? A la cour, aux ministres? aux disputes? aux procès? Je ne puis point éparpiller mon intérêt, et je suis comme cet homme à qui une personne racontoit toutes ses affaires. *Savez-vous, monsieur,* lui dit-il, *que je ne m'intéresse qu'à ce qui me regarde.*

Après ce préambule, je vous dirai que Mad. de Mirepoix est payée; je lui portai l'autre jour six rouleaux et sept louis dans une petite bourse de cuir que je commençai de lui présenter comme une restitution dont j'étois chargée; les six rouleaux suivirent de près, et la surprirent extrêmement; elle ne se rappela point d'où ils pouvoient venir; alors je lui donnai l'extrait de votre lettre et le décompte du banquier Panchaud; elle me parla beaucoup de sa reconnoissance et me dit qu'elle vous

écriroit incessamment (3); je n'en reponds pas. Cette Maréchale seroit plus à plaindre qu'elle n'est, si elle avoit un autre caractère; mais les bagatelles l'occupent et l'amusent, de plus elle a une grande famille, elle donne à souper tous les Dimanches, et met de l'affectation à avoir beaucoup de monde: il y a communément dix-huit, ou vingt personnes, presque tous neveux et nièces, cousins et cousines. Je suis passablement bien avec elle. Quand on veut bien vivre avec les différens partis, on vit en paix, mais il en résulte un peu d'indifférence; j'excepte de cette règle la grand'maman avec qui je suis unie plus tendrement que jamais.

Sa belle-sœur a été assez incommodée tous ces jours-ci; elle se porte mieux présentement; je crois qu'elle vous plairoit, elle est extrêmement animée, elle cause à merveille, on est à son aise avec elle, et pendant le tems qu'on la voit on l'aime beaucoup. Ce que je vous dis est si vrai, que le grand'maman pense de même. Voila déjà un mois complet de leur séjour ici; leur projet est toujours de s'en retourner au mois d'Avril.

---

(3) This was an old debt, due to the Maréchal de Mirepoix from Mr. Taaffe, which Mr. Walpole recovered for her from his executors.

LETTRE CCXI.

Vendredi, 9 Février, à 7 heures du matin.

Je ne commettrai pas la même faute qu'au départ des Fitzroy; je vous écris par vos parens, qui partiront dans trois ou quatre heures; cependant je n'ai rien à vous apprendre qu'ils ne puissent vous dire eux-mêmes, ils ont vu et entendu tout ce que je sais; tout est tranquille ici, on n'aperçoit aucunes intrigues formées; on affiche l'amour du bien public. Le Maurepas possède en paix le premier crédit; la seule personne (*la Reine*) qui pourroit le lui disputer et l'enlever, est occupée de bals, de coiffures, de plumes, etc. Le Turgot professe la vertu, il veut faire régner la liberté établir l'égalité, et pratiquer l'humanité. C'est le règne de la philosophie; on fait revivre en faveur des philosophes des charges qu'on avoit supprimées; d'Alembert, Condorcet, l'Abbé le Bossu, sont, dit-on, Directeurs de la navigation de terre, c'est-à-dire des canaux, avec chacun deux mille écus d'appointement, je ne doute pas que la Demoiselle d'Espinasse n'ait quelques petite *paraguante*; nous ne voyons encore que des augmentations de dépense, ce

qui ne produira pas de diminution d'impôts. Mais on paye bien jusqu'à présent les pensions et les rentes, peu m'importe le reste.

Je vois le départ de vos compatriotes avec le plus grand chagrin ; je suis convaincue qu'il n'y a point de plus honnêtes gens, et je n'en connois point de plus aimables. Votre cousin est la vertu et la bonté même ; sa milady la plus douce, la plus obligeante, la plus noble et la plus polie ; les deux jeunes dames sont charmantes. J'étois si contente de leur société, que j'aurai bien de la peine à m'en passer ; je vais me croire toute seule, car personne ne me les remplacera ; et puis, je l'avoue, je trouvois du plaisir d'être avec des gens qui vous aiment et que vous aimez. J'ai cependant eu un grand chagrin à leur occasion ; je n'ai pu parvenir à leurs faire faire connoissance avec la grand'maman ; elle n'a jamais voulu se relâcher du parti qu'elle, son mari et Mad. de Grammont ont pris, de ne recevoir aucun étranger ; j'étois pourtant parvenue à lui faire consentir, il y a trois ou quatre jours, que je lui amènerois votre cousin et milady ; je leur en fis la proposition, ils trouvèrent qu'elle arrivoit trop tard, ils ne voulurent pas en profiter, je n'ai pu les en blâmer. Je dis leurs

refus à la grand'maman, en lui disant que je ne les condamnois pas ; je lui fis naître des remords, elle craignit vous avoir manqué, elle me fit promettre que je l'excuserois le mieux qu'il me seroit possible ; tout ce que je puis vous dire pour sa justification, c'est que sa déférence pour son marï est extrême ; elle seroit au désespoir d'être mal avec vous, et si vous étiez ici, vous seriez certainement excepté de la règle générale ; vous seriez de nos petits soupés, et sa porte vous seroit toujours ouverte.

Mad. de la Vallière n'a point voulu faire connoissance avec vos parens ; je les lui avois annoncés avant leur arrivée ; elle me dit qu'elle ne vouloit plus faire de connoissances nouvelles, qu'elle ne voyoit que trop de monde ; vous croyez bien que je n'insistai pas ; pour le reste de mes amis, j'en ai été plus contente, tous se sont empressés pour eux. Enfin j'espère qu'ils sont satisfaits de leur séjour.

Je désire qu'ils vous disent du bien de moi, et d'être souvent le sujet de vos conversations.

LETTRE CCXII.

Dimanche, 12 Février, 1775.

Vous auriez long-tems de quoi allumer votre feu, surtout si vous joignez à ce que j'avois de vous (1); ce que vous avez de moi, et rien ne seroit plus juste; mais je m'en rapporte à votre prudence, je ne suivrai pas l'exemple de méfiance que vous me donnez.

Il y eut hier un courrier; c'étoit le jour de l'échéance; il ne m'apporta rien: c'est peut-être un effet du hasard, ainsi je ne vous en demande point la raison. Votre cousin et vos dames partirent Vendredi à deux heures après midi; le Milord (2) les accompagna; ils devoient coucher à Compiègne, et je ne doute pas qu'ils n'y aient passé la journée d'hier; le Milord reviendra à Paris, et ils iront coucher à St. Quentin. Je leur ai prédit qu'ils ne seroient point à Londres avant Samedi ou Dimanche; je les regrette beaucoup, ils sont d'une charmante société; j'ai à me louer de

(1) Mad. du Deffand, at Mr. Walpole's earnest desire, had returned to him by General Conway all the letters which she had then received from Mr. Walpole.

(2) Lord Stormont.

leurs attentions, et si vous y avez eu part, (comme je n'en doute point) vous ne sauriez trop les en remercier. Je n'ai point réussi à faire pour eux tout ce que j'aurois désiré; j'aurois voulu que le grand-papa et la grand'-maman eussent fait connoissance avec eux, et les eussent distingués des autres étrangers; mais je n'en ai pas eu le pouvoir; j'aurois cru les commettre si j'avois plus insisté. Il n'y a rien de nouveau ici depuis leur départ, que l'arrivée de l'Archiduc (3); ce fut Mardi dernier; il coucha à la Meute; le lendemain il fut à Versailles; il vint Vendredi après souper à Paris chez M. de Mercy (4); il y passera toutes les semaines le Vendredi, le Samedi, et le Dimanche; hier il y eut un dîner de trente-cinq personnes, les Maréchaux de France y étoient invités, tous les Ambassadeurs que nous avons eus à Vienne, et les grandes charges de la cour. Il y aura un semblable dîner aujourd'hui, où sont invités ceux qui ne le furent pas hier. Demain, il y aura à la cour un ballet

---

(3) The Archduke Maximilian, brother to the Emperor Joseph II, and to the Queen of France. He was afterwards appointed Coadjutor to the Elector of Cologne, and succeeded to that Electorate, which has since been incorporated with France.

(4) The Comte de Mercy d'Argenteau, the Imperial Ambassador at Paris.

superbe; je tâcherai de m'instruire des détails pour en remplir ma première lettre.

Voici une petite histoire pour celle-ci.

N'avez-vous jamais entendu parler du Marquis de Villette (5)? C'est un Marquis, un bel esprit, un homme à bonne fortune, un personnage de comédie.

Il écrivit l'autre jour un billet à Mademoiselle Raucoux; elle le reçut avec empressement, persuadée qu'elle y trouveroit des protestations, des offres, etc. Point du tout, ce n'étoit que des injures atroces. Elle, sans s'émouvoir, dit au porteur d'attendre sa réponse; elle rentra dans sa chambre, prit le petit balai d'auprès de sa cheminée, le dépouilla, le réduisit à un simple bâton, et puis l'enveloppa d'un papier, après y avoir écrit ces vers qu'on avoit faits autrefois pour mettre au bas d'une petite statue de l'amour.

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

On conte une autre histoire; elle n'est ni vraie,

---

(5) He was son of the Sieur de Launay, *Trésorier de l'Extruordinaire des Guerres*, and was one of the many Marquises, Comtes, etc. etc. who, in the former government of France, having acquired money in trade, or in the perception of the taxes, bought estates to which titles were annexed, which they took with impunity in society, al-

ni vraisemblable ; ce n'est qu'une méchanceté. On prétend que Mad. de St. Vincent (6), qui a un grand procès avec M. de Richelieu, fut chez le Lieutenant Criminel, qui la reçut avec les

---

though such assumption of nobility gave them neither the rank nor privileges belonging to it, until confirmed by the King.

(6) Mad. la Présidente St. Vincent née Vence de Villeneuve, was by birth a great-grand-daughter of Mad. de Sévigné, and connected with some of the first families of France. She was married to a *Président à Mortier*, in the Parliament of Aix, from whom she had been separated on account of her profligate conduct and character, and had retired, or rather was confined, to a convent in the province of Rouergue. From hence the Duc de Richelieu, without the consent of her family, had removed her to Paris.——The disgraceful law-suit here mentioned, supposed positive forgery on one, or on both sides. The Duc de Richelieu accused Mad. de St. Vincent of having forged and negociated notes of hand of his, to the amount of nearly 10,000l. sterling. She retorted upon him his having given her the notes, knowing them to be false, and executed under his orders; and accused him beside of the vilest subornation of witnesses, and the most profligate abuse of arbitrary power in obtaining a *lettre-de-cachet* to confine her unheard to the Bastille, where an unauthorised tribunal of police officers exercised every species of vexation against her.

No one can have a just idea, not only of the jurisprudence of France, and the manner in which criminal justice was administered, but of its unavoidable consequences upon the good faith, truth and honesty of the whole body of the people, unless they have looked into the series of remarkable causes which occupied the French tribunals during the last fifteen years of their former existence, from that of the Comte de Morangies, in 1773, to that inexplicable mass of knavery, folly, and credulity, exhibited in the cause of the Cardinal de Rohan in 1788.

plus grands témoignages d'affection, la priant de ne le point considérer comme son juge, mais de le regarder comme son ami, de lui avouer la vérité, et de lui confier de qui étoient les billets qu'elle disoit être de M. de Richelieu. Cette dame parut persuadée, et lui confia qu'ils n'étoient point du Maréchal de Richelieu, mais d'un nommé Vignerot. Le magistrat n'eut rien de plus pressé que d'aller apprendre au Maréchal cette rétractation ; vous jugez le plaisir qu'il en reçut. Votre cousin a peut-être le mémoire de cette grande affaire. Si vous lisez tous ceux qu'il emporte, vous aurez de quoi vous ennuyer long-tems. Mais vous ne pouvez pas vous dispenser de lire ceux de M. de Guignes ; j'aurai soin de vous en envoyer la suite.

J'oubliois de vous dire que l'Archiduc soupe ce soir chez M. le Duc de Choiseul avec cinquante ou soixante personnes ; il soupa hier chez les du Châtelet ; tous les grands personnages lui donneront des festins tour-à-tour.

Dites mille choses pour moi au Général, à Milady, à Mad. Damer, à Milady Henriette, et même à la petite nièce (7).

---

(7) Miss Caroline Campbell, daughter of the late Lord William Campbell. She died in the year 1788.

## LETTRE CCXIII.

Paris, Mardi 21 Février, 1775.

Je préviens la poste; peut-être ne m'apportera-t-elle point de lettres, et ce n'est pas une raison pour moi de ne vous pas écrire. Je vous félicite sur le plaisir que vous aurez eu de revoir vos amis (1). Savez-vous qu'ils augmentent de beaucoup ma vanité; je suis fort glorieuse de ce que vous m'avez crue digne d'être leur associée; ils devoient vons rendre plus dificile; je sens tout le prix de votre indulgence; ce ne sera que Dimanche que j'apprendrai les détails de votre entrevue; je me flatte qu'il y aura eu quelques minutes pour moi; des questions de votre part, des récits de la leur. Vous aurez connu avec étonnement que j'ai fait quelques progrès dans la prudence. Ils vous auront dit s'ils m'ont trouvée métaphysicienne et romanesque; vous pouvez vous applaudir d'être le seul qui ayez fait cette découverte; mais la crainte de vous y confirmer me gêne terriblement, je n'ose pas me permettre de vous parler de moi, et c'est pourtant, je l'avoue, la chose qui m'intéresse le plus et que je sais le mieux. J'aimerois à vous dire les remarques que je

(1) General Conway and his family.

J'aimerois à vous dire les remarques que je fais, les jugemens que je porte, mes grands chagrins, mes petits contentemens, enfin, pouvoir du moins causer avec vous comme je faisois avec mon pauvre ami Pontdeveyle. Mais vous êtes épineux, difficile, et qui pis est vous vous ennuyez de tout.

Si en effet vous venez ici, il faudra faire un code entre nous, où nous n'omettrons aucune des règles qu'il faudra observer dans notre correspondance. En attendant je vais vous parler de tout ce qui se passe.

D'abord le mariage de M. de Coigny (1) avec Mademoiselle de Conflans (2), il se fait aujourd'hui. Ah! voilà toutes mes nouvelles finies.

Ma lettre est interrompue par la vôtre, je

---

(1) The Marquis de Coigny, son of the Duc de Coigny, now in England, by his first marriage.

(2) Daughter of the Marquis de Conflans, and grand daughter of the Maréchal d'Armentières. This lady, whose figure and talents, together with the favour of her husband's family at court, conspired to place for several years at the pinnacle of fashion in Paris, was, during the early period of the revolution long resident in England, where the cheerfulness with which she submitted to the loss of her former brilliant existence, and to the difficulties of her actual situation, are remembered with hardly less admiration, than was excited by the uncommon liveliness of her conversation, and the unparalelled quickness of her repartees.

ne l'attendois que demain et elle arrive aujourd'hui.

Vous vous êtes fort trompé dans vos calculs sur l'arrivée de vos parens, je leur avoit prédit qu'ils ne seroient à Londres que le Samedi ou le Dimanche ; mais par la lettre que le Général m'écrivit de Calais le 22, j'ai jugé qu'ils pourroient être à Londres le Vendredi 24. Je saurai Dimanche si je me suis trompée.

Je vous prie de m'envoyer votre épilogue (3) ; l'Ambassadeur que j'ai vu trois fois depuis le départ de vos parens, m'a dit qu'il se chargeoit

---

(3) Mr. Walpole's Epilogue to Braganza, a tragedy by Jephson, which he had thus announced to Mad. du Deffand :—" Actuellement je ne suis occupé que d'une tragédie nouvelle qu'on va donner et à laquelle je m'intéresse beaucoup. Le sujet est tiré de la révolution de Portugal en faveur des Bragance. Elle est supérieurement écrite : le langage beau, la poésie charmante. Cependant j'ai peur : l'événement est connu, et heureux, par conséquent moins intéressant. De plus, l'auteur me paroît peu fait aux ressort du théâtre, et s'entend plus aux images de la poésie qu'aux caractères : ce qui fait qu'il y a des longueurs et l'intérêt n'est pas soutenu. On m'a persuadé de lui faire une épilogue, dont je suis nullement content. Vous savez que c'est notre usage immanquable de commencer et finir une pièce par des prologues et des épilogues. Ordinairement ces derniers morceaux sont non-seulement gais, mais gaillards. Usage ridicule de faire rire ceux qu'on vient d'attrister, et que je n'ai pas voulu pratiquer, de sorte que mes vers ne sont que mausades.

de leur envoyer tout ce qui paroîtra de nouveau. Ah ! je le crois fort épris ; j'en ressens le contre-coup ; il a autant d'empressement pour moi actuellement qu'il avoit de dédain auparavant ; je suis contente de l'effet, mais encore plus satisfaite de la cause ; cette jeune milady est charmante. J'aurois un grand plaisir de la revoir, il en pourra résulter d'autres bons effets, mais c'est de quoi il m'est interdit de parler.

Mercredi 22.

Je viens de lire le mémoire de Tort (4), il est d'une audace qui en impose, mais il me semble qu'il ne prouve rien quoiqu'il donne de violens soupçons. Je n'aime point toutes ces lettres brûlées. Nous verrons ce qne M. de Guignes répondra. L'Ambassadeur enverra tout au Général (*Conway*) ; ce seroit un double emploi de vous les envoyer. Je n'ai pu me résoudre à

---

(4) This was in the cause of the Comte de Guignes, mentioned in the preceding letter.

Mr. Tort had been his secretary during his mission in England, and accused Mr. de Guignes of having ordered him, (*Tort*), to gamble in the public funds of England for the benefit of the said Comte de Guignes, and Mr. Guignes accused Tort of the secretion of money and papers, of smuggling, and of the improper communication of a statement concerning the marine, and other of his dispatches.

lire les mémoires de M. de Richelieu, je n'ai point de curiosité pour ce qui ne m'intéresse point ; j'aime assez M. de Guignes, je lui trouve de la douceur, il a l'air de la franchise, et c'est une vertu rare dans le pays que j'habite.

Je vois rarement la grand'maman, j'y vais tous le Lundis ; la dernière fois il y avoit quarante personnes ; je ne me mets point à table, on me sert ce que je veux à une petite table, et j'ai toujours la compagnie de trois ou quatre personnes, tantôt les uns, tantôt les autres ; je ne m'y amuse guères, mais ce genre d'ennui m est plus supportable que la solitude. Cinq jours de la semaine leur maison est ouverte, il y a grande cohue et grande liberté. Dans une pièce on joue au billard, dans d'autres on va causer ou lire, ou jouer au trictrac, et dans la gallerie des tables pour différens jeux ; le macao, le wisk, le tresset, etc. Les Vendredis et les Samedis le grand-papa et la grand'maman soupent de hors, souvent ensemble ; mais quelquefois la grand'maman soupe chez elle avec le grand Abbé et il y a quelques jours que le grand-papa fit la partie quarrée. Il y fut très-aimable, il eut le cœur sur les lèvres ; j'étois du dernier bien avec lui ; il y resta jusqu'à une

heure et demie; sa sœur (5) étoit malade, je l'y menai et j'y restai avec lui jusqu'à près de trois heures, et je le ramenai chez lui; cela ne ressemble-t-il pas à la grande intimité? Eh bien, cela ne prouve rien. Il n'en est pas de même de la grand'maman, elle *sait* qu'elle m'aime; vous souvenez-vous que je le lui écrivis il y a long-tems (6). Toutes ses vertus lui tiennent lieu de sentimeut, elle n'a pas un défaut, et à force de s'être corrigée, de s'être domptée, elle s'est faite ce qu'elle est en dépit de la nature dont elle ne suit plus aucun mouvement. Sa sœur est tout le contraire, l'une est respectée, l'autre est recherchée. Je trouve que la grand'maman a beaucoup plus d'esprit et l'autre plus d'agrément; et de tout ce qu'on rencontre, on ne trouve rien auquel on puisse s'attacher, Ah! mon Dieu, si je continuois, que je vous ennuierois!

J'espère que nous aurons quelques relations des fêtes, et que je pourrai vous les envoyer, car pour vous en faire le récit, cela m'est impossible.

---

(5) The Duchesse de Grammont.

(6) Mad. du Deffand had said to Mad. de Choiseul,—"Vous *savez* que vous m'aimez, mais vous ne le *sentez* "pas."

Ne me laissez point oublier de votre cousin, ni de milady, je la trouve charmante et je n'oublierai jamais toutes ses bontés.

---

LETTRE CCCIV.

Lundi, 27 Février, 1775.

Vos parens ont grand tort; je leur pardonnois leur empressement à vous aller retrouver; mais je trouve très-mauvais qu'ils ne nous aient pas donné le tems qu'ils passent loin de vous. Quel plaisir trouvent-ils à visiter la Flandre; ne valoit-il pas mieux rester pour voir nos fêtes? Les bals de Versailles, celui d'avant-hier chez Mad. de Cossé (1), où la Reine est venue avec ses beaux-frères. La fête qu'il y aura aujourd'hui que Monsieur donne à la Reine, à la Grande Ecurie; elle doit être superbe. Je compte qu'on en imprimera la description, ce qui épargnera la peine de la raconter; tout cela méritoit leur curiosité.

L'Ambassadeur soupa Mercredi chez moi; il me dit qu'il regrettoit beaucoup de ne les

---

(1) Daughter of the Duc de Nivernois, married to the Duc de Cossé Brissac, Governor of Paris.

avoir pas suivis jusqu'à Calais ; je ne sais pas ce qu'il pensera de leur course en Flandre, il vint hier chez moi, il ne ne me trouva pas ; j'étois à la comédie de Beaumarchais, qu'on représentoit pour la seconde fois ; à la première elle fut sifflée ; pour hier elle eut un succès extravagant ; elle fut portée aux nues, elle fut applaudie à tout rompre, et rien ne peut être plus ridicule, cette pièce est détestable ; vos parens regrettoient beacoup de n'avoir pu l'entendre, ils peuvent s'en consoler. Comment va le goût en Angleterre ? pour ici il est entièrement perdu ; et grâces à nos philosophes qui raisonnent sur tout, nous n'avons plus le sens commun ; et s'il n'y avoit pas les ouvrages du siècle de Louis XIV, plusieurs de ceux de votre pays, et les traductions des anciens, il faudroit renoncer à la lecture. Ce Beaumarchais, dont les mémoires sont si jolis, est déplorable dans sa pièce du Barbier de Séville.

Le grand-papa va ce soir à Versailles, à la fête de Monsieur ; il donna hier une fête chez lui à toutes les femmes et valets de chambre de ceux qui ont été à Chanteloup ; il y avoit plus de quatre cents personnes ; l'appartement fut éclairé comme pour les maîtres ;

le repas splendide à trois services, des vins de toutes sortes ; mes gens m'en firent le récit hier au soir. J'irai souper ce soir avec la grand'-maman et sa belle-sœur ; nous serons très-petite compagnie ; je dois leur donner un ou deux petits soupers avant leur départ, qui sera le neuf d'Avril ; le grand-papa reviendra le premier de Juin ; il assistera au Sacre, et restera en tout un mois à ce voyage, et ne reviendra qu'à Noël avec la grand'maman qui restera constamment à Chanteloup jusqu'à ce tems-là.

L'Archiduc part Jeudi prochain. La visite qu'il a rendue ici paroît l'avoir plus fatigué qu'amusé ; elle a produit de grandes tracasseries à la cour. Vous savez qu'il y étoit incognito ; nos Princes ont prétendu qu'il leur devoit rendre la première visite ; la Reine ne l'a pas jugé à propos, et leur a marqué son mécontentement en ne les invitant point à aucune fête. M. le Duc d'Orléans est à Ste. Assisse chez Mad. de Montesson, et le Prince de Condé à Chantilly. Voilà ma gazette ainsi que les quatre pages finies.

## LETTRE CCXV.

Mercredi, 1er. Mars, 1775.

Je suis fort aise de l'arrivée de vos parens et fort satisfaite du bien qu'ils vous ont dit de moi ; comme ils vous aiment beaucoup, je juge qu'ils ont cru vous faire plaisir.

Je reçois une lettre de votre cousin (1) en même tems que la vôtre; il ne me parle point de celle qu'il a dû trouver de moi en arrivant, qui étoit en réponse à celle qu'il m'avoit écrite de Calais; elle étoit, s'il m'en souvient, de quatre pages et à l'adresse qu'il a laissée à Wiart en partant ; informez-vous, je vous supplie, s'il l'a reçue.

Il est vrai que je vous trouve un homme fort singulier. Vous avez grande raison de dire que nos caractères ne se ressemblent point ; le vôtre m'est incompréhensible ; je ne puis me faire une idée des plaisirs que vous goûtez dans la solitude, et du charme que vous trouvez dans tous les objets inanimés, de la préférence que vous donnez au grand monde à la société particulière. Je conviens que la société ne satis-

(1) General Conway.

fait guères, mais on a toujours l'espérance qu'elle satisfera, et je crois vous avoir déjà dit que je regardois l'amitié comme le grand œuvre : on ne fait jamais de l'or, mais on trouve quelques productions qui ont quelque valeur, et qui laissent quelques espérances. Vous me serviriez de preuve : je n'ai point trouvé en vous ce que j'aurois désiré, mais j'ai trouvé ce qui vaut encore mieux que tout ce que je connois, et dont les protestations d'indifférence ressemblent plus à l'amitié que les protestations d'attachement de tous ceux qui m'environnent. Je ne serai point surprise du refroidissement de vos parens auquel vous me préparez, j'ai trouvé en vous un exemple qui ne peut me permettre de m'étonner de rien. Comment avez-vous pu douter que je n'acquiescerois pas à vos volontés ? Je suis ravie de vous avoir tranquillisé. Je sais très-bon gré à Milady (2) des bons offices qu'elle m'a rendus ; il n'est pas douteux que je ne désire de vous revoir, mais la joie que j'en aurai ne sera pas sans inquiétude ; je prévois que vous vous ennuierez beaucoup, et l'ennui est comme la gelée qui fait

---

(2) Lady Ailesbury, in persuading Mr. Walpole to make another visit to Paris.

mourir toutes les plantes. J'ai cru remarquer après chaque voyage une grande diminution, je n'oserois pas dire dans vos sentimens, mais dans l'opinion que vous aviez de moi. Cependant je serois fausse avec vous et avec moi-même si je disois que je ne désire pas infiniment de vous revoir.

Je n'écrirai point aujourd'hui au Général, dites-lui, ainsi qu'à Milady, et à Mad. Damer, qu'ils m'ont laissé de véritables regrets. Vous m'inquiétez sur l'état de Mad. Damer ; n'oubliez pas en m'écrivant, de me donner de ses nouvelles.

Ne me sachez point mauvais gré de ne vous point faire le récit de nos dernières fêtes, je m'ennuie si fort d'en entendre parler, que je ne puis me résoudre à les raconter.

---

## LETTRE CCVI.

Vendredi, 10 Mars, 1775.

Votre dernière lettre est pleine de raison. Je suis persuadée de l'intérêt que vous prenez à mon bonheur ; vous vous faites violence pour y contribuer, mais vous me la faites un peu trop sentir ; vos lettres vous coûtent, et votre voyage

vous coûtera bien davantage; je prévois avec beaucoup de chagrin le peu d'amusement que vous trouverez ici; si j'avois plus de générosité, je vous prierois de vous en dispenser, mais j'avoue que je désire de vous voir encore une fois; je veux que vous jugiez par vous-même du changement que je crois qu'il y a en moi, pour nous épargner à tous jamais l'ennui d'en parler. Où prenez-vous que je ne suis occupée que de mes parens, et que je m'afflige d'avoir peu de particulier avec eux; ah! je voudrois n'avoir que ce chagrin-là? J'ai fait presque toutes les semaines un souper particulier avec la grand'maman et le grand Abbé, j'en ferai un ce soir, et croyez, qu'excepté une seule personne, je pourrois dire à tous mes amis, je *sais* que je vous aime, mais.....

Vous avez raison quand vous me dites que l'âge et l'expérience n'ont rien produit en moi, de bien s'entend; car l'âge m'a défigurée, et l'expérience m'a dégoûtée du monde, sans me rendre la société moins nécessaire, elle me l'est plus que jamais, et vous ne m'empêcherez pas de regretter mon pauvre ami Pontdeveyle; il m'écoutoit et me répondoit, j'étois ce qu'il aimoit le mieux, je lui étois nécessaire, et si tout le monde m'avoit abandonnée il me seroit

resté fidèle ; il avoit une certaine connoissance du monde qui, sans être bien profonde, suffisoit dans bien des circonstances ; trop de pénétration nuit quelquefois ; il y a du danger à trop approfondir, il faut le plus souvent s'en tenir aux surfaces, et se contenter d'y conformer les siennes. Je ne sais pas si j'explique ma pensée ; quand je veux rafiner je m'exprime mal, mais vous savez aider à la lettre.

Votre Ambassadeur part au plus tard Mercredi pour Londres, je le crois fort épris ; nous jugerons à son retour si je me trompe ; s'il revient seul, tout sera dit. Il vous portera peut-être cette lettre, cela dépendra du jour de son départ. Je vous enverrai sûrement par lui le dernier mémoire de M. de Guignes qui ne paroît pas encore. Si vous étiez curieux de la collection entière de ce procès, je vous en enverrois toutes les pièces, il y en aura pour le moins quatorze ou quinze. Je crois que ce pauvre M. de Guignes est le plus malheureux de tous les hommes. Je vous quitte et je vous reprendrai quand je pourrai.

Samedi, à 3 heures après midi.

Le mémoire de M. de Guignes ne paroît point

encore; on m'avoit dit, comme chose certaine, qu'on consentoit à faire imprimer ses dépêches : elles prouveroient qu'il n'auroit pas pu perdre s'il avoit joué, parce qu'il n'auroit pu parier pour la guerre, sachant la paix ; mais on me dit hier que cette grâce ne lui étoit point encore accordée, et qu'on doutoit qu'il l'obtînt.

Je voulois vous envoyer une nouvelle brochure de Voltaire, mais votre Ambassadeur dit que l'on reçoit à Londres, par Genève, tous ses ouvrages avant qu'ils arrivent à Paris. Je ne me souviens pas de ce que je vous ai envoyé dont vous me remerciez; je n'ai plus de mémoire, ainsi il faut que vous me pardonniez des rabachages.

Connoissez-vous les Lettres de Bolingbroke sur l'utilité de l'histoire; elles ont paru en 1752. Je les avois sans avoir été tentée de les lire; mandez-moi ce que vous en pensez. Il y a un autre petit volume de lui qui est une lettre au Chevalier Windham, qui contient tout ce qu'il a fait depuis 1710 jusqu'à 1716; cela me rappelle ma jeunesse; il est question de tous gens que j'ai connus. Vous avez raison d'aimer les noms propres, ils mettent de l'intérêt. Je dois entendre, Mardi, chez les Necker,

une tragédie qu'on dit être fort touchante; le sujet est la disgrâce du Prince Menzikof (1) et sa mort en Sibérie; je vous en rendrai compte, Je me méfie des éloges, j'y suis trop souvent attrapée. L'Iphigénie et l'Orphée de M. Gluck, le Barbier de Seville de M. de Beaumarchais m'avoient été extrêmement vantés, on m'a forcée à les voir, ils m'ont ennuyée à la mort.

Mad. de Mirepoix est très-contente de votre lettre. L'argent que vous lui avez envoyé ne lui en a pas rapporté d'autre; elle l'a joué et perdu; sa sœur Boufflers, joueuse éternelle, partira le mois prochain pour la Lorraine avec son Prince (2); ils ne reviendront que dans l'automne.

Nous avons cette année l'assemblée du Clergé, cela m'assure un peu de compagnie; je reverrai l'Evêque de Mirepoix; il prétend vous aimer beaucoup, et il est très-reconnoissant et très-flatté de ce que je lui ai dit de votre part; vous ne vous souvenez peut-être pas de m'en avoir donné la commission.

---

(1) The *Menzikoff* of La Harpe.
(2) The Prince de Beaufremont.

Dimanche, à 5 heurs de soir.

J'EUS hier la visite du grand-papa, j'avois du monde chez moi, des Allemands, des Evêques ; il fut de fort bonne conversation ; il rapporta l'affaire de M. de Guignes comme auroit pu faire l'Avocat Général. Le Roi a consenti que l'on communiquât aux juges les dépêches qui peuvent prouver en faveur de M. de Guignes. Son mémoire ne paroît point encore ; il vouloit attendre que le second de Tort parût, et celui-ci ne veut point le donner que M. de Guigues n'ait donné le sien. Tous le monde s'intéresse à cette affaire, les uns par amitié, et les autres par curiosité.

Le procès de M. de Richelieu fait un effet tout différent ; il est si ridicule, qu'on ne s'en occupe que pour s'en moquer. Mad. de St. Vincent l'attaque pour rapt, de séduction et subornation de témoins : elle avoit quarante ans quand elle prétend avoir été séduite, et lui soixante-quinze ans quand il l'a séduite. Ses meilleurs amis ne peuvent s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

La grand'maman soupa chez moi avec le grand Abbé ; en me mettant à table, je trouvai sur mon assiette quantité de cho-

ses ; je ne s'avois ce que ce pouvoit être ; c'étoient six coquetiers d'argent et un d'or, les plus jolis du monde. Ce présent ne m'a point plu ; premièrement, parce que c'étoit un présent, et secondement, parce qu'il n'est bon à rien. Notre soirée se passa fort doucement ; la grand'maman est la vertu personnifiée. La vertu a étouffé en elle la nature ; je ne sais si elle en est plus heureuse, mais elle en est certainement moins gaie et moins naturelle.

Remarquez, je vous prie, que cette lettre vous sera rendue par l'Ambassadeur, et que je ne parlerois pas si librement, si elle étoit confiée à la poste.

Je ne sais si c'est la vieillesse qui me donne de l'humeur et qui me rend difficile.

Mardi.

J'eus hier le tête-à-tête que je vous avois annoncé (3) ; il ne fut pas gai, mais il fut intéressant, et m'auroit appris, si je ne l'avois pas su, qu'il y a des situations plus fâcheuses que la mienne. J'allai ensuite rendre une visite à l'hôtel de Choiseul. Ce n'est point là encore où l'on doit trouver le bonheur. Pour moi, je

(3) With Mad. de Jonsac.

crois qu'il s'est retiré à Strawberry-hill. Croyez-vous en effet le quitter pour quelques momens ? Je ne saurois me persuader que vous exécutiez le projet que vous faites. Vous avez manqué le tems où il vous auroit été agréable. Milord Stormont est persuadé que vos parens reviendront ici, qu'ils s'y sont beaucoup plu ; et pour lui, loin de s'y déplaire, il se flatte d'y rester fort long-tems et je ne doute pas que cela ne soit, s'il ramène sa Milady (4).

Je n'appris rien hier de nouveau. Je suis honteuse de la longueur de cette lettre et de son insipidité.

---

LETTRE CCXVII.

Mardi, 4 Avril, 1775.

Je courus hier un fort grand danger : entre sept et huit heures du matin le feu prit à la cheminée de mon antichambre avec une telle furie, que les flammes sortirent jusqu'au milieu de la chambre et montèrent jusqu'aux bras de la cheminée, brûlèrent les cordons des son-

---

(4) Lady Harriet Stanhope.

nettes, et si la cheminée s'étoit crevée, il est très-vraisemblable que non-seulement mon appartement, mais tout le corps de logis auroit été brûlé. Heureusement la cheminée est de brique, et le prompt secours qu'on apporta fit que le danger dura peu, et n'a même causé aucun dommage; les maçons qui travaillent dans la cour furent d'un grand secours, et les pompiers qui ne tardèrent pas à arriver, mirent fin à ce terrible accident; le pauvre Wiart en a un peu souffert, il a eu un bras un peu brûlé, et une partie de sa redingote. Ce fut au moment que je m'éveillai que l'accident arriva; je me levai bien vite et descendis chez Mademoiselle Sanadon. Mes gens étoient dans la plus grande terreur; et ce qui vous surprendra, c'est que je ne fus point effrayée; ce ne fut point par courage, mais par insensibilité; je ne puis pas me rendre raison à moi-même de cette disposition; le danger me paroissoit évident, je disois même qu'il falloit mettre en sûreté tout ce qu'on pourroit sauver; je pensois un peu au parti que je prendrois, et dans ce momeut-là tout me paroissoit égal. Rendez-moi raison de cela si vous pouvez; pour moi je l'attribue à ce changement que je vous ai annoncé que vous trouveriez en moi, qui est bien plus l'effet

de mon âge que de mes réflexions. J'avois été toute la veille dans un grand affaissement.

Les lettres de M. d'Aiguillon, dont le recueil a pour titre : *Correspondance de M. le Duc d'Aiguillon, au sujet de l'affaire de M. le Comte de Guignes et du Sieur Tort, et autres intéressés pendant les années* 1771, 2, 3, 4, *et* 5, est la plus ennuyeuse chose du monde. J'en ai lu soixante-cinq pages, il y en a deux cent vingt-trois. Jusqu'à cette page on ne peut en rien conclure ; je vous enverrai cette brochure avec les autres pièces du procès ; mais j'attendrai une occasion. Je trouve le pauvre M. de Guignes bien à plaindre.

Je suis bien de votre avis, je ne sais pas comment il se peut trouver des Juges, parce qu'il me paroît impossible de s'assurer de la vérité ; on ne voit que des masques, on n'entend que des mensonges ; il est étonnant qu'on soit attaché à la vie ; je doute qu'il y ait aucun individu (si ce n'est mon petit chien) pour qui elle soit heureuse ; encore voudroit-il se marier, et l'on ne lui donne point de femme.

Je vous ai mandé que je perdrois mes parens (1) le Lundi de pâque ; cet accident est

(1) The Duke and Duchess of Choiseul.

prévu, et puisque je soutiens avec tant de fermeté ceux qui ne le sont pas, je serai fâchée de celui-ci, sans en être accablée.

Il pleut ici des épigrammes sur nos nouveaux Maréchaux ; on dit que le Roi ne fera pas ses Pâques, parce *qu'il a fait les sept péchés capitaux ;* ce sont les sept Maréchaux. Je ne crois pas en devoir faire l'attribution ou distribution (2) par la poste, et vous ne les connoissez pas assez pour pouvoir la faire.

Mercredi.

J'ai presque lu entièrement la correspondance ; je trouve qu'elle n'ajoute rien aux mémoires de M. de Guignes, si ce n'est qu'il est bien évident qu'il n'étoit pas protégé par le ministère. Les lettres de M de Guignes sont du même style que ses mémoires ; c'est-à-dire parfaitement bien écrites.

Le Vice-Chancelier, père du Chancelier (3),

---

(2) The distribution was as follows : Le Duc d'Harcourt, *la Paresse* ; le Duc de Noailles, *l'Avarice* ; le Comte de Nicolaï, *la Gourmandise* ; le Duc de Fitz James, *l'Envie* ; le Comte de Noailles, *l'Orgueil* ; le Comte de Muy, *la Colère* ; le Duc de Duras, *la Luxure*.

(3) Maupeou, who, though in exile and disgrace, still retained the office and title of Chancellor, which is inalienable in France, except by voluntary resignation, to which he would never consent. From the period of the return

mourut hier matin, et le Marquis de Pontchartrain est très-mal.

On croit que M. de Muy a la pierre. Je soupai hier à l'hôtel de Choiseul ; il y avoit cinquante-six personnes. Je ne me mets point à table, je soupe dans une petite pièce séparée avec ceux qui ne soupent point. Je donnerai à souper, Samedi, au grand-papa, à la grand'maman, à Mad. de Grammont, à l'Archevêque de Toulouse, et à M. de Guignes.

---

LETTRE CCXVIII.

Samedi, 8 Avril, 1775.

Je crains que vous ne vous portiez pas trop bien ; la lettre que je reçois a le ton foible ; je crois que vous êtes pâle, un peu triste, cela est-il vrai ? Est-ce que la vie que vous menez vous convient ? Dîner à six heures du soir est une heure bien indue. Que prenez-vous donc entre votre lever et ce repas ? Souper à minuit,

---

of the former Parliament of Paris, which Maupeou had destroyed, M. de Miromenil, the Garde des Sceaux, had presided as Chancellor, but Maupeou retained the title till his death, which did not happen till after the commencement of the revolution, in 1791.

c'est tout au plus cinq heures après le dîner. Vous coucher à deux heures, c'est un déréglement que cet arrangement-là. Songez donc combien le régime vous est nécessaire, et combien vous êtes foible et délicat. Au nom de Dieu, ne soyez plus malade, je n'ai plus assez de force pour soutenir l'inquiétude.

Qu'est-ce que vous entendez, quand vous me dites que j'ai plus d'esprit pour me défendre que pour attaquer ? Je ne me souviens jamais, en vous écrivant de ce que je vous ai écrit, et cela vous est prouvé par mes rabachages. Ma mémoire s'en va grand train. Ah ! c'est une belle chose que de vieillir ! quand vous en serez là, vous vous souviendrez de moi, j'en suis sûre.

Milady Henriette est bien dégoûtée, si elle ne veut point du Milord ; on dit qu'il a une très-belle figure, il a certainement de l'esprit, de la douceur, de la politesse ; il a été très-bon mari ; il faut qu'il y ait quelque raison à ce refus ; vous ne vous souciez pas de le savoir, ni moi non plus.

Vous avez bien raison, en m'associant à l'aversion que vous avez pour les grandeurs ; je ne trouve d'état heureux que de n'être ni grand ni petit, mais d'avoir de la fortune ; c'est-à-dire

un revenu assez considérable pour n'avoir jamais besoin de personne, pour être bien logé, bien servi, pour souper tous les jours chez soi en bonne compagnie, et mener tous les jours la même vie. Je ne me trouve bien que dans mon tonneau, et sans la maudite crainte que j'ai de m'ennuyer, je ne sortirois jamais de chez moi ; mais souper seule ou tête-à-tête avec la Sanadon me paroît affreux. Souvent les soupers que je vais faire ailleurs ne valent guères mieux, mais la variété est bonne en toute chose, jusqu'à changer de sorte d'ennui.

Dimanche.

Mon souper s'est très-bien passé(1): il y a eu de la gaîté, de l'accord, même assez d'amitié ; les parens et le grand Abbé partirent les premiers ; la sœur et M. de Guignes restèrent une heure de plus ; la sœur me traite à merveille. Le Guignes est très-aimable, il a un courage inouï, et il en a grand besoin. Je ne sais comment se terminera son procès, son ennemi est bien dangereux. On attend le dernier mémoire de Tort ces jours-ci ; il y répondra, et tout sera dit, et vraisemblablement il sera jugé dans le mois de Mai.

(1) The supper announced at the end of the last letter.

Je vous demande pardon de ce que je vous mande peu de nouvelles, mais je ne sais pas conter, et puis je ne saurois me persuader que vous puissiez vous intéresser à ce qui se passe ici, c'est-à-dire aux bagatelles.

On disoit hier au soir Mad. de Maurepas très-malade; ce n'est pas une bagatelle que cela, mais une chose très-importante(2). Adieu.

---

LETTRE CCXIX.

Dimanche, 7 Mai, 1775.

Je ne sais si vous aurez entendu parler de nos troubles; nous avons eu la semaine passée des émeutes, l'une Mardi à Versailles, l'autre Mercredi à Paris, et quoique le pain ne fût pas plus cher que dans les semaines précédentes, le peuple s'est attroupé, a voulu qu'on lui donnât le pain à deux sous : ils ont pillé les boulangers; on a été mécontent de la police, on a trouvé qu'elle avoit molli; en conséquence, on a changé les Magistrats : on a donné la place de Lieutenant de Police qu'avoit M. le Noir, à un nommé Albert, protégé par le Contrôleur-Général; celui-ci prend un grand crédit, et il paroît

---

(2) She was supposed to have great influence with her husband.

qu'il sera bientôt le plus puissant. On avoit pris de si grandes précautions pour les marchés d'hier, qu'il n'y a eu aucun mouvement.—M. Le Maréchal de Biron a le commandement des troupes qui sont dans Paris et dans ses environs; M. de Poyanne a le commandement sous lui. Comme il y a eu des émeutes dans plusieurs provinces, on n'est point assuré que la fermentation soit entièrement calmée. Cette aventure ne m'a pas causé la plus petite émotion; vous voyez que je ne crains ni le fer, ni le feu; c'est un beau changement que l'apathie dans laquelle je suis tombée, je ne suis plus suceptible de craintes, mais je ne le suis pas davantage d'espérance; je ne sais pourquoi on a fait une vertu de celle-ci; elle peut en être une dans le pays des chimères. A l'égard de la crainte, elle est, dit-on, le commencement de la sagesse; cela peut être, je sais que l'une et l'autre sont des mouvemens de l'âme fort involontaires.

Je pense comme vous sur l'éloge de Marc Aurele (1). L'intérêt que je prends à M. de

(1) By Mr. Thomas.—The Editor regrets not being able to give Mr. Walpole's opinion of it, or any farther extracts from his letters.——Mad. du Deffand, as we have seen, returned to him by Gen. Conway all those which she had received up to February, 1775. These letters are still extant, but subsequent to this date they were all burned

Guigues m'a soutenue contre l'ennui des quinze ou seize mémoires qu'il a fallu lire; il sera jugé incessamment.

Vous avez reçu, ou vous ne tarderez pas à recevoir, un livre qui est fort bien fait, mais qui demande beaucoup d'application(2). Je n'ai point entendu parler de la Duchesse de Kinsgton. On m'a dit que Milord Holderness devoit s'établir à Auteuil dans la maison de l'Idole.

Je suis très-étonnée de la répugnance de la Milady pour le Milord; cela n'avoit point paru ici, tout au contraire; seroit-il vrai ce que j'ai ouï dire, qu'elle a un ancien goût pour l'ancien ami (3) de notre ami? Cela me surprendroit, car il ne m'a pas paru aimable.

---

LETTRE CCXX.

Mercredi, 17 Mai, 1775.

Rien n'est si choquant que vos éternelles excuses sur l'insipidité de vos lettres; pourquoi seroient-elles insipides? les lettres d'un ami peu-

---

by Mad. du Deffand at Mr. Walpole's earnest desire; and no more of his letters remain, except those addressed to her during the last year of her life, which were faithfully returned at her death.

(2) Necker's work, *Sur la Législation et le Commerce des Grains.*

(3) The present Duke of Q———.

vent-elles l'être ? c'est la contrainte, la gêne, la complaisance, qui produisent l'insipidité ; d'ailleurs vous écrivez parfaitement bien, et malgré votre mauvais françois, personne ne rend mieux ses pensées, et vous pensez beaucoup.

Nous n'avons plus que quinze jours à attendre le jugement du procès de M. de Guignes ; dans son dernier mémoire (que vous devriez demander à Milord Stormont,) il fait voir qu'il n'avoit pas eu tort de vouloir que la correspondance parût.

Il m'est arrivé deux neveux (1) qui amènent leurs enfans au nombre de trois ; ils seront dans une pension près de l'Enfant Jésus ; de plus je vais avoir chez moi le petit Wiart ; voilà bien de la marmaille, et je ne l'aime guère ; je pourrois vous raconter les séances de l'Académie, vous en envoyer les discours, mais qu'est-ce que tout cela vous fait ?

Avez-vous lu le livre de M. Necker ? dites-m'en votre avis et celui de votre public ; il a fait un grand effet dans le nôtre ; excepté la secte économiste, tout le monde en est content. Le second tome de la Maison de Bourbon ne paroît point encore. J'essaierai de lire ce Voyage de Sicile (2), mais je doute qu'il

(1) Sons of her brother, the Comte de Vichy.
(2) Brydone's Tour to Sicily and Malta

m'amuse. A qui donnez-vous à dîner? Je suis sûre que vous écrivez beaucoup; quel ouvrage faites-vous? quel sujet traitez-vous? Les éloges sont ici à la mode; à chaque séance publique d'académie, d'Alembert en lit un; Lundi dernier, jour de la réception du Maréchal de Duras, il lut celui de Bossuet, Evêque de Meaux; il y a placé celui de M. de Toulouse, (3) qui fut si pathétique, qu'il tira des larmes du loué vif, et de tous ses adorateurs. La louange est aujourd'hui fort à la mode, les talens présens n'en méritent guère.

Je relis les Mémoires de Sulli, je les supporte; je lis aussi l'Ordre du St. Esprit; les anecdotes me plaisent assez, mais elles sont si abondantes que l'une fait oublier l'autre; on a bien de la peine à passer son tems; les morts et les vivans sont bien insipides.

---

LETTRE CCXXI.

Paris, Samedi, 20 Mai, 1775.

VOTRE poste a fait une grande diligence, la lettre que je reçois est du 16.

Je compte donner cette lettre-ci au Colonel St. Paul; il la mettra dans le paquet de votre

(3) The Archbishop of Toulouse, her nephew.

Ambassadeur. J'y joindrai des épigrammes, des chansons dont il faudra vous expliquer le sujet et l'occasion.

Je ne comprends pas bien comment toutes nos nouvelles peuvent vous intéresser. Celles de vos bals ne m'intéresseroient point, et je n'ai nul regret que vous ne puissiez pas m'en parler.

Je fais aujourd'hui un tour de force, le même que je fis il y a huit jours, je vais souper à Versailles avec les deux Maréchales et Mad. de Lauzun. Vous me trouvez bien ridicule, mais j'aime fort M. de Beauvau ; il est de quartier, et pour le voir il faut l'aller chercher ; d'ailleurs je ne crains ni les veilles ni la voiture, je ne crains au monde que l'ennui, tout ce qui peut l'écarter me convient ; je n'ai point le bonheur de me suffire à moi-même ; peu de lectures m'amusent, et les réflexions m'attristent infiniment. Je ne suis point un certain père de la Tour, qui n'étoit jamais plus heureux (disoit-il) que lors qu'il jouissoit de lui-même. Il s'en faut bien que je lui ressemble ; il n'y a rien que je ne préfère à une pareille jouissance. Je ne suis point née gaie, le passé ne me rappelle que des chagrins et des malheurs ; l'avenir ne me promet rien d'agréable, et je ne puis

supporter le présent qu'en cherchant à me distraire.

J'ai lu quelques chapitres de M. Necker, j'ai trouvé que c'étoit un casse-tête ; il a produit un grand effet ; nos économistes en sont atterrés, et nos Ministres, qui sont à la tête de ce parti, sont furieux contre lui, mais il n'a rien à craindre, il a donné son livre avec privilége et approbation : on pouvoit le supprimer, on n'en a rien fait, on n'est point en droit de s'en plaindre. Ce M. Necker est un fort honnête homme, il a beaucoup d'esprit, mais il met trop de métaphysique dans tout ce qu'il écrit. Je ne sais s'il vous plairoit, je crois qu'oui, à beaucoup d'égards ; dans la société il est fort naturel et fort gai, beaucoup de franchise, il parle peu, est souvent distrait ; je soupe une fois la semaine à sa campagne qui est à St. Ouen ; sa femme a de l'esprit et du mérite ; sa société ordinaire sont des gens de lettres, qui, comme vous savez, ne m'aiment point ; c'est un peu malgré eux qu'elle s'est liée avec moi ; elle et son mari sont fort amis de Milord Stormont.

La personne avec qui je vis le plus, de tout ce que vous connoissez, c'est la Maréchale de Luxembourg ; si je croyois à l'amitié je dirois qu'elle en a pour moi, il ne se passe guères

de jours sans qu'elle ne me vienne voir. M. de Beauvau en use de même, ils sont l'un et l'autre ce que l'on appelle des amis, et sans l'incrédulité dans laquelle je suis tombée, je compterois sur eux.

Dimanche.

J'ai fait mon voyage, je n'en suis point fatiguée. Vous trouverez-ci joint l'arrêt (2) qui supprime le dernier mémoire de M. Guignes. On dit qu'il ne lui fera nul tort pour le jugement de son procès, j'en doute, ainsi que de son retour en Angleterre

Je reçois dans le moment une lettre de Voltaire; je recevrai, dit-il, incessamment de nou veaux vers, s'ils arrivent avant le départ de cette lettre je vous les enverrai.

Si vous n'avez pas le mémoire condamné (3), et que vous en soyez curieux, je vous l'enverrai.

---

(2) This was an *Arrêt du Conseil d'Etat du Roi*, which arbitrarily suppressed the memoir of the Comte de Guignes, because it was supposed to inculpate the Duc d'Aiguillon. —The King was soon persuaded by the influence of the Queen, to retract this edict, or at least, by a letter to the Tribunal of the Châtelet, to render it ineffectual.— The disgrace and exile of the Duc d'Aiguillon immediately followed; he was particularly obnoxious to the Queen

## FABLE

*Trouvée dans un vieux recueil, dont on fait l'application au moment présent* (4).

Un Limousin, très-grand réformateur,
D'un bon haras fait administrateur,
Imagina, pour enrichir le maître,
Qu'il ne falloit que retrancher le paître
Aux animaux confiés à son soin ;
Aux étrangers il ouvre la prairie ;
De l'attelier faisant ôter le foin,
En débarrasse l'écurie
Le lendemain, les chevaux affamés
Tiroient la langue et dressoient les oreilles.
On court à l'homme, il répond : à merveille,
Ils y seront bientôt accoutumés;
Laissez-moi faire. On prend donc patience.
Le lendemain, langueur et défaillance,
Et l'économe en les voyant périr,

---

from his intimate connexion with, and open patronage of Mad. du Barri, in whose good graces he was supposed to have been long before the death of the late King.

(3) It was entitled : " *Mémoire sur la Nature, l'origine et les progrès de l'affaire, pour M. le Comte de Guignes, Ambassadeur du Roi, contre le Nommé Tort ci-devant son Secrétaire.*"

(4) Mad. du Deffand forgets to give the explanation she promises, of the subject of the following epigrams. They were all upon occasion of the riots at Paris and at Versailles, excited by the enemies of the patriotic plans of the enlightened Turgot, as to the interior commerce and transportation of corn.

Dit : ils alloient se faire à l'abstinence,
Mais on leur a conseillé de mourir,
Exprès pour nuire à mon expérience.

DIALOGUE.

La liberté que l'on nous donne
Est celle de mourir de faim,
Dit le peuple qui s'abandonne
Au soin pressant d'avoir du pain ;
Plus opiniâtre et plus vain,
M. Turgot que rien n'étonne,
D'un ris dédaigneux et hautain,
Répond ; le peuple déraisonne :
Ce sont mes ennemis secrets
Qui font tout ce tapage exprès.
Eh ! Sois plus juste envers toi-même,
Tes ennemis, c'est ton systême,
Ton fanatisme, tes arrêts !

---

SUR M. LE MARECHAL DE BIRON,

*Chargé du commandement des troupes qu'on a fait venir pour la révolte.*

AIR *de Joconde.*

Biron tes glorieux travaux,
En dépit des cabales,
Te font passer pour un héros
Sous les pilliers des Halles ;
De rue, en rue au petit trot,
Tu chasses la famine ;
Général digne de Turgot,
Tu te fais Jean Farine.

SUR M. DE MAUREPAS,

*Qui fut à l'Opéra le premier jour de la révolte qui arriva à Versailles.*

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monsieur le Comte on vous demande,
L'on dit qu'on se révoltera.
Dites au peuple qu'il attende,
Il faut que j'aille à l'opéra.

LE COMPLOT DECOUVERT.

Quel séditieux, ou quel fou
Soulève ainsi toute la France ;
Est-ce le Chancelier Maupou ?
Est-ce l'église, est-ce Finance ?
Est-ce Choiseul, ou d'Aiguillon ?
Est-ce encore l'Abbé Terray ? Non.
Je vous le dis en confidence,
Le seul auteur de ce complot
Mes amis, c'est Monsieur Turgot.

---

LETTRE CCXXII.

Dimanche, 28 Mai, 1775.

Vous croyez que mon amitié pour mon chien *est forcée ;* pourquoi cela ? et qui est-ce qui m'y force ; seroit-ce pour être votre singe ? Oh non, je n'imite personne ; mais je ne vous parlerai plus de mon petit chien.

Madame la Princesse de Conty (1) mourut hier à huit heures du matin; on en prend le deuil demain pour onze jours. Le Roi part le lendemain de la Pentecôte; il ira coucher à Compiègne, où il passera deux jours; il en partira le 8; il couchera à un endroit qu'on appelle Finnes et se rendra le 9 à Rheims, où il restera jusqu'au 16; il retournera à Compiègne et sera le 19 à Versailles. Rien n'est si beau que la couronne, il y a pour seize millions de pierreries; tout le monde l'a été voir. Il y aura une terrible cohue à Rheims, je ne regrette point de n'y point être; je n'ai point ce genre de curiosité; mon tonneau est mon Strawberry-hill; je ne me plais autant nulle part, mais je veux qu'il y ait à côté quelques chaises remplies. On me dit hier que Milord Stormont ne viendroit point au Sacre; on attendoit ces jours-ci le Caraccioli, je n'ai point ouï dire qu'il fût arrivé.

Interruption. Lundi matin.

MADAME la Princesse de Conty laisse tout son

---

(1) Daughter of that Duke of Orléans, who was grand father to the self-degraded Prince, known for a moment under the name of *Egalité*.

bien à partager selon les Coutumes (2); on dit que M. le Prince de Conty aura cent mille livres de rente; M. le Duc de Chartres aura cinq cent mille francs, et Mad. la Duchesse de Bourbon sa sœur en aura autant. La Maison de Paris étoit assurée de son vivant à M. le Comte de la Marche, son petit-fils; elle ne fait aucuns présens à personne. On dit que M. de Guignes sera jugé Vendredi ou Samedi; depuis l'arrêt qui supprimoit son dernier mémoire, le Roi lui a fait écrire par M. de Vergennes, qu'il ne prétendoit pas l'empêcher d'en faire usage auprès de ses juges; M. le Garde des Sceaux a écrit aux juges qu'ils pouvoient y avoir égard. Je vous manderai vraisemblablement Lundi, le jugement de ce procès, qui m'auroit bien ennuyée si je n'y étois pas un peu intéressée.

---

LETTRE CCXXIII.

Dimanche, 11 Juin, 1775.

Oui, la Reine a été au Sacre, avec, Madame, Mesdames Clotilde et Elisabeth; c'est au-

(1) That is to say, according to the common usance of Paris, in cases of succession.——*Le droit contumier* in France, was as to *le droit écrit*, what the common law of England is to the statute law.

jourd'hui que la cérémonie s'est faite; nous aurons une liste des morts et des mourans, car il est impossible que qui que ce soit n'ait succombé à cette fatigue. Paris est désert dans ce moment-ci, j'aurois dû prendre ce tems pour aller à Roissy. Les Caraman ont marié leur fille aînée à un M. le Comte de la Fare dont ils sont extrêmement contens.

Mad. de Grammont part Mardi pour aller aux eaux de Bourbonne, Mad. de Tessé (1) l'accompagnera, elles passeront par Cirey, chez les du Châtelet, elles y arriveront Jeudi, et M. de Choiseul s'y rendra de Rheims, et après y avoir séjourné quelques jours, il en partira avec sa sœur, et passera une quinzaine de jours avec elle à Bourbonne, il retournera ensuite à Chanteloup. La grand'maman y est présentement toute seule; l'Abbé est ici, il y restera jusqu'au départ de son neveu pour Vienne où il va être secrétaire d'ambassade, il l'a été en Suède avec succès (2).

J'attends mon Evêque de Mirepoix dans

---

(2) The Marquise de Tessé, daughter of the Maréchal de Noailles.

(3) The same M. Barthelemi, who was afterwards for several years Secretary of Embassy in London, during the Mission of the Comte de la Luzerne.

quinze jours, j'aurai dans ce tems-là des Evêques à foison, et une partie de mes diplomatiques. Je voudrois que votre Ambassadeur fût du nombre, mais M. de St. Paul n'a pas l'air de l'attendre sitôt.

Je saurai par votre première lettre des nouvelles de notre Ambassadeur (3). Que dites-vous de la conclusion de son affaire? Comment trouvez-vous la sentence (4)? Je vous ai envoyé par lui les brochures que vous demandiez.

Envoyez-moi les vers de M. Fitzpatrick et ceux de Charles Fox.

---

LETTRE CCXXIV.

Paris, Dimanche, 25 Juin, 1775.

Vous me confirmez ce que disent les gazettes sur votre Amérique; je ne suis pas politique, vous avez raison, mais je m'intéresse à Milord

---

(3) Le Comte de Guignes, now returned to England.

(4) This sentence, although it condemned Tort, "à "*faire réparation d'honneur au dit Comte de Guignes en* "*présence de douze personnes au choix dudit Comte* "*de Guignes, dont sera dressé acte; ledit Tort condamné* "*en outre à 300l. de dommages-intérêts envers ledit Comte* "*de Guignes,*" etc. etc. etc. Yet, in other parts, was so equivocal, that both parties found it necessary to appeal from it.

North; je ne sais pas pourquoi, mais je m'imagine que c'est un honnête homme, et je serois fâchée qu'il quittât le ministère. Cette fête sur l'eau doit être fort belle (1). Le pauvre Milord Stormont est donc éconduit (2)? Puisque cela est, renvoyez-le-nous, il sera très-bien reçu ici, et en particulier par moi. L'Ambassadeur de Naples est de retour, plus de troupe italienne que jamais (3). Le grand Abbé est encore ici, il ne nous quittera que dans douze ou quinze jours.

L'Evêque de Mirepoix est arrivé, dont je suis fort aise, il a l'air de m'aimer uu peu. J'ai deux soupers dans la semaine, le Mercredi et le Jeudi. Le Mercredi, j'ai les Maréchales, les Princesses, les Duchesses, Marquises, Comtesses, les Diplomatiques, les Evêques, etc. N'allez pas croire que cela fasse quarante personnes, mais quelquefois il y en a quinze ou seize. Les Jeudis, cela est différent, c'est le grand Abbé, un certain Président de Coste, l'Evêque de Mirepoix, quelquefois celui d'Arras, M. Necker, et de tems en tems quel-

---

(1) The Regata given upon the Thames.

(2) She means that he was refused by Lady Harriet Stanhope.

(3) She means more buffoon in his manner and conversation than ever.

ques autres; mon unique occupation est de m'assurer de la compagnie pour passer la soirée, soit en l'attirant chez moi, soit en l'allant chercher chez les autres; il ne m'arrive presque jamais de la passer seule, mais c'est par les soins que je prends pour l'éviter.

Toutes réflexions faites, je vous l'avouerai, je trouve que je vis trop long-tems.

P. S.—J'avois fini-là, je me le suis reproché, et je rouvre ma lettre pour vous dire que je ne hais pas tant la vie que j'en ai l'air; il y a tels événemens et circonstances, qui me feroient désirer qu'elle se prolongeât encore quelque tems.

Je fais traduire les vers de Charles Fox par deux personnes. Je serai curieuse de savoir laquelle aura le mieux réussi, je ne vous les nommerai qu'après que vous m'en aurez dit votre avis.

---

LETTRE CCXXV.

Paris, Samedi, 1er Juillet, 1775.

Je ne suis point surprise de votre irrésolution, et je le serai infiniment si vous vous déter-

minez à venir ici. L'espace de quatre ans n'a pas été suffisant pour vous vieillir, mais plus que suffisant pour effacer des traces peu profondes, et dont vos singulières interprétations avoient fort avancé l'ouvrage.

Vous dites qu'il n'y a que moi qui ne vieillis point; vous vous trompèz très-fort en me tirant de la classe des décrépites, j'en ai tous les apanages; du dégoût pour tous les amusemens et un fond d'ennui contre lequel je ne trouve nulle ressource; aucun plaisir ne me tente, je ne me plais que dans mon touneau, mais la compagnie m'est nécessaire, surtout dans la soirée; toute lecture m'ennuie; l'histoire, parce que je n'ai point de curiosité; la morale, parce qu'on n'y trouve que des idées communes ou peu naturelles; les romans, parce que tout ce qui tient à la galanterie me paroît fade, ou que la peinture des passions m'attriste. Enfin, je vous dirai la vérité quand je vous assurerai que ce qui me fait supporter mon état, c'est la certitude qu'il ne durera pas long-tems. Je tâche par mes réflexions d'adoucir ma situation, mais les réflexions me sont contraires, parce qu'elles me font attribuer à moi-même tous les chagrins que j'éprouve, et dans les méconten-

temens que j'ai de tout ce qui m'environne, je suis plus mécontente de moi que de qui que ce soit. Voilà la peinture de mon âme, elle est interrompue par une visite.

Dimanche, 2.

Je ne désavoue rien de ce que j'ai écrit hier; je me flatte que vous n'en serez point choqué; il est juste qu'il me soit permis de parler quelquefois de moi et de dire la vérité; je n'abuserai point de cette liberté; vous pouvez vous flatter d'avoir réussi à mon éducation, il est fâcheux que vous n'ayez pu l'entreprendre plus tôt.

Je suis parfaitement disposée à vous rendre ma société et ma conversation très-facile, et je n'aurai nul effort à me faire; je souhaite seulement que vous puissiez prendre quelque intérêt à mille et mille choses que je serai en état de vous raconter, et que je ne puis, ni n'ai pu vous écrire. Ce n'est pas votre indifférence particulière qui seule me fair prévoir votre ennui, c'est celle que vous avez pour toutes choses. Cependant en y réfléchissant, j'ai peine à croire que ce ne soit pas une sorte de plaisir pour vous de sentir celui que j'aurai à vous revoir; d'ail-

leurs vous trouverez l'Evêque de Mirepoix ici, quelque tems que vous puissiez prendre pour y venir; il y restera jusqu'à la fin de Novembre; et puis ne m'avez-vous pas dit que M. de Richmond devoit venir? pourquoi ne vous arrangeriez-vous pas à faire votre voyage avec lui?

Ah! j'allois oublier de vous envoyer la traduction que j'ai fait faire des vers de Charles Fox (1); ils n'ont pas eu un grand succès, et je trouve que vous les admirez un peu trop; marquez-moi laquelle des deux traductions vous trouvez la meilleure, je vous dirai après de qui elle est.

---

(1) The verses addressed to Mrs Crewe; the Editor has thought it unnecessary to subjoin both translations. The one here given is at once the most literal and the most elegant. It is hardly fair to analize English occasional verses in the crucible of French prose, yet one must own, with Mad. du Deffand, that the *disjecti membra poetæ* are scarcely to be found in these.—The immortal fame of Mr. Fox rests upon far other foundations than his aptitude at little compositions of this sort, although several might be cited, superior to the verses in question.

*Par Madame la C.*

"QUAND la plus charmante expression est jointe à des traits formés par le pinceau le plus délicat de la nature ; quand la rougeur naturelle de la pudeur, et des souris sans art expriment la douceur et le sentiment qui résident dans le cœur ; quand dans les manières enchanteresses on ne trouve pas le moindre défaut, et que l'âme tient tout ce que le visage avoit promis ; la philosophie, la raison, l'indifférence même ne doivent se trouver que des boucliers bien foibles pour nous garantir de l'amour.

" Dites-moi donc, enchanteresse mystérieuse : ô dites-moi, par quel art étonnant, ou par quel sortilége, mon cœur se trouve si bien fortifié, qu'une fois dans ma vie je suis sage, et que sans devenir fou je contemple les yeux d'Amourette. Que mes désirs qui jusqu'à présent n'ont jamais connu de bornes sont ici bornés par l'amitié et ne demandent rien de plus. Est-ce la raison ? Non : toute ma vie démentiroit cela ; car qui est aussi brouillé que la raison et moi ? Est-ce l'ambition qui remplit chaque crevasse de mon cœur, et ne laisse aucune place à un sentiment plus doux ? Ah ! non, car tout le monde doit être d'accord de

ceci, qu'une seule folie n'a jamais été suffisante pour moi. Mon âme est-elle trop fortement occupée de ses malheurs, ou relâchée par le plaisir, ou dégoûtée par les variétés ? car en cela seul le plaisir et la douleur se ressemblent, l'un et l'autre relâche les ressorts des nerfs qu'ils ont efforcés. D'avoir senti chaque revers que la fortune peut donner, d'avoir goûté chaque félicité que le plus heureux puisse connoître, a toujours été le destin singulier de ma vie, ou l'angoisse et la joie ont toujours été en combat. Mais quoique bien versé dans les extrêmes du plaisir et de la douleur, je ne suis que trop capable de les ressentir encore. Si donc pour cette seule fois dans ma vie je suis libre, et que j'échappe à un piége qui pourroit prendre de plus sages que moi ; c'est que la beauté seule ne charme qu'imparfaitement, car l'éclat peut éblouir, mais c'est la tendresse qui échauffe ; comme on peut avec plaisir admirer l'hiver, le soleil, mais non sentir sa force quoiqu'on loue sa splendeur : ainsi la beauté a de justes droits sur notre admiration, mais l'amour, l'amour seul peut enflammer nos cœurs."

LETTRE CCXXVI.

Dimanche, 9 Juillet, 1776

Votre lettre du 3 à laquelle je vais répondre, m'imprime un respect qui glace mes sens; cependant j'en suis contente. Vous me dites que vous êtes sûr que je ne compte sur personne autant que sur vous, j'en conclus que cela doit être, et je n'ai jamais rien désiré par-de là.

Nous avons ici des nouvelles qui ne seront pas surprenantes pour vous, mais qui le sont un peu pour nous. M. le Duc de la Vrillière donne sa démission; M. de Malsherbes lui succède dans toutes ses places. Voilà notre gouvernement rempli par les philosophes; c'est le règne de la vertu, du désintéressement, de l'amour du bien public et de la liberté. On annonce beaucoup d'économie et d'exactitude à payer ce qui est dû. Depuis le Cardinal de Fleuri il y a eu bien des gouvernemens différens, il faut espérer que celui-ci sera un des meilleurs. Enfin, s'il est vrai que vous veniez ici, vous trouverez bien des changemens; d'abord dans St. Joseph, je ne parle que du

local, l'ancien bâtiment où j'avois un petit logement, a été abattu et l'on a bâti à la place trois maisons complètes. Les modes ne vous surprendront pas, puisqu'elles ont déjà été portées chez vous, vous devez les avoir trouvées bien surprenantes; je ne comprends rien au récit qu'on m'en fait. Les spectacles ne se sont pas perfectionnés, à ce que j'en entends dire; l'extraordinaire et le baroque dominent en tout genre. Je m'enbarrasse peu de tous ces changemens, pourvu que vous ne changiez point pour moi, peu m'inporte du reste.

Voici l'extrait du compliment que M. Gaillard, Directeur de l'Académie Françoise, fit au Roi, ces jours passés, à l'occasion de son Sacre.

" Les principaux devoirs d'un Roi, c'est " d'avoir toujours présent à l'esprit, que la " guerre nécessaire est un fléau, et la guerre " inutile est un crime.

" Que les deux plus funestes ennemis de la " religion (après l'impiété qui l'outrage) sont " l'intolérance qui la feroit haïr, et la superstition qui la feroit mépriser.

" Qu'un Roi doit à ses peuples la justice, et " des juges dignes de la rendre, et des ministres " nommés par la voix publique."

LETTRE CCXXVII.

Paris, Samedi, 5 Août, 1775.

Vous dispensez donc vos parens de m'écrire en leur disant qu'il font assez pour moi en vous envoyant. Quelle présomption! quelle vanité! quoi! vous croyez que je fais plus de cas de vous, que d'une lettre d'eux; la politesse m'oblige à vous le laisser croire. Je souscrirai à tout ce que vous me prescrivez.

Je crois, Dieu me pardonne, que je m'intéresse plus à votre Amérique que vous. Vous vous imaginez ne vous soucier de rien, et c'est de quoi je doute; il faudra bien, quand vous serez ici, que vous vous souciiez de quelque chose, car je vous jure que je ne me soucierai de rien pour vous; c'est-à-dire de vous faire faire une chose plutôt qu'une autre; vous serez totalement libre de toutes vos pensées, paroles et actions; vous ne me verrez pas un souhait, un désir qui puisse contredire vos pensées et vos volontés; je saurai que M. Walpole est à Paris, il saura que je demeure à St. Joseph, il sera maître d'y arriver, d'y rester, de s'en aller, tout comme il lui plaira; et comme je passe de

très-mauvaises nuits, que je me lève fort tard, il sera pour moi comme s'il étoit à Strawberry-hill jusque sur les quatre heures.

Je pourrai avoir encore une de vos lettres, mais pas en réponse à celle-ci, du moins je l'espère.

Dimanche

Je soupai hier au soir à St. Ouen chez les Necker ; j'y menai la Maréchale de Luxembourg, l'Evêque de Mirepoix et la Sanadona ; j'y trouvai l'Idole et sa belle-fille. Tout cela soupera chez moi Mercredi prochain ; j'aurai peut-être seize ou dix-sept personnes, le lendemain neuf ou dix. J'ai besoin de m'étourdir cette semaine. Je soupe ce soir chez Mad. de Mirepoix. Elle sera fort aise de vous revoir. Mad. de Luxembourg prétend aussi vous aimer beaucoup. Les Necker et la Dame de Marchais sont brouillés. Je ne sais si ces nouvelles connoissances vous plairont ; Le Necker a beaucoup d'esprit, il ne s'éloigne pas de vous ressembler à quelques égards. La Dame Marchais vous fera manger de très-bonnes pêches ; son ami (1), qui est directeur des bâtimens, lui fournit de toutes sortes de fruits en abondance, elle m'en fait une très-grande part. Je me fais

(1) The Comte de la Billarderie d'Angevillers, *Directeur et Ordonnateur-Général des Batimens*, etc. etc.

un plaisir du jugement que vous porterez de quantité de personnes que vous n'avez jamais vues; je crois que nous serons fort d'accord.

Peut-être ne vous ennuierez-vous pas autant que je le crains.

---

LETTRE CCXXVIII.

Jeudi, 6 Heures.

ADIEU (1), ce mot est bien triste; souvenez-vous que vous laissez ici la personne dont vous êtes le plus aimé, et dont le bonheur et le malheur consistent dans ce que vous pensez pour elle. Donnez-moi de vos nouvelles le plus tôt qu'il sera possible.

Je me porte bien, j'ai un peu dormi, ma nuit n'est pas finie; je serai très-exacte au régime, et j'aurai soin de moi puisque vous vous y intéressez.

---

(1) Mr. Walpole had arrived at Paris on the 19th of August, and left it on the 12th of October, the day this letter was written.

LETTRE CCXXIX.

Lundi, 23 Octobre, 1775.

QUINZE heures en mer, une nuit sans vous coucher, voilà dont j'ai été l'occasion; des marques de votre souvenir dans tous les lieux où vous vous êtes arrêté, voilà ce que je ne puis assez reconnoître.

Enfin vous êtes arrivé en bonne santé, vous jouissez du plaisir de revoir vos amis. Ne perdez point le souvenir de ceux que vous avez quittés, ni les espérances que vous leur avez données.

Ma santé se fortifie tous les jours; je vis du plus grand régime, je prends tous les jours le petit bouillon, en votre mémoire; je ne suis pas absolument quitte de mes étourdissemens, ni de certaines vapeurs noires; il me semble que tout ce qui s'est passé depuis le 19 d'Août soit un rêve dont le souvenir ne peut s'effacer, et qui fait regretter que ce soit un songe. Le Craufurd partira, à ce qu'il dit, dans le cours de cette semaine; il se porte mieux.

Les Beauveau sont à Fontainebleau; les Maréchales vont au Raincy aujourd'hui. Celle de Luxembourg en reviendra Samedi; nous

irons souper à St. Ouen. J'y fus avec elle Samedi dernier. C'étoit ma seconde sortie; j'avois soupé le Mardi au Carousel. Je soupai hier chez Mad. de la Reynière (1) à qui je dis que vous la trouviez la plus belle femme de France; en conséquence elle vous croit l'homme du plus grand mérite; elle est au deséspoir de votre départ, et elle ne doute pas que si vous revenez jamais ici que sa maison ne soit celle qui vous conviendra le mieux; je l'ai bien laissée dans cette persuasion.

Point de Ministre de la guerre; on reviendra de Fontainebleau le 16. Voilà l'article qui me regarde et celui de mon pays coulé à fond. A Dieu.

---

(1) Mad. de la Reynière, née Jarente, nièce to the Bishop of Orléans; was of a noble family in Provence. She married M. de la Reynière, a *Fermier-Général*, and *Administrateur-Général des Postes*.

Their beautiful Hotel upon the Champs Elysées, at the corner of the place of Louis XVth, was long the resort of all the first company in Paris. Mad. de la Reynière survived the revolution, and was, in the year 1802, living in the upper story of her own house, of which, she let the principal apartment.

LETTRE CCXXX.

Mercredi, 25 Octobre, 1775.

Il n'y a point de courrier, ce qui me déconcerte. Je comptois apprendre aujourd'hui des détails de ce que vous auriez fait, de ce que vous auriez vu.

Le petit Craufurd doit partir, mais je préfère de vous écrire par la poste; sa tête est bien mal rangée et ne se rangera jamais; c'est dommage, car il est aimable; mais je suis bien persuadée, ainsi que vous, qu'il ne peut y avoir de liaisons solides qu'entre les gens raisonnables.

Je soupai hier chez l'Idole; le Prince de Conty y vint manger sa soupe sans se mettre à table; il alla se coucher tout de suite; il me paroît bien malade.

Le Duc d'Orleans se porte mieux.

La nouvelle d'hier étoit que M. de St. Germain étoit Ministre de la guerre; il est Franc-Comptois. Il avoit commencé par être Lieutenant de milice, étoit parvenu à être Lieutenant Général (1); des dégoûts prétendus ou

(1) The Comte de St. Germain, was a native of Alsace;

vrais l'avoient fait quitter notre service; il étoit entré dans celui de Danemarc; des ban-

---

he had already acquired a considerable military reputation in France, when at the affair of Corbach, in 1760, where he commanded the reserve, and, in fact, saved the army by supporting the rear guard, and allowing the whole body to retire upon Cassel.—He thought himself so ill-used by the Maréchal de Broglio, who commanded in chief, that he immediately afterwards asked leave to retire from the service of France, and entered into that of Denmark.—From the service of Denmark, he had also retired, in the year 1774, to his native country of Alsace. Having converted the annual emoluments he received from the king of Denmark into a sum of money, the banker of Hamburgh, in whose hands the money was placed, unfortunately failed, and left his creditor in absolute want —The officers of the regiment of *Royal Alsace*, his countrymen, were so touched by his misfortunes, as well as sensible of his merits, that they immediately made a subscription among themselves to assure him a pension.—The Comte de Muy, the then Minister at War, on hearing this, declared that no such subscription was allowable, but that the king assured M. de St. Germain a pension of 10,000l. and restored him to his former rank in the service.

It was under these favourable impressions that Louis XVI, upon the death of the Comte de Muy, called the Comte de St. Germain from an obscure village in Alsace, to place him at the head of the military affairs of France; animated by that laudable desire of surrounding himself with honest men, and profiting by their counsels, which seems always to have guided his own uninfluenced choice. The Comte de St. Germain's conduct in his new situation, the retrenchments he made, and the reformation he endeavoured to effect in the service, are generally allowed to have been those of an intelligent officer, perfectly acquainted with his profession.—But the gangrene of corruption had already too effectually seized on the vitals of France in every direction, to be recovered by any individual integrity.

queroutes, jointes au changement de ministère, l'en avoient fait sortir et revenir en France, où par des représentations, des solicitations, il avoit obtenu une pension de douze mille francs; je saurai ce soir si la nouvelle est véritable.

Je reçois dans le moment une lettre de M. de Caraman, de Fontainebleau qui m'apprend la nomination de M. de St. Germain. Peut-être vous écrirai-je demain par M. Craufurd; sinon, adieu jusqu'à Dimanche.

Je me porte bien.

Jeudi, à 6 Heures du Matin.

Je ne sais rien de nouveau sur M. de St. Germain, sinon qu'il a soixante-cinq ans, qu'il est estimé des troupes; on le dit fort dévot. On croit que M. de Malsherbes a infiniment influé dans ce choix.

Il y a aujourd'hui quinze jours que vous êtes parti, ce sont deux semaines de moins sur ma vie; je consentirois à en rentrancher bien d'autres.

Adieu il faut faire mettre ma lettre à la poste.

## LETTRE CCXXXI.

Paris, Dimanche, 29 Octobre, 1775.

ENFIN, voilà de vos nouvelles; vous savez actuellement que j'ai reçu tous vos billets, et cette lettre-ci sera le cinquième volume de mon journal. Ce ne sera pas le dégoût que je trouverai à l'écrire qui en empêchera la continuation, mais la disette de faits et une sorte de crainte de vous fatiguer. Notre chose publique ne vous intéresse guères, et la mienne particulière vous déplaît, vous me l'avez dit; mais cependant cela ne m'arrêtera pas, et je vous parlerai de moi avec confiance quand ce sera de ma santé et de ce que je fais; en supprimant ce que je pense, ce que je sens, et les détails domestiques, vous ne me gronderez point. J'ai reçu depuis votre départ une lettre pleine d'amitié de votre cousin (1); j'y ai répondu; j'ai fort envie d'apprendre que vous les avez vus.

---

(1) General Conway.

Je vous ai mandé la nomination de M. de St. Germain. Si j'étois disserte comme Mad. de Sévigné, je vous ferois de beaux récits. Je vous dirois qu'il arriva Jeudi au soir, qu'il débarqua à l'auberge, qu'il y soupa, que M. de Maurepas l'y vint voir, que le Roi remit au lendemain à le voir, qu'il l'a vu Vendredi matin. C'est vous dire tout; mais j'y joindrois les circonstances qui ne vous feroient rien, et que je n'aurois pas le talent de rendre agréables et intéressantes. Je crois que le choix de cet homme ne déplaît à personne, excepté à ceux qui étoient ses ennemis particuliers, et que tous les autres, surtout les prétendans à la place, à leur défaut l'auroient nommé; que le Maréchal de Contades aime mieux que ce soit lui que MM. de Castries, de Broglio, de Vogué, de Poyanne, du Châtelet, de Breteuil, etc. etc.; et chacun de ceux-là pense de même pour tous les autres. Ce qui est de singulier, c'est que j'ignore encore si l'on a fait quelques changemens, et si l'on n'a pas séparé l'artillerie et quelque département de province; quand je le saurai je vous le manderai.

Je soupai hier à St. Ouen; j'y menai la Maréchale, parce qu'étant revenue le matin du

Raincy (2), elle ne voulut pas faire faire à ses chevaux un second voyage, et moi qui ai beaucoup de considération pour mes petites jumens, je ne voulus pas leur faire traîner tant de monde, je pris des chevaux de remise. La compagnie que nous trouvâmes étoient les Stroganoff, M. d'Albaret, l'Abbé Raynal et Marmontel, qu'on engagea après le wisk à nous faire la lecture d'une pièce de six cents vers sur l'éloquence ; il y a quelques traits assez beaux, mais cependant rien n'est plus ennuyeux.

---

LETTRE CCXXXII.

Jeudi, 2 Novembre, 1775.

Je ne comptois point recevoir de lettres hier ; j'appris sans chagrin qu'il y avoit un courrier et qu'il n'y avoit rien pour moi ; c'étoit dans l'ordre ; mais le soir je fus fort fâchée et fort inquiète de toutes les nouvelles que l'on débita ; on prétend que M. Daranda avoit reçu un courrier qui venoit d'Angleterre, qui lui

(2) A magnificent country house, two leagues from Paris, belonging to the Duke of Orléans.

apprenoit qu'un ancien Scherif dont j'ai oublié le nom, s'étoit approché de la personne du Roi comme il entroit au parlement, et qu'il avoit dit au premier officier de ses gardes de ne pas songer à s'opposer à l'entreprise que l'on alloit exécuter, qui étoit d'enlever le Roi et de l'enfermer dans la Tour. Je vous laisse à juger si dans un pays tel que le nôtre cette nouvelle doit paroître absurde; je crois que vous me la trouverez moi-même en daignant la répéter, et en osant vous la raconter; mais quand on s'est permis une sottise, il ne coûte plus rien d'y en ajouter une autre. Je me suis donc rappelée que pendant votre séjour ici, je vous avois raconté que j'avois rêvé qu'il y avoit une conjuration en Angleterre; ce rêve m'est revenu dans l'esprit. Moquez-vous de moi, et s'il y a, non pas une conjuration, mais quelque chose qui ait donné occasion à cette prétendue nouvelle, mandez-le-moi (1).

J'aurai ce soir les Grenville (2) et peut-être

---

(1) The Editor has found no explanation of what could have given rise to such an extraordinary report.

(2) The Right Hon. Henry Grenville, brother to the late Earl Temple, his wife, and his daughter now Countess Stanhope.

M. St. Paul; c'est ce qui me fait vous écrire dans ce moment, parce qu'ils pourront peut-être me fournir une occasion de vous faire tenir cette lettre.

Notre Ministre de la Guerre a beaucoup de succès, cela ne vous fait pas grand'chose ni à moi non plus. Je m'étonne quelquefois de l'inutilité de ma vie, et du peu de différence qu'il y a entre moi, et Tonton (3). Je crois qu'il n'y a que M. Gudin qui soit dans l'enchantement de son existence; pour moi je suis bien éloignée d'y trouver du plaisir; je ne sais qu'en faire; cependant il n'est pas naturel, ou pour mieux dire il n'est pas raisonnable de ne pas savoir employer le tems surtout quand il en reste bien peu. Vous savez en faire usage, vous avez des goûts en abondance qui vous tiennent lieu d'occupations.

Vendredi.

Nous fûmes hier treize à souper. Les Grenville avoient reçu des lettres, et nous avons aujourd'hui notre gazette qui confirme ce que je ne croyois qu'un faux bruit. J'attends Dimanche avec impatience, j'espère que

(3) Her dog.

vous m'apprendrez ce que je dois croire et penser de tout ceci.

Samedi.

Je passai hier la soirée svec Mad. de Marchais. Vous aurez vos graines de lis au retour de Fontainebleau. Ne voudriez-vous point avoir son portrait, vêtue comme elle l'étoit hier, en Polonnoise, galonnée d'argent, toute prête à danser sur la corde? Oh! c'est une bonne femme, mais bien ridicule, et l'on en est amoureux, cela est ineffable! Je la mettrois sur un écran comme on y met l'Afrique et l'Amérique, et au bas de sa figure, *esquisse du goût du règne de Louis XVI.* Elle continue à me donner les plus belles poires et les plus beaux raisins; mais comme je n'y tâte pas, cela diminue mes scrupules du peu de goût que j'ai pour elle. Mais savez-vous ce que j'aime encore bien moins qu'elle; c'est Mad. de Scudéri (4), c'est une femme odieuse; je crois vous avoir déjà écrit qu'elle quêtoit de l'amitié comme une quêteuse de paroisse. Je me meurs de peur que mes lettres qui vous ont tant choqué ne ressemblent aux siennes; si cela est, brûlez-les toutes et qu'il n'en reste aucun vestige.

(4) In a letter which, as otherwise uninteresting, does not appear.—She says: "Ne sachant que lire j'ai repris les "lettres de Bussy."

LETTRE CCXXXIII.

Vendredi, 10 Novembre, 1775.

COUTY (1) arriva hier à neuf heures du soir, et je reçus votre lettre du 28 en sortant de table.

Vous avec donc cru pendant quelques momens que j'avois négligé de vous écrire, mais après, vous vous êtes bien moqué de vous-même, et vous vous êtes bien dit que vous n'aviez pas telle chose à craindre avec moi, mais bien le contraire.

Notre gazette d'aujourd'hui parle de votre cousin Général Conway; il paroît en grande intelligence avec Milord Shelburn; il me semble qu'ils ne se conviennent guères; vous me ferez beaucoup de plaisir de m'informer de votre chose publique, et des choses particulières intéressantes pour vous et les vôtres. Notre ministère à nous autres est tout écloppé; le Maurepas est revenu à Paris pour un rhumatisme goutteux. Le Turgot devoit y revenir pour une franche goutte; mais on m'a dit ce matin qu'il resteroit à Fontainebleau jusqu'au départ du Roi; on prétend qu'il a trois grands projets auxquels il veut travailler sans relâche.

(1) Brother to her Femme de Chambre.

Samedi.

Je fus hier toute la journée dans mon lit ; je vis peu de monde ; Milady Henriette(2) qui ne parle point ; les Grenville soupèrent chez moi ; ce sont de bonnes gens, mais pas fort agréables ; le mari est pesant, la femme causeuse. J'avois les deux Maréchales, Mad. de Boisgelin et l'Evêque de Mirepoix. Je donnai votre sucre candi dont on vous remercie, ainsi que l'Evêque de son tricot.

Dimanche, à 2 heures.

Je ne vous questionnerai point, puisque vous me le défendez ; mais trouvez le moyen de m'apprendre ce qui vous intéresse. Vous savez que le Maurepas et le Turgot ont la goutte ; l'un est parti de Fontainebleau, l'autre en partira ; ce qui fait dire à M. de Bièvre que nos ministres *s'en vont goutte à goutte.*

---

LETTRE CCXXXIV.

Dimanche, 19 Novembre, 1775.

Faites attention à la date de mes lettres et vous verrez que je réponds sur-le-champ aux vôtres.

---

(2) Lady Harriet Stanhope, then at Paris with her father, the late Earl of Harrington.

Dans la lettre à laquelle vous avez répondu le 13 et que je reçois aujourd'hui, je vous avois parlé d'un rêve que je n'avois point fait, c'étoit pour vous faire entendre ce que je ne voulois pas vous dire plus clairement ; mais vous avez la tête remplie de trop de choses pour que les unes n'effacent pas les autres.

Vous me faites grand'peur ; mais je n'ai ouï dire à personne que nous protégerons l'Amérique, je ne le crois pas, mais je suis bien ignorante, ainsi cela ne prouve rien. Je ne puis vous mander que des nouvelles de société ; il est bien vraisemblable qu'à Londres on ne se soucie guères de ce qui se passe à Paris. Quest-ce que cela vous fera de savoir que je soupai hier chez Mad. de Caraman qui est de retour de Roissy ; que j'aurai ce soir Mad. de Grammont, les Beauvau, des diplomatiques, des Evêques, et une comédienne nommée Mad. Suin, que M. de Beauvau veut me faire entendre. Que demain je souperai chez Mad. de Mirepoix qui doit revenir de St. Assise, que j'y mourrai peut-être de froid.

Le Chevalier de Boufflers est ici ; je trouve qu'il a pris de l'esprit de province ; il fronde et a l'air de mépriser ce qu'il désireroit, auquel il ne parvient pas ; il a plus de talent que de dis-

cernement, de tour et de finesse que de justesse; en vérité, à l'examen il y a peu d'esprit dont on soit, et dont on puisse être parfaitement content.

Les Necker vont revenir à Paris. Votre Ambassadeur me recherche assez; c'est des diplomatiques celui qui me plaît le plus. Le Caraccioli est un braillard; et pour les Allemands ils ne me plaisent guères.

Si j'étois avec vous, je vous conterois mille bagatelles, mais la peine de les écrire et le peu d'attention que vous y apporteriez me les font supprimer.

L'on m'avoit dit que votre neveu l'Altesse Royale étoit hors d'affaires, mais j'attendois votre lettre pour le croire; je vous en fais mon compliment et j'en suis ravie.

Je ne saurois trouver un certain plaisir à vous écrire, parce qu'il me semble que c'est un temps perdu pour vous que celui que vous donnez à me lire; chez vous le dégoût est tout à côté des mouvemens de la plus grande sensibilité. On est comme on est, on n'est pas plus maître des sentimens qu'on a, des impressions qu'on reçoit, que de tousser, d'éternuer, etc. Ainsi on a tort de rien exiger de personne, on n'en peut obtenir que des sem-

blons. Tout ce que je désire c'est de vous revoir. Adieu.

---

LETTRE CCXXXV.

Mardi, 12 Décembre, à 2 heures.

Je suppose que ce que je vous ai écrit hier (1) doit vous causer quelques inquiétudes sur ma santé, et que vous ne serez point fâché d'apprendre de mes nouvelles. Je n'eus point de fièvre hier, je ne me levai qu'à huit heures du soir; je me trouvai plus de force que les jours précédens; je fis fermer ma porte hier toute la journée, excepté à deux ou trois personnes, vous devinez bien que c'etoit M. de Beauveau et Mad. de Luxembourg. J'en userai de même aujourd'hui; demain je continuerai ce bulletin.

A 5 heures.

Je le reprends plutôt que je ne croyois, mais c'est la surprise de ce que je viens de recevoir qui en est cause; j'ai Mad. d'Olonne (2) entre

---

(1) This letter does not appear.
(2) The beautiful miniature of Mad. d'Olonne, by Petitot, now in the collection at Strawberry-Hill.

les mains; vous voilà au comble de la joie; mais modérez-la, en apprenant que ses galans ne la payoient pas plus cher de son vivant que vous ne la payez après sa mort; elle vous coûte trois mille deux cents livres. Est-il possible que vous ayez donné un pouvoir aussi illimité à votre brocanteur? C'est M. le Prince de Conty, a-t-il dit, qui a si extravagamment poussé ce bijou. Ce M. Basan s'offroit de vous le faire tenir par un Anglois dont il prétend être sûr, qui partira Vendredi; mais je n'ai pas voulu contrevenir en rien à ce que vous avez prescrit. Mandez-moi à qui vous voulez que je le remette; voulez-vous que ce soit au courrier de l'Ambassadeur?

Ah! mon ami, je vois que tous les hommes sont fous, et que celui qu'on croit le plus sage, a son coin comme les autres.

La poste, qui n'avoit rien à m'apporter de vous, arrive dans ce moment, ce qui est un jour plus tôt qu'à l'ordinaire. Je reçois une lettre du Craufurd toute pleine de vous, c'est-à-dire de sa jalousie contre vous; ce badinage remplit toute sa lettre, à l'exception de la nouvelle que M. Foley a obtenu le consentement de son père pour épouser Milady Henriette Stanhope.

C'est en prenant mon thé que je vous écris ; la toux m'interrompt, mon secrétaire est d'échos ; toute la maison a la grippe, je ne sais combien cela durera. C'est votre maudite ville de Londres, qui nous a envoyé cette peste par ses courriers les brouillards ; tout le monde est atteint de ce mal, il n'a encore tué personne (3).

---

LETTRE CCXXXVI.

Mardi, 26 Décembre, 1775.

J'ai manqué à la règle des huit jours, en voici la raison : votre courrier manqua Dimanche, c'étoit comme vous savez la veille de Noël ; je devois avoir le soir tout Chanteloup, ce qui faisoit un grand fracas dans mon ménage ; mes secrétaires étoient occupés, et n'ayant point reçu de lettre, je me dispensai d'en écrire. Je connois votre indulgence, d'ailleurs vous ne deviez plus être en peine de ma santé ; vous deviez savoir qu'elle étoit assez bonne, elle est encore meilleure aujourd'hui ; j'ai parfaitement

---

(7) In London the same disorder had been equally universal, under the name of influenza.

bien dormi cette nuit, et je n'ai d'incommodité que mon baptistère ; celle-là est sans remède, il ne peut y avoir que des palliatifs, et le plus souverain de tous, c'est..... Vous savez quel il est.

Je vous félicite du plus profond de mon cœur de l'espérance que vous avez de revoir votre ami (1), car je persisterai jusqu'à la mort dans l'erreur de croire qu'il n'y a de bonheur dans la vie, que d'aimer et d'être avec ce que l'on aime.

Ma soirée de Dimanche se passa fort bien ; je donnai à Mad. de Luxembourg ses étrennes, c'étoit un immense chapelet de parfilage. Le Chevalier de Boufflers m'avoit fait un couplet ; c'est la traduction de l'*Ave Maria*. Le voici.

*Sur* l'air *de tous les Capucins du monde.*

Je vous salue, ô mon amie !
De grâces vous êtes remplie !
Le Dieu du goût est avec vous ;
Ce lieu retentit de louanges,
Pour vous, et votre enfant (2) si doux.
Adieu—je parle comme un ange.

---

(1) General Conway, on his return from his government of Jersey.
(2) The Duchesse de Lauzun.

Tout cela réussit fort bien. Le souper étoit grand et fort bon; nous n'étions que quatorze, nous aurions dû être dix-huit ou dix-neuf; mais la grippe fut l'excuse de plusieurs. Comme vous aimez les noms propres et que vous voulez que je croie que ce que je fais, et ce que je vois vous intéresse, voici la liste de ma compagnie.

M. et Mad. de Choiseul; M. et Mad. de Beauvau; Mesdames de Luxembourg et de Grammont; l'Archevêque de Toulouse et son frère M. de Brienne; M. de Stainville; l'Evêque de Rhodès (3); l'Abbé Barthelemy; le Président de Cote; Mademoiselle Sanadon et moi. Je me couchai à quatre heures, parce que Mesdames de Grammont et de Beauvau restèrent jusqu'à trois heures et demie. Ne me grondez point sur le déréglement de ma conduite; il n'y a que deux choses dangereuses pour moi, les indigestions, et l'ennui; les veilles ne me font point de mal; je dors si mal dans la nuit, qu'il n'importe à quelle heure je me couche;

---

(3) Mr. Champion de Cicé, afterwards Archevêque de Bordeaux. During the revolution he was Garde des Sceaux to the unfortunate Louis XVI. He afterwards emigrated to England, but returned soon to France, and is now Archevêque d'Aix.

souvent je ne m'endors qu'à dix ou onze heures du matin; il y a mille ans que je vis comme cela, ce n'est plus la peine de changer.

Les Brienne viennent d'acheter l'hôtel de Mad. la Princesse de Conti, cinq cent cinquante mille livres; j'en suis bien aise; mais cependant, comme ils passent huit mois à Brienne, je ne jouirai guères de leur voisinage. C'est assez parler de moi, venons à vous.

Vous ne m'avez point articulé que vous ayez reçu les ognons de lis, cependant, je le suppose; puisque vous avez écrit à Mad. de Marchais, et que vous l'appelez *Flore;* je ne l'ai point vue depuis ce tems-là, je soupçonne quelque refroidissement; il y a plusieurs jours qu'elle cesse d'être Pomone pour moi, je croyois que le jour de mon souper elle m'accableroit de fruit, et elle ne m'envoya rien.

Votre Duchesse de Kingston me paroît une impudente, elle ne peut pas être punie, à ce qu'on m'a dit, autrement que par le déshonneur, et ce n'est rien pour elle.

Je confierai à M. St. Paul votre Mad. d'Olonne, il vous la rendra lui-même dans le courant du mois prochain.

L'éloge de Richardson (4) dont vous êtes cu-

(4) By Diderot.

rieux, ne se trouve que dans les Variétés littérarires, qui sont en quatre volumes; si vous ne les avez pas, et que vous en soyez curieux, M. St. Paul pourra vous les porter; vous aurez le tems, avant son départ, de m'apprendre ce que vous pouvez désirer.

Mercredi.

La Dame Marchais est redevenue Pomone: les poires, les pommes et les raisins sont arrivés en abondance; elle est malade depuis trois semaines et ne vient point à Paris.

On ne parle ici que des nouveaux arrangemens dans le militaire; vous en serez instruit par les gazettes, et sans doute M. de Guignes reçoit les ordonnances. Les Mousquetaires sont détruits, les Gendarmes de la garde, et les Chevaux Légers sont réduits à cinquante; on se scandalise de la préférence qu'on leur a accordée, on l'attribue à la déférence du ministre pour M. de Maurepas dont comme vous savez, M. de Aiguillon est le neveu (5). La Reine dit à M. de St. Germain, vous avez conservé ces deux troupes, apparemment pour accompagner le Roi aux lits de justice? Non, Madame, mais au *Te Deum*.

---

(5) The Duc d'Aiguillon was *Capitaine Lieutenant Commandant des Chevaux Légers.*

On vouloit que ce ministre demandât le gouvernement de Blaye, vacant par la mort du Duc de Lorges. Le Roi, a-t-il dit, a trop de dédommagemens à faire, pour qu'il doive penser à accorder des grâces. Enfin, que vous dirai-je, ce Ministre donne très-bonne opinion de lui, c'est dommage qu'il ait foibli sur les Chevaux Légers; nous verrons bientôt quelle conduite il aura pour la Gendarmerie, les Carabiners, les Invalides, et l'Ecole Militaire.

---

LETTRE CCXXXVII.

Paris, Mercredi, 3 Janvier, 1776.

L'Evêque (1) prétend qu'il vous avoit donné sa commission par écrit, qu'elle consistoit en trois habits, de tricot noir, violet et rouge, chacun composé de six pièces, ce qui faisoit en tout dix-huit pièces, qu'il les vouloit de laine, et il pensoit que le tout, suivant ceux que l'on reçoit ici, lui coûteroit dix louis. Qu'au lieu de cela le mémoire du marchand monte à onze cent cinquante-sept livres dix-neuf sous, ce qui fait, par rapport au prix qu'il vouloit y mettre, neuf cent dix livres de plus. Au lieu

(1) L'Evêque de Mirepoix, l'Abbé de Cambon.

de dix-huit pièces, il y en a trente-et-une, dont six pour un pantalon auquel l'Evêque n'a jamais pensé, et six pour des culottes, séparé des habits. Que faire à cela? ce seroit de faire reprendre au marchand toutes ses fournitures, si cela se pouvoit. Si le marchand ne le veut pas, l'Evêque en passera par là, il les payera, il seroit fâché de vous causer le plus petit embarras. Il part Dimanche 7, pour son diocèse, il ne reviendra certainement pas avant la fin du mois de Décembre, 1776.

Je suis, on ne peut pas plus, fâchée d'avoir été pour ainsi dire l'occasion des soins que vous vous êtes donnés, et de leur mauvaise réussite. Oh! j'en réitère le serment, je ne me chargerai des commissions de personne, et vous ne recevrez par moi nulle importunité; je n'ai point à me reprocher de m'être mêlée de la commission de l'Evêque, elle a été de vous à lui, sans que j'en aie eu la moindre connoissance. En voici bien long sur cet article qui m'ennuie à la mort.

Le Comte de Broglio est de retour de Metz; toutes mes connoissances sont rassemblées, je vois plus de monde, et j'ai plus de soupers que je ne veux. Ce n'est point une extrême dissipation qu'il me faut; je voudrois que mes

journées fussent remplies, mais par la même société et les mêmes occupations ; j'ai souvent la pensée de me mettre dans un couvent, ce seroit, je l'avoue, une manière d'être enterrée vive. J'aime Ponpon (2) et Tonton (3) ; l'ingénuité de l'un, l'excessive amour de l'autre me satisfont peut-être plus que tout ce que je trouve d'ailleurs.

J'ai lu Londres (4) ; je l'avois sans le savoir ; il m'a assez plu ; j'avois lu autrefois Burnet avec plaisir, je l'ai voulu relire, il m'a ennuyée. On se trompe bien en écrivant l'histoire de son tems ; un demi siècle passé après les événemens les rendent bien peu intéressans, il n'y a guères que les lettres, et quelques mémoires écrits par ceux dont ils contiennent l'histoire qui puissent m'amuser. Burnet ne jouoit pas un assez grand rôle dans les faits qu'il nous raconte ; ses portraits me plaisent assez, mais les Anglicans et les Presbitériens sont fasti-

---

(2) Pompon was a son of her valet de chambre, Wiart, of four years old, whom she allowed to live with his father in her house.

(3) The dog already mentioned.

(4) "*Londres*," an Account of London, in 3 vols. so called, written by Mr. Groslé, an Advocate of Troyes, in Champagne.

dieux ; il n'a pas le défaut, je l'avoue, de faire étalage du bel esprit, et c'est ce qui domine dans tous les livres que l'on fait actuellement, et c'est ce qui me les rend insupportables.

Savez-vous que ce M. Tessier, qui vous charme et qui m'a charmée aussi, n'est pas bien dans ce pays-ci, et qu'on a blâmé M. de Guignes de l'avoir reçu chez lui. On ne parle à présent que de M. de St. Germain, il a l'estime publique quoiqu'il fasse le malheur de beaucoup de particuliers.

Je me refuse à vous raconter toutes les petites nouvelles de société, il me paroît impossible qu'elles puissent vous intéresser, elles me semblent si froides à moi, qui y joue un rôle, que je ne saurois croire qu'elles puissent vous amuser.

Je ne vois plus les Grenville, je les ai laissés là, je ne comprends pas ce qu'ils font à Paris, et qu'est ce qui a pu les déterminer à quitter Nancy où ils avoient de la ociété, pour venir dans un lieu où ils ne connoissent personne.

LETTRE CCXXXVIII.

Dimanche, 25 Février, 1776.

Vous aurez été étonné, en recevant Mad. d'Olonne, que je ne l'aye pas accompagnée d'une lettre; mais j'ai des tems de stérilité; j'étois dans cet état au départ de M. St. Paul; je crois que mes insomnies y contribuent; elle attaquent la mémoire; je m'aperçois sensiblement de l'affoiblissement de ma tête; mais à quoi bon en parler, on s'en apercevra assez sans que j'en avertisse. Vous avez raison, j'ai tort d'annoncer des projets de retraite, ils ne peuvent rien faire à personne, c'est vouloir forcer ceux à qui je les communique à les combattre, c'est vouloir occuper de soi. Vous êtes souverainement raisonnable, tous vos conseils sont bons, et partent d'un intérêt véritable et bien entendu; il est malheureux que l'océan nous sépare, tout autre genre de distance seroit surmontable; mais à quoi servent les regrets?

Vous voilà donc quitte de la goutte; puisque vous ne pouvez pas vous en délivrer, je la trouverois mieux placée dans cette saison-ci que dans le mois de Septembre ou d'Octobre;

ne le pensez-vous pas ? Je suis persuadée que vous observez le régime convenable ; je suis ravie que vous soyez à Londres ; j'estime fort votre Strawberry-hill, mais l'air n'y est-il pas fort humide, et la retraite ne vous rend-elle pas un peu sauvage ?

Le tems s'avance à grands pas où toutes mes connoissances et mes amis abandonneront Paris : les Choiseul pour Chanteloup, les Beauvau le 1er. Avril pour leur quartier, les Broglio iront à Metz, les Caraman à Roissy, il ne me restera que Mad. de la Vallière. D'où vient suis-je sujette à l'ennui ? D'où vient ne trouvé-je aucune lecture qui m'amuse, et un si petit nombre de gens qui me plaisent ? C'est peut-être parce que je manque de raison et de bon sens ; mais dépend-il de moi d'en avoir davantage ? je vois très-clairement que c'est une sottise que de se plaindre, parce que cela ne remédie à rien. Quand je pense à la retraite, je sens bien que l'ennui m'y suivroit et deviendroit peut-être plus grand, mais il y auroit de moins une certaine honte et humiliation qu'on éprouve au milieu du monde, et que l'on n'éprouve pas quand on est environné de gens qui ne sont pas plus heureux que nous. Enfin on n'est point maître de ses pensées et de ses

sentimens ; on l'est jusqu'à un certain point de sa conduite et de ses actions ; on peut l'être de ses paroles, mais il est fâcheux de ne pouvoir pas dire ce qu'on pense et de n'oser ouvrir son âme à personne ; et je conviens que cela est nécessaire, parce que, tout bien examiné, on doit être persuadé qu'on n'a point d'amis, *vous excepté*, et ce n'est point un compliment. Mais de quelle ressource pouvez-vous m'être ? ne faudroit-il pas autant être dévote? cela vaudroit mieux. Mais voilà encore ce qui ne dépend pas de soi.

Je suis véritablement fâchée de ne vous avoir pas écrit par M. de St. Paul ; ce qui m'en console, c'est que ce que je vous aurois mandé ne vous auroit pas beaucoup intéressé ; je ne suis point comme étoit Mad. de Sévigné qui parloit de tout avec chaleur, parce qu'elle s'intéressoit à tout ; si j'ai quelque vivacité dans la conversation, dans les disputes, elle est passagère, et je retombe promptement dans la froideur et l'indifférence. Cette façon d'être tient aux organes, ils sont en moi très-foibles.

Nous attendons, Mardi ou Mercredi, M. de Guignes (1) ; son arrivée produira des sujets de

(1) From England.

conversation. Nous n'en manquons pas présentement ; MM. de St. Germain et Turgot en fournissent d'amples matières ; il y a des subdivisions à l'infini dans chaque parti ; les Encyclopédistes, les Economistes forment des religions avec différentes sectes. C'est ici pour le moins comme chez vous, et je suis certainement beaucoup plus neutre que vous ne sauriez l'être. M. le Prince de Conti ne manque aucune séance au parlement et il se porte beaucoup mieux; cette occupation lui étoit nécessaire.

Je vous mandois dans ma dernière lettre combien j'étois contente de Mad. la Maréchale de Luxembourg, je n'en dirois pas autant aujourd'hui, les jours avec elle se succèdent, mais ne se ressemblent pas ; peut-être demain cela ira-t-il bien. Je soupe ce soir tête-à-tête avec la Maréchale de Mirepoix, c'est un petit réchauffé qui ne sera pas suivi de beaucoup de chaleur. La grand'maman est tout ce que je connois de plus parfait, son départ me sera fort sensible. Je suis fort contente de son mari ; s'ils n'alloient qu'à vingt lieues de Paris, ce seroit un grand bonheur pour moi, mais soixante et tant rend le voyage impossible.

Avez-vous lu les anecdotes sur la vie de

Mad. du Barry? presque tous les faits sont vrais.

Parlez de moi à M. Conway, je parle beaucoup de lui avec Milord Stormont. Je ne vois point la Milady Barrimore(2). Je sais qu'elle ne parle point encore de son départ, j'ignore avec qui elle vit.

Je voudrois bien vivre avec vous.

---

LETTRE CCXXXIX.

Dimanche, 3 Mars, à 2 heures après midi, 1776.

Je préviens l'arrivée du facteur, s'il m'apporte une lettre j'y répondrai, et s'il ne m'en apporte pas, je ne prétends pas me dispenser de vous écrire.

M. de Guignes arriva avant-hier à minuit, il avoit essuyé un passage affreux, sa voiture cassa, versa et roua un de ses gens; il fut hier matin à Versailles; nous verrons ce qui arrivera. Il n'a point encore de successeur. Ce tems-ci est curieux; on peut parier presque sur tout, le pour, ou le contre. On fait des édits, on en refuse l'enregistrement, on fait des remontrances, qu'en résultera-t-il? retirera-t-on

---

(2) Lady Emily Stanhope, daughter of the late Earl of Harrington, and mother to the present Earl of Barrymore.

les édits ? y aura-t-il un lit de justice ? les paris sont ouverts.

Il y eut Jeudi à l'Académie la réception de l'Archevêque d'Aix (1), pour remplacer l'Abbé de Voisenon (2). Hier M. Collardeau (3) fut élu à la place de M. de St. Aignan (4). Je crois que vous êtes peu curieux de toutes les belles harangues qui s'en ensuivront. Voici une épigramme que je leur préfère.

Quelqu'un, dit-on, a peint Voltaire,
Entre la Beaumelle, et Fréron ;
Cela feroit un vrai Calvaire,
S'il n'y manquoit le bon larron.

Ce tems-ci produit une infinité de bons mots, je me reproche de ne les pas retenir pour vous

---

(1) L'Abbé de Cicé.

(2) An Abbé, better known for his talent in the composition of comic operas, than in that of Sermons. Voltaire, in an epitaph, has thus caracterized him :—

Ici gît, ou plutôt frétille,
Voisenon, frère de Chaulieu :
A sa Muse vive et gentille,
Je ne prétends pas dire adieu,
Car je m'en vais au même lieu,
Comme cadet de la famille.

(3) Author of some theatrical pieces, and some very poetical French verses. He died, much regretted, within a few weeks after the date of this letter, and before his reception into the Academy.

(4) The Duc de St. Aignan, who had lived to the great age of ninety-two.

les mander, mais je perds la mémoire ; les insomnies en sont cause ; de plus, depuis quatre jours j'ai un rhume de cerveau qui m'offusque la tête ; je suis comme la chanson de M. Chauvelin, *j'écoute sans entendre, je regarde sans voir.* Ah ! je ne regarde pas !

Etes-vous parfaitement guéri de votre goutte ? Je commence à craindre de n'avoir pas de vos nouvelles aujourd'hui. Vous aurez dû recevoir, Mardi ou Mercredi, votre Mad. d'Olonne, je ne le saurai que dans huit jours. Je commence à être embarrassée quand je vous écris ; que puis-je vous mander qui vous intéresse ? Rien ce me semble. Je pensois l'autre jour que j'étois un jardin dont vous étiez le jardinier ; que, voyant l'hiver arriver, vous aviez arraché toutes les fleurs que vous jugiez n'être pas de la saison, quoiqu'il y en eût encore qui n'étoient pas entièrement fannées, comme de petites violettes, de petites marguerites, etc. et que vous n'aviez laissé qu'une certaine fleur (qu'on ne connoît peut-être pas chez vous) qui n'a ni odeur ni couleur, que l'on nomme *immortelle* parce qu'elle ne se fanne jamais. Ceci est l'emblême de mon âme, dont il résulte une grande privation de pensées et d'imagination;

mais où il reste une grande constance d'estime et d'attachement.

On disoit ces jours passés qu'il paroissoit un nouveau volume des Lettres de Mad. de Sévigné ; vous croyez bien que j'étois bien pressée de l'avoir ; mais c'étoit une nouvelle édition du neuvième tome, qui commence par des lettres du Cardinal de Retz, de M. de la Rohefoucault, et où il y en a plusieurs de Mad. de la Fayette, quelques-unes de Mad. de Grignan, d'autres de Mad. de Sévigné, et beaucoup de Mad. de Coulanges dont l'esprit ne me plaît point du tout : on y découvre de la vanité, des airs, nul sentiment, enfin tous les défauts que l'on rencontre dans le grand nombre des gens avec lesquels on vit. Relisez ce volume. Mad. de la Fayette avoit des vapeurs, je me trouve beaucoup de conformité avec elle. Le style de M. de Rochefoucault me plaît. Pour celui de Mad. de Sévigné, il est unique et d'un agrément qui ne ressemble à rien.

Je vous envoie de nouveaux vers de Voltaire (5), ils ont ici un grand succès ; je les trouve bien, mais je n'en suis pas charmée.

---

(5) These verses, called *Le Tems Présent*, are published in his works.

Mais à propos, je le suis de votre lettre à Mad. de la Vallière, elle est très-jolie, elle la montre à tout le monde. J'ai un tonneau établi chez elle que la grand'maman a fait venir de Chanteloup; c'est un indice que je n'y retournerai pas; mais je m'afflige de ce que leur depart s'avance à grands pas; je ne sais pas si ces gens-là m'aiment, mais ils me sont bénévoles, on ne peut guères rien espérer de mieux.

La facteur n'arrive point, l'heure se passe, il est vraisemblable que je n'aurai rien à ajouter.

A 4 heures.

Voila le facteur. Votre lettre n'exige pas beaucoup de réponse. J'ai tort de vous avoir annoncé que j'écrirois par M. de St. Paul; mais quand je veux parler nouvelle, la plume me tombe des mains, premièrement parce que je ne sais pas raconter, et puis que ce que je raconterois ne m'intéresse point, et ce qui est encore bien plus certain, c'est la certitude où je suis que ce que je pourrois vous mander ne vous intéresseroit point du tout; tout ce qui s'est passé devant vos yeux pendant vos séjours ici ne vous a pas fait plus d'impression que la lanterne magique. Les choses qui pourroient

peut-être vous intéresser sont celles dont je suis le moins instruite, et qui exigeroient le plus de connoissances et de vérité, et dans ce temsci le faux et le vrai se débitent également, et ce que je crains le plus, c'est de dire des faussetés. Je comprends que les détails de société doivent devenir en l'absence comme étoient pour vous mes détails domestiques, c'est-à-dire ennuyeux. Que faut-il donc faire, ne pouvant parler ni des autres ni de soi? faire des gazettes? Je n'en ai pas le talent. Ce qui me fâche, c'est que votre goutte ne soit pas entièrement dissipée. Vous avez bien tort, si vous croyez que je ne vous plains pas, et que je fasse comparaison de l'insomnie aux douleurs; ah! mon Dieu non, j'en sens la différence.

---

LETTRE CCXL.

Lundi, 4 Mars, 1776.

Je veux réparer le tort que j'ai eu de ne vous pas écrire par M. St. Paul. Il partira Jeudi un certain Baron Suédois envoyé du Roi de Suède, qui vous rendra cette lettre; je n'ai pu retenir son nom (1), mais il n'importe. Je vous

(1) The Baron Nolken.

ai mandé l'arrivée de M. de Guines, Vendredi à minuit; le lendemain, Samedi, il fut à Versailles, il a vu le Roi, et lui remit une lettre; le Roi rougit, ne lui fit pas mauvaise mine et ne lui parla pas, il étoit dans la foule des courtisans; on n'infère rien de cette première entrevue. La cour étoit nombreuse, il y avoit les députés du Parlement qui venoient demander au Roi quel jour il assigneroit pour répondre aux remontrances (2) qu'ils lui apportoient; le Roi, avec un visage sévère, leur dit qu'il vouloit la grande députation et qu'il leur assigneroit le jour.

Tout le monde est persuadé qu'il y aura un lit de justice; le Comte de Broglio a parié contre moi qu'il n'y en auroit point.

L'on m'apporte dans le moment les harangues de l'Académie; comme elles ne vous coûteront point de port, je vous les enverrai.

L'épigramme que je vous ai envoyée que je croyois nouvelle est ancienne .

Je ne vous ai point dit que ce fut chez l'Idole que M. de Guignes débarqua en arri-

---

(2) The remonstrances of the Parliament of Paris, against the intended reforms of M. Turgot.

vant, elle avoit un grand souper où étoient son Prince (*de Conti*), M. et Mad. de Beauvau, M. le Duc de Choiseul, Mad. de Grammont, Mad. de Luxembourg, Mad. de Lauzun, Mad. d'Usson, le Marquis de Laval, l'Archevêque de Toulouse et plusieurs autres; ce dernier ne se porte point bien, sa poitrine, son ambition ne sont pas en bon état; il est ami du Turgot, du moins en apparence, mais peut-il y avoir de l'amitié entre les ambitieux ? On ne sait ce que tout ceci deviendra : il paroît impossible que le Turgot ne succombe, il ne sait ce qu'il fait (3). Le Maurepas est la foiblesse même. Le St. Germain dont on avoit bonne opinion, indépendamment qu'il est assez malade, ne soutient pas l'idée qu'on avoit de lui ; le choix qu'il a fait de M. de Montbarrey pour être en quelque sorte son adjoint marque peu de discernement; c'est un homme très-borné, d'une

---

(3) Those who wish to have a just idea of this really great patriot and enlightened statesman, of whom, Mad. du Deffand had conceived such entirely false opinions, will do well to consult his life, by M. de Condorcet, which contains not only the events of his short and virtuous life, but a developement of his plans, his principles, and his ways of thinking, both as a statesman, a philosopher, and a metaphysician.

naissance très-médiocre, et sans aucun mérite distingué; nous n'avons personne qui ait le sens commun; ceux qui nous gouvernent présentement rendent leurs prédécesseurs considérables, et les font regretter.

Mardi 5.

J'ai envoyé chercher toutes les ordonnances de M. de St. Germain, moins pour vous, à qui elles ne feront rien, que pour M. Conway qui ne sera peut-être pas fâché de les voir.

Je n'ai rien appris de nouveau hier. J'ai lu les harangues; c'est bien abuser de la parole.

Je donne à souper ce soir à Mad. de Roucherolles (4) et à M. Francés, lesquels sont très-*turgotins*, c'est ainsi qu'on les appelle, car *tiste* les rendroient trop fameux, cela leur donneroit l'air d'une secte; à eux n'appartient pas tant d'honneur. Adieu jusqu'à demain.

Mercredi, 6.

Il y a eu hier bien des *on dit*, qui sont sans vérité, et même sans vraisemblance. On dit qu'on propose au Chancelier Maupeou, pour qu'il donne sa démission, un million, et de

---

(4) Daughter of M. d'Amelot, Minister for the Home Department.

faire son fils aîné Duc et Pair; la place de Chancelier seroit pour M. de Malsherbes; cela est absurde.

On dit qu'on veut supprimer deux places de Gentilshommes de la Chambre, et deux de Capitaines des gardes; autre absurdité. Le Roi n'a point encore dit quel jour il signifieroit sa volonté, et les paris subsistent. Je commence à croire que je pourrois bien perdre et que le Parlement cédera; ce qui est de certain c'est que le Turgot ne cédera pas, il n'y a pas d'homme plus entreprenant, plus entêté, plus présomptueux; son associé Malsherbes va comme on le pousse. On dit de nos trois Ministres: le Turgot ne doute de rien, le Malsherbe doute de tout, et le Maurepas se moque de tout, et chacun pense qu'un tel gouvernement ne peut subsister. Venons au faits vrais.

Il y a eu avant-hier un duel entre le Prince de Salm (4) et un M. de l'Engeamet (5), officier dans le régiment du Roi. L'affaire se conte diffé-

---

(4) The Prince Frederick de Salm, of no good reputation before this disgraceful adventure.

(5) M. de l'Engeamet was a younger son of a good family in Brittany.

remment; mais comme il y eut grand nombre de témoins on ne tardera pas à en savoir la vérité; la querelle fut occasionnée par le jeu: l'Engeamet étoit le débiteur, il étoit convenu de payer à un terme qui n'étoit point expiré, il sut que le Prince tenoit de fort mauvais propos, il chercha de l'argent et s'acquitta, et rencontrant le Prince dans les Thuilleries, il le traita très-mal, ils sortirent pour s'aller battre sur le rempart où il y avoit beaucoup de monde. M. de Salm fut suivi de deux hommes dont l'un, dit-on, étoit son valet-de-chambre et l'autre un maître en fait d'armes. L'Engeamet lui demanda pourquoi ces gens-là le suivoient; le Prince sans lui répondre tira son épée; on prétend que celui-ci avoit un gros manchon devant lui, l'Engeamet lui proposa de se déshabiller, l'autre, sans répondre, alla sur lui; on prétend que la pointe de l'épée de l'Engeamet trouva de la résistance; ce qui est de sûr, c'est que l'Engeamet tomba, et que le Prince l'auroit tué par terre si l'Engeamet ne s'étoit saisi de son épée et ne l'eût cassée; on prétend que le maître en fait d'armes, quand il vit l'Engeamet par terre, crioit au Prince, plongez votre épée; l'Engeamet se relevant fut sur le Prince qui n'avoit plus d'épée et le pour-

suivit; il étoit comme un enragé; le Prince a eu quelques légères blessures. Une Mad. de Crequi, amie de la Princesse de Salm, fut lui rendre visite ne sachant rien de l'aventure de son fils; sa mère lui dit qu'il étoit incommodé, elle demanda à le voir, on lui fit quelques difficultés, elle insista, le Prince étoit dans son lit, elle lui demanda pourquoi on avoit fait difficulté de la laisser entrer: c'est, dit-il, qu'il y a des tableaux fort obscènes dans ma chambre; bon, dit-elle, qu'est-ce que cela fait, je suis si vieille; je sais que ce sont les impuissans qui aiment les peintures malhonnêtes, et que ce sont les poltrons qui veulent toujours se battre. Elle ne savoit rien de l'aventure, ce qui a rendu ce propos plaisant.

J'ai fait copier hier des vers que j'ai trouvés jolis et que je vous envoie; c'est une invitation à dîner que fit Voltaire à Destouches après la représentation de sa pièce du Glorieux.

INVITATION DE SOUPER.

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous, qui êtes le Glorieux,
Il ne tiendroit qu'à vous de l'être;
Je le serai, j'en suis tenté,
Si demain ma table s'honore

D'un convive tant souhaité ;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

M. le Prince Conti se porte beaucoup mieux ; il se distingue dans l'affaire du Parlement, et le mouvement qu'elle donne à son sang lui a fait plus de bien que le régime et les remèdes.

Sachez-moi gré de cette lettre, plus elle est détestable, plus vous me devez de reconnoissance.

---

LETTRE CCXLI.

Paris, Dimanche, 17 Mars, 1776.

J'AI chez moi mes neveux (1) ; ils sont dans mon anti-chambre, j'ai la plus grande impatience de m'en débarrasser, et comme Wiart les menera promener, je veux prévenir l'arrivée du facteur pour n'avoir qu'un mot à ajouter à la réponse que j'aurai à vous faire, et qu'on les emmène ; j'espère recevoir de vos nouvelles ; votre santé n'étoit pas assez raffermie pour que je sois entièrement exempte d'inquiétude.

---

(1) The grand sons of her brother the Count of Vichi.

Il parut hier cinq édits et six ordonnances. Lundi nous aurons la relation du lit de justice (2), si vous en êtes curieux mandez-le-moi; je vous enverrai tous ces fatras par la première occasion.

M. et Mad. Necker se préparent à un voyage en Angleterre, ils partiront la semaine de Pâques, et ils assurent qu'ils seront ici de retour à la fin de Mai; si vous voulez faire venir quelque chose d'ici, mandez-le-moi.

Peut-être votre Ambassadeur ira-t-il aussi faire un tour à Londres, il en a grande envie. J'ai eu la visite de Milady Dunmore (3), elle m'a rappelé qu'elle m'avoit vue plusieurs fois pendant le séjour que fit ici M. le Duc de Richmond, je ne m'en souvenois guères. M. Collardeau a été élu à l'Académie pour remplacer M. de St. Agnan; on dit qu'il mourra avant sa réception. Fréron est mort, on a donné le privilége de sa feuille à sa veuve. Nous auront incessamment un roman, com-

---

(2) Which had been held to enregister the edicts for the suppression of the Corvée in the construction and conservation of the public roads, and for the abolition of *les Jurandes et Maîtrises*, or the exclusive privileges of six companies of artificers of the city of Paris.

(See Condorcet's Life of Turgot, pag. 101.)

(3) The present Countess Dowager of Dunmore.

mencé par Mad. de Tencin et fini par Mad. Elie de Beaumont; elle me vint voir l'autre jour, et elle m'a promis le premier exemplaire; s'il paroît avant le départ de M. Necker il vous le portera.

M. de Guignes depuis son arrivée ici n'a point quitté Versailles, il n'a pas encore pu obtenir d'audience, cela n'est pas un trop bon signe.

Nous sommes en plein jubilé, je ne m'en aperçois pas beaucoup.

Je fus Jeudi dernier à la comédie chez Mad. de Montesson; la pièce étoit de sa composition, elle a pour titre *la Femme Sincère*. Ce n'est pourtant pas une pièce de caractère, c'est une femme qui fait un aveu à son mari dans le genre de la Princesse de Clèves. Ce spectacle n'a pas réveillé en moi le goût de cet amusement. Je ne lis plus que des romans, je viens de lire les Malheurs de l'Amour par Mad. de Tencin, qui est bien écrit, mais qui n'inspire que de la tristesse, et un autre qu'on appelle Ernestine, par Mademoiselle Ricoboni, qui m'a fait beaucoup de plaisir; lisez-le, je vous en prie; si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai. Je n'ai pas de quoi vous entretenir jusqu'à l'arrivée du facteur, je vais l'attendre.

Le voilà arrivé ; vous n'êtes point quitte de votre goutte ; ces retours m'inquiètent et je n'aime point du tout qu'elle grimpe si haut.

Vous me donnez des louanges dont je suis bien indigne, vous me jugez mal sur tous les points. Je ne suis point difficile, je m'accommoderois de l'esprit de tout le monde, si tout le monde n'étoit pas ridicule. Je pense comme Despréaux.

Chacun pris en son air est agréable en soi.

Il n'y a que l'affectation, la prétention et le ridicule qui me choquent, et l'on ne trouve que cela. Je m'aperçois très-sensiblement que je perds petit à petit toutes les facultés de l'esprit ; la mémoire, l'application, la facilité de l'expression, tout cela me manque au besoin. Je ne désire point d'être aimée, je sais qu'on n'aime point, et je le sais par moi-même, je n'exige point des autres qu'ils ayent pour moi les sentimens que je n'ai point pour eux ce qui s'oppose à mon bonheur c'est un ennui qui ressemble au ver solitaire et qui consomme tout ce qui pourroit me rendre heureuse. Cette comparaison exigeroit une explication, mais je ne puis pas débrouiller cette pensée.

Il paroît des lettres sur les Chinois, à la

suite desquelles on a mis les lettres du Chevalier de Boufflers avec une épître à Voltaire et la réponse qu'on a déjà vue ; j'ai relu la réponse avec plaisir. On demandoit l'autre jour à quelqu'un s'il avoit lu les seize volumes de l'Abbé de Condillac sur l'éducation. Ah ! mon Dieu non, dit-il, *je m'en tiens au dix-septième.* Vous comprenez quel il est, c'est le Prince (4).

Ne dites point de mal de votre lettre à Mad. de la Vallière, je l'ai lue une seconde fois et je vous assure quelle est très-jolie.

Si votre édition du neuvième tome de Mad. de Sévigné n'est pas plus ancienne que 1751, c'est la même que la mienne. Mes lettres ne méritent aucune espèce de louanges, je n'ai point de style, mais si l'on vouloit absolument m'en supposer, il auroit plus de rapport à celui de Mad. de la Fayette qu'à celui de Mad. de Sévigné.

---

(4) The Duke of Parma, to whom the Abbé de Condillac had been preceptor.

## LETTRE CCXLII.

Jeudi, 21 Mars, 1776.

Je vous plains de l'envie qui me prend de vous écrire. Je me suis fait relire votre dernière lettre ; si ce n'est pas un chef-d'œuvre de bon François, c'en est un d'un excellent Anglois ; aux louanges près que vous m'y donnez tout le reste est très-vrai, très-approfondi, et d'un esprit très-éclairé ; mais quel profit en puis-je faire ? Avons-nous du pouvoir sur nous-mêmes ? Si cela étoit tous les gens d'esprit seroient heureux. Je commence par vous, et je vous demande si vous êtes heureux ? J'ai peine à le croire. Cependant il ne faut pas toujours juger des autres par soi-même. Moi, par exemple, quand mon âme est sans sentiment je suis sans idées, sans goût, sans pensées, je tombe dans le néant que j'appelle ennui. S'il suffisoit du raisonnement et de la réflexion pour se rendre heureux, on verroit tout le contraire de ce qu'on voit, car tous les jours, en examinant le monde, je vois que ce sont les sots qui sont les plus con

tens des autres et d'eux-mêmes, et qui savent le mieux se suffire. Vous vous êtes tant moqué de moi sur le cas que je faisois de l'amitié, qu'à la fin vous m'avez persuadée; mais en détruisant mes illusions, je ne sais rien mettre à la place; c'est, je crois, un bonheur d prendre pour or les feuilles de chêne. J'ai ri de la récapitulation que vous me faites de tous mes bonheurs; celui d'une longue vie, par exemple; vous saurez peut-être un jour ce qu'il en faut penser. A l'égard de la considération dont je jouis, de l'estime qu'on a pour moi, des empressemens qu'on me marque, je dis comme Aman dans Esther:

De cet amas d'honneurs la douceur passagère,
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;
Mais Mardochée, etc.

En fait de connoissances, de liaisons et d'amis, ce n'est pas le nombre qui satisfait. Voilà ce qu'il m'a pris envie de vous dire aujourd'hui; vous voilà quitte de moi pour ce moment.

Je vais faire copier une lettre de Voltaire qu'il a envoyée à M. de Malsherbes (1), où vous

(1) This letter was addressed à *M. de Boncerf, auteur*

verrez qu'il soutient bien son caractère ; c'est à propos d'un arrêt du Parlement qui a condamné au feu un livre intitulé, *Contre les Droits Féodaux* (2).

Samedi 23.

Il paroît deux volumes de votre Shakespear, on dit qu'il y en aura seize : le premier contient une épître à notre Roi, l'institution et la description du jubilé, en l'honneur de Shakespear, et l'histoire de sa vie écrite très-longuement et très-ennuyeusement ; je n'ai encore

---

*du livre intitulé les Inconvéniens des Droits Féodaux.* It is printed in Beaumarchais's edition of Voltaire's works, vol. 63, p. 200.——Boncerf was first clerk to M. Turgot.

(2) This was the pamphlet above mentioned. It was intended to prepare the minds of the middle order of people in France, for a part of the liberal and patriotic plans of Turgot; but, so little did the nation at this time deserve, or so long had it ceased to deserve such a Minister, with such intentions : that this pamphlet was condemned by the parliament of Paris, with one accord, as " Injurieux aux lois " et contumes de la France, aux droits sacrés et inaliénables de la couronne, et au droit des propriétés des particuliers ; comme tendant à ébranler toute la constitution " de la monarchie, en soulevant tous les vassaux contre " leurs Seigneurs et contre le Roi même, en leur présentant tous les droits féodaux et domaniaux comme autant " d'usurpations, de vexations et de violences, également " odieuses et ridicules, et en leur suggérant les prétendus " moyens de les abolir, qui sont aussi contraires au respect

rien lu de la traduction de ses pièces. La première est Othello, dont l'Abbé Barthélemi est très-content; mais tous les jours je me confirme à ne m'en rapporter au jugement de personne, non pas que je croie avoir plus de goût, mais du moins je ne juge que d'après moi, que par l'impression que je reçois, et jamais par des règles que je ne sais point.

J'imagine que votre Ambassadeur accompagnera les Necker dans leur petit voyage; j'aurai quelque regret de leur absence; je soupe avec eux deux fois la semaine, le Lundi chez eux, le Jeudi chez moi. Je trouve de l'esprit à votre Ambassadeur, beaucoup de politesse et de noblesse, c'est de nos diplomatiques celui qui vaut le mieux sans nulle comparaison; vous vous connoissez peu l'un et l'autre; mais ce qui doit vous prévenir en sa faveur c'est l'amitié qu'il a pour votre cousin. Je crois

---

"dû au Roi, et à ses Ministres, qu'à la tranquillité du "Royaume."

The very words of this condemnation are alone sufficient to prove the irrefragable truths that the book promulgated.—But thus, while all yet remained quiet in France, was every attempt at rational, temperate, necessary reform received by the privileged orders, who profitted by the abuses attacked.—We know the consequences.—May we profit by the dreadful example!

que le Caraccioli crevera bientôt, il a une abondance de flegmes, de paroles qui le suffoquent. On n'est point fâché de le connoître, de le rencontrer, de l'avoir chez soi, mais cependant il fatigue, il assomme. Il a d'abord été fort épris de Mad. de Beauvau, et elle de lui, mais cela est fort refroidi. L'objet de sa vénération c'est d'Alembert et Mad. de Lespinasse, mais cela ne l'empêche pas d'avoir une sorte de considération pour moi.

Le départ des Choiseul avance à grands pas, ce sera le Mardi de Pâques; je les verrai jusqu'à ce jour-là le plus souvent qu'il me sera possible; quand toutes mes connoissances seront dispersées, je me dévouerai à la solitude et au tête-à-tête de ma compagne qui, tout au plus, est tant soit peu au-dessus du rien, il m'arrive même quelquefois de la croire au-dessous.

Jouissez du bonheur de vous savoir passer de tout, contemplez votre Mad. d'Olonne, ou faites ..... je ne sais pas quoi, car je ne saurois avoir aucune idée de vos amusemens; depuis que je suis aveugle je n'en connois qu'un genre, et c'est la société; quand elle est bonne c'est tant mieux, mais je préfère la

médiocre et même la mauvaise à être réduite à moi-même.

A propos, ne croyez pas que si vous étiez François, ou moi Angloise que je serois plus ou moins contente de vous, ce n'est pas la différence des nations qui nuit à notre bonne intelligence, les mœurs et les usages n'y font rien. Bon jour, à demain.

Dimanche, à midi.

J'ai commencé Othello, j'en suis enchantée. L'Abbé m'a chargée de vous dire qu'il trouve Shakespear supérieur à tout, et qu'il vous prie de n'écouter que le Dieu, et de ne faire aucune attention à l'homme; il trouve ainsi que moi que tout ce que les traducteurs (car ils sont trois) (3) disent de leurs chefs est du dernier plat. Je ne sais si leur traduction est fidèle, mais il me semble que Shakespear n'a pu mieux dire. Il est étonnant que ces trois traducteurs n'aient pas mieux écrit tout ce qui précède leur traduction. J'ai impatience de savoir si vous serez content; je prévois que je le serai infiniment; mais en vieillissant je m'aperçois que je redoute d'être remuée par des choses trop tragiques.

---

(3) The Comte de Catuelan, M. le Tourneur and M. Suard.

On dit que le procès de M. de Richelieu et de Mad. de St. Vincent (4), sera jugé Jeudi prochain.

M. de Guignes est toujours à Versailles sans qu'on pense à s'expliquer avec lui, cet homme est complètement malheureux.

---

LETTRE CCXLIII.

Dimanche, 31 Mars, 1776.

VOTRE lettre du 26 arriva hier, un jour plutôt qu'à l'ordinaire ; c'est une bonne fortune, mais c'est une bien mauvaise nouvelle que la lenteur de votre rétablissement ; ne peut-on pas l'attribuer au retour du froid ? Après quelques jours assez beaux la gelée est revenue ; depuis six ou sept jours, il a fallu rallumer du feu, s'habiller plus chaudement ; les rhumes sont revenus, ce peut fort bien être ce qui retarde votre parfaite guérison. Vous irez donc incessamment sur le bord de la mer ; vous ressouvenez-vous d'un vers de Despréaux, dans son ode à Louis XIV, sur le passage du Rhin.

Se plaint de sa grandeur qui l'attache un rivage.

---

(4) See Note to Letter CCXII.

N'en pourrois-je pas faire une application? mais non, toute plainte est bannie.

Votre lettre est très-bonne, elle m'a fait plaisir.

Les Necker partiront la semaine de Pâques; ils vous rendront une visite à Strawberry-hill, et puis vous en serez quitte; leur projet est de ne voir personne. Je ne saurois bien dire quel est l'objet de leur voyage, de leur curiosité; ne pourroit-ce point être quelques affaires? ils ne verront point Newmarket. Le procès de la Duchesse de Kingston, vos spectacles, Garrick surtout, sont leurs principaux objets; ils le disent; j'espère bien qu'ils seront de retour à la fin de Mai. Votre Ambassadeur partira plutôt qu'eux, il partira l'instant d'après le retour de M. St. Paul; s'il veut se charger des pastilles, d'un roman nouveau, et quelques ordonnances pour M. Conway, vous les recevrez bientôt, sinon vous les recevrez par les Necker.

Avant-hier Vendredi, les Princes, les Pairs, et le Parlement s'assemblèrent au Palais à dix heures du matin, ils ne se séparèrent qu'à deux heures après minuit, c'étoit pour l'affaire de M. de Richelieu et de Mad. de St. Vincent; ils ont arrêté qu'on nommeroit de nouveaux

experts pour la vérification des billets, qu'on entendroit de nouveaux témoins, et la conclusion fut à un plus amplement informé, et le jugement remis après la St. Martin qui est la rentrée du Parlement; on a relâché tous les prisonniers; j'attendis le retour de M. de Choiseul qui, dans toute la journée, n'avoit mangé que deux petits pâtés. La grand'maman qui ce jour-là avoit soupé au Palais-Royal revint chez elle à une heure, pour lui faire préparer un morceau à manger; j'avois soupé avec l'Abbé chez la petite sainte (1); nous vînmes à l'hôtel de Choiseul; Mesdames de Grammont et de Beauvau vinrent de leur côté attendre le grand-papa; je ne rentrai qu'à quatre heures. Cette conduite vous effraie, mais elle ne me fait point de mal.

Je fis hier une connoissance nouvelle, de Mad. de Genlis (2) du Palais-Royal; c'est elle

---

(1) The Comtesse de Choiseul, née l'Allemand-Betz.

(2) The Comtesse de Genlis, née St. Aubin, was the daughter of a gentleman of small fortune, in the province of Picardy. She married the Comte de Genlis, the second of three brothers, whose family name was Bruslart. The Comte de Genlis had served in the Marine, in the East Indies, and was afterwards attached to the household of the Duc de Chartres. He was a mem-

qui a désiré de me voir, et ce sont les la Reynière qui s'en sont mêlés; elle a beaucoup de talent, grande musicienne, une assez belle voix, chante fort bien, et joue de la harpe divinement; je crois qu'elle sera bientôt Dame d'honneur de Mad. la Duchesse de Chartres, elle est actuellement Dame de Compagnie; Mad. de Blot (3) s'est retirée, et une petite Mad. de Polignac (4) qui la remplace n'est qu'intermédiaire.

J'ai peine à croire que ces nouvelles vous intéressent.

---

ber of the Constituent and Legislative Assemblies, and perished by the guillotine soon after the unlamented execution of the Prince to whose family he had belonged.

Mad. de Genlis has distinguished herself as the author of a treatise on education, and of several interesting novels, in which the character, manners, customs, and peculiarities of the former society of France, are given by the hand of a master with unrivalled exactness, fidelity, and discrimination. The singular elegance of her style, and the fecundity of her imagination, have ensured popularity to every thing that has fallen from her pen, and would have entitled her to the gratitude and esteem, as well as the admiration of her cotemporaries, if a system of falsehood, of simulation, and of neglect of real duties, under the offensive mask of exaggerated feelings, had not pervaded all her works, as it unfortunately has done her own conduct, and that of some of her favourite and immediate female pupils.

(3) Sister to the Comte d'Hennery.

(4) Mad. de Polignac, née du Rumain.

Je viens de lire le roman de Mad. de Tencin (5); si c'étoit une histoire véritable, on ne s'étonneroit pas qu'on l'eût écrit; mais pour un ouvrage d'imagination, ce n'étoit pas en vérité la peine.

M. le Duc de Chartres n'ira point à Newmarket, il part pour Toulon, et Mad. la Duchesse de Chartres avec lui.

---

LETTRE CCXLIV.

Lundi, 8 Avril, 1776.

Le Colonel St. Paul arriva avant-hier au soir; il vint hier chez moi un moment après que j'en étois sortie pour aller chez Mad. de la Vallière, il laissa votre lettre, je ne me la suis fait lire que ce matin. Je commence à y répondre, quoique dans l'intention d'attendre s'il le faut le départ de M. Necker; je m'informerai cependant s'il n'y aura pas d'occasion plus prochaine.

---

(5) *Les Malheurs de l'Amour.* This was one of the novels, afterwards attributed to her nephew, M. de Pontdeveyle.

Si je n'en trouve point j'aurai le tems de répondre à tout ce que contient la vôtre. Je ne veux cependant pas tarder de vous dire que si je n'avois pour être heureuse qu'à combattre des visions, la besogne seroit bien avancée ; je crois être sûre de n'en avoir jamais eu ; mais aujourd'hui il ne reste pas d'apparence où l'on puisse se méprendre.

Vous vous trompez fort si vous croyez que je ne sois pas persuadée et fort touchée du mauvais état de votre santé ; dans les momens où je souffrois de ma chute, je pensois sans cesse que vos douleurs étoient cent fois plus insupportables que celles que j'éprouvois ; je comprends l'effet qu'elles produisent dans votre âme, et je prévois sans murmurer et sans m'en plaindre tout ce qui en doit résulter. Ne me croyez point ni folle ni injuste ; mais plaignez-moi d'avoir reçu de la nature un caractère contraire au bonheur, parce qu'il me rend dépendante de tout.

Madi 9.

Nous n'avons de Shakespear qu'Othello, la Tempête et Jule César. J'aime infiniment mieux Othello que les deux autres. Il y a de

beaux endroits dans Jule César ; mais aussi de bien mauvais, ce me semble. Pour la Tempête, je ne suis point touchée de ce genre. Les deux premiers volumes seront le Roi Lear, Coriolan, Timon, je ne sais plus quelle autre. Il vous sera facile d'avoir la traduction, si vous en êtes curieux, il y a déjà du tems qu'elle est à Londres.

Vous avez eu raison en pensant du bien du Malsherbes, tout annonçoit en lui de la bonhomie ; les mémoires, les représentations qu'on avoit eus de lui tandis qu'il étoit Premier Président de la Cour des Aides ne laissoient point douter de son esprit, on le croyoit sans ambition. La première faute qu'il a faite c'est d'accepter le ministère pour lequel il n'a nul talent ; mais ce qui lui fait un tort irréparable, c'est la bassesse qu'il a eue de se charger d'une commission qui n'étoit point de son département, en se chargeant de parler à la reine contre M. de Guignes, pour lui faire perdre la protection qu'elle lui accorde ; c'étoit l'affaire de M. de Vergennes, ou bien de M. de Maurepas ; mais ils lui ont voulu faire attacher le grelot, il a eu la bassesse d'avoir cette complaisance pour eux ; il a perdu l'estime publique, n'a point réussi auprès de la Reine,

et l'on ne doute pas qu'il ne se retire incessamment (1).

N'ayez nulle inquiétude sur ma conduite; si vous doutez de ma prudence, soyez convaincu de mon indifférence, je suis très-simple et très-froide spectatrice, je ne m'intéresse à personne, et mon plus grand mal est ma profonde indifférence.

Les Choiseul doivent être partis ce matin; la grand'maman ne reviendra qu'au mois de Décembre, le grand-papa reviendra pour la Pentecôte, je ne crois pas qu'il ait aucuns projets ambitieux, il lui faudroit tout ou rien; il seroit difficile de prévoir ce qui arrivera, ceci ne paroît pas avoir pris une consistance solide, mais qu'est-ce qu'on y substituera? La retraite ou la mort du Maurepas pourroit donner beau jeu à mon neveu (*l'Archevêque de Toulouse*), il est toujours ami ou soi-disant ami du

---

(1) He insisted on retiring upon the dismissal of his friend Turgot. When, in a private audience of the King, he resisted his instances to remain in office, the unfortunate Louis XVI, conscious of his own inadequacy to a yet more difficult situation, exclaimed with a sigh, *Que vous êtes heureux! que ne puis-je aussi quitter ma place!*— The great and spotless character of Malsherbes can require no defence from the misrepresentations of Mad. du Deffand.

(See Note to Letter CVIII.)

Turgot; peut-être celui-ci se l'associeroit-il pour se fortifier par ses lumières dont il sentira tôt ou tard qu'il manque. Le St. Germain est entièrement soumis au Maurepas qui a bien contrarié sa besogne; tous les changemens qu'il a faits, quoique considérables, l'auroient été bien davantage s'il avoit eu plein pouvoir; il a une sorte de considération dans le public, mais ce n'est pas un homme à prendre un certain ascendant, et à devenir le premier; d'ailleurs il a soixante-neuf ans et une très-mauvaise santé. Voilà l'exposé tant bien que mal de toutes mes connoissances sur notre ministère; vous pourrez comprendre par la suite ce que je voudrai vous faire entendre par la poste.

Je ne vous parlerai plus de mes vapeurs, de mes ennuis, je vois que vous croyez que ce sont des insinuations que je vous fais; oh! non, je ne prétends point vous en faire, toutes illusions sont cessées, je compte sur votre amitié, je prétends à votre estime, je la mérite à plusieurs égards, et mon plus grand désir est d'être assez raisonnable pour supporter ma situaation.

Mercredi.

Le bruit continue que M. de Malsherbes, se retire ; on dit que M. de Sartine aura sa place, c'est-à dire le département de la cour et les provinces ; que M. Turgot aura celui de la ville de Paris, M. Albert qui en est Lieutenant de Police, placé par M. Turgot, et absolument de sa faciende, ne pourroit pas s'accorder avec M. de Sartine. On donnera la Marine à M. de Clugny, Intendant de Bordeaux. Voilà ce qui se dit, et dont peut-être il ne sera rien. Ce qui est de certain, c'est que M. de Malsherbes a fait de grands pas de clerc.

Enfin, je vis hier M. de St. Paul, il m'a rendu un très-bon compte de votre état, il ne vous trouve point changé, comme vous le dites. Je comprends qu'après avoir infiniment souffert, il suffit, pour être parfaitement heureux, de ne plus souffrir ; j'ai passé par cette épreuve, j'ai eu jadis des douleurs si grandes, qu'en trois jours de tems je devenois un squelette, vert de pré comme si l'on m'avoit exhumée ; passant de cet état à une grande foiblesse, le repos, la tranquilité me paroissoient le vrai bonheur, je n'avois nul désir, nul besoin d'occupation, mon âme étoit sans activité ;

qu'on me rende cet état et je serai contente; mais malheureusement mon âme ne vieillit point comme mon corps, il lui faudroit de l'occupation, et aujourd'hui rien ne m'occupe ni ne m'intéresse. Il y a une sorte de honte à l'état que j'éprouve; mais il y a bien de la sottise et de l'absurdité à vous en rendre compte, étant aussi persuadée que je le suis qu'aucune personne au monde puisse écouter sans ennui les détails des dispositions, des peines et des plaisirs d'un autre.

J'aurai, je crois, beaucoup de monde à souper ce soir, entre autres l'Ambassadrice de Sardaigne et son mari (2); je devois avoir Mad. de Mirepoix, mais elle me traite avec beaucoup de froideur et de dédain, c'est de cette sorte qu'elle reconnoît l'attachement constant que je lui ai marqué. Vous avez beau dire, c'est un grand malheur de ne pouvoir estimer ni aimer personne; je ne puis m'empêcher de me moquer de ceux qui me croient beaucoup d'amis; si j'en ai, le nombre est bien petit; mais je suis encore plus fâchée de ne pouvoir plus aimer, que je ne le suis de ne pouvoir pas l'être; mais brisons là. Je vous demande pardon de vous avoir tant parlé de moi.

---

(2) The Comte and Comtesse de Viri.

Jeudi,

Les Necker ne partent que Samedi, ainsi me revoilà encore; mais n'ayez pas peur, je ne vous dirai plus rien de moi, c'est-à-dire de mes pensées, pour de mes actions cela est différent.

J'eus hier au soir vingt-deux personnes, je ne m'y attendois pas; Mad. de Mirepoix devoit aller à la campagne ainsi que Mad. de Boisgelin et cinq ou six hommes; la partie manqua, on revint chez moi, j'avois prié d'autres personnes pour les remplacer, et quelques autres m'envoyèrent demander à souper ce qui fit ce nombre; mais il n'y en eut que douze qui se mirent à table.

Les bruits publics sont toujours les mêmes. Il faut que je vous dise un trait de la grand'-maman. Le Samedi Saint, qu'elle soupoit chez moi avec son mari, sa belle-sœur, il y avoit M. de Guignes et le Marquis de Laval (3); vous connoissez le premier; le second est le meilleur homme du monde, de la plus grande simplicité; quelqu'un dit, voilà deux hommes

(3) The Marquis de Laval, afterwards Duc de Laval Montmorency. He was long resident in London during the French revolution.

bien différens ; oui, dit la grand'maman, l'un est agréable par les formes qu'il a, et l'autre par celles qu'il n'a pas.

J'aurai ce soir belle compagnie ; mais moins nombreuse que celle d'hier ; comme vous aimez les noms propres, les voici. Mad. de Grammont, M. et Mad. de Beauvau, Mesdames de Luxembourg et de Lauzun, Mad. de Cambise ; le Comte de Broglio, M. Necker, l'Abbé Barthélemi, Mademoiselle Sanadon, et peut-être M. de Guignes.

Vendredi.

Je n'eus point hier Mesdames de Beauvau et de Cambise, ni M. de Guignes ; à leur place j'eus les Ambassadeurs d'Espagne et de Naples, St. Lambert, et le Président de Coste (4). Mad. de Beauvau soupoit chez le Roi.

Plusieurs personnes parient pour des changemens dans notre ministère avant la Pentecôte ; je ne pense rien sur cela.

J'ai bien envie d'apprendre que vous êtes parfaitement rétabli. Je suis fort contente de

---

(4) Président de la Cour des Monnoies, remarkable for a great white head of hair, always arranged with much nicety. He was very rich, much in society at Paris, and generally esteemed.

vos analises sur les pièces de Shakespear. Adieu. Vous voilà quitte de moi, il en est tems.

---

LETTRE CCXLV.

Dimanche, 5 Mai, 1776.

PERMETTEZ-MOI de vous dire que votre critique ne vaut rien. *La tâche* est une expression cent fois plus énergique que le mot *occupation* qui ne seroit convenable que dans les choses de peu d'importance et point du tout dans celles dont Othello vient de parler, et dont il est fortement occupé. *Tâche* en général veut dire occupation, mais forcée et pénible, et cette expression convient à la situation de l'âme d'Othello (1).

Je n'ai pas trouvé l'endroit de *pas du tout* (2), ainsi je ne sais point ce qu'on auroit pu y suppléer. Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette pièce me charme, et que les choses de mauvais goût qui peuvent y être ne me refroidissent *pas du tout, pas du tout.*

---

(1) In the French translation of Othello, the words, "Othello's occupation's o'er," are translated, "*La tâche d'Othello est finie.*"

(2) Nor has the Editor.

La façon des Necker ne me surprend point ; ils ne savoient pas pourquoi ils faisoient ce voyage, leur séjour sera court ; je vous suis très-obligée de vos attentions pour eux, ce sont d'honnêtes gens ; le mari a beaucoup d'esprit et de vérité ; la femme est roide et froide, pleine d'amour-propre ; mais honnête personne ; j'ai plus de goût pour eux que pour la Pomone (3) dont l'esprit et le caractère me paroissent un fantôme, mais qui n'est point effrayant, qui n'a que les formes de bonté, de générosité ; mais qui quoique sans fausseté, n'est qu'apparence. Cette définition vous paroîtra un galimatias ; mais je ne puis avoir aucune idée d'elle qui ait quelque réalité ; nous sommes très-bien ensemble ; mais elle ne vient presque point ici ; elle est par ses liaisons entraînée dans l'intrigue et la politique. Il se prépare de grands changemens, on nous les annonce prochains, je vous en parlerai quand il sera tems, c'est-à-dire quand ils seront ar-

---

(3) Mad. de Marchais, née Laborde, was married to a valet-de-chambre du Roi. Mad. du Deffand calls her *Pomone* and *la Flore-Pomone*, because, from her intimacy with M. d'Angivillier, *Directeur des Bâtimens, Jardins*, etc. *du Roi*, she had always at her command the finest fruit and flowers, which she largely distributed among her friends.

cesseur est nommé, c'est M. de Clugny (1), qui avoit été employé précédemment dans la marine sous M. de Praslin. Je ne sais aucune circonstance; Mercredi vraisemblablement je pourrai en savoir; ce que je sais très-clairement, c'est le triomphe de M. de Guignes, et j'espère que je pourrai vous envoyer la lettre que le Roi lui a écrite avant-hier matin, dans

---

(1) M. de Clugny had been a Conseiller au Parlement de Dijon; he was afterwards, successively, Intendant at St. Domingue, Intendant de la Marine, during the Ministry of the Duc de Praslin, and Intendant de Bordeaux; in all which situations he had been much more remarked for his profligacy and his vices, than for any talent.

One of the many base manœuvres, which there is reason to believe were employed to bring forward this man, and give Louis XVI a false opinion of Turgot, or rather a false opinion of his reputation in the country, was by the contrivance of a friend of M. de Clugny, a M. d'Oigny, Intendant des Postes; and having consequently in his power, what was called *le secret de la poste*, or in other words, having the power of opening, stopping, or falsifying any letters. By means of this dangerous engine of despotism, he caused a number of letters to be written from different and distant parts of the country, and in the names of persons of various professions, and in various situations, all lamenting and complaining of the administration and plans of M. Turgot, and extolling the great abilities and good qualities of this M. de Clugny. These letters, sent from the post-office at Paris, were, upon their return thither, all opened by d'Oigny and carried to the King, who, in dismissing Turgot and advancing Clugny to the administration of the Finances, thought he was complying with the general and unbiassed wish of the nation!!!

uelle il lui apprend qu'il le fait Duc à
:vet en récompense de ses services dont il
très-content; M. le Marquis de Noailles (2)
nommé Ambassadeur chez vous.

Je suis tout étonnée, tout bouleversée, je
sais de quel côté vient le vent; vient-il de
ɔuraine, ou de Champagne (3)? je n'en sais
:n. J'apprends dans l'instant que M.
melot (4) a la place de M. Malsherbe qui a
ɔmé sa démission, et que M. de Senac (5)
t Intendant de la Guerre. Faites-moi le
laisir de dire, ou de faire savoir de ma part
ɔut ce que je vous mande à M. et Mad.
lecker.

Je vous remercie des éclaircissemens que
ous me donnez sur Mad. de Bristol (6); vous

---

(2) The Marquis de Noailles was second son to the Maréchal Duc de Noailles, and brother to the Duc d'Ayen. He had been Envoy from France to Hamburgh, and remained Ambassador in England till the delivery of his rescript in February, 1778, announcing the treaty which the Court of France had concluded with the American Congress.

(3) She means, was the Duc de Choiseul, or the Archbishop of Toulouse, likely to come into power.

(4) M. Amelot was a Maître des Requêtes, and had been Intendant de Bourgogne.

(5) M. de Senac was son to the first Physician to the King, Louis XV. He was likewise a Maître des Requêtes, and had been Intendant de Valenciennes.

(6) The Duchess of Kingston.

me marquez que Milord Bristol boira sa honte chez nous, sera-ce à Paris ou dans quelqu'autre province ?

Mais voici un événement peu considérable, mais bien singulier. Il y a un mois que Mad. Wiart trouva, sous le coussin d'une de mes bergères, une boîte toute neuve, le prix, de sa valeur soixante-douze livres, étoit dans le couvercle; il n'y a eu aucune personne de ma connoissance que je n'aie interrogée pour découvrir à qui elle appartenoit, personne ne la réclama, je ne voulois cependant pas en disposer; enfin, il y a quatre jours qu'étant à ma toilette je me souvins tout d'un coup qu'elle devoit être à vous et que c'étoit la boîte que vous avez perdue, j'y fus confirmée par Wiart qui me dit qu'il se ressouvenoit de la description que vous en aviez faite; c'est certainement une restitution qu'on a voulu faire, parce que la veille du jour qu'on l'a trouvée, on avoit battu tous les coussins de mes fauteuils et qu'on ne l'avoit pas trouvée; je vous l'enverrai par la première occasion.

Qu'est devenu le voyage du Duc de Richmond? il n'est point encore arrivé ici; auroit-il commencé par aller à Aubigni? J'ai la tête si occupée, si troublée de toutes les nouvelles du jour, et de toutes les réponses que je suis

obligée de faire aux billets que je reçois, que je ne puis vous rien dire de plus. J'ajoute cependant que votre amour-propre est singulier, et certainement du bon genre, il détruit en vous toute vanité, et ne produit qu'une grande modestie.

Je viens de recevoir une lettre de Milord Stormont en réponse au compliment que je lui ai fait; il m'écrit du jour de son mariage (6), qui a été le 5.

Je suis parfaitement avec Mad. de Marchais; c'est la Pomone la plus fertile et la plus généreuse, la meilleure, et la plus ridicule de toutes les femmes.

---

LETTRE CCXLVII.

Mercredi, 15 Mai.

Il y a aujourd'hui quatre ans que je partis pour Chanteloup; vous fûtes bien en colère, avouez que vous le seriez bien moins aujourd'hui; que n'en est-il de l'âme comme du corps, ou plutôt du corps comme de l'âme? Pourquoi

(6) With the Honorable Louisa Cathcart, sister to the present Lord Cathcart, and mother to the present Earl of Mansfield.

votre goutte ne s'affoiblit-elle par, ainsi que les sentimens? Je dirai comme Voltaire a dit, à l'occasion de ce que dans la nature la moitié des individus mange l'autre.

"Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien."

M. St. Paul m'offrit hier de mettre ma lettre dans son paquet, si je voulois vous écrire, et il m'assura qu'elle ne courroit aucun risque d'être ouverte dans aucun bureau. Je puis donc vous parler en toute liberté. Ressouvenez-vous de la guerre des Sabins contre les Romains, l'histoire s'en renouvelle aujourd'hui, il ne reste plus à mon avis sur le champ de bataille que deux champions, une Sabine et un Romain (1); "s'il se peut pour être Romain "n'avoir rien d'humain." Ceci est un peu énigmatique, mais je passe ma vie à deviner des énigmes, des charades, des logogriphes; je suis bien aise de vous exercer à votre tour. J'étois assez tentée de vous envoyer la copie d'une lettre que j'ai écrite au Toulouse, j'en étois contente, mais ç'auroit été une petite vanité, et vous ne l'aimez pas. Vous avec raison, je trouve qu'elle fane, pour ainsi dire, tous ce

(1) She means the Queen and M. de Maurepas.

qu'elle approche. Eh bien, vanité à part, je vais vous faire transcrire la lettre que je reçois du Duc de Guignes; vous vous conformerez à sa volonté en ne donnant point de copie de celle qu'il a reçue du Roi. Montrez-la à M. Necker mais sans la lui donner.

---

Le 14 Mai.

" Vous m'avez accoutumé à votre intérêt, " Mad. la Marquise, dans tous les événemens " heureux ou malheureux de ma vie, il en est " arrivé que ceux-ci me l'ont paru moins, et les " autres davantage.

" Je n'ai donné aucune copie de la lettre du " Roi, je l'ai transcrite dans quelques-unes " que j'ai écrites dans le premier moment, à " mes parens les plus proches, ou à mes amis " les plus intimes, et les priant de n'en point " abuser. Je vous dois trop de confiance, " Mad. la Marquise, pour n'en pas user de " même et aux mêmes conditions."

---

Versailles, 10 Mai, 1776.

Lorsque je vous ai fait dire, Monsieur, que le tems que j'avois réglé pour votre ambassade étoit fini, je vous ai fait marquer en même tems que je me réservais de vous accorder

les grâces dont vous étiez susceptible. Je rends justice à votre conduite, et je vous accorde les honneurs du Louvre, avec la permission de porter le titre de Duc. Je ne doute pas, Monsieur, que ces grâces ne servent à redoubler, s'il est possible, le zèle que je vous connois pour mon service.

Vous pouvez montrer cette lettre.

---

" Je ne me flatte pas Madame de vous faire
" ma cour Vendredi, parce que je n'ai point fait
" mes remercîmens au Roi; le changement de
" ministère en a différé le moment; ce sera
" vraisemblablement à la fin de cette se-
" maine."

---

En lisant à M. Necker la lettre du Roi, recommandez-lui de ne dire à personne que je vous l'ai envoyée. Mandez-moi ce que vous saurez de ses projets pour son retour.

On dit que la Sabine a traité très-mal le Romain, qui lui demandoit le retour de son neveu (2), en se faisant valoir d'avoir concouru

---

(2) The Duc d'Aiguillon was the nephew of M. de Maurepas.—It was by the intercession of the Queen

aux grâces accordées à M. de Guignes. On doute que M. Clugny accepte les finances. L'Ambassadeur de Naples est hors de lui, il adore le Turgot. Il disoit, l'autre jour, que dans trois mois on diroit la rage de son successeur. Je lui dis, trois mois! cela est bien long, on n'a pas tant tardé pour M. Turgot.

Considérez ce que c'est que tout ceci; que devient ce lit de justice, tous ces édits, tous ces beaux préambules, il faut de nécessité qu'il arrive de plus grands changemens. Je ne

---

however, whom Mad. du Deffand here designates under the name of *La Sabine*, that the Duc d'Aiguillon was very shortly afterwards relieved from his exile.—Mad. du Deffand gives the following account of this circumstance, in a letter of the 20th May, which, as otherwise uninteresting, does not appear.

"La nouvelle d'hier est la permisson envoyée à M. " d'Aiguillon d'aller partout où il voudra, excepté à la " cour. Voici comme la grâce a été accordée. Mad. de " Chabrillant étoit allée trouver son père (*le Duc de " d'Aiguillon*); en arrivant, elle tomba malade d'une fièvre " putride et mourut. La Reine apprenant cet événe- " ment, fut sur-le-champ chez le Roi, et le pria d'accorder " à M. d'Aiguillon la liberté d'aller partout où il voudroit, " excepté à la cour; elle lui demanda de réitérer la dé- " fense d'y paroître jamais sous quelque prétexte que ce " pût être. Le Roi y consentit; elle ajouta qu'elle sou- " haitoit qu'il lui fût permis, en annonçant à M. de " Maurepas le retour de son neveu et en l'apprenant à " tout le monde, de déclarer la défense expresse qui lui " étoit faite de ne jamais paroître à la cour. Cet événe- " ment a surpris; il doit prouver la bonne intelligence " de la Reine avec le Ministre."

désespère pas que mes parens vrais et adoptifs ne paroissent tôt ou tard sur la scène, et que le Romain (3), avant six mois, ne retourne à sa charrue.

Nous attendons le grand-papa le 20 ou le 21; il reviendra pour la cérémonie de l'ordre (*du St. Esprit*), on verra quelle sera sa réception. Le vrai parent (*l'Archevêque de Toulouse*) est à sa campagne, ne se portant pas trop bien, prenant du lait; il fera un petit voyage ici fort court, à la fin du mois prochain ou au milieu.

Je joins à cette lettre un petit billet cacheté que vous n'ouvrirez qu'après avoir tâché de deviner de qui est le portrait que je vais vous transcrire et quel en est l'auteur.

PORTRAIT DE MAD. ***,

*Par une de ses amies à qui elle avoit demandé son portrait.*

" Non, non, Madame, je ne ferai point votre
" portrait, vous avez une manière d'être si noble,
" si fine, si piquante, si délicate, si séduisante;
" votre gentillesse et vos grâces changent si
" souvent pour n'en être que plus aimable, que
" l'on ne peut saisir aucun de vos traits ni au
" physique ni au moral."

---

(3) M. de Maurepas.

Vous connoissez beaucoup ces deux personnes, faites quelques efforts pour les deviner, et puis, et puis, adieu.

Le portrait est de Mad. de Cambise. L'auteur est Mad. de la Vallière. N'en êtes-vous pas étonné, et ne le trouvez-vous pas fort joli ?

---

LETTRE CCXLVIII.

22 Mai, 1776.

J'ai envie de vous écrire ; il me semble que je vous dois rendre compte de tout ce qui m'intéresse ; je ne sais pas trop pourquoi.

Mademoiselle de Lespinasse est morte cette nuit, à deux heures après minuit, ç'auroit été pour moi autrefois un événement, aujourd'hui ce n'est rien du tout.

24 Mai.

J'ai été interrompue, je reprends aujourd'hui.

Le Duc de Richmond arriva hier à midi, il vint chez moi à six heures, il m'apporta votre joli présent, et une charmante petite boîte à thé de Mad. la Duchesse de Richmond. Recevez mes remercîmens, et chargez-vous auprès d'elle de ceux que je lui dois. J'ai été ravie de voir le Duc. Vous avez raison, on se plaît avec lui, et c'est parce qu'il est sensible ; il n'y

a que ces gens-là avec qui l'on se plaît véritablement; il soupera demain chez moi, et Lundi avec moi chez la Duchesse du Carousel (*de la Vallière*); sa fille, (*la Duchesse de Chatillon*) je crois, n'y sera pas; elle est dans une violente douleur, ainsi que le vilain bossu, (*M. d'Anlezy*) (1). Il y a un nombre considérable d'affligés qui concourent d'intelligence à mettre le comble à la célébrité de cette défunte (2); il ne reste plus rien d'elle ni des siens dans mon voisinage; je n'entendrai plus parler d'eux, et bientôt en effet on n'en parlera plus.

Je reçus hier une très-aimable lettre de M. Necker, il me parle beaucoup de vous; je ne sais si vous avoueriez tout ce qu'il m'en dit; il y a un article que je ne crois pas, mais qui est fait pour plaire, n'eût-il que le son.

J'attends Dimanche pour continuer, votre lettre m'en fournira le moyen.

Dimanche.

Cette lettre arriva hier. Je vous passe vos préventions sur les deux renvoyés (*MM. Turgot et Malesherbes*); ce sont d'honnêtes gens,

---

(1) Le Marquis d'Anlezy, of the family of Damas.
(2) Mademoiselle de Lespinasse.

je le crois ; mais lisez la fable dixième du huitième livre de La Fontaine (3). Vos prédictions pourront arriver, mais il faudra qu'elles soient précédées d'un nouvel événement. Je ne m'intéresse pas plus que vous à la politique, mes souhaits se bornent à bien digérer, à bien dormir, et à ne point m'ennuyer.

Je suis fort aise du retour des Necker, ils débarqueront à St. Ouen, ils m'ont fait dire que ce seroit Samedi ou Dimanche. Ils ne vous plaisent pas beaucoup, je le vois bien ; tous les deux ont de l'esprit, mais surtout l'homme ; je conviens qu'il lui manque cependant une des qualités qui rend le plus agréable, une certaine facilité qui donne pour ainsi dire de l'esprit à ceux avec qui l'on cause ; il n'aide point à développer ce que l'on pense, et l'on est plus bête avec lui que l'on ne l'est tout seul, ou avec d'autres (4).

Vous avez dû être surpris de l'auteur du portrait ; elle en a fait un de notre Pomone qui

---

(3) *L'Ours et l'Amateur des Jardins.*—Of which the moral is this ·

" Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,
" Mieux vaudroit un sage ennemi.

(4) Nothing can be more accurate, nor better defined than this account of M. Necker in society.

est une vraie enseigne à bière; je n'en ai pas pris copie; c'est tous les lieux communs de louanges, qui ressemblent à tous les brimborions dont la Pomone se pare.

C'est certainement votre boîte (5) et c'est une restitution occasionnée par le jubilé, ou les Pâques; ce n'a été qu'au bout de plus d'un mois que j'ai deviné qu'elle pouvoit être celle que vous aviez perdue; j'avois interrogé tout ce que j'avois vu, enfin je me souvins que ce pouvoit être à vous; je vous la renverrai.

M. de Richmond, la Duchesse de Leinster et M. Ogilby soupèrent hier chez moi; aujourd'hui, et demain, je souperai avec le Duc chez Mad. de la Vallière; ce Duc me plaît beaucoup, sa sœur me paroît aussi très-aimable, je m'occuperai beaucoup d'eux tout le tems qu'ils seront ici.

J'eus avant-hier, Vendredi, le grand-papa, sa sœur, les Beauvau, la Maréchale (*de Luxembourg*) et sa petite fille (*Mad. de Lauzun*) et plusieurs autres; j'aurai la même compagnie Jeudi prochain; et Samedi, 1er. Juin, le grand-papa partira pour Chanteloup, et sa sœur (*Mad. de Grammont*) pour Brienne (6), elle y restera

(5) See Letter CCXLVI.

(6) The country seat of M. Brienne de Lomenie, brother to the Archbishop of Toulouse, near Troyes, in Champagne.

cinq ou six jours, de là elle ira à Plombières et ne reviendra à Paris qu'à la fin du mois d'Août. Il n'y a point cette année de Compiègne (7), ce qui fera que je ne serai point entièrement isolée.

Si j'étois plus en train d'écrire, je pourrois vous dire mille petits riens, mais je n'ai ni le goût ni le talent de Mad. de Sévigné, elle trouveroit aujourd'hui matière à huit pages.

---

LETTRE CCXLXIX.

Paris, Mercredi, 5 Juin, 1776.

Je commence mon journal que je continuerai jusqu'au départ du Duc (*de Richmond.*) Je lui ai lu vos réprimandes dont il a bien ri. Je ne doute pas qu'il ne me trouve une grande douceur; c'est une qualité qui ne m'est pas trop naturelle, mais que vous m'avez rendue nécessaire. Je vous promets de ne vous plus jamais demander raison de ce que feront vos amis; je fais serment de ne plus vous parler de votre ambassadeur; s'il y a encore quelque article

(7) She means no temporary establishment of the Court at the Château de Compiègne.

que je doive bannir, apprenez-le-moi promptement, pour que je puisse avoir, au moins une fois en ma vie, la satisfaction de vous écrire une lettre où vous n'avez rien trouvé qui vous choque, ou vous déplaise.

M'est-il permis de vous dire ce que je pense de nos Ministres renvoyés ? Le Malesherbes est un sot, bon homme, sans talent, mais modeste, qui n'avoit accepté sa place que par foiblesse ; par lui-même il n'auroit fait ni bien ni mal, il eût voulu le bien, mais il ne savoit comment s'y prendre, il auroit fait le mal qu'on lui auroit fait faire, faute de lumières et par sa déférence pour ses amis ; la preuve qu'il en a donnée, a été de se charger de parler à la Reine contre M. de Guignes, ce qui n'auroit point été de son devoir quand il auroit été persuadé que cet Ambassadeur étoit coupable ; c'étoit l'affaire de M. de Vergennes, qui fut bien aise de ne se pas commettre, et le Turgot se servit de son ascendant sur ce pauvre homme pour lui faire faire cette sotte démarche ; il ne s'en repent pas, parce qu'il ne lui en a coûté que sa place, dont il est ravi d'être débarrassé.

Pour le Turgot, il n'en est pas de même, il s'afflige, dit-il, non de sa disgrâce, mais de ce qu'il n'est plus en son pouvoir de rendre la

France aussi heureuse qu'elle l'auroit été si ses beaux projets avoient réussi, et la vérité est qu'il auroit tout bouleversé. Sa première opération qui fut sur les blés pensa à les faire manquer dans Paris, y causa une révolte; depuis il a attaqué toutes les propriétés, il auroit ruiné le commerce, nommément celui de Lyon. Le fait est, que tout est renchéri depuis son administration, aucune de ses entreprises n'a eu l'apparence de devoir réussir, il avoit les plus beaux systèmes du monde sans prévoir aucun moyen. Enfin, excepté les Economistes et les Encyclopédistes, tout le monde (1) convient que c'est un fou, et aussi extravagament et présomptueux qu'il est possible de l'être; on est trop heureux d'en être défait. Qu'est-ce qui lui succédera? je l'ignore, mais on ne peut pas avoir pis qu'un homme qui n'a pas le sens commun, et mieux

---

(1) That is to say,—" Tout ce peuple d'hommes, de " tout état, de tout rang, qui a pris la funeste habitude " de subsister aux dépens de la nation sans la servir, qui " vit d'une foule d'abus particuliers, et les regarde " comme autant de droits; tous ces hommes, effrayés, " alarmés, formoient une ligue puissante par leur nombre " et par l'éclat de leurs clameurs."—(See *Vie de M.* " *Turgot*, by M. de Condorcet, p. 134.

vaut pour le gouvernement un habile homme avec moins de probité; c'est-à-dire avec moins de bonnes intentions, qu'un homme qui, ne voyant pas plus loin que son nez, croit tout voir, tout comprendre, qui entreprend tout sans jamais prévoir comment il réussira; voilà comme est celui dont vous faites votre héros; de plus, il est d'un orgueil et d'un dédain à faire rire; si vous le connoissiez, il vous seroit insupportable; je l'ai beaucoup vu autrefois, et je puis vous assurer qu'il est tel que je vous le dépeins (2); un tel personnage est très-dangereux dans un état comme le nôtre, il pourroit brouiller tout au point qu'on n'y trouvât que difficilement du remède; il ne suffit pas, pour être un bon Ministre, d'être désintéressé, ni de vouloir faire le bien, il faut le connoître. En voilà assez sur ce sot animal. Bien des gens croient que ce seront mes parens adoptifs et réels (*le Duc de Choiseul et l'Archevêque de Toulouse*) qui pourront succéder; si cela arrive je n'en serai ni bien aise, ni fâché. J'ai tort, j'en

---

(2) The reader is again referred to Condorcet's Life of Turgot, for a complete refutation of this strange misrepresentation of his conduct, and this entire misconception of his character.

serai fâchée si cela nous procure la guerre; voilà le seul côté par où j'envisage notre chose publique, et c'est peut-être encore un intérêt de trop; car, qu'est-ce que je puis avoir à y perdre ou à y gagner? Vous vous moqueriez de moi, de ce que je penserois que cela me dût faire quelque chose.

Lundi 24.

Vous voyez quelle interruption. Je me trouve assez embarrassée pour reprendre le fil de l'histoire. Je suis assez disposée à croire qu'il y a bien peu de choses qui intéressent, et que vous êtes peut-être l'homme du monde le plus indifférent, du moins vous voulez qu'on le pense; cependant je vais vous rendre compte de tout ce qui s'est passé ici.

On a fait une division des troupes; vingt-deux Lieutenans Généraux ont dans diverses provinces un nombre d'escadrons et de bataillons sous leur commandement, chaque Lieutenant Général a sous lui deux Maréchaux de Camp. La province d'Alsace, par exemple, est divisée en trois commandemens; Strasbourg est la première division. M. de Beauvau a la troisième qui est à Schelestat; M. de Maillebois a été nommé pour la province de Picardie; il

en avoit eu précédemment le commandement, on lui en donnoit les appointemens, mais on lui avoit interdit toute autorité dans son emploi ; M. de St. Germain et M. de Maurepas qui le protégent extrêmement ont obtenu qu'il exerceroit aujourd'hui son emploi comme tous les autres Lieutenans Généraux. Les Maréchaux de France qui composent dans ce moment-ci le tribunal, sont au nombre de onze ; six ont fait des représentations pour que ledit Maillebois ne fût point employé, alléguant qu'il étoit déshonoré et devoit être exclu de tout pouvoir et de tout honneur militaire (3) ; ces six sont, MM. de Richelieu, de Biron, de Broglio, de Fitzjames, de Brissac et de Clermont Tonnerre. Ceux qui sont pour lui, M. de Noailles, d'Harcourt, de Soubise, Nicolaï, et Duras. Le Roi a ordonné qu'il vouloit qu'il eût le commandement, et en conséquence il partira Mercredi pour en prendre possession. Lieutenans Généraux, Maréchaux de Camp, aucuns ne seront à Paris le 1er. Juillet ; ce qui sera près de soixante-dix Officiers Généraux de moins dans Paris. J'eus la

(3) See an account of his disgrace, and the reasons of it, in a note to a former letter.

visite, hier, de Mad. la Marquise de Polignac, je ne sais si vous la connoissez, c'est la sœur de Mad. de Monconseil (4); c'est une femme d'une vivacité singulière, et qui depuis trente ans a l'amitié la plus passionnée pour M. de Maillebois; il a bien exercé sa sensibilité, elle a été prête à mourir vingt fois de douleur de toutes ses aventures; hier elle étoit triomphante.

Le crédit de M. de Maurepas, non-seulement se maintient, mais il se fortifie, il en jouira toute sa vie; mais comme il est fort vieux, il y a de la marge dans l'avenir; mes parens, ou le Cardinal de Bernis sont dans la coulisse prêts à remplacer, ce sont les seuls pour le moment présent. La Reine paroît fort tranquille et fort indifférente, et ce qu'elle a fait pour M. d'Aiguillon marque beaucoup d'égards pour M. de Maurepas. En voilà assez pour aujourd'hui.

Mardi 25.

Je viens de recevoir une lettre de Plombières de Mad. de Grammont, la plus cordiale, la plus

(4) Née Curzay, mother to the Princesse d'Henin.

familière, la plus confiante ; elle en a dû recevoir une de moi le même jour, nos lettres se sont croisées ; j'en reçois souvent de Chanteloup remplies de la plus tendre amitié ; on m'invite à y faire un second voyage ; bien des raisons me détournent d'y penser, dont la moindre est la fatigue du chemin, qu'il me seroit difficile de supporter ; mais s'il y avoit un lieu sur terre où je pus me séparer de moi-même, c'est-à-dire me délivrer de toutes les idées tristes et vaporeuses qui offusquent ma tête, je ne balancerois pas à m'y acheminer, fût-ce au bout du monde ; mais comme je me retrouverois partout, je reste dans mon tonneau ; j'écarte autant que je le puis toutes les idées qui me tourmentent, et, convaincue de l'impossibilité d'être heureuse, je tâche de ne point penser, et de me détacher de tout ; mais j'éprouve que cet état, qui ressemble si fort au néant est le pire de tous.

Je croyois que M. de Richmond partiroit Dimanche, mais les affaires qui l'ont amené ici, et qui ont quelque apparence de réussite, le retiendront peut-être plus long-tems. Je fais la réflexion que ce n'étoit pas la peine de vous dire cela, puisque ce sera par lui que vous re-

cevrez cette lettre et que ce sera un article de celle que je vous écrirai Dimanche.

Il y eut Jeudi dernier une réception à l'Académie Françoise (5), vous recevrez les discours avec les *Mannequins* (6); vous serez étonné du genre de l'éloquence d'aujourd'hui; je lisois Cicéron en même tems que ces beaux ouvrages, vous pouvez juger de ce que j'en puis penser.

Mad. de Luxembourg partit hier pour l'Ile Adam avec sa petite-fille, l'Idole et sa belle-fille; le Prince est, dit-on, mourant. Le Comte de Broglio partit hier pour Metz. M. de Beauvau partira Lundi pour Schelestat qui est le lieu de sa division. Je vois partir tout le monde sans m'en affliger beaucoup. Je ne sais d'où vient je vous rends compte de moi et de

---

(5) That of La Harpe. The following account of his reception was given in the news of the day:—" 21 Juin. " Mr. de la Harpe, a été reçu hier à l'Académie Françoise, " avec un concours de monde prodigieux. Son discours fut " fort long, fort égoïste, fort emphatique, fort ridicule, a " été suivi d'une réplique de Mr. Marmontel dans le " même genre, non moins bavarde, et non moins im- " pertinente.....Mr. d'Alembert a terminé par l'éloge de " Mr. de Sacy dans lequel il a fait venir celui de l'héroïne " qu'il vient de perdre, Mademoiselle de Lespinasse, qu'il " n'a eu garde de nommer, mais dont tout le monde a " senti l'allusion."

(6) A satirical pamphlet against M. Turgot and his intended plans.

ce qui m'environne ; vous me dites dans votre dernière lettre, *j'ai des amis parce que ce sont des personnes que j'estime, mais je ne me soucie pas de tout ce qu'ils font dans l'absence.* J'ai donc tort, oui, et très-grand tort ; mais ayez un peu d'indulgence et soyez persuadé que je ne vous parle de moi que parce que je n'en puis parler à personne, et que ce m'est un petit soulagement qui m'aide à prendre patience. Ne pensez jamais que j'aye aucun dessein qui puisse vous regarder, je vous manderois les mêmes choses si vous étiez à Rome.

Je suis actuellement occupée des petites emplettes pour chez vous, je vois que je n'ai nul goût, et je crains votre critique.

Lundi, 1er. Juillet.

Comme M. de Richemond partira peut-être demain matin, je compte lui remettre ce soir qu'il doit souper chez moi, et cette lettre, et celle pour M. de Conway que je mets sous votre enveloppe.

Il n'y a rien ici de nouveau, les crédits subsistent tels qu'ils étoient, celui de la Reine pour les grâces de la cour, celui du Maurepas pour l'administration. Plusieurs prétendent que le St. Germain sera chassé, je n'en crois

rien. Les spéculatifs prévoient la guerre, je ne le veux pas croire. Dites à M. de Richmond tout le bien que je vous ai dit de lui, le chagrin que j'ai de son départ, et mon impatience pour son retour.

Adieu ; avouez que je vous ai bien ennuyé.

Je ne vous ai point parlé de M. de Clugny, successeur du Turgot, mais c'est que je n'en entends rien dire.

---

LETTRE CCL.

Dimanche, 9 Juin, 1776.

QUELLES sont donc les réflexions dont je vous accable et que je préfère, aux *riens* que vous regrettez tant ? Il me semble que toutes mes lettres ne sont remplies que de *riens*, et que je ne vous entretiens guères de mes pensées et de mes réflexions ; mais il faut que vous me grondiez toujours, et avec le ton de l'ironie et de la moquerie. Ce qui est de singulier, c'est que cela ne me déplaît pas, et que je vous en aime davantage ; vous devez être fort content de l'éducation que vous avez faite de moi, si elle n'est pas parfaite, il ne s'en manque guères.

Nous savions ici toute l'histoire de la maison du Prince de Galles ; j'ai donné votre lettre à lire au Duc de Richmond. Je comprends parfaitement votre amitié pour lui ; je le trouve infiniment aimable ; mais ce que je ne concevrai jamais, c'est la façon dont les Anglois s'aiment, en ne se voyant point, en ne se donnant point de leurs nouvelles ; il faut qu'ils aient quelques génies qui leur viennent communiquer leurs pensées, leurs sentimens et leur épargnent la peine de se parler et de s'écrire ; effectivement une Françoise telle que moi, doit leur paroître une espèce bien étrange. J'ai beaucoup de penchant pour le Duc ; mais je me garde bien de l'aimer, c'est assez d'un Anglois tel que vous.

Vous jugez très-bien mes amis (1); la femme a de l'esprit, mais il est d'une sphère trop élevée pour que l'on puisse communiquer avec elle. Son mari, qui en a plus qu'elle, et qui est peut-être celui qui aujourd'hui en a le plus dans notre nation, vaut bien mieux qu'elle. Il est bien persuadé de sa supériorité, mais elle ne le rend ni suffisant ni pédant ; le défaut que

---

(1) Mr. and Mad. Necker.

je lui trouve, c'est qu'il n'est point de facile conversation, on ne se trouve point d'esprit avec lui, il a cependant de la franchise, de la bonne humeur, de la douceur et de la bonté ; mais il est distrait et par conséquent stérile, il dit qu'il vous aime beaucoup, et moi je lui dis que je n'en crois rien, il se fâche, et je lui soutiens qu'il est trop distrait pour avoir pu démêler ce que vous valez. Eh, bien! je crois vous voir hausser les épaules et vous impatienter ; vous me direz pourquoi, le croyant, m'écrire ces fadaises ; ah ! Monsieur, c'est qu'elles me viennent au bout de ma plume, et qu'il me plaît de vous dire tout ce que je pense.

J'espère que votre Duc réussira à son affaire ; il vit hier tous ceux de qui elle dépend, il en fut fort content. Je lui conseille d'en hâter la conclusion, parce qu'on ne sait pas ce qui pourroit arriver ; j'ai commencé une lettre du 5 de ce mois dont je le ferai porteur ; je vous y parlerai la bouche ouverte ; je ne sais pas ce que je vous dirai, mais ce sera tout ce que je saurai, tout ce que je penserai.

Je comprends à l'énumération que vous me faites de vos occupations que vous devez regretter le tems que vous perdez à m'écrire ; vos journées sont bien remplies ; je dois vous

savoir beaucoup de gré des momens que vous me donnez, et d'autant plus que je sais par expérien ce qu'il en coûte pour écrire, car rien n'est si vrai que vous êtes le seul pour qui cela ne me coûte rien.

Je vous remercie d'avance de vos éventails; ma reconnoissance s'étend sur ce que vous faites pour mes amis, et je suis fort aise que vous traitiez bien Mad. de la Vallière; sa conduite avec moi est d'une égalité et d'une facilité charmante. Sa fille, la Duchesse de Chatillon, est dans la plus grande affliction de la Demoiselle Lespinasse, laquelle a fait un testament olographe des plus parfaitement ridicules; mon neveu (2), qui est ici, a voulu le voir, il prétend qu'il étoit en droit de l'exiger, il faut bien que cela fût puisqu'on le lui a montré; elle lui a laissé un perroquet en le qualifiant de son neveu de Vichy (3); elle charge son exécuteur testamentaire d'Alembert du soin de faire vendre tous ses effets, d'en employer le produit à payer ses dettes, et s'il

---

(2) The son of the Comte de Vichy.

(3) See the life of Mad. du Deffand, prefixed to these volumes. Mademoiselle de Lespinasse calls Mr. de Vichy her nephew, as being the son of her half sister, the legitimate daughter of her mother, Mad. d'Albon.

ne suffit pas, elle compte assez sur l'amitié et la générosité de son neveu Vichy, pour le prier d'ajouter le surplus. A l'égard des d'Albon, elle n'en veut point parler, dit-elle, parce que non-seulement quoique légitime, elle n'a reçu d'eux aucun bienfait, et qu'ils lui ont volé une somme que sa mère avoit mise en dépôt pour elle; elle a signé le dit testament, JULIE D'ALBON.

Voilà de ces riens que je vous ai épargnés dans d'autres lettres, et que pour punition de vos réprimandes, j'insère dans celle-ci.

---

## LETTRE CCLI.

Mardi, 18 Juin, 1776.

JE n'eus point de lettre Samedi ni Dimanche, et votre lettre du 10, ne m'a été rendue qu'hier en rentrant chez moi.

J'ai vu M. et Mad. Bingham (1); je les trouve aimables, la femme me paroît gaie et franche, quand nous nous connoîtrons, nous saurons si nous nous convenons; elle m'a remis

---

(1) The late Earl, and the Countess Dowager of Lucan.

les éventails, je vous remcreie du mien que je trouve joli, et d'invention nouvelle et commode. Mad. de la Vallière m'a chargée de tous ses remercîmens, elle est fort sensible aux marques de votre souvenir ; c'est en vériré une très-bonne femme, et douée d'un caractère qui la rend très-sociable et très-heureuse ; elle a mille attentions pour les Richmond, je crois qu'ils doivent être contens d'elle, de Mad. de Mirepoix et de Mad. de Cambise ; je pourrois y ajouter Mad. de Luxembourg ; mais comme depuis dix jours elle est à St. Assise, chez Mad. de Montesson, elle n'a pas pu continuer ses attentions ; j'ai cédé la semaine passée mon Mercredi à Mad. de Mirepoix qui vouloit leur donner à souper. La Duchesse de Leinster nous invita pour le Lundi d'après, qui étoit hier ; mais en arrivant nous apprîmes qu'elle étoit malade ; je viens d'envoyer chez elle, elle a eu de la fièvre toute la nuit, et il lui est sorti une ébullition, c'est peut-être la rougeole. Le souper ne fut point à l'hôtel de Luynes où elle loge, mais à l'hôtel de Modène chez son fils Milord Charles Fitzgerald. Le Duc de Richmond, M. Ogilby, son fils, et sa fille en firent les honneurs ; nous étions seize ; les Bingham, l'Ambassadrice de Sardaigne, Mesdames de

Mirepoix, de Cambise, de Boisgelin, MM. de Monaco, de Beaune, Mademoiselle Sanadon et moi, les quatre de la maison, il en manque deux, je ne les retrouve pas ; j'y arrivai morte de fatigue ; j'étois sortie de bonne heure, pour aller voir la petite sainte (2) qui partoit aujourd'hui pour Chanteloup, je fis encore deux visites, je ne pouvois plus me soutenir. je m'affoiblis terriblement ; si ce n'étoit que les jambes, je prendrois patience ; mais la tête, la tête, cela est bien triste. Les idées de retraite me reviennent souvent ; je voudrois un état fixe, que le jour, la veille et le lendemain fussent semblables ; il vaudroit mieux dans la vieillesse être sourde qu'aveugle, la surdité est contraire à la société ; mais quand on n'y est plus propre ce seroit un petit inconvénient que d'être forcée à s'en passer, et d'avoir à la place des yeux pour pouvoir s'occuper dans la retraite. Mais à quoi servent ces réflexions, à vous ennuyer, à vous déplaire ; je vous en demande pardon.

Le grand Abbé part demain ou après demain pour Chanteloup ; je viens d'écrire à la grand'maman une assez plate lettre et qui m'a

(1) Mad. de Choiseul Betz.

coûté. Je ne sais pas si tous les gens qui vieillissent sentent autant que moi la diminution de leurs forces corporelles et l'anéantissement de leurs âmes. Croyez, mon ami, que l'opinion qu'on a de moi ne subsiste plus que sur une réputation d'esprit très-mal fondée que quelques personnes (dont vous êtes peut-être du nombre) ont imaginé de me donner ; elle tombera bientôt et avec justice.

Ma lecture présente est la Vie de Ciceron, par Midleton, très-bien traduite par l'Abbé Prévost ; je l'entremêle des Lettres de Ciceron à Atticus en suivant les époques. Je trouve que l'esprit de Ciceron doit servir de mesure pour tous les autres, son style m'enchante. Je lui pardonne sa vanité en faveur de sa sincérité, et sa foiblesse, parce que je puis vous l'avouer en ce seul point, je trouve que je lui ressemble.

---

## LETTRE CCLII.

Dimanche, 30 Juin, 1776.

J'ai reçu votre thé ; vous aurez dans vos mains de quoi le payer. Si vous voulez que

ce soit un présent, vous êtes le maître, les remercîmens vont sans dire.

A qui vous plaignez-vous de votre peu d'imagination ? à quelqu'un de stupide : non-seulement j'en suis dépourvue, mais la perte de mémoire me jette dans une timidité qui fait que je n'ose hasarder de parler ; les expressions, les mots, tout me manque, j'en suis humiliée surtout devant les nouvelles connoissances à qui on a bien voulu donner bonne opinion de moi. Vous prendrez cette honte pour de la vanité, cela peut être, mais sûrement je n'ai pas celle qui cherche à en imposer et à se donner pour meilleur qu'on est. Je n'ai pas de peine à vous croire, en vous jugeant par moi, que vous êtes quelquefois dénué de pensée, c'est mon état habituel, quand j'ai été long-tems seule ou avec des sots ou des nouvelles connoissances, je crois que je ne penserai de ma vie, et c'est cet état que je nomme ennui, et qui m'est insupportable.

Vous recevrez un volume par M. de Richmond ; il partira Mercredi. Ce Duc ne se porte pas trop bien, sa tête est plus remplie que la vôtre, mais je ne sais pas si toutes ses idées sont justes et bien rangées ; je crois son cœur excellent, il est plus sensible que votre

cousin, mais j'aime bien mieux ce dernier, et j'avoue que je serois charmée de le revoir, je voudrois bien qu'il vînt avec le Duc qui doit revenir au mois d'Août, et ne s'en retourner que deux ou trois mois après.

Bon jour, mon ami. Je suis encore à décider si c'est un bonheur ou malheur pour moi de vous connoître. Mandez-moi toujours toutes vos nouvelles, elles ne me font rien, il est vrai, mais les nôtres ne vous font point davantage. Je donne à souper Mercredi aux Bingham et aux St. Paul ; Jeudi aux Stormont, aux Necker, et à plusieurs Diplomatiques.

J'allois oublier de vous apprendre que le petit Marquis de Coigni, que vous avez vu, a une forte petite vérole, il l'a prise de sa femme qu'il a gardée dans son inoculation, il avoit été inoculé par Gatti ; on croit que son frère le Vicomte l'aura aussi.

---

## LETTRE CCLIII.

Dimanche, 7 Juillet, 1776.

Vos raisonnemens sont excellens, ils interdisent toute réplique. *On n'est point malheureux quand on a le loisir de s'ennuyer.*

Vous attendez M. de Richmond pour savoir à quoi vous en tenir sur l'affoiblissement de ma tête; je vous préviens qu'il n'y a pas pris garde. Je ne doute pas qu'il ne m'ait trouvé autant de santé et de bon sens qu'il lui falloit; il n'est parti que Jeudi 4, il ne passera point par Londres, il m'a dit que vous recevriez ma lettre dans cette semaine-ci.

Je soupai hier chez les Necker avec une Mad. Montagu (1), la connoissez-vous? C'est un bel esprit, dit-on, cela est-il vrai? est-elle des vrais Montagu? M. Necker m'a priée de vous faire mille complimens, il me paroît qu'il vous aime. L'Ambassadrice Lady Stormont est jolie, elle se tient mal, elle n'a pas bonne grâce, sa physionomie est spirituelle.

Je ne suis pas en train de vous faire une longue lettre; vous serez assez ennuyé de celle que vous recevrez par M. de Richmond et ce sera en même tems que celle-ci.

Je ne défendrai point Ciceron, mais après César, c'est l'homme que j'aime le mieux, sa sincérité me fait lui pardonner tous ses défauts.

---

(1) Elizabeth Montague, the late celebrated author of the Essay upon the Writings and Genius of Shakespear.

Je vous crois sans vanité, mais je vous prie de me nommer avec vérité et simplicité les personnes à qui vous croyez plus d'esprit qu'à vous, j'en excepte les beaux esprits et les femmes, ne vous comparez qu'avec les gens du monde et de votre société. Quand vous m'aurez fait cet aveu, je vous en ferai un pareil, exceptant les beaux esprits et les hommes ; j'entends par beaux esprits, les auteurs, et les savans.

---

## LETTRE CCLIV.

Samedi, 20 Juillet, 1776,
à 4 heures après midi.

Je suis fort aise que vous soyez content de la boîte de M. Gibbon, et je vous remercie de la peine que vous avez prise de m'écrire une longue lettre. Je trouve vos conseils excellens et j'ai le désir d'en profiter.

Je suis absolument de même avis que vous sur le jugement que vous portez des discours de l'Académie, mais non sur M. Turgot. Je trouve aussi que vous avez toute raison de condamner qu'on s'occupe trop de soi-même, et surtout d'exiger des autres qu'ils s'occupent de nous. Ceux qui ont de la bonté supportent nos plaintes, et ceux qui n'en ont pas s'en mo-

quent. Je ne prévois pas que j'aye aucune commission dont je puisse vous importuner, ainsi vous me ferez payer par votre banquier si vous le voulez.

Mon intention est de vous rendre mes lettres moins ennuyeuses, le plus sûr expédient est de les rendre très-courtes.

Dimanche.

Je relis votre lettre et je peux sans scrupule ajouter à la mienne sans craindre de la rendre trop longue.

M. de St. Agnan avoit quatre-vingt-douze ans, il étoit frère de M. le Duc de Beauvilliers, Gouverneur du Dauphin fils de Louis XIV ; son père l'avoit eu d'un second mariage à l'âge de quatre-vingts ans ; il avoit été Ambassadeur en Espagne et à Rome, c'étoit un homme très-médiocre, fort dévot, il avoit épousé, il y a vingt ans, la sœur de M. Turgot qui est une grande Janséniste ; il n'en avoit point en d'enfans. Conservez votre bonne opinion pour son frère, j'y consens, mais n'exigez pas que je sois persuadée que les bonnes intentions suffisent pour faire un bon ministre, quand étant dénué de lumières il est présomptueux, et entreprenant, et s'embarque à faire des établissemens

sans prévoir leur impossibilité, et qu'au lieu de procurer le bien qu'il desire, il n'en résulteroit que du désordre, et de plus grands inconvéniens que ceux qu'on chercheroit à détruire.

J'ai autant d'horreur que vous pour le Cardinal de Richelieu, mais je crois qu'il avoit un peu plus de talent que M. Turgot pour le ministère Jamais Henri IV n'auroit pris M. Turgot, pour Ministre, soyez-en sûr, il l'auroit peut-être fait Gouverneur de ses Pages on Intendant de quelque petite province comme il étoit avant (1).

Je soupai hier chez les Necker avec Mesdames de Luxembourg, de Cambise, et d'Houdetot; je dis au Necker ce que vous m'écriviez d'obligeant pour lui ; c'est lui qui est véritablement un bon homme, de la capacité sans présomption, de la générosité sans faste, de la prudence sans mystère ; se seroit un bon choix que d'employer un tel homme, mais sa religion est un obstacle invincible. Je ne mangeai qu'un potage et un œuf à l'eau, et je n'ai pas dormi de la nuit,; mais comme je n'ai pas de vapeurs, je prends patience. Je ne vous

(1) It is to be regretted, that Mad. du Deffand should here so entirely forfeit her right to the title which Voltaire had conferred on her of *l'Aveugle Clairvoyante.*

parlerai plus jamais de mes chagrins, pour m'en consoler; vous me démontrez qu'ils ne sont que l'effet de mon caractère, et que si je n'étois pas la plus vaine et la plus exigeante de toutes les créatures, je devrois être la plus contente, et que je ne me plains que parce que je suis orgueilleuse et injuste; j'aurois cru pouvoir me flatter d'être mieux connue de vous, et que vous ne m'auriez par accusée d'exiger que l'on fît plus pour moi que je ne fais pour les autres; mais n'en parlons plus; il y a dix ans que je vous suis à charge de toutes les manières et que j'ai poussé votre patience à bout; je vous en demande pardon, mais comme vous avez dû remarquer que toutes vos leçons ne m'ont pas été inutiles, et qu'il y a bien des articles sur lesquels je suis très-corrigée, pourquoi ne puis-je pas me corriger sur le reste? Si vous avez le courage d'en faire l'épreuve, je vous en serai obligée.

---

LETTRE CCLV.

Paris, Dimanche, 4 Août, 1776.

Je voudrois être bien sûre que vous soyez plus tranquille, mais je connois votre sensibilité,

mon ami; cependant je crois que c'est à tort que vous vous alarmez (1); je juge par le détail que vous me faites que la cause du mal m'est étrangère et n'a point d'existence réelle. Je vous prie instamment de continuer à me donner des nouvelles. Votre amitié pour votre cousin n'est pas le seul motif de l'intérêt que j'y prends, j'ai tant d'estime pour lui et Milady, qu'il y a bien peu de personnes que j'aime autant qu'eux.

Vous avez l'air de me croire mécontente de M. de Richemond, mais c'est tout au contraire, je n'ai que des sujets de me louer de lui, et je l'ai trouvé encore plus aimable dans son dernier voyage que dans le précédent. Je suis très-touchée du servive qu'il a essayé de me rendre en voulant vous déterminer à venir ici. Je ne saurois me plaindre de ce qu'il n'y a pas réussi. J'ai peu d'espérance de vous jamais revoir, et c'est là où je dois faire usage de ma raison.

M. le Prince de Conti mourut avant-hier après dîner; il avoit reçu la visite de l'Archevêque et des exhortations de M. de la Borde; *c'est*

---

(1) On the subject of an illness of General Conway's.

*tout ce qu'il a reçu* (2). Son fils (3) s'est très-bien conduit; les d'Orléans et les Condé ne lui ont donné aucune marque d'attention.

L'Idole est dans la plus grande douleur elle s'est retirée à Auteuil, la Maréchale de Luxembourg l'y a suivie, elle vient de me mander tout à l'heure que j'y serai reçue; c'est une très-grande faveur, j'y irai cet après-dînée.

On m'apporte dans le moment une lettre de l'Abbé Barthelemi, elle est si originale que j'en vais faire faire une copie pour vous l'envoyer (4); j'y joindrai celle d'une lettre de Vol-

---

(2) She means, that he did not receive the sacraments, which the Church of Rome considers as necessary to the salvation of dying persons. In the *Nouvelles du jour* the following mention is made of this event:—" Tout le " monde s'accorde à convenir d'une conversation, à peu " près telle qu'on l'a rapportée entre le malade et l'Arche- " vêque de Paris; elle a eu lieu le jour de la première " visite du Prélat; depuis il a été refusé deux fois par le " Suisse à la porte de la rue, sans être descendu de carosse " et en présence d'un peuple immense. Les gens du mé- " tier reprochent à M. de Beaumont (*l'Archevêque*) de " n'avoir pas sauvé ce scandale, en mettant un peu d'as- " tuce, en descendant, en entrant dans la cour, et se te- " nant en quelqu'endroit, pour en imposer au moins aux " spectateurs, et qu'on crût qu'il avoit été admis auprès de " son Altesse."

(3) His only son, the Comte de la Marche, who, upon his death, became Prince de Conti.

(4) This letter is not to be found.

taire (5) que je vous prie de montrer à peu de personnes, car je ne veux pas qu'on dise que c'est par moi qu'elle est devenue publique en Angleterre. Je me suis souvenue que je ne vous avois point dit quel étoit le Montazet dont il étoit question dans les discours de l'Académie, c'est de l'Archevêque de Lyon.

Nous avons ici M. et Mad. Hamilton votre Ministre de Naples (6), je ne les ai point encore vus. La Dame de Montagu ne me déplaît point, sa conversation est pénible parce qu'elle parle difficilement notre langue, elle est très-polie, et elle n'a point été trop pédante avec moi; je lui ai fait voir la lettre de Voltaire, elle me dit sur *les perles et le fumier*, que *ce fumier n'avoit pas servi à fertiliser sa terre.*

J'attends votre première lettre avec impatience, je suis aussi inquiète que vous, car mon inquiétude est double; ne négligez aucun détail.

Lundi, 5.

J'ai vu l'Idole, elle observe très-bien le cos-

---

(5) To the Comte d'Argental. (See vol. lxiii, p 261, of Beaumarchais's Edition of Voltaire's Works.

(6) The late Sir William Hamilton, and his first wife, Miss Barlow.

tume, il n'y a rien à dire ; et moi, mon ami, j'observai très-bien hier celui d'une Françoise ; on m'annonça le Duc de Richmond je sautai de mon tonneau à son cou, je l'embrassois de tout mon cœur, je me flattois qu'il vous auroit vu, qu'il me diroit comment il vous avoit trouvé, qu'il me rendroit compte de l'état de votre cousin, point du tout, il n'avoit vu ni l'un ni l'autre, j'en fus un peu refroidie, je vous l'avoue ; je le quittai pour aller à Auteuil, mais je passai la soirée avec lui au Carouzel ; la Duchesse de la Vallière m'enquiète ; elle a un rhume très-obstiné, elle ne dort point, elle est triste et changée, je serois très-fâchée qu'elle partît avant moi. Mon Dieu ! que j'attends Samedi ou Dimanche avec impatience ; je ne puis pas soutenir l'inquiétude ; mettez la main sur la conscience, et avouez que vous avez beau être Anglois, votre amitié est un peu Françoise ; vous n'attendriez pas patiemment des nouvelles de vos amis si vous étiez inquiet de leur état.

## LETTRE CCLVI.

Dimanche. 18 Août, 1776.

Je suis fort aise du bon état de M. votre cousin. On m'a conté un semblable accident (1) avec toutes les mêmes circonstances, arrivé à quelqu'un il y a plus de trente ans, et qui se porte encore aujourd'hui fort bien. Je suis ravie que vous n'ayez plus ce sujet d'inquiétude, je la partageois véritablement. Il vous reste l'Amérique, mais cela est bien différent. Vous me ferez plaisir de me mander toutes les nouvelles qu'on en recevra.

Vous m'avez dit quelquefois que vous apprendriez volontiers celles de ma société, j'ai peine à le croire, vous feriez bien si cela est vrai de me le répéter. Au bout d'un certain tems et dans l'éloignement les objets s'effacent, et il est très-naturel qu'ils cessent d'intéresser. Cependant je vous dirai aujourd'hui que Mad. de la Vallière ne voit encore personne, j'envoie

---

(1) An attack, which was supposed to have been paralytic.

tous les matins savoir de ses nouvelles, elle a un peu dormi cette nuit, et si en effet elle n'a d'autre incommodité que l'insomnie, je n'en dois pas être fort inquiète, j'ai l'expérience qu'on se passe de sommeil.

L'Abbé Barthelemi est arrivé de Chanteloup. Mad. de Grammont de Plombière et Mad. de Luxembourg est revenue coucher à Paris, après quinze jours de séjour qu'elle a fait à Auteuil auprès de la divine Comtesse. Ma société en est plus ranimée, mais ce sera pour peu de tems. Dans quinze jours les Comtesses de Boufflers doivent, dit-on, aller à Arles (2) parce que M. Poine qui traite la belle-fille et qui étoit venu ici pour elle, s'y en retourne, l'Abbé en fera autant pour Chanteloup, et Mad. de Luxembourg a différens voyages à faire dans le courant du mois prochain.

Le jeune Duc (3), comme vous l'appelez, ira à Aubigny aussitôt la vacance de notre Parlement; je voudrois bien que son affaire réussît, mais je crains plus que je n'espère.

On vous a dit la vérité, la Reine a très-bien

---

(2) In Provence, near the mouth of the Rhône.
(3) The late Duke of Richmond.

traité Milady Lucan (4), elle la rencontra au Moulin Joli chez Vatelet; la Milady y avoit dîné, la Reine vint s'y promener et s'informa qui elle étoit, elle lui fit dire de s'approcher d'elle, lui parla de son talent, voulut voir ses miniatures, et la pria de lui en donner. La Milady lui en laissa le choix, la Reine en prit deux qui étoient le portrait de son fils et de sa fille, elle lui dit de venir à Versailles, elle y a été, et la Reine l'a très-bien traitée.

Je vois quelquefois Mad. Montagu, je ne la trouve pas trop pédante, mais elle fait tant d'efforts pour bien parler notre langue que sa conversation est pénible. J'aime bien mieux Milady Lucan, qui ne s'embarrasse point du mot propre, et qui se fait fort bien entendre.

J'ai vu le Chevalier Hamilton et Mad. sa femme, ce n'est pas assez pour les connoître. Je ne vois pas d'autre Anglois.

J'allois oublier de vous raconter ce que me dit l'autre jour l'Ambassadeur de Naples (5). M. de Richmond m'avoit bien recommandé de ne pas vous le laisser ignorer.

---

(4) The Countess Dowager of Lucan.
(5) The Marquis de Carraccioli.

Il prétend qu'il a vu M. Conway, dans le tems qu'il étoit Ministre, se promener au Ranélagh étant extrêmement ivre, et que lui ainsi que tous les Anglois du plus grand monde, et de la meilleure compagnie s'enivrent tous les soirs. Je lui demandai s'il vous avoit vu, ou s'il avoit su que vous vous fussiez enivré quelquefois, il me dit que non, mais pour votre cousin il en étoit sûr. Je crois que ce pauvre Ambassadeur ne vivra pas long-tems, il est jaune comme un coin, il a les jambes enflées, il a une toux continuelle, il crache à faire horreur. Je prétends qu'il tousse comme une caverne. C'est un étrange homme, il n'en faudroit pas deux semblables dans la société, un seul y est tout au plus supportable.

---

LETTRE CCLVII.

Paris, Samedi, 7 Septembre, 1776.

J'ai oublié dans ma dernière lettre de vous mander que Mad. Geoffrin étoit tombée pour la troisième fois en apoplexie ; cette dernière fois-ci elle est restée paralitique d'un côté, elle a presque perdu la connoissance ; on croit pourtant qu'elle ne mourra point de cette at-

taque ; vous voyez que la mort en veut ici aux personnes de mérite singulier ; d'abord Mademoiselle de Lespinasse, ensuite M. le Prince de Conti, et puis Mad. Geoffrin qu'on peut regarder comme morte. Ces trois personnes étoient fort célèbres chacune dans leur genre. On regrettera moins M. le Prince de Conti, parce qu'il n'avoit plus de maison, les désœuvrés se rassembloient chez les deux autres ; jusqu'à tant qu'il survienne quelques personnes assez ridicules pour être dignes de leur succéder, il faudra s'en passer.

Je compte sur ce que vous direz de moi à vos parens ; c'est pour me conduire à l'angloise que je me suis fait l'effort de ne leur pas dire, moi-même combien j'ai pris intérêt à cet étrange événement (1). Je ne comprends pas comment vous n'êtes point avec eux et comment vous vous accommodez de la vie que vous menez : des estampes, des médailles, des breloques me semblent un froid amusement ; mais il ne faut pas juger des autres par soi-même ; si en effet vous ne vous ennuyez pas, vous êtes heureux, et il faut bien que cela soit, puisque c'est par choix que vous vivez ainsi.

---

(1) A recent family misfortune.

L'Idole me donna à lire, avant-hier, une lettre de M. Hume, à l'occasion de la mort du Prince; il lui disoit adieu, comme n'ayant plus que quelques jours à vivre; cette lettre m'a paru de la plus grande beauté, je lui en ai demandé une copie et je l'aurai (2); elle part à la fin de ce mois pour Arles, sa maison est déjà retenue et meublée. Une certaine bienséance, l'embarras d'un maintien dans cette espèce de veuvage, la confiance que la belle-fille a dans la science de M. Pome, de qui elle

---

(2) This letter, which certainly deserves the encomium, Mad. du Deffand passes on it, was as follows ·——

" A Mad. Mad. la Comtesse de Bouflers.

" Edimbourg, 20 Août, 1776.

" Quoique je sois certainement à quelques semaines, et " peut-être à quelques jours de ma propre mort, je ne puis " m'empêcher, ma chère Madame, d'être frappé de celle du " Prince de Conti, perte si grande à tous égards. Mes ré- " flexions ont porté à l'instant sur votre situation dans cet " événement malheureux. Quelle différence pour le plan " entier de votre vie !—Mandez-moi, je vous prie, quelques " détails, mais que ce soit de manière à ne vous point em- " barrasser dans quelles mains votre lettre peut tomber après " ma mort. Ma maladie est une diarrhée, ou mal d'entrailles " qui me mine depuis deux ans, mais qui depuis six mois " m'entraîne à ma fin avec un progrès visible. Je vois " chaque jour la mort s'approcher sans inquiétude, et sans " regret. je vous dis adieu avec beaucoup d'affection et de " respect, pour la dernière fois.

" David Hume."

He died on the 25th of August, five days after the date of this letter.

attend sa guérison, et qui habite dans cette ville, l'ont déterminée à s'y établir pour y passer l'hiver ; elle ne reviendra qu'au mois de Février.

Je vous ai dit que Mad. de Luxembourg devoit faire de petits voyages, elle partit Mercredi 4, elle ne sera de retour que le 20 ou le 21.

La Sanadona va s'absenter aussi, elle part Mardi pour Praslin où elle ne restera que huit jours, malgré les efforts que tout le *Praslinage* fait pour la retenir plus long-tems, mais elle veut me revenir trouver, jugeant qu'elle m'est fort nécessaire ; elle ne se trompe pas, elle est pour moi ce qu'est un bâton pour gens de ma confrairie. Quand vous devriez me croire autant de vanité qu'à Ciceron, je vous avoue que quand je me compare aux autres femmes, j'augmente d'estime pour moi ; je me crois plus fidèle, plus sincère qu'aucune autre, mais je suis aussi foible que ce philosophe, j'en conviens à ma honte ; c'est à la nature que je m'en prends, je suis restée telle qu'elle m'a faite, je n'ai pas à me louer d'elle, si elle m'a donné un corps assez sain, elle y a joint un esprit fort malade. Elle vous a traité tout au contraire, je voudrois que votre âme fût moins saine, et que votre corps le fût davantage.

## LETTRE CCLVIII.

Paris, Dimanche, 15 Septembre, 1776.

Le Duc de Richmond est parti ce matin pour Aubigni; on n'a jamais vu personne aussi profondément triste; il dit qu'il ne se porte pas bien, mais il ne dit point quel est son mal, il repassera par ici en retournant à Londres.

Vos nouvelles d'Amérique se font attendre bien long-tems, elles sont un objet de grande curiosité pour toute l'Europe, je les attends avec patience; ni vous ni les vôtres n'y êtes point personnellement intéressés.

Les Lucan sont fort aimables, ils me donnèrent l'autre jour chez moi la plus jolie musique du monde et qui ne me causa pas plus d'embarras que si ç'avoit été chez un autre; je ne sortis point de mon tonneau. je ne me levai pour personne; le Milord avoit fait apporter un piano forte dans mon antichambre, il avoit amené le maître de musique de ses filles, qui est Italien, un autre Italien qu'il a pris ici, qui est bon violon, il avoit sa flûte, ses deux filles (1)

(1) The present Countess Spencer, and the Hon. Louisa Bingham, who died very young, unmarried.

chantèrent tour à tour et chacune s'accompagna. Votre Ambassadrice (2) chanta et s'accompagna aussi; il y vint assez de monde, mais je ne vis que ceux qui s'approchèrent de mon tonneau. La musique finie, tout décampa, le piano-forte, les musiciens, les enfans, une partie de la compagnie, et nous restâmes douze pour le souper; Milord, Milady (*Lucan*), le Duc (*de Richmond*), votre Ambassadeur et l'Ambassadrice, Mad. de Mirepoix, ses deux nièces, (*Mesdames de Cambise et de Boisgelin*), et quelques autres.

Le lendemain, Vendredi, Mad. de Montagu nous donna un très-bon souper dans une maison qu'elle a louée à Chaillot. La compagnie étoit, Mad. de Mirepoix et ses deux nièces, un Milord Ecossois Eglinton, (j'estropie peut-être son nom,) le Duc de Richmond, la maîtresse de la maison et Mademoiselle Grégori (3), Mad. de Marchais et moi.

---

(2) Then Lady Stormont, since created Countess of Mansfield in her own right.

(3) Daughter of the late Dr. Gregory, of Edinburgh, and since married to the Rev. —— Allison, one of the Ministers of the Episcopal Church there. She was at this time an inmate in Mrs. Montague's family, and accompanied her in her tour to Paris and Spa.

Hier je fus à St. Ouen avec le Vicomte de Beaune, nous ne trouvâmes que les maîtres de la maison (4) et Milord L——; on a oublié de l'enterrer, car certainement il n'est pas en vie. On parla d'une brochure qui va paroître, dont le titre sera: *Commentaire sur la vie de Voltaire.* Il y parle, à ce qu'on dit, de toutes les personnes célèbres qu'il a connues. Mad. Necker prétendoit qu'il falloit que je fusse brouillée avec lui parce que je n'y étois pas nommée; je l'assurai avec vérité que j'en étois fort aise, et que je préférois d'être dans le nombre des personnes qu'il avoit oubliées, qu'à côté de celles qu'il a célébrées; Mesdames du Châtelet, et Geoffrin y tiennent les premières places. Je serois bien fâchée d'être citée comme un bel esprit, je n'ai jamais rien fait qui puisse m'attirer ce ridicule.

Mad. de Montagu s'est très-bien comportée à l'Académie, elle ne se laisse aller à aucun emportement (4), c'est une femme raisonnable

---

(4) Mr. and Mad. Necker.

(5) In another letter, which, from being otherwise insignificant, does not appear, she had said :—" Il y a " fort long-tems que je n'ai vu Mad. Montagu ; elle " fut à l'Académie le jour de la St. Louis; elle fut bien " mécontente, on y lut un écrit de Voltaire contre Shake- " spear ; il doit être imprimé je vous l'enverrai."

ennuyeuse, sans doute, mais bonne femme et très-polie. La Lucan et son mari sont aimables, remplis de talens, je les vois avec plaisir. Voilà tout ce qui compose ma société angloise et un M. Hobart (5) qui est, dit-on, petit-fils de Cromwel; quel homme est-ce? il me semble avoir du bon sens. Je suis, comme je vous l'ai mandé, séparée de Mademoiselle Sanadon, elle est à Praslin et n'en reviendra que dans le cours de cette semaine; j'attends à peu près dans le même tems le retour de Mad. de Luxembourg, je la reverrai avec grand plaisir, je crois qu'elle est *pour le présent* la personne dont je suis le plus aimée.

Je vais ce soir souper avec Mad. de Marchais chez la Comtesse de Broglio et l'Evêque de Noyon (6), lequel crache ses poumons, ce qui fait grande pitié, il est doux et aimable.

Notre reine se porte bien, elle est quitte de sa fievre tierce, ce qui assure le voyage de

---

(5) The Hon. George Hobart, who, upon the death of his elder brother, in 1794, became Earl of Buckinghamshire. From whence arose this mistake, as to his supposed descent from Cromwell, the Editor is at loss to imagine, except from some confusion of name with some other English person, then at Paris.

(6) L'Evêque de Noyon was brother to the Comte and to the Maréchal de Broglio.

Fontainebleau, qui sera le 9 Octobre jusqu'au 18 Novembre.

Ne cessez point de parler de moi à vos parens, je les estime de toute mon âme et je les aime de tout mon cœur.

---

LETTRE CCLIX.

Paris, 7 Octobre, 1776.

C'EST par M. Eliot que je vous écris; je lui avois déjà remis les commentaires de Voltaire, je les lui laisse, quoique je voie par votre lettre du 29 que vous les avez déjà lus. Je suis bien de votre avis sur tout ce que vous dites sur la fureur de la célébrité; la vanité qui la fait rechercher n'empêche pas que les ouvrages soient bons, mais diminue bien de l'estime pour l'auteur.

Monsieur donna hier une très-belle fête au Roi et à la Reine dans son château de Brunoy (1),

---

(1) Brunoy, five leagues from Paris, formerly belonged to M. Paris de Montmartel, who had been *Banquier de la Cour*, in the reign of Louis XV. Having acquired great riches, and wishing to ally himself nobly, he married a lady of the illustrious house of Bethune, sister to the Marquis de Bethune, Colonel Général de la Cavalerie.

je n'en sais point les détails, je les apprendrai aujourd'hui ; je sais seulement qu'il n'y avoit que la Famille Royale dont Mesdames les Tantes n'étoient point ; les seules Dames de semaine ont suivi, et les Officiers du Roi et de la Reine. M. le Duc de Chartres n'a point été invité, ce qui surprend beaucoup. Il n'y a eu que MM. de Guignes, d'Esterhazi (2), le Comte, et le Chevalier de Coigny qui aient été admis.

On parle beaucoup de changement dans notre ministère ; les clameurs contre M. de St. Germain sont à toute outrance ; le Contrôleur Général (3) est fort malade, et sa considération est des plus minces. Le Maurepas paroît ne savoir ce qu'il fait. On ne sait ce que tout

---

This marriage produced one son, known by the name of the Marquis de Brunoy, and distinguished only by a bigotted and puerile observance of the ceremonies of the Church, which bordered upon madness, or imbecillity. Upon his death without children the estate of Brunoy was sold to Monsieur, Comte de Provence.

(2) Le Chevalier d'Esterhazi was a branch of the great Hungarian family of Esterhazi, settled in France. His father had a regiment of hussars in the French service, and had married a French lady from the little town of Vigan, in Languedoc. The son, here mentioned, afterwards succeeded to the command of the regiment of hussars, received the *cordon bleu*, and was in considerable favour at the French court.

(3) M. de Clugny.

ceci deviendra, nous n'avons pas un seul homme qui ait le sens commun; je m'applaudis bien, je vous assure, de ne m'intéresser à qui que ce soit, pas même à la chose publique, pourvu que je passe le tems sans un excessif ennui, je m'en contente, mon indifférence pour tout est extrême.

Je suis du dernier bien avec les Lucan, ils m'ont amené deux fois leur petite famille, m'ont donné de jolies musiques; ils furent Vendredi à une course de chevaux où étoit la Reine, elle fit monter la Milady et sa petite famille dans son pavillon, elle les combla de politesse, ils vous conteront tout cela.

Ce petit Eliot (4) est tout-à-fait aimable, il a beaucoup d'esprit, il sent encore un peu l'école, mais c'est qu'il est modeste, et qu'il est la contre-partie de Charles Fox; la sorte de timidité qu'il a encore sied bien à son âge, surtout quand elle n'empêche pas qu'on ne démêle le bon sens et l'esprit.

Vous ne me parlez point de MM. de Chimay (5) et de Fitzjames; c'est par votre cousin

---

(4) The present Lord Minto.

(5) The Prince de Chimay. He had married a sister of the Duc de Fitzjames, here mentioned.

que j'ai appris que le premier avoit été chez vous, et qu'on a pensé qu'il y avoit eu quelque affaire entre eux. Nous avons ici tous les jours des nouvelles de votre Amérique, tantôt par Nantes, tantôt par Boulogne, elles se détruisent trois jours après qu'elles ont couru.

Il me paroît que l'idée de la guerre s'accrédite beaucoup; si elle a lieu, comme je commence à le croire, elle sera un obstacle invincible aux visites réciproques, elle me fera faire l'application d'un passage d'un opéra de Quinault :

> Peut-être souffrirois-je moins
> Si je pouvois haïr une rivale.

Vous avez eu tort de penser que ce que le grand Abbé m'avoit mandé étoit une énigme sans mot, il s'est expliqué; ce n'étoit point d'Argental dont il entendoit parler, mais d'un homme que je ne vois point, l'Abbé Arnauld (6), qui est un des beaux esprits du tems, dans le goût des Jean-Jacques, des Thomas, etc.

---

(6) L'Abbé François Arnauld, Abbé de Grand Champ, Lecteur et Bibliothécaire de Monsieur. He wrote in several periodical works. For a further account of him, see the Dictionnaire Historique, vol. I. p. 422.

Je reconnois, et j'avoue que je précipite trop mes jugemens, on ne connoît le caractère des gens que bien à la longue; j'ai encore la duperie des jeunes gens; les premiers jugemens que je porte sont toujours favorables, et par la suite j'en viens au rabais; je trouve partout fausseté ou légèreté, et souvent tous les deux; il y a un bien petit nombre de gens que j'estime véritablement, et peut-être ne suis-je pas du nombre; on ne peut s'unir intimement avec personne, et si, comme dit Voltaire de l'amité,

Sans toi tout homme est seul,

il faut prendre le parti d'une solitude entière. Encore si les morts valoient mieux que les vivans, ce seroit une ressource; mais il n'y a pas même de livres qui contentent.

## LETTRE CCLX.

Dimanche, 27 Octobre, 1776.

Vous m'aviez mandé que vous aviez eu une bouffée de goutte aux genoux, j'en étois inquiète. Votre lettre d'aujourd'hui (quoiqu'étique) me fait beaucoup de plaisir, parce qu'elle me rassure.

Vous recevrez demain ou après-demain, par M. de Richmond, une lettre de moi qui n'aura guères plus d'embonpoint que la vôtre. Quand on ne doit rien dire de soi, ni de la personne à qui on écrit, et qu'on prend fort peu de part à tout le reste, on a peu de choses à dire. Je vous dirai pourtant aujourd'hui que je suis contente de la place qu'on vient de donner à M. Necker (1); on a lieu d'espérer qu'il s'en acquittera bien. Le public dans ces premiers instans paroît approuver ce choix; nos

---

(1) M. Necker was at first appointed *Conseiller des Finances et Directeur Général du Trésor Royal*, in conjunction with M. Taboureau, who had the title of *Contrôleur Général*; but soon gave in his resignation of a place which had been unwillingly forced upon him by the Comte de Maurepas, and of which it seemed ill-imagined to separate the functions.

papiers se sont relevés, mais malgré cela je m'attends que dans quelques jours on dira beaucoup de mal de lui, et je ne mettrois pas à fond perdu sur la durée de sa faveur, il y a même dans ce moment quelque sujet d'inquiétude ; la goutte a repris à M. de Maurepas, elle s'est d'abord placée sur une épaule, on l'a fait descendre aux pieds ; s'y tiendra-t-elle ? c'est de quoi on ne peut s'assurer. C'est une vilaine chose que cette goutte, et s'il arrivoit malheur à ce Ministre, le nouveau Directeur du Trésor Royal pourroit être bientôt déplacé. Je soupai hier chez sa femme, elle a une très-bonne contenance et nullement la tête tournée. Je ne sais ce que la Flore Pomone (*Mad. de Marchais*) pense de ceci, elle est depuis Mardi à Fontainebleau, je n'ai point entendu parler d'elle. Tout ce que je gagne à ce nouvel établissement, c'est que ma pension sera payée plus promptement, mais d'ailleurs je perdrai de l'amusement, les soupers seront plus rares, au moins pendant quelque tems.

Mad. de Luxembourg reviendra demain de St. Assise où elle a fait un séjour de près de trois semaines, elle restera à Paris cinq ou six jours et puis y retournera pour autant de tems qu'elle y a été. Sa passion dominante est le

jeu, elle fait vingt-cinq ou trente *robbers* par jour. L'autre Maréchale (*de Mirepoix*) est dans un grand désœuvrement, elle dissimule son ennui autant qu'elle peut; elle trouveroit de la honte à l'avouer.

J'ai reçu de Lyon une lettre de l'Idole, je suis du dernier bien avec elle; je remarque qu'il est facile d'être parfaitement bien avec tous ceux dont on ne se soucie pas.

---

LETTRE CCLXI.

Paris, 3 Novembre, 1776.

Je ne sais pourquoi vous recevez mes lettres plus tard. Ne seroit-ce pas quelque examen des bureaux?

Les bruits de guerre sont bien fâcheux, mais je n'en suis point extrêmement troublée, cela auroit été pour moi un bien plus grand événement il y a quelques années; mais je puis dire aujourd'hui:

Grâces au ciel mes malheurs ont passé mon attente.

C'est un vers d'un de nos opéras.

Je me réjouis médiocrement du choix de M. Necker; je n'imagine pas que son règne soit

de longue durée. J'ai beaucoup d'opinion de sa capacité, mais les brigues, les intrigues, s'en démêlera-t-il ? ne s'opposeront-elles pas à ses projets ? Le bien que je puis attendre de lui, c'est que ma pension sera payée un mois ou six semaines plutôt qu'elle ne l'étoit par les autres. Je lui dirai ce que vous m'écrivez sur lui. Depuis sa nouvelle place je ne l'ai vu qu'une fois pendant un quart d'heure, il est presque toujours à Fontainebleau ; il aura travaillé avec le Roi aujourd'hui pour la seconde fois chez M. de Maurepas, qui a la goutte depuis dix-sept ou dix-huit jours. Il ne paroît encore aucune nouvelle opération, et je ne vois pas que l'on imagine aucun de ses projets ; tout ce que l'on dit sur cela sont des choses bien vagues.

On a représenté à Fontainebleau, Jeudi dernier, une tragédie de Champfort, *Mustapha et Zeangir ;* elle a eu un très-grand succès. Le Roi lui donna le lendemain une pension de ciquante louis, et M. le Prince de Condé une place de Secrétaire de ses commandemens, de même valeur ; quand elle sera imprimée je vous l'enverrai. Il y a eu à Fontainebleau beaucoup d'autres nouveautés qui n'ont eu aucun succès.

## LETTRE CCLXII.

9 Décembre, 1776.

Il y a quelques changemens aux jours où je vous écris; vos lettres ne me sont pas toujours rendues le Dimanche, je les attends pour y répondre et cela me mène au Mercredi; je le préviens aujourd'hui, parce que je me trouve seule et que je ne peux faire un meilleur emploi de mon tems que de causer avec vous; tant pis pour vous, vous vous passeriez bien de remplir les lacunes de ma journée. Mais n'êtes-vous pas mon ami? et quel agrément peut-on trouver dans un ami, si l'on n'y a pas une parfaite confiance, et s'il faut être toujours dans la crainte de l'ennuyer?

Je suis sûre que vous êtes persuadé que je m'amuse beaucoup, et que le retour de Chanteloup me cause des plaisirs ineffables. Il y a beaucoup à en rabattre. *Je suis contente*, comme disoit à Mad. de Montespan la Carmélite la Vallière, *mais je ne suis pas bien aise.*

Mes parens (*les Choiseul*) souperont Jeudi chez moi pour la troisième et dernière fois;

ils ouvrent leur maison Dimanche prochain, et c'est où j'irai fort rarement; ils se tiennent dans leur galerie; je ne sais si vous la connoissez, elle est infiniment grande, il faut soixante-dix ou soixante-douze bougies pour l'éclairer; la cheminée est au milieu, il y a toujours un feu énorme et des poêles aux deux bouts, eh bien, malgré cela on y gèle, ou l'on y brûle si l'on se tient auprès de la cheminée, ou des poêles; toutes les autres places dans les intervalles sont des glacières; on trouve un monde infini, toutes les belles et jeunes dames et les grands et petits Seigneurs; une grande table au milieu où l'on joue toutes sortes de jeux, et cela s'appelle une macédoine; des tables de wisk, de piquet, de comète, trois ou quatre trictracs qui cassent la tête. Peut-être vos assemblées ressemblent-elles à cela, en ce cas je crois que vous vous y trouvez rarement, il n'y a que d'être seule que je trouve pis que cette cohue. Cette maison est ouverte depuis le Dimanche jusqu'au Jeudi inclusivement; le Vendredi et le Samedi je suis dévouée à la grand'maman. Je lui fis hier vos complimens et l'assurai de votre sincère attachement; elle me répéta qu'elle vous aimoit beaucoup, et qu'elle étoit bien

fâchée que vous prissiez si mal votre tems pour vos voyages ici et d'être privée du plaisir de vous voir. Je lui dis qu'à l'avenir elle n'auroit à envier personne. L'Abbé prétend vous aimer beaucoup, et sur ce que je lui ai dit de votre part il pourra prétendre que vous l'aimez beaucoup aussi, et de toutes ces prétentions il en résulte fort peu de propriétés.

Mercredi.

J'étois hier en train de bavarder, je suis aujourd'hui sèche et stérile. Je soupai hier chez M. Necker ; je lui dis un mot de M. T—, il ne fut pas reçu favorablement. Il a volé la caisse de la recette, et de plus M. Boutin qui s'étoit rendu sa caution; en un mot c'est un fripon, j'en suis fâchée, car il a un talent agréable.

Voilà le retour de Montmorenci qui s'approche, je serai bien aise de revoir la Maréchale (*de Luxembourg*). Tous vos amis et amies sont-ils absens ? et M. Conway, que fait-il ? ne pourrois-je pas par son moyen avoir les mémoires de M. Hume ? J'ai un très-bon traducteur tout prêt. Je sais que ces mémoires sont peu de chose, mais ceux de Mad. de Staal ne sont pas fort importans et ne laissent

pas de faire grand plaisir; enfin je les désire, et si M. Conway veut me les faire avoir, il me fera grand plaisir. Combien M. Conway a-t-il été dans le ministère? J'ai eu sur cela une dispute.

Le Fox (1) a l'air de se plaire ici. Je vis hier un M. Greville (2) cousin de l'Ambassadrice, neveu du Chevalier Hamilton; il vous connoît, il a été à Strawberry-hill; il m'auroit reconnue sur mon portrait.

Je penche à croire que nous n'aurons point la guerre, on parle d'une réforme dans la cavalerie; nos guerriers en murmurent, et s'en prennent un peu à M. Necker.

J'ai reçu d'Arles une lettre de l'Idole qui y est établie; elle est très-bien écrite et très-touchante; je m'en laissois attendrir, mais je me suis rappelé sa conduite avec feu la Demoiselle (3) et mon cœur s'est fermé. Oh! vous avez raison, il faut être de pierre et de glace, et surtout n'estimer assez personne pour y prendre confiance. Tout cela se peut faire

---

(1) The late Right Honorable Charles James Fox.
(2) The late Honorable Charles Greville, brother to the present Earl of Warwick.
(3) Mademoiselle de Lespinasse.

sans haine et sans misantropie. Il me semble que si je revenois à trente ou quarante ans, je me conduirois bien différemment que je n'ai fait. Mais peut-être me trompé-je; on ne vaut pas mieux que les autres, les occasions, les circonstances emportent, et la réflexion ne vient qu'après; tout ce qui est devoit être; je trouve seulement que l'on fait un plat usage de la vie. Voilà ce qui s'appelle bien des lieux communs, je vous en demande pardon.

Si vous voyez Mad. Cholmondeley, dites-lui que je vous demande de ses nouvelles.

Voici une petite chanson à la mode, que tout le monde chante.

Nos dames doivent leurs attraits
A tous leurs grands plumets,
A tous leurs grands plumets;
Et nos Seigneurs tous leurs succès
A leurs petits jacquets,
A leurs petits jacquets.

---

## LETTRE CCLXIII.

18 Décembre, 1776.

Pour répondre aux questions de votre dernière lettre, il faut que je répète ce que je vous

ai dit dans mes lettres précédentes. Tout Chanteloup est ici, les Caraman sont aussi de retour, ainsi que Mad. de Jonsac, enfin tout le monde. Je ne puis pas me plaindre de la solitude, et si je m'ennuie, je peux savoir à qui m'en prendre ; j'aime mieux, je l'avoue, que ce soit aux autres qu'à moi seule. L'abandon et tout ce qui en a l'air m'est insupportable. Jouissez du bonheur de vous suffire à vous-même ; je voudrois que la nature m'eût aussi bien traitée et m'eût donné un caractère semblable au vôtre. Je ne sais pas bien encore comment je trouve le Fox, il a sans doute beaucoup d'esprit, et surtout beaucoup de talens ; je ne sais si sa tête est bien rangée et si toutes ses idées sont bien justes ; il me semble qu'il est toujours dans une sorte d'ivresse, et je crains qu'il ne soit bien malheureux quand cette façon d'être cessera, et qu'il sentira qu'il est le seul auteur de tous ses malheurs ; il seroit alors bien à plaindre s'il avoit une tête Françoise ; mais je ne connois point les têtes Angloises, elles sont si différentes des nôtres, que si j'en voulois juger, ce seroit comme si je voulois juger des couleurs (1).

(1) She certainly proves, in this instance, the truth of what she asserts of her own want of judgement.

Je ne sais que penser de la guerre; si elle arrive, ce sera par des malentendus, je suis persuadée que ni vous, ni nous ne la voulons. C'est encore un problème pourquoi M. Franklin (2) vient ici, et ce qui est de plus singulier, c'en est un aussi de savoir s'il est à Paris; depuis trois ou quatre jours on dit le matin qu'il est arrivé, et le soir, qu'il ne l'est pas.

Un certain M. de Pezay a épousé depuis peu de jours une très-belle Mademoiselle de Murat qui n'a pas un sou, presque point de parens; il n'en est point amoureux, on ignore quel est son motif; je vous envoie des vers qui sont une inscription qu'il a faite pour sa maison de campagne, avec la parodie qu'on en a faite, et que l'on a mise chez vous dans votre journal. Ce M. de Pezay est celui qui a fait des vers pour moi, assez jolis, et que vous avez

---

(2) Dr. Benjamin Franklin, in another letter of the 22d December, which, from being otherwise uninteresting, does not appear, she says, " Le Franklin arriva hier " à deux heures après midi; il avoit couché la veille à " Versailles. Il a deux petits-fils avec lui, un de sept " ans, et un autre de dix-sept, et un petit neveu, un M. " Penet, son ami, et un Gouverneur des enfans; il loge " dans la rue de l'Université, dans la même aüberge que " Milady C—."

dû voir ; on l'accable de ridicules, on lui envie la protection qu'on prétend que le Ministre (*M. de Maurepas*) lui a accordée ; on ne cesse de l'accabler d'épigrammes, on fait même des suppositions, on lui fait demander au Ministre quel titre il prendra, de Comte, de Marquis de Baron ; le Ministre répond, cela m'enbarrasse ; si c'est Comte, on dira *contes pour rire* ; si c'est Marquis on ajoutera, *saute Marquis* (trait de la comédie du *Joueur* de Regnard) ; si c'est Baron, on se souviendra du *Baron de la Crasse*. Voilà de nos plaisanteries ; mais malheur à qui en est l'objet, ce ne sont pas des blessures légères (3).

---

(3) This M. de Pezay's family name was Masson ; his father had formerly been a clerk under the Contrôler Général. The young man in question first sought to distinguish himself in the world by his talent for poetry, and then by political favour, and by assuming a rank to which he had no right. Upon his marriage, to enable him to be presented at court, he got a long genealogy made out for himself, in which he is said to descend from the House of Massoni in Italy. His being, in fact, neither a poet, nor a man of high birth, gave rise to the following epigram .

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure,
En deux ans, malgré la nature,
Il s'est fait poëte et marquis.

The sort of favour he enjoyed with the first Minister

Vous vous plaignez de vos lectures, je n'en suis point étonnée; je suis à la fin du dernier livre de Cassandre, il m'a fallu une excessive patience; vous avez raison, tous les personnages se ressemblent, les dialogues, les monologues sont abominables, mais les intrigues sont quelquefois ingénieuses et donnent de la curiosité, mais enfin je suis bien aise d'en être quitte. Je ne sais plus que lire.

Mad. de Luxembourg est d'hier de retour

---

M. de Maurepas, attracted much envy, and his own vanity led him into such misconduct, and involved him in such disputes and such difficulties, as were actually supposed to have been the cause of his death, not long after the marriage mentioned in this letter.

It is said that the manner in which he contrived to make himself first known to the King and his Minister, at the beginning of the reign of Louis XVI, was by writing several anonymous letters to that prince; in one of which, he thus expressed himself,

" Si votre Majesté daigne honorer de quelque attention " les avis que j'ai pris la liberté de lui offrir, et veut con- " noître qui je suis, elle n'aura qu'à tirer son mouchoir " et se moucher dans la seconde pièce sur son passage " pour aller à la Messe Dimanche prochain. D'après ce " signe j'irai me présenter à M. de Maurepas qui me fera " les questions qu'il voudra, ou que V. M. lui ordonnera " de me faire."

Sunday came, the King going to the Messe, gave the appointed sign, and M. de Pezay, in consequence, presented himself to M. de Maurepas, with whom he soon acquired the degree of favour above mentioned.

de Montmorenci ; je soupai hier avec elle chez les Necker, il y avoit assez de monde et comme vous aimez les noms propres, il faut vous les nommer. D'abord elle Maréchale, et puis Mesdames de Lauzun, de Cambise ,moi, le maître et la maîtresse de la maison, les Ambassadeurs d'Espagne (*Grimaldi*), de Naples (*Carraccioli*) et de Suède (*Creutz*), Mad. d'Houdetot, M. de St. Lambert, M. Fox, le Vicomte de Beaune, Marmontel ; si j'oublie quelqu'un, pardonnez-le-moi.

M. Selwyn est-il tout-à-fait fou, ou bien est-il ensorcelé ? Oh ! les Anglois, les Anglois sont bien étranges, on ne doit jamais prétendre à les connoître ; ils ne ressemblent en rien à tout ce qu'on a vu ; chaque individu est un original, il n'y en a pas deux du même modèle. nous sommes positivement tout le contraire ; chez nous tous ceux du même état se ressemblent, qui voit un courtisan, les voit tous, un Magistrat, tous les gens de robe, ainsi que tous les autres, tout est faux air chez nous, prétentions, jusques même aux maladies ; tout le monde aujourd'hui a des maux de nerfs, tout le monde admire les lettres du Roi de Prusse à d'Alembert, on ne cesse de vanter sa sensibilité ; je suis peut-être la seule à n'en

être point touchée, à m'en moquer et à trouver qu'il n'est qu'un rhéteur, et même un fat dans ses prétentions de bel esprit et d'homme sensible.

Je dirai à M. de Presle (4) de vous envoyer les catalogues des cabinets. Il paroît un petit ouvrage qui a pour titre *mânes de Louis XV* (5), je le lis actuellement, je pourrai vous l'envoyer en faveur de tous les noms propres dont il est plein.

N'êtes-vous pas content de cette lettre? n'est-elle pas selon votre goût? n'est-elle pas pleine de choses indifférentes? y est-il question de vous et de moi? sachez dire au moins quelquefois que vous êtes content.

J'ai oublié dans la liste du souper des Necker, la Sanadona, j'en suis bien aise, parce que cela me donne occasion de vous dire que j'en suis fort contente; je le serois davantage

---

(4) M. de Presle was himself a collector, and had one of the few distinguished collections of pictures in the hands of individuals before the revolution. The collections of which he was to send M. Walpole catalogues, were those of M. Bosset de Randon, M. de Gagny, and of the Prince of Conti.

(5) "*Aux Mânes de Louis XV, et des grands hommes* "*qui ont vécu sous son règne, ou essai, sur les progrès des arts et de l'esprit sous le règne de Louis XV.* It was written by an author of the name of Gudin.

elle ne me louoit pas tant ; mais comme c'est esque toujours tout de travers, elles me font effet d'un blâme, elle veut flatter ma vanité d'apparemment elle croit excessive.

Vous avez bien à peu près la même idée.

## INSCRIPTION

*Pour la Maison de campagne de M. de Pezay.*

Guerrier, poëte, amant, jardinier tour à tour,
C'est ici que je rêve, ou médite, ou soupire,
J'y fais mes projets pour la cour,
J'y fais des chansons pour l'amour ;
J'y touche le compas, la serpette et la lyre ;
Oublié de la cour, seul ici j'en rirai,
Et si l'amour me trompe, ici je pleurerai.

### PARODIE.

Politique, rimeur, guerrier, fat, tour à tour,
C'est ici qu'au public de moi je donne à rire ;
J'y fais des placets pour la cour,
J'y chante à faire enfuir l'amour ;
J'y touche la serpette et n'ai point d'autre lyre,
Ignoré de la cour, ici je rimerai ;
Et pour faire un cocu, là je me marierai.

## LETTRE CCLXIV.

31 Décembre, 1776, à 6 heures, du matin.

Le jeune Eliot (1) arriva hier ici, après avoir quitté son père à Avignon, qui alloit continuer sa route jusqu'à Marseille, où il compte rester. Ce petit Eliot part dans quatre ou cinq heures pour Londres; il m'a offert de vous porter de mes nouvelles, je ne puis refuser cette occasion; peut-être ma lettre arrivera-t-elle mal à propos si vous souffrez, si vous êtes accablé, ne me lisez point, attendez que vous soyez calme et sans douleurs, et d'assez bonne humeur, pour que je ne vous sois point importune.

Si vous voyez ce petit Eliot, il vous dira le monde qu'il trouva hier dans ma chambre; et voici comme nous étions rangés; moi dans mon tonneau; M. Franklin (2) à côté avec

---

(1) The present Lord Minto.

(2) Dr. Benjamin Franklin.—One of the few lucky instances of a person placed exactly in that situation, and in those times and circumstances, which most peculiarly suited and brought forward their character.—Washington

un bonnet de fourrure sur sa tête, et des lunettes sur son nez, et puis tout de suite, Mad. de Luxembourg, M. Silas Deane (3), député de vos colonies, le Vicomte de Beaune, M. le Roi, le Chevalier de Boutteville, M. le Duc de Choiseul, l'Abbé Barthelemi, M. de Guignes qui fermait le circle ; le petit Eliot apportoit des nouvelles d'Amérique du 4 et 6 de Novembre, qu'il affirma être véritables et que personnes ne voulut croire, parce qu'elles sont très-défavorables pour les insurgens, et auxquels toute la compagnie est fort dévouée, excepté M. de Guignes et moi qui sommes pour la cour. M. Eliot ne débita ces nouvelles qu'après que MM. Franklin et Deane, et M. le Roi qui me les avoit amenés furent sortis. Si le Fox, et Fitzpatrick étoient arrivés, ma chambre auroit pu représenter la salle de Westminster, où comme vous voyez le parti royaliste n'auroit pas été le plus fort. D'autres personnes qui survinrent après le dé-

---

would have done all, and perhaps, more than Franklin, if he had been called upon to fulfill his public duties ; but what would have been Franklin, placed in the situation of Washington ?

(3) Silas Deane, who had been the precursor of Dr. Franklin at Paris.

part de la plupart de ceux que je viens de vous nommer, se mirent à politiquer; et moi, qui entendis neuf heures sonnées et qui avois un rendez-vous chez Mad. de Mirepoix avec qui il s'agissoit d'explication, d'éclaircissement, de réconciliation, je passai dans mon cabinet laissant toute la compagnie auprès du feu, je descendis, je montai dans mon carrosse avec la Sanadona, j'arrivai chez la Maréchale; le début fut l'embrassement le plus tendre, qui fut suivi des justifications, des protestations les plus tendres, enfin d'un parfait accommodement; nous n'avions que la Sanadona en tiers; nous nous séparâmes à deux heures, plus intimes amies que jamais; je vins me coucher; j'ai dormi environ une heure et demie, j'ai attendu avec impatience que six heures fussent sonnées pour pouvoit éveiller mon secrétaire, j'ai dicté, il a écrit, tout est dit.

Je vous envoie les réglemens qu'a faits M. Necker, c'est la première chose qui ait paru de lui, il me semble que cela est généralement approuvé, reste à savoir s'ils pourront s'exécuter, et s'il sera soutenu, comme il seroit à souhaiter, par ses supérieurs. Ah! si j'étois avec vous, nous aurions bien des

matières de conversations, j'en aurois bien à vous dire sur le Fox et Fitzpatrick. Je vous écrirai quelque jour ce que je pense d'eux, mais pour ce moment-ci, il faut que je fasse fermer mon paquet pour qu'on le remette à M. Eliot, et puis que je tâche de dormir.

Adieu, mon ami.

---

LETTRE CCLXV.

Paris, Lundi, 13 Janvier, 1777.

Je ne comprends plus rien au dérangement de la poste, voilà encore un ordinaire qui manque, je ne sais si nos lettres éprouvent les mêmes retardemens. Dans cette incertitude, je me détermine à vous écrire par M. Fox ; il doit partir demain, il me promet de ne point perdre ma lettre, et de vous la rendre à son arrivée, Dieu le veuille ; je n'ai pas grande foi à son exactitude.

Si vous êtes en état de voir M. Fox, interrogez-le ; je crois cependant que vous n'en tirerez pas grande satisfaction ; je l'ai beaucoup vu, mais nous nous sommes toujours contrariés ; nos façons de penser sont très-différentes. Il a beaucoup d'esprit, j'en conviens ;

mais c'est un genre d'esprit dénué de toute espèce de bon sens. Je n'en ai pas assez dans ce moment-ci pour le définir. Quand vous vous porterez bien, quand j'aurai reçu de vos nouvelles, je pourrai causer avec vous ; mais avant ce tems-là je n'ai rien à dire.

Le Fitzpatrick ne partira que dans trois ou quatre jours, peut-être vous écrirai-je encore par lui ; mais mes lettres vous fatiguent peut-être. C'est une situation assez fâcheuse que celle que j'éprouve.

J'ai le livre de M. Gibbon (1), je ne l'ai point encore commencé. Je vous envoie l'édit de notre loterie ; j'ai pris quatre billets, elle a été remplie sur-le-champ. On prétend que les billets gagnent cent francs.

Mardi 14.

Je ne l'espérois pas, et voilà que je reçois votre lettre du 5, elle est de votre écriture et trop longue. Je suis bien touchée de votre complaisance, et des égards que vous avez de diminuer mes inquiétudes ; mais je ne saurois

(1) The first part of the History of the Decline and Fall of the Roman Empire.

être parfaitement tranquille tant que ce maudit accès de goutte ne sera pas entièrement passé. Le Fox compte vous voir. Dites-lui que je vous ai écrit beaucoup de bien de lui. En effet j'en pense à de certains égards, il n'a pas un mauvais cœur, mais il n'a nulle espèce de principes, et il regarde en pitié tous ceux qui en ont; je ne comprends pas quels sont ses projets pour l'avenir, il ne s'embarrasse pas du lendemain. La plus extrême pauvreté, l'impossibilité de payer ses dettes, tout cela ne lui fait rien.

Le Fitzpatrick paroîtroit plus raisonnable, mais le Fox assure qu'il est encore plus indifférent que lui sur ces deux articles; cette étrange sécurité les élève, à ce qu'ils croient, au-dessus de tous les hommes. Ces deux personnages doivent être bien dangereux pour toute la jeunesse. Ils ont beaucoup joué ici, surtout le Fitzpatrick; il a beaucoup perdu. Où prennent-ils de l'argent? c'est ce que je ne comprends pas; je ne saurois m'intéresser à eux, ce sont des têtes absolument dérangées, et sans espérance de retour; je n'aurois jamais cru, si je ne l'avois connu par moi-même, qu'il pût y avoir des têtes comme les leurs. J'ai bien quelque inquiétude de confier cette lettre au

Fox; s'il avoit la curiosité de l'ouvrir, il deviendroit mon ennemi; mais je ne puis me persuader qu'il soit capable de cette infidélité.

Je voudrois vous envoyer quelque chose qui pût vous amuser; mais nous n'avons rien qui en soit digne; une comédie de Dorat que je n'ai point encore lue, ne peut être que très-platte; elle a pour titre: *le Malheureux imaginaire*. Nos journaux sont très-ennuyeux. Il y a des lettres de Mademoiselle Ricoboni, qui sont une espèce de petit roman (2); il n'y a pas de risque à vous les envoyer; si elles vous déplaisent, vous les laisserez là. Je serois bien aise d'être avec vous, mon ami, je vous ennuierois peut-être plus que tout le reste, j'en aurois la crainte; mais vous ne m'ennuieriez pas, et je vous assure avec verité que je vous préfèrerois à tout ce que je fais, quoiqu'on s'imagine que je m'amuse beaucoup.

---

(2) *Lettres de Milord Rivers.*

## LETTRE CCLXVI.

Mercredi, 22 Janvier, 1777,
à 3 heures après midi.

La poste a manqué Dimanche, ainsi les dernières nouvelles que j'ai de vous sont du 7; vous ne trouveriez pas bon que je vous dise que cela me fâche et m'inquiète; j'attends le facteur; s'il n'arrive point, ou qu'il n'y ait rien pour moi, je ferai partir ce billet et je n'aurai pas le courage d'y rien ajouter.

A 5 heures.

Le facteur arrive et m'apporte une lettre dont la longueur m'a d'abord fait plaisir, et puis après je m'en fâche; je ne prétends point que vous vous fatiguiez, et vous n'avez pu écrire aussi long-tems sans que cela soit. Je ne le serai pas beaucoup à vous donner des nouvelles de l'Empereur: on a appris, Vendredi, par un courrier que reçut son Ambassadeur, que les neiges rendoient son voyage impossible. Vous croirez bien qu'on ne se paye pas de cette raison, et que les spéculatifs ne perdent pas cette occasion d'imaginer, de conjecturer, de pré-

voir, etc.; plusieurs croient que nous ne désirions point sa visite et que nous avons trouvé le moyen de l'éluder, vous en jugerez ce qu'il vous plaira. Pour moi à qui cela ne fait rien du tout, je ne prends pas la peine d'y penser.

Je n'ai pas reçu d'autres visites de M. Franklin.

Vous me conseillez de ne point attirer tous vos Anglois chez moi ; ils se conseillent de leur côté de n'y point venir ; je suis passée de mode pour eux ; les Clermont, les Dorset, les Littleton, tout cela n'est point venu chez moi, je ne vois d'étrangers que ceux que vous avez vus; Naples, Danemark, Suède, Prusse, Genève, Russie, c'en est assez, mais je ne dirai pas trop, parce qu'ils ont des attentions qui me sont agréables.

L'Evêque de Mirepoix vient d'arriver dans le moment, j'en suis bien aise, c'est encore une apparence d'ami.

J'ai reçu une lettre en même tems que la vôtre de Milady Lucan ; elle m'envoie, dit-elle, un présent par un Anglois qui partoit pour Paris ; c'est, dit-elle, une petite crêmière et deux boîtes de confitures ; elle ne nomme point celui qu'elle en a chargé.

Je suis curieuse de savoir si le Fox vous

rendra visite, et savoir ce qu'il vous dira : je lui aurai paru une platte moraliste, et lui, il m'a paru un sublime extravagant. Vos Anglois ont laissé bien de l'argent ici, ils ont animé la fureur du jeu ; on commence à ne plus parler que par mille louis ; quatre ou cinq cents louis sont des bagatelles qu'on ne daigne pas citer ; j'avoue que cela me fait horreur, et réellement je ne saurois estimer les fous de cette espèce, il me paroît impossible qu'ils puissent être parfaitement honnêtes gens. C'est bien dommage de Charles Fox, il joint à beaucoup d'esprit, de la bonté, de la vérité, mais cela n'empêche pas qu'il ne soit détestable ; sans principe, je n'ajoute pas sans probité, mais je me fierois plus à lui s'il n'avoit pas cette maudite passion.

J'ai commencé M. Gibbon ; le peu que j'ai lu m'a plu ; mais je ne lis que faute de pouvoir dormir, ainsi, toute application me fatigue et éloigne le sommeil, cela fait que je préfère des comédies et des peaux d'âne. Je ne suis plus abonnée pour la biblothèque des Romans ; les auteurs mettent un faste dans cette érudition qui me paroit très-ridicule, et qui par elle-même est assez fastidieuse. De tous les journaux c'est le journal Anglois qui me plaît le

plus ; je ne sais qui en est le rédacteur ; M. le Monier, dans ce moment, m'apprend que c'est M. Suard.

Si je reçois une lettre de vous, Dimanche, je vous écrirai Lundi.

Adieu, mon ami ; conservez-vous, vous êtes le seul bien qui me reste.

---

LETTRE CCLXVII.

Mercredi, 12 Février, 1777.

Vous aurez vu, par mon dernier billet, que je ne pouvois pas vous écrire, parce que je m'étois levée fort tard, ce qui m'arrive quand j'ai passé la nuit sans dormir ; et puis l'arrivée de Mad. de Luxembourg qui fut suivie d'autres visites ; je comptois réparer ces contre-tems le lendemain matin ; mais je ne m'éveillai que tard, et il n'y avoit pas assez de tems jusqu'à la levée des lettres pour en pouvoir faire une longue.

Je vous ai menacé que la première que vous recevriez, le seroit infiniment, je ne sais pas si je vous tiendrai parole ; je viens de me faire relire votre lettre, et j'y peux répondre en peu de mots. 1°. Je n'attire point chez moi ni

Anglois ni Angloises; je n'ai jamais prié M. Craufurd de m'amener aucune famille; je ne sais qui m'amena les Fanshawe (1); ce fut Milord Harcourt qui m'amena les Millar (2). Je suis bien convaincue que je connois les plus aimables de votre nation, et qu'aucun autre ne leur ressemble. Vos jeunes gens ont beaucoup d'esprit; le Fitzpatrick est silencieux, mais je crois qu'il a plus de bon sens que le Fox, et que sans ce dernier il seroit raisonnable.

Je serai charmée de revoir votre Duc, (*de Richmond*); je n'ai nulle peine à consentir qu'*il en conte à d'autres.* On n'efface jamais les impressions que vous avez une fois prises; cependant il arrive de grands changemens dans les dispositions de l'âme, qui en produisent dans la conduite. Vos leçons, vos réprimandes ont eu plus d'effets que vous n'en espériez; vous m'avez désabusée de bien des chimères, vous avez été parfaitement secondé par la décrépitude; je ne cherche plus l'amitié, je vous jure, je serois injuste d'y prétendre; il ne

(1) Mr. and Mrs. Fanshawe, of Shiplake, in Berkshire.
(2) The late Sir John and Lady Millar, of Batheaston.

faut pas vouloir recevoir plus qu'on ne donne, et quand quelque manque d'attentions me blesse, j'examine si c'est mon amour-propre ou mon cœur qui est blessé, et je découvre presque toujours que ce n'est que le premier. Je ne vous parle de moi que parce que vous m'y avez forcée, j'ai voulu rectifier vos idées.

Beaucoup de belles dames s'affligent outrément de la mort de M. d'Enneri (3); on croit que sa maladie a été causée par le tonnerre qui tomba, je ne sais plus dans quel mois, entre un nommé M. Traversé et lui; le premier mourut quelques jours après, M. d'Enneri a toujours langui depuis; enfin il est mort, sa place fut donnée hier à M. d'Argout, qui commandoit, je crois, à la Martinique.

La mort de M. le Maréchal de Conflans (4), qui étoit Vice-Amiral, en a fait nommer deux autres, M. d'Estaing (5) et M. Listenois (6).

---

(3) The Comte d'Hennery, Commander in chief at St. Domingo, where he died.

(4) The Maréchal de Conflans commanded the French fleet in 1747, when Admiral Hawke took six sail of the line, and destroyed and dispersed the rest of his fleet, which was destined to cover a descent upon England or Ireland.

(5) The same M. d'Estaing, from whom Lord Rodney took seven sail of the line, in January, 1780.

(6) Brother to the Prince de Beaufremont. He com-

Depuis la loterie de vingt-quatre millions, on fait un emprunt de dix sur l'ordre du St. Esprit, à cinq pour cent; ou à sept sur deux têtes en rente viagère.

Le Cardinal de la Roche-Aymon ne meurt point; c'est un objet de grande curiosité que la distribution que l'on fera de ses places et de ses bénéfices; d'abord la Feuille, (*de Bénéfices*) la grande Aumônerie, les Abbayes de St. Germain et de Fécamp; il y a bien des prétendans pour tout cela; on croit que la Feuille sera pour l'Evêque d'Autun, Abbé de Marbœuf (7); l'Abbé de Bourbon aura peut-être l'Abbaye de St. Germain, mais qui pourra être mise aux Economats en attendant qu'il ait un certain âge (8). La place de grand Aumônier pourra être pour le Prince Louis (9) ou l'Ar-

---

manded a squadron under the Maréchal de Conflans, in 1747; and, in the action with Hawke, mistaking a signal for chacing for a signal for retreat, sailed away as fast as he was able to the roads of the Isle d'Aix.

(7) He was afterwards Archbishop of Lyons, and upon the death of the Cardinal de la Roche-Aymon, received *la feuille des Bénéfices*; that is to say, was made Minister for Ecclesiastical Affairs.

(8) The Abbé de Bourbon was a natural son of Louis XV, by Mademoiselle Romans; he died of the small pox, in his 20th year, and was regretted as a young man of considerable promise.

(9) The Prince Louis de Rohan, afterwards Cardinal

chevêque de Rouen (10), ou celui de Bourges (11.)

Je baragouigne à vous raconter un petit fait de société, parce que je crois qu'il ne vous amusera guères, mais cependant comme il y a beaucoup de noms propres, je vais le hasarder.

Mad. de Luxembourg, soupant avec M. de Choiseul chez M. de Laborde (12), se plaignit de ce qu'il n'y avoit plus de gaîté dans les soupers, qu'on n'y buvoit plus de vin de Champagne, qu'on y périssoit d'ennui, que les femmes, loin d'apporter de la gaîté, y répandoient du sérieux, et y mettoient de la gêne et de la contrainte. M. de Choiseul proposa de donner un souper où il n'y auroit que des hommes et Mad. de Luxembourg; la Maréchale approuva le projet, mais elle exigea que ce fût elle qui donnât le souper; on y consentit, le jour fut

---

de Rohan. The principal hero of the yet unexplained and inconceivable history of the Diamond Necklace, in 1786. Upon the death of the Cardinal de la Roche-Aymon, he was made Great Almoner, and died at his Bishoprick of Strasbourg, in 1802.

(10) Afterwards Cardinal de la Rochefoucault.

(11) L'Abbé de Phelippeaux, he was nearly related to the first Minister Maurepas.

(12) The great banker.

pris et fixé au premier Vendredi de Février; il s'est exécuté; la bonne chère, la gaîté, tout a été parfait, et tel qu'on le désiroit; il n'y avoit que Mad. de Luxembourg de femme et huit convives dont voici les noms: MM. de Choiseul, de Gontault (13), de Guignes (14), Marquis de Laval (15), Bezenval (16), d'Estrehan (17), de Meun (18) et Donezan (19).

---

(13) Brother to the Maréchal Duc de Biron, and fathor to the Duc de Biron.

(14) The Comte de Guignes, who had been Ambassader to England.

(15) Son of the Duc de Laval-Montmorency. Under the name of Duc de Laval, he was long resident in England during the revolution.

(16) The Baron de Bezenval was a Swiss, from the Canton of Soleure. He was a general officer of the Swiss guards, rich, much liked in society, and in great favour at Court. He died in 1803, leaving behind him two volumes of Mémoires, since published, which, though the work of a frivolous, and in some respects of a wrong-headed character, contain many curious details of society in Paris, during a long life passed entirely in what has obtained the name of the *best company*.

(17) M. d'Estrehan was an old man, who had lived all his life in this said *best company*, and was made to shine in it. He had universally among his intimates obtained the name of *le Pere*, by which, in the following verses he is addressed.

(18) The Comte de Meun Sar la Bous, a general officer of the *Gardes du Corps*, of the intimate society of the Duc de Choiseul. He had married the daughter of Helvetius, the author.

(19) Mr. Donezan, brother to the Marquis de Bonnac,

En se mettant à table, Mad. de Luxembourg reçut un billet apporté par un décroteur, qui étoit une forte satire contre elle et son souper. Aux fruits on apporta à chaque convive un couplet; j'en dois avoir une copie, vous la recevrez peut-être en même-tems que cette lettre. Adieu; je suis lasse à mourir, et je retiens Wiart, je ne doute pas qu'il ne soit fort fâché de n'être pas auprès de Pompon (20) qui a la fièvre.

Couplet que reçut Mad. de Luxembourg en se mettant à table, dont elle fit semblant d'être en colère; plusieurs de la compagnie crurent qu'il étoit sérieux et ne furent détrompés qu'à la fin du souper, qu'on apporta un paquet dans lequel il y avoit un couplet pour chaque personne.

AIR *des Trembleurs.*

Comment sybille proscrite,
Depuis cent ans décrépite,
A tant de gens de mérite
Tu veux donner un repas!

---

who had been Minister at the Hague. He was distinguished for his gaiety, and other social qualities.

(20) The name by which she called Wiart's little Boy, who lived in the house with her.

Déjà chacun d'eux s'ennuie,
Et toute la compagnie
Trouvera, je le parie,
Tes propos, tes vins, plats, plats, plats, etc.

A M. le Duc de Choiseul.

Air *de Joconde.*

Un laboureur, bon citoyen,
Entre nous, se remarque ;
Il conduit également bien
La charrue et la barque ;
Prompt à jouir de tout plaisir,
Vert galant, bon convive ;
Le laboureur doit réussir
Dans tout ce qu'il cultive.

M. de Guigne.

*Même Air.*

Personne, avec notre flûteur,
Pour la grâce ne lutte ;
Son ton est encor plus flatteur,
Que les tons de sa flûte ;
Partout, de plus d'une façon
Ce beau flûteur sait plaire ;
Voilà, si j'étois Vaucanson
Comme j'en voudrois faire.

M. de Bezenval,

*Même Air.*

Notre Suisse devient grison,
Sans être moins aimable ;
Pour l'amour il n'est pas moins bon ;
Il est meilleur à table :
S'il voit un bon morceau, bientôt
Il en tire aîle ou cuisse ;
Ce n'est pas un sot ; il s'en faut
De l'épaisseur d'un Suisse.

Le Marquis de Laval,

Air : *Tirelarigo.*

D'où vient un enfant de trente ans,
Est-il de la partie ?
C'est que Laval est, du vieux tems,
L'image rajeunie :
C'est le même cœur,
La même vigueur,
Chacun de nous l'admire,
Mangeant comme un loup,
Buvant plus d'un coup,
Aimant en vrai Satyre.

M. le Duc de Gontaùlt,

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Le frère du Duc de Biron,
Est un méchant petit Néron ;

Tous ses gens disent qu'il les roue,
Et l'on saura, par mes couplets,
Que sa belle-fille a la joue
Toujours rouge de ses souffets.

M. Destrehan.

*Même Air.*

Voyez le Père, comme il rit,
Comme il boit, comme il se nourrit,
Comme il fait tout ce qu'il veut faire ;
Rendons hommages aux cheveux blancs,
Et convenons qu'auprès du père,
Nous ne sommes que des enfans.

Sur M. de Meun,

Air : *Ah ! ma voisine es-tu fâchée.*

N'êtes-vous point cet Alexandre,
Du mont Ida,
Qui pour Vénus, en juge tendre,
Se décida.
En pareil cas vous étiez l'homme :
Fait pour juger,
Et l'on auroit avec la pomme,
Pris le berger.

Sur M. Donezan,

*Qui avoit parfaitement joué le rôle du Barbier de Séville.*

Air *de Joconde.*

En tous tems on se servira
Du barbier de Séville ;

Jamais l'âge ne le rendra
Moins leste et moins habile ;
En fait de grâces, de talens :
De gaîté, de finesse,
Il feroit, à quatre-vingts ans,
La barbe à la jeunesse.

Vous ne connoissez qu'une partie de ceux pour qui sont ces couplets, ainsi ils ne vous amuseront guères ; je vous en enverrai d'autres la première fois.

---

LETTRE CCLXVIII.

Dimanche, 9 Mars, 1777.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, il faut que mon goût pour vous soit à toute épreuve, pour en conserver après les aveux que vous me faites ; aimer Crébillon, et nommément *l'Ecumoire ! Les Lettres de la Marquise,* etc. ne sont qu'abominables. Mais je sais bien pourquoi vous les aimez, parce qu'elles s'accordent à l'opinion qu'en général vous avez des femmes. Pour *Marianne* et le *Paysan Parvenu,* je les aime aussi, non que le style en soit bon, mais il est original, et Marivaux, dans une seconde ou troisième classe y est distingué.

A l'égard de J. Jacques, c'est un sophiste, un esprit faux et forcé, son esprit est un instrument discord, il en joue avec beaucoup d'exécution, mais il déchire les oreilles de ceux qui en ont. Buffon est d'une monotonie insupportable (1); il sait bien ce qu'il sait, mais il ne s'occupe que des bêtes; il faut l'être un peu soi-même pour se dévouer à une telle occupation. Vous me trouvez tranchante, mais c'est un tourment pour moi que de parler sans dire ce que je pense. Je vous approuve sur Marmontel et vos autres jugemens.

Je n'aime pas mieux à écrire que vous; il n'y a que vous au monde à qui j'écrive des lettres aussi longues. Les histoires que je ne vous conte point ne vous amuseroient guères, je les retiens mal, et je ne cherche point des louanges en vous disant que je ne sais pas conter. Rayez-moi sur tous les points dans la peinture que Crébillon fait des femmes; c'est un faquin qui n'a jamais vécu qu'avec des espèces.

Voici des vers; ils exigent une petite his-

---

(1) Few people, it is believed, will agree with Mad. du Deffand, in her opinion of the style of the two last mentioned authors.

toire ; M. Schowaloff a donné cette année pour étrenne à Mad. de Luxembourg une boîte avec une miniature qui représentoit une Charité, non la Romaine, mais une femme environnée d'enfans ; ce qui fait allusion à son extrême charité. Elle lui a donné ces jours-ci une sorte de table ce qu'on appelle *souvenir*. Sur l'un des côtés de la couverture est son chiffre en émail, une S. et un C., de l'autre côté sont écrits en émail les vers que voici.

Le souvenir est doux à l'homme heureux et sage,
Qui sut jouir de tout et n'abusa de rien,
Et qui de la faveur fit un si bon usage,
Que même ses rivaux n'en ont dit que du bien.

Vos nouvelles d'Amérique confirment celles qui s'étoient répandues.

Votre Ambassadrice accoucha Vendredi à sept heures du matin, le plus heureusement du monde d'un garçon.

## LETTRE CCLXIX.

Dimanche, 23 Mars, 1777.

Je t'ai comblé d'ennui, je t'en veux accabler.

J'ENTENDS parler de mes lettres, il n'y a point d'occasions dont je n'ai fait usage pour vous écrire ; mais comme il me paroît que je ne vous fatigue pas, je continuerai. C'est une citation de Corneille par où commence celle-ci, j'ai substitué le mot *emui* à ceux de biens (1). Quoique vous m'écriviez souvent, je pourrois vous reprocher votre paresse ; vous me dites que vous êtes presque toujours seul à votre campagne, ne pourriez-vous pas me traduire quelquefois les choses que vous croyez qui me feroient un extrême plaisir ? Si dans ce qui paroît de Milord Chesterfield, il y a plusieurs lettres dans notre langue à Mad. de Monconseil, pourquoi ne me les pas envoyer ? Je demanderai à Milord Stormont le volume

(1) Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

que vous m'indiquez, rien ne me plaît autant que des lettres. On dit qu'il y en a beaucoup dans les Mémoires de Noailles; je n'ai pas encore fini le 1er. volume; j'ai impatience d'apprendre si vous avez reçu les six que le Chevalier Elliot vous porte (2).

Je vous remercie du thé que je recevrai par M. de Poix (3), il arrivera fort à propos, je suis à la fin de ma dernière boîte.

Aimez donc toujours Crébillon, puisque c'est votre folie; je n'ai point ses lettres dont vous êtes si charmé, je les ai lues autrefois, et je me souviens qu'elles m'ont fort déplu. Pour son Tanzaï, son Sopha, ses Egaremens de l'esprit et du cœur, ses Lettres Athéniennes, tout cela m'a paru mauvais; il a voulu contrefaire Marivaux pour le critiquer; et puis il a cherché à imiter Hamilton et il est bien au-dessous de tous les deux; Marivaux avoit du génie, petit et un peu borné; pour Hamilton,

---

(2) The Maréchal Duc de Noailles, author of the Memoirs here mentioned, died at Paris in the year 1766, at the age of 88.—His Memoirs, written by himself in a sort of journal, were published this year (1777) in 6 vols. by the Abbé Millot.

(3) The Prince de Poix, eldest son of the Maréchal de Mouchy.—He was long resident in England, at the beginning of the revolution in France.

son style est charmant et Crébillion lui ressemble comme l'âne au petit chien.

Mad. Martel s'appeloit Mademoiselle Coulon, c'étoit une petite Demoiselle de Dauphiné, dont à son arrivée la beauté fit grand bruit; elle étoit précieuse, affectée, galante, eut beaucoup d'aventures; elle n'étoit pas du ton de la bonne compagnie; M. de Cursay, père de Mad. de Monconseil étoit gentilhomme, frère de Mad. de Pleneuf, laquelle étoit mère de Mad. de Brie; je ne me souviens pas aujourd'hui quel étoit le nom de Mad. de Cursay, elle étoit certainement peu de chose; elle avoit de la beauté, beaucoup d'impudence et d'intrigue; elle avoit été entretenue par un nommé Auguerre, qu'elle ruina, qui se retira à St. Germain, et devint amoureux de la Demare, comédienne, mère de Mad. de Ségur (4) qui le fit subsister, et qu'il épousa. Je prétendois qu'on avoit dans sa cuillère le portrait de Mad. de Cursay et de Mad. de Monconseil, de la première en se regardant dans le

(4) Mad. de Segur was a daughter of the Regent Duke of Orleans, by the actress here mentioned.—She was mother to the Maréchal de Segur.

large, et de la seconde, en la prenant de l'autre sens.

Je ne connois point du tout le Marquis de Noailles et presque point M. de Poix. Je dirai au Maréchal le bien que vous me mandez de son fils, et à Mad. de Poix ce que vous me dites de son mari, à M. de Schowaloff l'usage que vous ferez des vers de Marmontel, car ils sont de cet auteur, dont ainsi que moi vous ne faites pas grand cas.

Venons à votre Amérique. C'est une grande nouvelle que l'élection d'un protecteur (5); il faut que Charles Fox devienne son premier Ministre. Tout accommodement devient-il donc impossible avec la métropole? Je ne sais d'où vient, j'en serois fâchée, puisque cela ne vous fera rien, par rapport à nous.

On disoit ces jours-ci que Voltaire étoit tombé en apoplexie, cela n'est pas vrai, il s'est trouvé mal pour avoir souffert du froid, mais il se porte bien présentement. Nous n'avons plus de correspondance, je n'avois rien à lui dire, ni lui à moi, c'étoit une fatigue que je me suis épargnée.

---

(5) The truly great Washington.

## LETTRE CCLXX.

Lundi, 31 Mars, 1777.

NOTRE courrier n'est arrivé qu'après le départ du vôtre, ainsi je ne reçois qu'aujourd'hui Lundi votre lettre du 23, que j'aurois dû recevoir hier 30. Il n'y a pas grand mal, mais ce qui me fâche et m'inquiète, c'est que vous n'ayez pas encore ma lettre, et les mémoires de Noailles ; cependant nous faisons le calcul Wiart et moi qu'il n'y a rien d'extraordinaire, M. Elliot n'étant parti que le 18 ; il n'est pas étonnant que vous ne les ayez pas reçus le 23. Mais sans connoître cette famille, il vous est facile de savoir leur demeure, et d'envoyer demander la lettre, et les livres dont je les ai chargés.

Je crois que vous serez content de cette lecture, j'entends celle des mémoires, et qu'elle vous fera aimer Louis XIV.; j'ai commencé ce matin le quatrième volume ; le troisième m'a fait grand plaisir, c'est un spectacle dont on voit toute la mécanique des machines, et des décorations, on est dans les coulisses.

Je suis bien de votre avis sur les livres

d'histoire, il n'y a que les lettres et les mémoires que je puisse lire sans ennui ; j'ai commencé M. Gibbon dont nous n'avons encore que le premier volume, mais je l'ai laissé là ; tout excellent qu'il peut être, il m'ennuie. Je trouve la comparaison de la succession des Empereurs aux douze mois de l'année, fort bonne et très-plaisante ; je crois que vous vous portez fort bien, vous avez de la gaîté, conservez-la ; si vous pouviez m'en envoyer ainsi que du thé vous me feriez plaisir. Je fais le projet de quelques changemens dans ma vie, je veux m'arranger à souper tous les jours chez moi ; c'est-à-dire à n'en plus chercher ailleurs, je crois que je pourrai en soutenir la dépense ; je courrai souvent le risque du tête à tête avec la Sanadona, cela ne sera pas divertissant, mais je m'y accoutumerai. Votre jugement sur les petits vers me paroît fort bon, je trouve que c'est Jean qui danse mieux que Pierre, et Pierre mieux que Jean. Il y a une épître du Prince de Ligne à Voltaire, je l'ai faite copier pour vous, mais il me semble qu'elle ne vaut pas la peine de vous être envoyée, il n'y a qu'un trait qui me plaît, il dit que l'Aigle régnoit anciennement à Rome, et qu'actuellement c'est une Oie.

Le grand-papa, la grand'maman, sont partis cette nuit, je n'y ai pas grand regret. Le grand Abbé est resté ainsi que Mad. de Grammont; leur départ ne sera qu'à la fin de Mai ou au commencement de Juin; quand ils partiront, je leur dirai bon voyage; rien ne me plaît assez aujourd'hui pour y avoir regret. Il n'est pas besoin de vous dire les exceptions. De tous les départs présens, celui qui est le plus singulier et le plus étonnant, c'est celui de M. de la Fayette (1) que vous avez pu voir le

---

(1) The Marquis de la Fayette, was the chief of a noble family originally from the province of Auvergne. He was married to a daughter of the Duc d'Ayen's, eldest son of the Maréchal Duc de Noailles.—Young, rich, and enjoying every luxury of life at Paris, his conduct in abandoning them all in pursuit of military knowledge and military fame in America, and his taking so decided a step without asking a permission from the Courrt, which he would certainly not have obtained, made a great sensation in France at the time, and was generally and enthusiastically admired.

At the beginning of the revolution in his own country, he was placed, by the unanimous voice of his fellow citizens, at the head of the newly raised national guards, and all parties agree in extolling the discipline and good order he introduced and maintained in this numerous and unmilitary body. The principal disorders and crimes which dishonoured the militia and populace of Paris, did not take place till after the appointment, and departure of la Fayette to command, at Metz, the army destined to oppose the Emperor Leopold.—After the dreadful and

jour que vous avez dîné chez notre Ambassadeur; il n'a pas vingt ans, il est parti ces jours-ci pour l'Amérique, il emmène avec lui huit ou dix de ses amis, il n'avoit confié son projet qu'au Vicomte de Noailles (2), sous le plus grand secret; il a acheté un vaisseau, l'a équipé, et s'est embarqué à Bordeaux. Sitôt

---

disgraceful scenes of the 20th June and the 10th of August, 1792, when the enraged populace twice penetrated into the palace of the Thuilleries, and basely insulted their defenceless King and his family, la Fayette's conduct in suddenly returning to Paris, accompanied only by his aid-de-camps, instead of marching thither at the head of his army, was reprobated by all the court party; although subsequent events afford sufficient reason to believe, that his army would not have followed him. Such indeed, did he find its disposition on his return to it, so incapable of any thing but the perpetration of crimes, and the support of outrage, and himself so mistrusted, and so obnoxious to the jacobinical agitators of the day, that he preferred abandoning his command, and his country, to abuse the one, and desolating the other. On what plea, the Emperor Francis, to the head-quarters of whose army he immediately repaired from his own, accompanied by eight or ten military officers of distinguished character; on what plea, under the above mentioned circumstances, M. de la Fayette and his companions, could be considered by the Emperor as prisoners of war, and closely confined, first at Namur, and then in the castle of Olmutz, remains yet to be explained among the many instances of infatuation and false policy, which have marked the conduct of almost all the princes of Europe in this disastrous age.

At the peace of Luneville, M. de la Fayette was at last liberated from his prison, and has since lived in retirement at Paris.

(2) His brother-in-law.

que ses parens en ont eu la nouvelle, ils ont fait courir après lui pour l'arrêter et le ramener, mais on est arrivé trop tard, il y avoit trois heures qu'il étoit embarqué ; il a, dit-on, fait son traité avec un nommé Hill, qui demeure avec Franklin ; il aura le titre ou grade de Général Major, sûreté de pouvoir revenir en France en cas que nous ayons la guerre avec qui que ce soit, ou que quelque affaire domestique exige son retour. C'est une folie sans doute, mais qui ne le déshonore point, et qui au contraire marque du courage et du désir de la gloire ; on le loue plus qu'on ne le blâme, mais sa femme, qu'il laisse grosse de quatre mois, son beau-pere, sa belle-mère et toute sa famille en sont fort affligés.

Tous les récits que l'on fait ici de votre Amérique se contredisent, j'attends le résultat pour me déterminer à croire.

Votre Ambassadeur n'a point les livres de Milord Chesterfield, vous devriez bien me les envoyer par M. de Richmond, et me marquer ce qui vaut la peine d'être traduit, j'ai des traducteurs dont je peux disposer.

Mercredi, 2 Avril.

Il ne s'est passé rien de nouveau hier ni avant-hier.

Je viens de relire votre lettre, vous la finissez par me dire que je ne suis pas tenue à y répondre. Vraiment je le crois bien, cela me seroit impossible, elle est d'une solidité et profondeur de raisonnement dont ma tête n'a jamais été capable dans la force de l'âge, et pour aujourd'hui toute application m'est impossible. Vous avez en vérité beaucoup d'esprit et de goût; cependant ce dernier s'égare quelquefois, témoin du jugement que vous portez des lettres de Crébillon; j'ai voulu les relire croyant que je m'étois trompée; oh! non, je persiste à les trouver insupportables; c'est un petit esprit que cette Marquise, qui se donne des airs, qui fait la jolie femme, qui n'a ni sentiment ni passion, et de la tournure des dames de Beauharnois (3) et de toutes nos prétendues spirituelles qui n'ont pas le sens commun, j'aimerois cent fois mieux être comparée aux héroïnes de Scuderi qu'aux bégueules de Crébillon.

---

(3) Mad. de Beauharnois, to whom she alludes, was the daughter of a M. Mouchard, a receiver general of the finances.—She was very intimate with Dorat, the poet, whose verses it was well known she passed for her own.—After his death, no more verses of her's appeared, and the wits of Paris said, that upon Dorat's death, "*Beauharnois en avoit perdu l'esprit.*"—She was aunt to the Vicomte de Beauharnois, the first husband of the Empress Josephine.

Cette lettre n'arrivera pas assez à tems, pour que vous puissiez m'envoyer par M. de Richmond les livres de Chesterfield.

Je serai bien étonnée si les mémoires de Noailles ne vous font pas plaisir, il m'en font un extrême, ils me rappellent tous les faits dont j'ai entendu parler dans ma jeunesse, qui sont très-conformes à ce qu'on disoit alors; je n'en suis qu'au quatrième volume; cette lecture a un inconvénient pour moi, mon Invalide (4) commence à me lire entre six et sept heures, elle m'empêche de me rendormir; j'ai bien de l'impatience d'apprendre ce que vous en penserez.

Je suis bien fâchée d'être aussi bête, je voudrois avoir la capacité de vous répondre, mais c'est au-dessus de mes forces; je sens et je comprends encore, mais je ne puis plus m'exprimer. Ah! il n'est que trop vrai que je suis extrêmement baissée; on peut me dire que je ne suis pas tombée de bien haut; peut-être ne s'aperçoit-t-on pas de ma chute, mais je la sens, je ne m'en afflige point, je suis peut-

(4) Mad. du Deffand had an old soldier from the Hospital *des Invalides* at Paris, who came and read aloud to her every morning before her servants were up.

être encore assez bonne pour tout ce qui m'environne, mais je ne le serois pas pour vous.

---

LETTRE CCLXXI.

Dimanche, 13 Avril, 1777.

WIART est dans son lit, avec un rhumatisme dans les reins et une grosse migraine. Il est trois heures, je reçois votre lettre du 8, je ne suis point encore levée, je ne vous répondrai que très-succinctement.

J'aime à la folie les deux, trois et quatrième volumes des mémoires de Noailles, mais le premier et surtout le cinquième et la moitié du sixième, qui est où j'en suis, m'ont fort ennuyée. Mais c'est que je hais les récits de guerre à la mort; ce ne sont que de vieilles gazettes. Ce maréchal qui donnoit tant de beaux conseils étoit un fou. Il me prend envie de vous dire une chanson de feu Mad. la Duchesse du Maine, sur lui et sur Law (1). La voici.

Votre Law est un filou,
Disoit au Régent, Noailles,

---

(1) The author of the famous *Systême du Mississipi.*

Et l'autre par représailles ;
Votre Duc n'est qu'un fou,
C'est ainsi qu'à toute outrance,
Ils se font la guerre entr'eux ;
Mais le malheur de la France,
C'est qu'ils disent vrai tous deux.

Je n'affiche point la retraite ; je hais le grand monde parce que j'y suis déplacée, mais je crains encore plus la solitude. J'aime la société, elle m'est nécessaire, et je me crois toujours à la veille d'en manquer. J'ai perdu mes anciens amis, je n'ai même presque plus d'anciennes connoissances ; je ne forme pas de vraies liaisons. Quand je dis que je veux prendre le parti de souper toujours chez moi, c'est que je crois que j'y serai forcée. Il y a quelques maisons ouvertes où je peux aller quand je veux ; comme l'hôtel de Choiseul pendant trois ou quatre mois, chez Mad. de Luxembourg depuis le mois de Janvier jusqu'à Pâques, et chez les la Reynière toujours. Je vais quelquefois chez ces derniers, mais très-rarement, et chez les autres jamais. Je ne suis point priée ailleurs, et si je ne donnois pas à souper, je ne verrois personne. Enfin n'ayez pas peur, je ne prêtends point à être philosophe : je ne connois que deux maux dans le

monde, les douleurs pour le corps, et l'ennui pour l'âme. Je n'ai de passion d'aucune sorte; presque plus de goût pour rien, nuls talens nulle curiosité, presqu'aucune lecture ne me plaît ni ne m'intéresse. Je ne puis jouer ni travailler; que faut-il donc que je fasse? tâcher de me dissiper, entendre des riens, en dire, et penser que tout cela ne durera plus guères. Personne ne m'aime, je ne m'en plains pas, je suis trop juste pour cela.

Je serai fort aise de voir M. de Richmond, du moins je le crois.

---

LETTRE CCLXXII.

Mercredi, 16 Avril,
à six heures du matin.

Depuis ma dernière lettre, Wiart garde le lit. Je viens de me faire relire la vôtre du 8. Je me reproche d'y avoir répondu d'une manière si succinte, et de ne vous avoir point satisfait sur ce que vous me demandiez. Un peu d'humeur, dont je m'interdis de faire connoître la cause; le changement de secrétaire, tout cela m'a coupé la parole, et m'a fait écrire une courte et sotte petite lettre, en ré-

ponse à une des plus agréables, des plus sensées, qu'il y ait jamais eu.

Je ne suis pas d'accord de tous les jugemens que vous portez. Le feu Maréchal (*de Noailles*) étoit un fou, même au sens le plus littéral. Il y a des extravagances de lui, qui en auroient conduit d'autres aux Petites Maisons. Le cinquième et le sixième volumes, où j'en suis, m'ont infiniment ennuyée; vous avez toute raison sur les écrits que Louis XIV lui confia en mourant; ils changent beaucoup la disposition où on étoit pour lui sur sa correspondance avec le Roi et la Reine d'Espagne. Cette petite Reine étoit charmante. Je fais peu de cas de Mad. des Ursins. Je ne vois en elle qu'une femme du grand monde, qui n'aimoit que la représentation et le mouvement, ne se plaisoit que sur le théâtre, n'étoit ni bonne ni méchante, ni fausse ni vraie, et dont toute la conduite étoit un rôle qu'elle jouoit assez bien. Pour Mad. de Maintenon, je trouve que le portrait qu'en fait l'auteur est extrêmement juste. Elle n'étoit point aimable parce qu'elle étoit triste et indifférente; sa dévotion avoit nui à son esprit et gâté son discernement; elle s'étoit laissé conduire par les circonstances. Elle n'étoit point hypocrite, sa

dévotion étoit petite et minutieuse. Elle avoit le malheur d'être sujette à l'ennui ; mais à tout prendre c'étoit une femme qui avoit naturellement l'esprit très-philosophique, et très éloigné, à ce qu'il me semble, de fausseté et de manége.

Mais n'avez-vous pas été bien fâché de ce que l'intérêt de ces mémoires est coupé tout net, à la mort de la Reine d'Espagne? qu'il n'est plus question de rien; pas un mot des disgrâces de Mad. des Ursins, du Cardinal Alberoni, de l'arrivée de la Farnese, de son gouvernement, etc. etc. Que dites-vous des Lettres de M. le Duc de Bourgogne? de celles du feu Roi, et d'une de M. le Dauphin, qui répond parfaitement à l'idée que j'avois de son esprit? Si je causois avec vous, j'aurois bien d'autres remarques à faire, mais en voilà assez et peut-être trop pour une lettre.

J'en reçus une hier de votre cousin (*M. Conway*), remplie de bontés et d'amitiés ; s'il étoit vrai qu'il m'aime, il sauroit bien quelles preuves m'en donner (1). Le Duc de Rich-

---

(1) She means in persuading Mr. Walpole to make another visit to France.

mond s'annonce pour le 20. L'Empereur (2) arrive aujourd'hui ou demain. On murmure certains bruits qui me font plaisir, de conventions, de désarmement; mais ce n'est peut-être que du bruit.

Adieu. Je vais dormir.

A cinq heures après midi.

Je reçois dans le moment une lettre de Versailles de M. de Beauvau; voici ce qu'il me mande.

La nouvelle d'un arrangement pacifique avec l'Angleterre se confirme tous les jours.

---

LETTRE CCLXXIII.

Paris, Dimanche, 20 Avril, 1777.

J'ai achevé ce matin les mémoires de Noailles; j'avois interrompu cette lecture à la moitié du sixième volume, pour lire des *pauvretés* (c'est le nom que méritent toutes nos nouveantés). Je ne suis point mécontente de la fin de ce sixième tome, tout au contraire. Je ne vous

---

(2) The Emperor of Germany, Joseph II.

blâme pas de la grande opinion que vous avez conçue du Maréchal, il n'est pas le seul qui gagne à être raconté et qui perde beaucoup à être pratiqué. Je crois que Fénélon n'étoit point hypocrite, qu'il a été de bonne foi martyr de ses systèmes, lesquels cependant il n'avoit point soutenus contre l'autorité du Pape; c'étoit ce qu'on appelle aujourd'hui un esprit *exalté*. Ce mot est devenu à la mode, pour exprimer l'enthousiasme. Je crois que si Fénélon n'avoit pas pris le parti de la dévotion, il auroit été très-romanesque. Je n'aime point son genre. Je connois peu Bossuet, je crois qu'il n'étoit pas fou, mais qu'il étoit dur, vain, ambitieux bien plus que dévot. De son temps on n'étoit point esprit fort, il n'y a que M. de la Rochefoucault qu'on puisse soupçonner de l'avoir été.

Vous ne voulez donc rien traduire pour moi; à la bonne heure, je ne vous en parlerai plus.

On a ratrappé M. de la Fayette à St. Sebastien, on ne l'a point ramené à Paris, on l'a conduit ou envoyé à Toulon, atte dre le Duc d'Ayen son beau-père qui va avec M. et Mad. de Tessé (1) faire le voyage d'Italie.

---

(1) Madame de Tessé was the daughter of the Maré-

L'Empereur arriva avant-hier entre cinq et six heures du soir; il descendit chez son Ambassadeur (2) qui étoit au lit pour une espèce de coup de sang causé par des hémoroïdes, ce qui le mettra hors d'état de suivre son maître; il logera chez lui. Il fut hier matin à Versailles; il visita tous les Princes et tous les Ministres, il est d'une familiarité dont on est charmé. Son intention étoit de loger chez le baigneur, on l'a fait consentir de coucher au château, le Maréchal de Duras (3) lui a prêté son appartement. On dit qu'il ne recevra personne chez lui, mais qu'il ira visiter tout le monde, sous le nom de Comte de Falkenstein; je vous dirai tout ce que j'en apprendrai, parce que vous aimez les détaîls.

La reconciliation de la Maréchale (*de Luxembourg*) et de la Duchesse (*de Valière*), s'est bornée aux repas de noce (4) dont on ne pou-

---

chal de Noailles, sister to the Duc d'Ayen, and, consequently, aunt to Mad. de la Fayette.

(2) Le Comte de Mercy d'Argenteau.

(3) One of the first Gentlemen of the Bed-chamber to the King, of whom there were four, who, in turn, waited quarterly.

(4) The marriage of her grand daughter Mademoiselle de Chatillon, the daughter of the Duchesse de Chatillon, with the only son of the Duc d'Uzès, who, upon this occasion, received the title of Duc de Crussol.

voit pas se dispenser de la prier, à cause du degré de parenté. Je ferai vos complimens à Mad. de la Vallière; je croyois vous avoir mandé qu'on ne soupoit plus chez elle, sa porte est toujours fermée à dix heures. Pour Mad. de Chatillon, je ne lui dirai rien, je ne la vois point depuis la grande liaison qu'elle avoit avec la l'Espinasse.

Je serai fort aise de faire connoissance avec M. Gibbon, mais je serai pour lui une piètre compagnie; les Necker sont bien mieux son fait; vous ne voulez pas croire que je baisse beaucoup, cela est pourtant bien vrai, mon âge n'en est pas la seule cause.

Je revois depuis peu plus souvent Mad. de Jonsac, je passerai la soirée aujourd'hui avec elle ; j'ai du goût pour elle, j'aimerois à vivre avec elle, mais nos liaisons et nos allures sont très-différentes ; depuis que j'ai perdu mes amis, il est devenu presque impossible que j'en fasse d'autres; il faut que je me contente d'avoir des connoissances que je n'entretiens et ne conserve que par les deux soupers que je donne dans la semaine ; je me résous à passer les soirées des autres jours tête-à-tête avec la Sanadona, ce qui n'est, je vous assure, pas divertissant. Je ne fais point de projet de re-

traite. J'ai trouvé l'autre jour un trait dans une comédie qui m'a plu. Un homme fatigué du monde, triste, mécontent, dit qu'il veut se retirer dans sa campagne pour y trouver la tranquillité et la paix. *Il faut l'y porter* (lui répond-t-on) *si vous voulez l'y trouver.* Rien n'est si pénible à supporter que le vide de l'âme, ainsi je conclus que la retraite (qui ne peut que l'augmenter) est de tous les états celui qui me conviendroit le moins; je ne compte faire aucun changement à la vie que je mène; il n'y en a pas de plus oisive, de plus dénuée de tout genre d'occupations et d'intérêts.

Si vous voyez votre cousin (*Mr. Conway*) dites-lui que sa lettre m'a fait un plaisir extrême et que j'y répondrai incessamment.

---

LETTRE CCLXXIV.

Dimanche, 11 Mai, 1777.

Vous aurez vu le Baron de Castille (1) quand vous recevrez cette lettre. Il me semble que

---

(1) In a letter of the 6th of May, which does not appear, she says, speaking of this person, " Voilà le Baron " de Castille que je vous présente, vous l'avez vu en der-

je n'ai rien à vous mander qui puisse vous intéresser. Vous ne vous souciez guères du procès de M. de Richelieu (2); on dit qu'il l'a gagné. Comme je n'entends pas les affaires, je croirois, en lisant son arrêt, que lui, et sa partie l'ont tous les deux perdu; quand il sera imprimé je vous l'enverrai si vous voulez.

L'Empereur continue à se faire admirer, il fut hier à l'academie des sciences, on l'y attendoit depuis douze ou quinze jours, tout étoit préparé pour faire devant lui des expériences de chimie, il y resta une demi-heure, on ne lui fit aucun compliment, il ne voulut aucune place de distinction; il y a toute apparence qu'il n'ira à aucune autre académie. Il n'y a point de jour qu'il n'emploie à visiter tous les établissemens, les manufactures, etc. Il couche chez son Ambassadeur M. de Mercy; il se lève à huit heures, fait tous ses tours

---

" nier lieu sous ce nom chez Mad. de la Vallière, et
" plus anciennement sous celui d'Argenvillier. Il va
" voir M. et Mad. de Masseran, vous en serez quitte avec
" lui pour quelques politesses, et vous me ferez plaisir de
" lui dire que je vous le recommande, et que vous savez
" que je l'aime beaucoup. En voilà assez, n'en parlons
" plus."

(2) With Mad. la Présidente de St. Vincent, for some account of this law-suit. See Note 6 to Letter 212.

jusqu'à deux heures qu'il rentre à l'hôtel de Treville où loge toute sa suite ; il y dîne avec MM. Colloredo, Cobentzel, Belgiocoso, ne reçoit qui que ce soit, puis il sort avec eux, ou sans eux, va quelquefois aux spectacles, voir des maisons autour de Paris, il observe tout, ne critique rien ; je crois qu'il est surpris de l'extrême magnificence de notre cour, mais qu'il n'en est point jaloux. Les beaux esprits doivent être bien étonnés du peu d'empressement qu'il a pour eux, aussi ne paroît-il ni vers, ni prose à sa louange. On lui donne Mardi une fête à Trianon, et Jeudi à Choisy. Il verra Dimanche prochain la cérémonie de l'ordre du St. Esprit ; on croit qu'il partira le lendemain.

Venons à M. de Richmond. Je crains que sa santé ne soit pas bonne, il est d'une singulière tristesse ; il soupera chez moi ce soir avec Mad. de *Cambise* ; vous en a-t-il parlé ? Il fut l'autre jour à Sève pour la commission que vous lui avez donnée ; il m'a dit vous en avoir écrit.

Si M. Gibbon est parti Dimanche dernier, il doit être arrivé, et en ce cas je souperai demain avec lui chez les Necker. J'ai grand

besoin de troupes auxiliaires, car tous mes compatriotes se dispersent.

---

LETTRE CCLXXV.

Dimanche, 18 Mai, 1777.

Vous êtes bien malheureux par vos parens; je me plaignois de n'en point avoir, j'avois tort.

Qu'est-ce que c'est que cette Milady Walpole à qui la vieille Duchesse de Devonshire laisse cinq mille pièces (1)? je n'en ai jamais entendu parler.

Je suis fort contente de M. Gibbon; depuis huit jours qu'il est arrivé je l'ai vu presque tous les jours, il a la conversation facile, parle très-bien François; j'espère qu'il me sera de grande ressource; le grand-papa a beaucoup de curiosité de le voir, il a lu ce qu'on a traduit de son histoire, il en est charmé, il doit venir demain chez moi; j'ai pris mes mesures pour qu'il y trouve M. Gibbon.

---

(1) Lady Dorothy Cavendish, her daughter, wife of the second Lord Walpole of Wolterton, and mother to the present Earl of Orford.

On ne parle ici que de l'Empereur. Le hasard me l'a fait voir, je soupai Lundi passé chez les Necker ; j'y arrivai à neuf heures et demie, l'Empereur y étoit depuis sept heures un quart, il avoit été avec M. Necker environ deux heures, après lequel tems il passa chez Mad. Necker qui avoit chez elle MM. Gibbon, l'Abbé de Boismont (2), Marmontel, le Roi de l'Académie des Sciences, notre ami Schowaloff. Quand j'entrai dans la chambre, il vint au-devant de moi, et dit à M. Necker, présentez-moi ; je fis une profonde révérence, on me conduisit à mon fauteuil ; l'Empereur voulant me parler et ne sachant que me dire, et me voyant un sac à nœuds, me dit : Vous faites des nœuds.—Je ne puis faire autre chose.—Cela n'empêche pas de penser.—Non, et surtout aujourd'hui que vous donnez tant à penser.—Il resta jusqu'à dix heures un quart ; il sait très-bien notre langue, il parle facilement et bien ; il est d'une simplicité charmante ; il est surpris qu'on s'en étonne ; il dit que l'état naturel n'est pas d'être Roi, mais d'être homme. Il n'y a rien qu'il ne veuille voir et connoître ; il aura tout

---

(1) A man of letters, whose pulpit eloquence displeased, from the affectation of his style.

vu et connu, excepté la société pour laquelle le tems lui manque, ayant partagé celui qu'il doit passer ici en deux emplois, de curieux et de courtisan ; il avoit été le Jeudi précédent à l'académie des sciences, je crois vous en avoir rendu compte. Il fut avant-hier, Vendredi, à l'Académie des Belles Lettres, et hier à l'Académie Françoise ; il n'a point voulu faire de jaloux. On ignore le jour de son départ ; je crois que ce sera bientôt. Ses succès ici ont été fort grands ; mais comme il n'a distingué personne, ceux qui prétendent à l'être commencent à foiblir sur ses louanges. Il a voulu voir M. Turgot, et dans cette intention il a été chez Mad. la Duchesse d'Enville, et ensuite chez Mad. Blondel (3), sous le prétexte que M. Blondel avoit été Ministre Plémpotentiaire à Vienne, et qu'il a été chez tous ceux qui y ont été. Il a beaucoup causé avec M. Turgot qu'il savoit devoir trouver chez ces deux Dames. Vraisemblablement la raison qu'il avoit pour

---

(3) Mad. Blondel was sister to Mr. Francés, who had been Secretary of Embassy from France to England, at the time of the Peace of Paris. Mad. Blondel was a person much admired and esteemed, from the united good qualities both of her head and heart.

vouloir le voir, c'est que ses systèmes d'administration sont suivis à Florence.

Dans sa conversation avec M. Necker, il avoit avec lui les personnes de sa suite, MM. de Mercy, de Colloredo, de Cobentzel, de Belgiocoso. Il n'a reçu dans les trois académies aucun compliment, il a resté dans chacune une demi-heure. Depuis l'opéra qu'on lui a donné à Versailles, la Reine lui a donné des comédies à Trianon et à Choisy; mais un hasard heureux, qu'il faut que je vous raconte, c'est que l'autre jour, étant allé à la comédie Françoise où l'on jouoit Œdipe et où il arriva au second acte; au quatrième dans la scène de Jocaste et d'Œdipe, Jocaste dit, en parlant de Laïus:

Ce Roi plus grand que sa fortune,
Dédaignoit comme vous une pompe importune,
On ne voyoit jamais marcher devant son char,
D'un battaillon nombreux le fastueux rempart;
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il étoit sans crainte, il marchoit sans défense;
Par l'amour de son peuple il se croyoit gardé.

Le parterre, les loges, tout battit des mains. En voilà, je crois, assez sur l'empereur.

Parlons de M. de Richmond. Je le vois souvent, il ne se porte point bien, il est extrêmement occupé, je lui donnerai à lire votre lettre. En voilà je pense assez pour aujourd'hui, j'ai fait un effort pour vous que je ne ferois assurément pour personne.

---

LETTRE CCLXXVI.

Mardi, 27 Mai, 1777.

Je commence cette lettre dans intention de ne la finir que Dimanche. Mes insomnies sont insupportables ; mes meilleures nuits sont de deux ou trois heures de sommeil, et comme j'en passe treize ou quatorze dans le lit, ce tems est cruellement long pour qui ne peut ni lire ni écrire ; j'épuise mon Invalide ; je prends toutes les sortes de lectures en aversion, je me creuse la tête à réfléchir, je m'examine, je m'épluche et je suis, avec plus de raison que vous, très-peu contente de moi, et j'ai plus de peine en vérité à me supporter que je n'en ai à supporter les autres ; ma situation ne me met pas dans le cas de faire de belles actions, où il

puisse entrer de la vanité; mon amour-propre a d'autres objets; vous le qualifieriez de jalousie et je crois que vous auriez tort. Il est vrai que je suis blessée des manques d'égards, des préférences qui me semblent injustes. Ce n'est pas que je m'estime, ni que je fasse aucun cas de moi; mais j'en fais encore moins de tous les sots que je rencontre; mais tout cela ne seroit rien, si je n'avois pas en moi un fond d'ennui que rien ne peut vaincre, et qui me met au-dessous du rien.

Je suis très-persuadée que vous n'avez nuls reproches à vous faire sur les motifs de votre conduite, tant avec votre neveu qu'avec tout autre. Dites-moi, je vous prie, laquelle de toutes les passions vous paroît la moins dangereuse, c'est-à-dire la moins contraire aux vertus? Est-ce l'amour, l'ambition, ou l'avarice? Ne les supposez pas dans un degré excessif. Quand vous m'aurez dit votre opinion, je vous dirai la mienne.

Je ne vous ai point répondu sur M. Gibbon, j'ai tort; je lui crois beaucoup d'esprit, sa conversation est facile, et *forte de choses*, comme disoit Fontenelle; il me plaît beaucoup, d'autant plus qu'il ne m'enbarrasse pas. Je me flatte qu'il est content de moi, c'est-à-dire qu'il

me sait gré de la satisfaction que je lui marque de causer avec lui ; je ne m'enbarrasse nullement de ce qu'il pense de mon esprit, il me suffit qu'il ne me trouve pas le ridicule d'y prétendre.

En voilà assez pour aujourd'hui ; demain je vous parlerai de l'Empereur.

Mercredi 28.

Je vous promis hier de vous parler de l'Empereur, je vous tiendrai parole ; mais il faut au paravant que je vous parle de mon petit chien. Je l'aime à la folie, il a pour moi une tendresse qui lui a aquis mon cœur et fait que je lui pardonne tous ses défauts, quoiqu'ils soient très-grands ; il aboie, il mord, il a innombrablement d'ennemis ; la liste de ses morsures et des manchettes déchirées est très-longue ; mais c'est qu'il ne veut pas qu'on m'approche ; je le bats, mais il ne se corrige point ; il a quelques amis, un certain Chevalier de Beauteville(2), les Ambassadeurs de Naples et d'Espagne, Mad. de Luxembourg, voilà à peu près tout, et voilà

(2) Brother to the Marquis de Beauteville and to the Bishop of Alais. He had been long Ambassador from France to the Swiss Cantons.

aussi tout ce que je vous en dirai. Venons à l'Empereur. Il a été partout, il a voulu voir *le passé, le présent et l'avenir*: on ne pénètre point l'époque qu'il préfère. On croit qu'il partira Vendredi ou Samedi ; il visitera nos provinces, il veut voir les bords de la Loire, ce qui le conduira très-près de Chanteloup; il a promis d'y rendre visite. Son séjour ici a été le double de ce qu'il avoit projeté. On s'est peut-être trop accoutumé à le voir; les impressions qu'il a faites se sont usées; la simplicité plaît, mais à la longue paroît peu piquante (3). Je crois que ses voyages lui seront fort utiles, il écrit tous les soirs tout ce qu'il a vu, entendu et retenu; sa tête sera remplie de beaucoup de connoissances, il en peut résulter des idées. Enfin il y a toute apparence qu'il sera un très-bon Souverain, et qu'il ressemblera plus à votre Henri VII, à notre Charles-Cinq, qu'à Frédéric II. Ce pronostic est fort hasardé.

Connoissez-vous les élémens de l'histoire

---

(3) A French head only could have generated this idea. Simplicity strikes none but superior minds, who, when once aware of its charms, and its effect, can never condescend to be satisfied without it.

d'Angleterre, par l'Abbé Millot (4) ? j'aime beaucoup sa manière d'écrire. Savez-vous ce que je lis présentement ? La Bible. Si vous l'avez oubliée, relisez-la.

Jeudi 29.

Je vous plains de l'ennui de cette lettre, je serois tentée de la jeter au feu ; c'est n'avoir songé qu'à tuer le tems. Allons, je veux me persuader que je suis avec vous, je vous conterai un petit fait de l'Empereur qui m'a fort amusée ; le voici.

Dans un de ses voyages, je ne sais dans quel tems, ni dans quel lieu, il rencontra sur le grand chemin une chaise de poste versée, et celui à qui elle appartenoit fort embarrassé ; il s'arrêta, et lui offrit une place dans sa voiture ; l'homme l'accepta ; ne se connoissant ni l'un ni l'autre, l'Empereur l'interrogea, lui demanda d'où il venoit, où il alloit ; il se trouva qu'ils faisoient la même route. L'homme à la chaise lui dit qu'il lui donnoit à deviner ce qu'il avoit mangé à son dîner. Une fricassée de poulets,

---

(4) The same who was the Editor of the *Mémoires de Noailles.*

dit l'Empereur.—Non.—Un gigot.—Non.—Une omelette.—Non.—Enfin l'Empereur rencontra juste; vous l'avez dit, en lui tapant sur la cuisse. Nous ne nous connoissons point, dit l'Empereur; je veux vous donner à deviner à mon tour. Qui suis-je?—Peut-être un militaire.—Cela peut-être, mais on est encore autre chose.—Vous êtes trop jeune pour être Officier Général, vous êtes Colonel.—Non.—Major.—Non.—Commandant.—Non.—Seriez-vous Gouverneur?—Non.—Qui êtes-vous? êtes-vous donc Empereur?—Vous l'avez dit, en lui tapant sur la cuisse. Ce pauvre homme resta confondu, s'humilia, voulut descendre. Non, non, lui dit l'Empereur, je savois qui j'étois quand je vous ai pris, j'ignorois qui vous étiez, il n'y a rien de changé, continuons notre route.

On nous dit hier qne la Géoffrin lui avoit écrit qu'elle mourroit de douleur, si elle ne le voyoit pas; il a eu la complaisance d'y aller; il part, dit-on, après demain.

LETTRE CCLXXVII.

Paris, Dimanche, 8 Juin, 1777.

Je me suis bien repentie de vous avoir parlé de fièvre (1), elle n'a eu nulle suite. Je me conduis très-bien présentement, j'observe un grand régime, il m'est devenu très-nécessaire; M. de Richmond vous dira que je me porte bien. Il est réellement le meilleur homme du monde, je me flatte d'être fort bien avec lui. Je ne sais si son affaire réussira (2), il s'en flatte. Moi je crains qu'on ne l'amuse.

Je m'accommode de plus en plus de M. Gibbon, c'est véritablement un homme d'esprit, tons les tons lui sont faciles, il est aussi François ici que MM. de Choiseul, de Beauvau, etc. Je me flatte qu'il est content de moi, nous soupons presque tout les jours ensemble, le plus souvent chez moi; ce soir ce sera chez Mad. de Mirepoix; je voudrois qu'il

(1) In a letter which does not appear.

(2) He having his *Duché Pairie d'Aubigni* registered by the Parliament of Paris, and the other sovereign Courts of Justice, as all the other *Duché Pairies* were.

vous écrivît et qu'il vous dît naturellement comme il me juge et que vous me le fissiez savoir.

J'ai appris que j'avois eu plus de succès auprès de l'Empereur que je n'avois pensé ; il a dit à Mad du Châtelet, étant à Choisy, qu'il ne se souvenoit plus du nom d'une femme qu'il avoit vue chez M. Necker, qu'il avoit trouvée de bonne conversation et qui avoit beaucoup de vivacité ; c'est Mad. de Luxembourg qui me l'a écrit, à qui Mad. du Châtelet l'a dit, elles sont toutes les deux à Chanteloup ; M. le Comte d'Artois a dû y arriver hier, il y séjourne aujourd'hui, il sera demain à Versailles ; il y auroit beaucoup de récits à faire de tous les amusemens que mes parens lui préparoient, ils auront trente-cinq ou quarante personnes tant de la suite du Prince que de leur compagnie ; je serois bien fâchée d'être là. Tous les jours j'augmente de paresse et c'est dans l'ordre.

Je crois que ma lettre qui a précédé celle-ci et qui a été l'ouvrage des sept jours, vous aura bien ennuyé, je me laisse aller toujours à la disposition présente, je ne pense pas assez à l'effet qu'elle produira, c'est la conduite que j'ai toujours tenue avec vous et qui m'a si

souvent et si extrêmement mal réussi; je ne sais pas assez me contraindre et jamais me contrefaire, cela ne vous a pas empêché de m'accuser d'affectation; ce que je n'ai jamais eu avec vous ainsi qu'avec tout autre.

---

LETTRE CCLXXVIII.

Paris, Dimanche, 22 Juin, 1777.

La poste ne m'apporte rien aujourd'hui; vous ne voulez pas que j'en sois fâchée, je ne le suis pas, mais je ne puis m'empêcher de craindre que cette maudite goutte ne soit la cause de cette irrégularité.

M. de Richmond eut de vos nouvelles Mardi dernier, il m'a même lu de sa lettre l'article qui me regardoit; il est plein d'intérêt et de compassion; je connois la bonté de votre cœur, ainsi il ne m'a point surpris, mais il m'a fait prendre la résolution de ne me plus jamais plaindre. Je sais par expérience que la compassion est un sentiment qui attriste l'âme, et qu'on doit éviter de le faire éprouver à ses amis; nous avons des comédies pour lesquelles j'ai beaucoup de répugnance, où l'on représente des personnages qui sont dans l'humilia-

tion, dans l'abandon des pères déguenillés; on est touché de leurs malheurs, on en est affligé, mais cependant sans en être attendri, on n'aime point à les voir, on souhaite qu'ils disparoissent.

M. de Presle me doit donner pour vous deux Catalogues *in*-12 fort épais, j'y joindrai ce que j'aurai de feuilles de la Bibliothèque des Romans; le Duc m'a dit qu'il vous les feroit tenir. Les attentions qu'il a pour moi ne me laissent pas douter du désir qu'il a de vous plaire; je vais vous rapporter les soins qu'il me rend, il ne m'en sont que plus agréables.

Mad. de Luxembourg est revenue Mercredi de Chanteloup. J'ai reçu aujourd'hui une grande lettre de Mad. de Grammont très-familière, pleine de narration, enfin telle que vous les aimez.

L'empereur n'a point été à Chanteloup quoiqu'il ait été à Tours, de Tours coucher à Poitiers, abandonnant le projet de remonter la Loire, et en conséquence le projet d'aller à Chanteloup. L'Idole et sa belle-fille en arrivent aujourd'hui. Je ne prévois pas en tirer grand parti, je trouve tous les jours de plus en plus que la fable de Lafontaine de l'Alouette et ses petits est de bien bon sens.

J'exécute ce que j'avois projeté, je soupe presque tous les jours chez moi, hors deux, dont l'un est chez les Necker, l'autre chez la Comtesse de Choiseul, qu'on appelle la petite Sainte. M. Gibbon me convient parfaitement, je voudrois bien qu'il restât toujours ici; je le vois presque tous les jours; sa conversation est très-facile, on est à son aise avec lui; mais je n'ai pas encore lu son ouvrage, c'est-à-dire la première partie; les deux autres ne sont point encore traduites.

En voilà assez pour une lettre qui n'est pas une réponse.

---

LETTRE CCLXXIX.

Mercredi, 9 Juillet, 1777.

Le départ de M. de Richmond devient incertain; je vous avois écrit une grande lettre, comptant qu'il vous la porteroit, je viens de la jeter au feu; que vous dirai-je dans celle-ci? que M. Necker est Directeur Général des Finances; vous le savez sans doute; qu'il a refusé les appointemens et tous les droits attachés à la place de Contrôleur Général, dont il ne lui manque que le titre, en ayant toutes

les fonctions et l'autorité. Il loge à Paris, ainsi que dans toutes les maisons royales dans l'Hôtel du Contrôle Général, et s'il étoit catholique, il auroit le titre de Contrôleur.

Trouvez bon que je vous envoie les édits et que je m'épargne la peine de vous transcrire ce qu'ils contiennent, je comptois que ce seroit M. de Richmond qui vous les porteroit, ainsi que les Cathalogues et *Bibliothèque des Romans*.

Je deviens très-paresseuse, c'est-à-dire très-stérile, et si notre correspondance, comme vous me le faites entendre, vous devient pénible, je consens que vous la rendiez moins fréquente, il ne faut point qu'elle devienne une gêne.

Nous avons ici Milord Dalrymple qui arrive d'Italie; je ne me souviens plus dans quelle ville il a vu le Duc et la Duchesse de Glocester; il a trouvé le Duc dans un état pitoyable pour sa santé, et la Duchesse, la plus belle femme qu'il eût jamais vue; si vous lui écrivez, comme je n'en doute pas, remerciez-la de l'honneur qu'elle m'a fait en chargeant le Milord de me faire ses complimens; vous trouverez bon que je croie vous les devoir.

Il y a trois Conseillers d'Etat nommés pour

un comité de finances, qui sont MM. de Beaumont et Fourqueux, ci-devant Intendant des Finances, et M. de Villeneuve; leur emploi sera pour ce qu'on appelle le contentieux; je ne sais pas trop bien en quoi il consiste (1). Comme M. Necker ne peut pas prêter de serment, il ne peut pas non plus faire de signatures; on dit que ce sera M. de Beaumont qui signera.

---

LETTRE CCLXXX.

13 Juillet, 1777.

La situation de Mad. votre nièce (1) est affreuse, je n'y puis penser sans frémir.

Ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous intéresse, ce seroit pour moi un vrai bonheur si c'étoit pour vous une consolation de me confier vos peines; la tendre et sincère

---

(1) It was to settle disputed points in the perception of the taxes between the Fermiers Généraux, and the persons subject to their inquisitorial power.—M. de Fourqueux afterwards became Contrôleur Général himself, upon the disgrace of M. de Calonne, in 1787.

(1) The late Duchess of Glocester.—The Duke was at this time given over by his physicians in Italy, and the news of his death every day expected in England.

amitié devroit produire cet effet; mais c'est de quoi il ne faut pas parler; tout, jusqu'au nom, vous en déplaît.

Je voudrois de tout mon cœur rendre mes lettres amusantes, mais malgré ma bonne volonté l'instinct m'arrête, je sens que rien de ce que je pourrois vous dire ne peut vous intéresser. Quelle part peut-on prendre à des projets qu'on a vus comme la lanterne magique, qu'on ne doit jamais revoir? cependant, pour vous obéir, je vous dirai que M. Necker commence fort bien son ministère; ses premières opérations plaisent au public, et sont approuvées par les honnêtes gens; il ne veut point mettre d'impôts, et comme il est important et nécessaire d'égaler la recette à la dépense, cela ne se peut faire qu'en réformant les abus; ceux de la dépense de la cour sont impossibles, ou du moins ne se peuvent faire que petit à petit; il faut cependant un prompt remède, les abus de la perception sont immenses, et s'il parvient à les réformer, il fera un grand chef-d'œuvre. Il s'y prend bien, mais il faut que le Maurepas le soutienne, et voilà ce qui est bien scabreux. L'entreprise est toujours très-louable et lui fait beaucoup d'honneur. S'il n'est pas soutenu,

il n'attendra pas son congé, il se retirera sans être dans le cas de changer rien à son état, puisqu'il n'a pas augmenté sa dépense, et qu'il ne reçoit aucun appointement, ni aucune grâce honorifique; il a jusqu'à présent rétabli le crédit que ses prédécesseurs avoient entièrement détruit.

Je cherche si je sais quelque autre chose à vous mander, je ne trouve rien; mais peut-être avant le départ de M. de Richmond arrivera-t-il quelque événement, que je pourrai ajouter à cette lettre.

Je fus hier souper à Auteuil chez l'Idole, j'y menai M. Gibbon; je suis toujours très-contente de son esprit, mais il est pour les beaux esprits comme étoit Achille pour les couteaux, quand il étoit chez je ne sais quel Roi; il est allé aujourd'hui au Moulin Joli (2) avec M. Thomas. Je lui rends justice, on sent moins avec lui qu'avec tout autre qu'il est un auteur.

Lundi.

On murmure de la guerre, on parle d'un

---

(2) *Moulin-Joly* was a country house near Paris, occupied by a man of letters, of the name of Watelet.

comité qu'on dit avoir été tenu avant-hier, de MM. de St. Germain, Monbarrey, Sartine, Vergennes, et votre Ambassadeur. Je le vis hier, je le trouvai plus triste et plus taciturne qu'à l'ordinaire, l'air occupé; nous aurons la guerre, je le crois, notre correspondance alors ne pourra pas être fort exacte. Voilà comme tout prend fin, et qu'on peut dire des liaisons ce que Voltaire a dit de l'âme: *c'est un feu qu'il faut nourrir et qui s'éteint s'il ne s'augmente.*

M. de Valentinois, fils de M. de Monaco, épouse demain Mademoiselle d'Aumont, fille de la Duchesse de Mazarin; M. de Monaco ne vouloit pas que sa femme signât le contrat (3), et M. d'Aumont (4) ne vouloit pas le mariage sans sa signature, cela étoit encore en débat hier l'après-dînée, je ne sais si ce différent est

---

(3) The Prince of Monaco had been juridically separated from the Princess, his wife, by the Parliament of Paris, in the year 1771.

(4) The eldest son of the Duc d'Aumont had taken the name of Duc de Mazarin before his marriage with the daughter of the Duc de Duras, who, by her mother, was heiress to the Cardinal de Mazarin. This marriage produced one daughter, the lady in question, who married (in spite of the difficulty here stated), the Duc de Valentinois, eldest son of the Prince of Monaco.

terminé, mais il n'étoit pas, dit-on, impossible qu'il n'en résultât une rupture.

Je suis fort aise que Mad. Beauclerc (5) soit de retour des eaux, et qu'elle soit à Strawberry-hill; tout le monde s'accorde à dire qu'il n'y a point de femme aussi aimable et qui ait autant d'esprit et de talent. Elle doit vous être d'une grande ressource: c'est un singulier bonheur que de rencontrer quelqu'un qui plaise et qui convienne; il arrive rarement et pour l'ordinaire ne dure guères.

---

LETTRE CCLXXXI.

Paris, Dimanche, 27 Juillet, 1777.

Je reçois votre lettre du 21, et en même-tems deux autres, l'une de M. de Beauvau qui est à Plombieres, l'autre de la grand'maman qui revenoit de Richelieu (qu'ils avoient eu la curiosité d'aller voir) (1). Toutes les deux sont

---

(5) The late Lady D. Beauclerc.

(1) The Château de Richelieu in the *ci-devant* Province of Touraine, upon the borders of that of Poitou. It had belonged to the Duplessis, from whom was descended the Cardinal de Richelieu, and then to the Vignerodis, from whom descended the Duc de Richelieu.

longues, remplies d'expressions de la plus tendre amitié. La vôtre a un ton sevère; eh bien, je n'en crois pas moins être plus aimée de vous que de qui que ce soit, et c'est ce qui s'appelle la foi, mais qui ne me fera pas tenter de transporter les montagnes.

J'ai une extrême joie des nouvelles que vous me donnez des Altesses Royales (2), je serois charmée qu'elles passassent par Paris, certainement je m'y ferois présenter.

J'espère que nous n'aurons point la guerre; l'arrivée de la Marquise de Noailles (3) à Londres n'est-elle pas une raison pour le croire ?

Vous êtes un drôle d'homme; quand vous haïssez d'entendre parler de quelque chose, vous vous persuadez qu'on vous en parle toujours: je vous ai écrit deux ou trois fois sur cette passion du Duc (*de Richmond*), et comme elle vous choque, vous vous persuadez que je n'ai cessé de vous en parler; mais moi à qui elle ne fait rien, je suis très-assurée de ne vous

---

(2) The late Duke and Duchess of Glocester.

(3) The Marquise de Noailles, née Dromenil, her husband the second son of the Duc de Noailles, was then Ambassador from France to England.

en avoir pas entretenu. Il faut à cette occasion que je vous dise une gentillesse de cette Vicomtesse (*de Cambise*). Elle a appris l'Anglois, elle le sait fort bien ; elle a traduit plusieurs portraits de Milord Chesterfield, et elle a écrit au Chevalier de Boufflers qui est à son régiment, de m'en faire un envoi au nom du feu Milord. Le voici :

J'obtins autrefois quelque gloire
Dans les portraits que j'entrepris,
Et mes flatteurs me faisoient croire
Que j'avois remporté le prix.
Aujourd'hui, sans oser me plaindre,
Au second rang je suis placé,
Et je sais que dans l'art de peindre,
Une aveugle m'a surpassé.

Cela n'est-il pas joli ? Je n'ai encore vu de la traduction que le portrait de Georges Ier. j'aurai celui de Monsieur votre père et tous les autres.

Je vais être pendant quinze jours ou trois semaines dans une grande solitude ; la Maréchale de Luxembourg part Mercredi 30, pour Vilers-Coteret dont elle reviendra le 13. Mesdames de Boufflers partent le même jour pour une de leurs terres en Normandie dont elles

reviendront le 9. Tous les hommes sont éparpillés, il me restera la Vicomtesse qui fera peut-être aussi quelques escapades à Roissy ou à Villers-Coteret. Ce qui sera sédentaire ce sera M. Gibbon et les Necker; je ne vois ces derniers qu'une fois la semaine, qui est le Jeudi. Tout mon amusement consiste en mes correspondances, j'aime beaucoup à recevoir des lettres, mais je n'ai pas le même plaisir à y répondre. Sans oser me comparer à Mad. de Sévigné, à nul égard, une très-grande différence d'elle à moi, c'est qu'elle se plaisoit à écrire et qu'elle étoit vivement affectée de tout ce qu'elle voyoit, et qu'elle mettoit par conséquent beaucoup de chaleur à ce qu'elle racontoit.

Moi, je suis médiocrement affectée, je n'ai point de mémoire, peu de facilité à m'exprimer, souvent des vapeurs qui m'ôtent la faculté de penser, et puis quand c'est à vous que j'écris, la crainte m'offusque, jamais mes lettres ne vous contentent; il faut que j'évite tout ce qui seroit susceptible de certaines interprétations, que je me rappelle les choses dont je vous ai déjà parlé, pour ne pas tomber dans des répétitions; enfin, enfin, je ne suis point à mon aise avec vous, je vous crains.

Je sais bien que c'est un sentiment qui en accompagne toujours d'autres, mais vous m'en donnez la dose un peu trop forte.

Voudriez-vous que je vous parlasse de nos opérations de finance, j'espère que non, je m'en tirerois fort mal; qu'il vous suffise de savoir que tout ceci prend un air raisonnable et solide, qu'on démêle que c'est un homme de bon sens et d'esprit qui gouverne (4); il est fort à désirer qu'il n'arrive point de changement. On disoit hier, comme une chose certaine, que la Feuille des Bénéfices seroit donnée aujourd'hui à M. de Marbeuf, Evêque d'Autun. Le Cardinal de la Roche-aymon ne veut point mourir, on se lasse d'attendre.

Je dirai à Mad. Necker ce que vous m'ordonnez.

Je soupe ce soir chez Mad. de la Vallière; si le Baron de Castile est arrivé, sans doute que je l'y trouverai, il me dira de vos nouvelles.

M. de Richelieu a appris avec étonnement que tout Chanteloup avoit été à Richelieu; avec indignation que le concierge avoit fait

---

(4) M. Necker.

tirer le canon pour eux; il a dit que s'il l'avoit su, il auroit envoyé des boulets (5).

---

LETTRE CCLXXXII.

Dimanche, 10 Août, 1777.

Je crois qu'il y a bien peu de gens qui reçoivent de l'agrément de leur famille, les malheurs de la vôtre vous font souffrir, mais vous pouvez les aimer parce que la plupart sont aimables; et moi je n'ai pas un parent avec qui je voulusse faire connoissance, s'ils ne m'étoient rien.

J'aimerois bien à jaser avec vous; je crois que nous serions souvent d'accord dans les jugemens que nous portons; je vois que vous croyez la guerre, je ne sais qu'en penser; je conviens que l'arrivée de la M. de Noailles ne prouve rien, ce peut n'être qu'un semblant, mais je suis persuadée que nous ne la désirons pas, nous ne songeons dans le moment présent qu'à remédier au dérangement de nos

---

(5) The Maréchal de Richelieu had always been a political enemy of the Duc de Choiseul.

finances, et la guerre seroit un grand obstacle à ce dessein. Tout événement me devient indifférent. De puis quinze jours ou trois semaines ma santé n'est point bonne; je n'ai aucun mal particulier, mais je suis comme une vieille montre qui se détraque, et qu'il faut conduire au doigt, et à l'œil pour la mettre à l'heure présente. J'ai encore des momens où je suis en vie, mais ils sont rares; je vois sans grands chagrins mon dépérissement; la foiblesse n'est point un état qui m'effraie, le détachement qui en est une suite naturelle ne me déplaît pas; et tout ce qui éteint le désir et l'activité produit nécessairement la tranquillité et l'indifférence, et c'est là ce qui peut rendre la vieillesse supportable.

J'aurois été bien étonnée que vous n'eussiez pas été content des vers du Chevalier de Boufflers, ils sont extrêmement jolis. J'ai lu deux portraits que Mad. de Cambise a traduits; ceux de George Ier. et de Monsieur votre père, je n'en ai point été contente; mais je vous dis à l'oreille que je ne le suis point de l'ouvrage de M. Gibbon, il est déclamatoire, oratoire; c'est le ton de nos beaux esprits, il n'y a que des ornemens, de la parure, du clinquant et point de fond; je n'en suis qu'à la moitié du

premier volume qui est le tiers de l'in-quarto, à la mort de Pertinax. Je quitte cette lecture sans peine, et il me faut un petit effort pour la reprendre. Je trouve l'auteur assez aimable, mais il a, si je ne me trompe, une grande ambition de célébrité, il brigue à force ouverte la faveur de tous nos beaux esprits, et il me paroît qu'il se trompe souvent aux jugemens qu'il en porte; dans la conversation il veut briller et prendre le ton qu'il croit le nôtre, et il y réussit assez bien; il est doux et poli et je le crois bon homme; je serois fort aise d'avoir plusieurs connoissances comme lui, car à tout prendre il est supérieur à presque tous les gens avec qui je vis.

Je soupai hier chez la Maréchale de Mirepoix avec Mad. de Boisgelin Mad. de Marchais, Mademoiselle Sanadon et une comédienne nommée Mad. Suin; la tante, la nièce (1) et Mad. Suin récitèrent le Tartuffe parfaitement bien; cela ne m'enpêcha pas de dormir pendant un acte, j'y eus du regret, mais j'étois si foible, que je pus m'en empêcher.

---

(1) Mad. de Mirepoix et Mad. de Boisgelin.

Je devrois aller ce soir à Auteuil (2), j'y suis engagée, mais je crois que je n'en ferai rien et qne je resterai avec la Sanadona; je m'accommoderois bien plus d'elle si elle vouloit bien s'en tenir à ce qu'elle est; mais toute médiocre que je suis, je lui donne une émulation de me ressembler qui me la rend quelquefois insupportable; elle fait des définitions, elle porte des jugemens qu'elle croit conformes à ce que je pense, et qui n'ont pas le sens commun. Cependant, de toutes les personnes qui m'environnent, c'est celle qui m'est peut-être la plus chère et qu'il me seroit le plus fâcheux de perdre.

Adieu. C'est assez bavarder.

Vous savez sans doute la mort de M. Trudaine. Le Président de Coste a les Ponts et Chaussées (3).

Je n'irai point à Auteuil, je viens de m'excuser. Je viens de relire votre lettre, pour juger si elle ne me fourniroit rien à dire de plus. Non, si ce n'est que personne n'écrit

---

(2) Where the Comtesse de Boufflers and her daughter in law the Comtesse Amelie had then a house.

(3) M. de Trudaine had been *Inspecteur des Ponts et Chaussées.*

aussi bien que vous, n'a plus d'idées, et ne les fait mieux entendre, malgré vos fautes de langage.

---

LETTRE CCLXXXIII.

Samedi, 23 Août, 1777.

Je ne comprends rien à la poste, ou pour mieux dire, aux vents; d'où vient ai-je reçu votre lettre aujourd'hui? le tems n'est point changé et le procédé ordinaire est de ne recevoir les lettres que le Dimanche; mais je ne m'en plains pas, puisqu'en vérité il n'y a plus que par la poste que je puis recevoir quelque plaisir. Je suis d'une humeur enragée, tout me choque, tout me blesse, tout m'ennuie, il faut que je me fasse des efforts incroyables pour ne pas brusquer tout le monde. Je ne sais si cela tient à ma santé, et que cette disposition ne soit une maladie.

Dimanche.

Je ne pus pas continuer hier, et c'est tant mieux pour vous. J'ai bien dormi cette nuit, mon humeur en est radoucie; ce n'est pas que je fasse des réflexions qui soient plus

gaies, mais elles me rendent plus courageuse, elles me font prendre la résolution de souffrir sans me plaindre. En effet, à quoi bon les plaintes? à fatiguer ceux qui les écoutent. Je vous quittai donc hier, pour aller à la comédie avec Mesdames de Luxembourg, de Lauzun et M. Gibbon. C'étoit la seconde fois que je voyois cette pièce, elle me fit moins de plaisir qu'à la première; la loge étoit plus mauvaise, j'entendis moins, et j'entends fort peu actuellement. Je ne suis pas encore sourde, mais selon toute apparence je ne tarderai pas à le devenir. Le sujet de cette pièce, c'est le roman de Mad. Sancerre par Mad. de Ricoboni. Après la comédie, nous fûmes, M. Gibbon et moi, rendre visite à M. et Mad. de Meynieres (1) qui demenrent à Chaillot, de là nous continuâmes notre route et nous fûmes souper à Auteuil; il n'y avoit que les Idoles, Mad. de Vierville, et les Ambassadeurs de Naples et de Suède; la jeune Idole chanta et s'accompagna de sa harpe. Les Diplomatiques s'extasièrent, le Gibbon joua l'extase, et moi je m'en tins à l'exagéra-

(1) The Président and Présidente de Meynieres. Mad. de Meynieres, under her former name of Mad. de Belot, had translated Hume's History of England.

tion : c'est le parti que je suis forcée de prendre en toute occasion, car pour du plaisir, je n'en suis plus susceptible.

Je reçus avant-hier par la petite-poste un éloge du Chancelier de l'Hôpital, c'est le sujet du prix de cette année, mais celui-ci n'a pas été fait pour y concourir ; l'auteur aura, je crois, soin de se bien cacher ; il a été envoyé à plusieurs personnes, je ne soupçonne point quel en peut être l'auteur (2), je l'ai prêté à M. Gibbon, je vous l'enverrai par la première occasion, vous m'en direz naturellement votre avis.

La comédie dont je vous ai parlé a pour titre, l'*Amant Bourru*.

Mad. la Duchesse de Chartres accoucha hier de deux filles.

Je souscris à vos éloges sur la décadence de l'empire ; je n'en ai lu que la moitié, il ne m'amuse ni ne m'intéresse ; toutes les histoires universelles, et les recherches des causes m'ennuient, j'ai épuisé tous les romans, les contes, les théâtres, il n'y a plus que les lettres, les vies particu-

(2) It was by the Comte de Guibert, already distinguished by his *Tactique*, and his Tragedy of the *Connétable de Bourbon*.

lières, et les mémoires écrits par ceux qui font leur propre histoire, qui m'amusent et m'inspirent quelque curiosité.

La morale, la métaphysique me causent un ennui mortel. Que vous dirai-je ? j'ai trop vécu.

Mais parlons de ce qui vous regarde. D'où vient vous êtes-vous fait de si vieilles amies; il ne vous reste plus que Milady Blandford (3) et moi, et pour moi vous vous en apercevrez les jours de poste.

L'Ambassadeur de Naples nous dit hier qu'il avoit des nouvelles sûres que le Général Bourgogne avoit pris la ville qu' ilassiégeoit, et dont je ne me souviens pas du nom.

L'Ambassadeur de Sardaigne et sa femme (4) ne sont plus ici ; cette dermière en est au désespoir, il y avoit long-tems que je n'en entendois plus parler, je ne m'apercevrai point de son absence. Celle des Beauvau est terminée, ils arrivent aujourd'hui. J'ai reçu mille marques d'attention et d'amitié du mari ; si je n'étois pas

---

(3) Maria Catherine de Jonghe, widow of the Marquis of Blandford, only son of Henrietta Duchess of Marlborough. She was then eighty-three years old.

(4) The Comte and Comtesse de Viri.

confirmée dans l'incrédulité, je pourrois croire qu'il m'aime ; mais loin de moi une telle pensée ; il est tems de ne plus tomber dans des méprises.

Mad. de Luxembourg part Mercredi pour aller à Cressy chez sa belle-fille la Princesse de Montmorenci, et de là aux Haras chez Mad. de Briges (5). Tous ses voyages ont pour objet de fuir l'ennui, il n'y a que les sentimens ou les occupations forcées qui tant qu'ils durent en mettent à l'abri.

On vient de supprimer les Administrateurs des postes ; il y en avoit dix avec des appointemens de cent mille francs, on les met en régie, il n'y aura plus que six commis à vingt-quatre mille francs chacun ; mais je joindrai l'édit à cette lettre si je puis l'avoir. Si M. Necker peut se maintenir, c'est-à-dire, si on le soutient, il y a toute apparence qu'il fera de bonnes besognes.

---

(5) M. de Briges was Equerry to the King, and was at the head of the royal stud, *les Haras de Roi*, established in Normandy, near Argentau.

LETTRE CCLXXXIV.

Dimanche, 21 Septembre, 1777.

Je ne me repens pas d'avoir toujours aimé votre Roi, son dernier procédé (1) doit vous faire oublier ce qui l'a précédé ; j'attends avec impatience l'arrivée du Duc à Londres, et le récit que vous m'en ferez. La Duchesse est très-intéressante, il n'y a point de bonheur que je ne lui souhaite ; il y en a un dont elle jouit, et dont elle jouira encore davantage dans quelques semaines, et c'est celui dont je fais le plus de cas, devinez-le s'il est possible ?

Vous êtes si occupé, et de choses si importantes, qu'elles m'imposent silence sur toutes les bagatelles que je pourrois vous mander. Vous m'avez dit souvent, quand je me plaignois de l'ennui, qu'il étoit le malheur des gens heureux ; vous oubliez dans ce moment que

(1) His reconciliation with his brother, the late Duke of Glocester, with whom he had been on no terms since the declaration of his marriage with the Countess Dowager of Waldegrave.

j'étois vieille et aveugle, cela ne m'empêche pas de convenir que vous avez raison; mais en même tems il n'en est pas moins vrai que l'ennui est le plus grand des maux, j'en excepte la goutte, la pierre, et toutes espèces de douleurs; la pauvreté, les ennemis, les dégoûts, ne sont des malheurs que parce qu'ils entraînent nécessairement l'ennui; il y a des caractères qui n'en sont pas susceptibles, et ceux qui le tiennent de la nature ont reçu d'elle le plus grand des biens, et qui peut lui seul tenir lieu de tout autre; j'espère que vous êtes de ce nombre, et je vous en félicite.

L'aventure des Viri (2) est singulière; leur ennemi M. d'Aigueblanche est disgracié en même tems qu'eux. Qu'est-ce que cela veut dire? il m'importe peu de le savoir.

M. Gibbon a ici le plus grand succès, on se

---

(2) The Comte de Viri had been recalled from his Embassy at Paris, and on his return to Turin, was stopped at Suze, by an order of the King of Sardinia, not to leave that town, and to present himself twice a day at the Governor's.—Mad. de Viri had leave to go where she pleased.—He was afterwards banished to his estate in Savoy; a secret correspondance having been discovered (as was said) between him and a Clerk in the Secretary of State's Office.—The truth of the affair was never cleared up.

Farrache, il se conduit fort bien, et sans avoir, je crois, autant d'esprit que feu M. Hume, il ne tombe pas dans les mêmes ridicules. Je ne sais pas si tous les jugemens qu'il porte sont bien justes, mais il se comporte avec tout le monde d'une manière qui ne donne point de prise aux ridicules ; ce qui est fort difficile à éviter dans les sociétés qu'il fréquente.

Les éloges de l'Hôpital vous sont arrivés bien mal à propos ; ce n'est pas que je trouve qu'ils méritassent une grande attention ; le couronné est détestable, l'autre est bon par-ci par-là ; tout le monde le croit de Guibert, l'auteur de la tragédie du Connétable.

Il paroît un livre qui je crois m'amusera, il a pour titre, *Mémoires Secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France depuis* 1762, *jusqu'à nos jours. Ou Journal d'un observateur, contenant les analyses des pièces de théâtre qui ont paru durant cet intervalle ; les relations des assemblées littéraires, les notices des livres nouveaux, clandestins, prohibés ; les pièces fugitives, rares ou manuscrites, en prose et en vers ; les vaudevilles sur la cour ; les anecdotes et bons mots ; les éloges des savans, des artistes, des hommes de lettres morts, etc. etc.*

*par feu M. de Bachaumont; imprimé à Londres chez John Adamson,* 1777.

Si en effet il est imprimé à Londres, vous me feriez un extrême plaisir de me l'envoyer, il est en huit volumes in-12, on me l'a prêté, mais c'est un livre à avoir à soi; je ne l'ai commencé qu'hier, j'en ai lu un demi volume, ce n'est que l'histoire des théâtres en 1762, cela est écrit jour par jour; plus il avancera, plus il deviendra intéressant, on ne pourra point l'avoir ici qu'avec de grandes difficultés (3).

Je fus hier à la répétition de l'Opéra d'Armide, par le Chevalier Gluck, il ne m'a pas fait le même plaisir que celui de Sully; cela tient sans doute à mes vieux organes.

M. de Choiseul, qui est arrivé à Paris le 6 de ce mois, ira Mardi prochain à la première représentation et retournera Mercredi à Chanteloup. Je viens de recevoir une lettre

---

(3) It was not printed in London, but at Paris, and was continued there yearly till after the Assembly of the Notables, in 1787, to the number of 36 small volumes.—It has now become a curious and valuable collection of dates, anecdotes, and little facts, which, it would be difficult to find elsewhere.—In this light, it has been of much use to the Editor of these letters.

de la grand'maman en même tems que la vôtre, elle croit que je ne vous parle jamais d'elle, elle m'en fait des reproches, elle veut que je vous dise qu'elle vous aime, et qu'elle prend beaucoup d'intérêt par rapport à vous, au Duc de Glocester; toute sa lettre est charmante, je ne crois pas qu'elle sente tout ce qu'elle dit, mais les paroles douces sont toujours agréables, n'eussent-elles que le son.

Je crois que je ferai bien de fermer cette lettre; quand on a une grande occupation dans la tête, tout ce qui en distrait importune.

Je ne puis me refuser de vous exhorter à ne point prendre trop de confiance sur le meilleur état du Duc; l'exemple du pauvre petit Evêque de Noyon (4) apprend qu'il ne faut pas trop se rassurer; il mourut avant-hier au bout de quinze ans de maladie, après avoir fait tous les remèdes de la médecine.

---

(4) L'Abbé de Broglio, brother to the Maréchal, and to the Comte of that name.

## LETTRE CCLXXXV.

Jeudi, 25 Sept. 1777, à heures du matin.

Je vous ai prié de chercher, et de m'envoyer un livre dont je n'ai plus que faire, je l'ai trouvé ici (1); je me hâte de vous le dire; je vous conseille de le lire, il vous amusera.

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance, je n'aurois jamais cru voir l'année 1777 : j'y suis parvenue, quel usage ai-je fait de tant d'années, cela est pitoyable! qu'ai-je acquis? qu'ai-je conservé? J'avois un vieil ami (2) à qui j'étois nécessaire, c'est le seul lien sur lequel l'on puisse compter; je l'ai perdu, sans nul espoir de le remplacer, et jamais personne ne peut avoir autant que moi besoin d'appui, et de conseil. J'emploie mes insomnies à réfléchir, à chercher ce que je dois faire; je suis par mon caractère, indécise, inquiète, mais qu'est-ce que cela vous fait?

---

(1) The *Mémoires Secrets*, etc. etc. mentioned in the foregoing letter.

(2) M. de Pondeveyle.

La nouvelle d'hier, qu'on dit être sûre, c'est que M. de St. Germain se retire, lui donne-t-on son congé, ou sa retraite est-elle volontaire? Dimanche je pourrai vous le dire. En attendant, bon jour, bonne nuit; bon jour pour vous, bonne nuit pour moi. Je n'ai point encore dormi.

---

LETTRE CCLXXXVI.

Dimanche, 26 Octobre, 1777.

Vous pouvez être sûr que j'aurai pour Mad. Macaulay (1) toutes les attentions possibles; vous sentez bien qu'il me sera fort aisé de faire connoître ce que je pense pour vous. Comme les tems changent! autrefois vous me demandiez le contraire.

Non en vérité, l'ennui que je connois, et dont je vous ai tant parlé n'est pas celui du petit Craufurd; il ne sait ce qu'il veut ni ce qu'il lui faut, et moi je sais ce que je désire et ce qu'il me faudroit; M. Gibbon et

---

(1) Mrs. Catherine Macaulay, the author of a celebrated History of England and some other political works. Mr. Walpole had given her a letter of introduction to Mad. du Deffand.

lui partent demain, je les regrette l'un et l'autre, mais par des sentimens différens ; j'aime le Craufurd, du moins je l'ai aimé, et quoiqu'il m'impatiente, et que sa déraison me fatigue, je suis bien aise quand je suis avec lui. Pour le Gibbon, c'est un homme très-raisonnable, qui a beaucoup de conversation, infiniment de savoir, vous y ajouteriez, peut-être, infiniment d'esprit, et peut-être auriez-vous raison ; je ne suis pas décidée sur cet article ; il fait trop de cas de nos agrémens, trop de désir de les acquérir, j'ai toujours eu sur le bout de la langue de lui dire : ne vous tourmentez pas, vous méritez l'honneur d'être François. En mon particulier j'ai eu toutes sortes de sujets d'être contente de lui, et il est très-vrai que son départ me fâche beaucoup ; dites-lui bien, quand vous le verrez, que je n'ai cessé de vous parler de lui.

Le Craufurd vous dira que je ne l'aime plus, cela n'est pas vrai, mais je suis devenue comme vous, je ne peux plus aimer, (je pourrois en demeurer là, mais j'ajoute) que des gens raisonables. Il s'est ennuyé ici à la mort, et si l'Amitié l'a conduit ici, elle s'en est apparemment retournée l'attendre à Londres, car elle l'avoit abandonné à son arrivée. Il vous dira

que j'ai un neveu (2) duquel je compte tirer quelque parti, et sur lequel je fonde quelques ressources ; ce n'est point un homme amusant ni agréable, mais il est doux, il a assez de bon sens, il dit qu'il m'aime, je le veux croire et je compte qu'il passera cinq ou six mois tous les ans avec moi.

---

LETTRE CCLXXXVII.

Mercredi, 19 Novembre, 1777

J'AUGURE bien mal de l'humeur silencieuse de MM. Howe (1); il y aura vraisemblablement bien plutôt des changemens dans votre gouvernement que dans le nôtre ; nos Ministres et Administrateurs ne sont en aucun danger et c'est apparemment pour en bien persuader le public que M. de Maurepas soupa Dimanche avec tous les Ministres, Secrétaires d'Etat, Diplo-

---

(2) The Marquis d'Aulan, the son of her sister, who had been settled, and had died at Avignon.

(1) The late Earl, and his brother, the present Viscount Howe, who commanded in chief the British army and navy, in the infatuated war which the mother country was then carrying on with her Colonies in America.

matiques, tous les amis et amies de Mad. de Maurepas, chez M. Necker ; il y eut une musique, des proverbes, tous les plaisirs réunis. Je ne conçois pas ce qui a donné lieu aux bruits qui ont couru. Le Necker me paroît plus ferme que jamais. Mon avis est qu'on ne peut employer un homme plus capable, plus ferme, plus éclairé, plus désintéressé. Ce ne sont point mes liaisons avec lui qui me font porter ce jugement, je n'en attends rien, je le vois une fois la semaine, il n'a nulle préférence pour moi, il sait que je l'estime, et comme je ne lui demande rien, il me voit de bon œil et voilà tout.

Je ne vous mande point de mes nouvelles, en êtes-vous étonné ? ne m'avez-vous pas interdit de vous parler de moi ? tous les événemens de ma vie se passent dans ma tête, elle seule produit ma joie ou ma tristesse, tout ce qni m'est externe à peine est-il passé que je ne m'en souviens plus, mais si vous voulez que je vous en entretienne, je vous dirai que tout le monde, à peu près, est de retour ; les Maréchales, les Beauvau, les Bouflers, etc, etc. Je soupe presque tous les soirs chez moi ; ces jours-ci j'ai été incommodée d'une extinction de voix, elle dure encore, ce qui me rend l'exercice de

dicter un peu pénible. Je hais le monde et je vois avec plaisir la vérité du proverbe : *qu'à brebis tondue, Dieu mesure le vent.* La solitude me fait moins de peur, et je parviendrai, j'espère, à végéter.

J'ai écrit au Gibbon et au Craufurd et à Mad. de Montagu ; pour vous mettre au fait de ce qui m'a obligé d'écrire à cette dernière, je vous envoie les copies de sa lettre et de ma réponse. Je suis fort aise d'avoir en perspective une des vôtres pour Dimanche.

Adieu, mon ami, ce nom vous est dû, du moins je m'en flatte.

*Mad. Montagu à Mad. la Marquise du Deffand.*

" Hill-street, 10 Mai, 1777.

MADAME,

" Un souvenir bien tendre des bontés dont vous m'aves honorée à Paris m'a souvent excitée à vous assurer de ma reconnoissance ; mais toutes les fois que j'ai eu occasion de parler de vous à des amis qui ont le bonheur de vous connoître, je trouve que même dans notre langue maternelle les expressions nous manquent, et que nous ne savons rendre justice au sujet ni aux sentimens qu'il inspire. Tout l'esprit de

M. Walpole, toute l'éloquence de M. Burke n'y suffisent pas; que ferois-je donc, moi ? Il ne me reste qu'une ressource, c'est de vous adresser comme à une divinité, et vous offrir simplement de l'encens : c'est le culte le plus pur, et le moins téméraire. Je vous prie, Madame, de me permettre de vous offrir deux cassolettes, où j'ai mis des aromatiques. Les ignorans et les barbares se servent de signes et de symboles au défaut de paroles ; l'encens que je vous présente, puisse-t-il vous faire entendre tout le respect, l'attachement et la reconnoissance avec lesquels, j'ai l'honneur d'être,

" Madame, votre très-humble,

" et très-obéissante servante,

" E. MONTAGU."

---

*Réponse de Mad. du Deffand à Mad. Montagu.*

" 16 Novembre, 1777.

" POURREZ-VOUS croire, Madame, que la charmante lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, datée du 10 Mai, ne m'a été rendue qu'hier 15 Novembre; elle m'a été apportée par M. Boutin qui s'excusa de ce long retardement par des voyages continuels qu'il a faits depuis son retour d'Angleterre. Je lus votre

lettre en sa présence, il fut témoin de mon plaisir, et de ma reconnoissance. Rien ne m'a plus surprise que l'annonce d'un présent. Vous en voulez faire un langage, mais quelque charmant qu'il puisse être, on préférera toujours de vous entendre, et de vous lire à tous les hieroglyphes les plus ingénieux, et les plus admirables. Ce n'est pas seulement par ouï dire, Madame, que je vous parle de votre éloquence, votre lettre suffiroit pour me la faire connoître, independamment de tout ce que j'en avois ouï dire; je viens de lire vos trois dialogues que Mad. de Menieres a traduits, et qu'elle m'a envoyés. J'ai lu aussi votre apologie de Shakespear. Je ne doute pas que Voltaire ne reste sans réplique ; je vous dirois tout ce que j'en pense si mon approbation et mes louanges étoient dignes de vous ; mais, Madame, vous avez dû démêler bien promptement que je n'ai ni talent, ni savoir, mais je ne renonce pas à prétendre à avoir quelque goût, je suis trop touchée de votre mérite pour avoir cette fausse modestie.

" Quand j'aurai reçu ces cassolettes, qui seront pour moi un monument très-glorieux, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous renouveler mes remercîmens ; elles courent le monde, elles sont à présent à Ostende, il faut

qu'elles arrivent à Rouen, et que de là elles remontent la rivière jusqu'à Paris; il se passera peut-être plus d'un mois avant qu'elles y arrivent, je les attends avec l'impatience qu'on doit nécessairement avoir pour jouir des marques de bontés d'une personne aussi illustre que vous.

" Daignez recevoir, Madame, les assurances de tous les sentimens avec lesquels je vous suis très-respetueusement attachée. J'ai l'honneur d'être votre, etc."

---

LETTRE CCLXXXVIII.

Paris, Dimanche, 14 Décembre, 1777.

QUELLE différence il y a d'une personne qui pense, à une qui ne dit que ce qu'on pensa.

Vous êtes original en tout, et sans nul compliment, je puis vous dire que votre esprit me plaît beaucoup; vous me débrouillez toutes mes pensées, car je crois toujours avoir pensé tout ce que vous me dites de moi. En vérité, ne vous en fâchez pas, mais il m'est impossible de m'empêcher de vous dire que je donnerois

toutes choses au monde pour vous voir encore une fois ; n'ayez pas peur, je ne vous en parlerai pas davantage.

Je voudrois vous rendre mes lettres amusantes, les remplir de faits, d'anecdotes, mais je suis si peu affectée de tout ce qui se passe, que les récits que je vous ferois vous ennuieroient à la mort ; une Mad. de Sévigné trouveroit bien de quoi vous amuser ; mais moi, mon ami, je flétris tout, je n'ai de ressource pour m'assurer de votre amitié que votre constance naturelle.

Vos affaires d'Amérique vont bien mal, je ne saurois croire qu'il en résulte aucun bien pour les particuliers de votre nation, mais j'entends si peu la politique, que je ne pourrois en parler sans ridicule.

Mad. de Grammont arrive aujourd'hui, les Choiseuls, Samedi prochain. Mad. de Luxembourg qui est à Montmorency, n'en reviendra que le 24, veille de Noël, on soupera chez moi, j'aurai vingt personnes ; je voudrois en être quitte.

Votre Charles Fox n'est pas mon homme, il a l'audace d'un Cromwel.

J'avois chargé le Craufurd d'un brinborion

pour Milady Lucan, j'imagine qu'il ne le lui aura pas donné, il l'aura peut-être perdu, ou il l'aura donné à un autre.

---

LETTRE CCLXXXIX.

Mardi, 6 Janvier, 1778.

Je vous croyois chez les Ossory (1), vous m'aviez annoncé ce voyage et vous aviez ajouté que vous seriez quinze jours sans me donner de vos nouvelles; en conséquence j'avois formé différens desseins: d'abord de vous écrire en manière de journal, et puis de ne vous point écrire du tout jusqu'à ce que j'eusse appris votre retour à Londres; mais voilà que vos projets sont changés.

Je ne puis me résoudre à vous entretenir de moi et de ce qui m'environne; je crains toujours des hors de propos, quand vous êtes de bonne humeur, mes doléances vous la feroient perdre, et quand vous êtes triste, tout ce que je vous dirois vous paroîtroit puérilités et misère;

---

(1) At the country seat of the Earl of Ossory, at Ampthill, in Bedfordshire.

cependant il faut vous raconter ce qui m'a amusée ces jours-ci.

Vous vous souvenez bien que Mad. de Luxembourg et moi, nous nous donnons des étrennes, que rien ne lui est plus agréable que le parfilage. Il m'est venu dans le tête d'habiller Pompon, le fils de Wiart, en Capucin et de faire tout son attirail de fil d'or, calotte, barbe, cordon, discipline, chapelet, sandale, et besace bien remplie; j'avois assemblé grande compagnie; Wiart vint me dire qu'il y avoit un moine qui demandoit à me parler, je refusai de le voir; la Maréchale, curieuse de savoir quelle affaire il pouvoit avoir à moi voulut qu'il entrât, c'étoit Pompon, le plus joli petit Capucin: il chanta des couplets de différens auteurs et plus plats les uns que les autres, que par conséquent je ne vous envoie pas. Le lendemain matin, j'envoyai le petit capucin faire des visites chez Mesdames de Caraman, de la Vallière, de Grammont, de Choiseul, il eut le plus grand succès, vous l'auriez trouvé charmant, j'en suis sure. Deux jours après cette facétie, la Maréchale m'apporta mes étrennes, elle mit sur mes genoux les six derniers in-quarto de Voltaire sur lesquels il y avoit un petit sac dans lequel il y avoit une

très-jolie boîte d'or et le portrait de Tonton, ainsi elle me donnoit Voltaire et mon chien, et voici le couplet qui y étoit joint.

Vous les trouvez tous deux charmans,
Nous les trouvons tous deux mordans;
Voilà la ressemblance :
L'un ne mord que ses ennemis,
Et l'autre mord tous vos amis,
Voilà la différence.

Ce couplet est du Chevalier de Boufflers.

Mercredi 7.

On ne parloit ici qu'Amérique, on y joint aujourd'hui la Bavière (2). Que résultera-t-il de

---

(2) Before the death of the Elector Maximilian of Bavaria, without children, in December 1777, the Emperor Joseph II had manifested an intention to assert his claims, as King of Bohemia, to the Bavarian succession, on condition of indemnifying the other branches of the Palatine Family by some cession on the part of Austria. But in 1778 a coalition was formed in Germany, at the head of which was the veteran Frederick of Prussia, against these plans of aggrandizement of the Emperor.—Three great armies, in consequence, took the field, contending " for a dutchy, the fee simple of " which," as has been justly observed, " if sold at the " market rate of other estates, would not discharge one " year's expences of the war, nor its immediate produce " probably, afford subsistence to the contending armies

tout cela? Aucune raison particulière ne m'engage à m'y intéresser, et pour les raisons générales je m'en dispense, je laisse à d'autres à anticiper sur l'avenir.

Rien n'est plus singulier que j'aie oublié hier, en vous écrivant, la seule nouvelle qui vous pouvoit être un peu intéressante, la retraite de Mad. de Mirepoix dans un couvent; elle a renvoyé une partie de ses domestiques, elle loue sa maison; elle s'est retirée non pas à St. Antoine, mais à l'Assomption auprès de sa sœur Montrevel qui y est établie depuis deux ans. Ce qui l'a déterminée à prendre ce parti c'est pour pouvoir payer ses dettes qui ne se montent (dit-elle) qu'à soixante et dix mille francs. Elle a cent mille livres de rente. On peut s'attendre, selon toute apparence, à quelquelques nouveaux changemens.

---

" only for so many hours as they contained fighting " men." See a clear and succinct account of this dispute, and the conduct of the campaign, in the Annual Register for 1778, chap. i.

## LETTRE CCXC.

Paris, 21 Janvier, 1778.

Je suis peut-être trop exacte à ne laisser échapper aucune occasion de vous écrire. Votre Ambassadeur se charge volontiers de mes petits paquets.

Je soupai hier chez les Necker, avec un certain Duc de Bragance (1), grand parleur : il a été dans toutes les Cours d'Europe, dans quelques-unes d'Asie et d'Afrique, il est charmé qu'on le questionne ; on m'avoit proposé de me l'amener ; il désiroit, me disoit-on, faire connoissance avec moi : je m'y étois refusée, n'aspirant en nulle façon à la célébrité de la Geoffrin ; mais il me fit hier tant de politesse, et je le trouvai de si facile conversation, que j'ai accepté très-volontiers l'honneur qu'il me vouloit faire ; il viendra ce soir chez moi.

Vous ne devineriez pas où j'irai cette après-

(1) The Duke of Braganza was a near relation of the King of Portugal, who was travelling in France at this time, and was much received in all the first society of Paris.

dînée ; à la répétition de Roland, tête-à-tête avec l'Ambassadeur de Naples ; c'est son protégé Piccini qui en a fait la musique sur les paroles de Quinault ; il y a deux partis fort animés l'un contre l'autre, les Picciniens, et les Glukistes ; le Naples, et Marmontel sont à la tête du premier ; le public n'a point encore décidé ; mais l'Armide de Quinault de la musique de M. Gluck a eu vingt-huit représentations ; nous verrons ce que produira le Roland ; je n'aimerai vraisemblablement ni l'un ni l'autre.

Que vous dirai-je sur la guerre ? je la crains très-fort ; votre assemblée du 2 Février nous apprendra ce qu'il faut en penser.

Avez-vous su la nouvelle qui a couru ? il y a eu des gens assez fous pour la croire, c'est que Milord Mansfield avoit fait à Paris un petit voyage incognito ; c'étoit de Londres qu'on en avoit appris la nouvelle ; le Baron de Castille me montra une lettre de Mademoiselle Wilkes (2) qui le lui mandoit.

La tragédie de Mustapha et Zeangir (3) est imprimée ; je n'en ai encore lu que trois ou

---

(2) The daughter of the once celebrated John Wilkes.
(3) By Mr. Champfort.

quatre scènes, je suis persuadée qu'elle ne vaut rien.

L'Abbé Millot (4) a été reçu à l'Académie; son discours a été très-plat, celui de d'Alembert est, dit-on, charmant; s'il me le paroît, je vous l'enverrai.

J'allois oublier de vous répondre sur M. de Lauzun. Je ne sais pas quelle est la manière de se ruiner *à l'angloise*, mais je sais quelle est la sienne; il a perdu tout son bien, il est séparé de bien d'avec sa femme, à qui il ne restera pendant quelques années que trois mille cinq cents livres de rente, elle en aura quatorze par la suite. Il ne veut pas qu'elle quitte actuellement la maison qu'elle habite; mais comme il ne paye pas le loyer, et qu'elle court à tout moment le risque de voir ses meubles saisis, il sera forcé à consentir qu'elle aille loger avec sa grand'mère (*Mad. de Luxembourg*) laquelle ne l'abandonnera pas. Il fait apparemment de nouvelles dettes en Angleterre; ceux qui lui

---

(4) L'Abbé Millot, was the author of several historical compilations. He was tutor to the last ill-fated Duc d'Enghein, and died at Paris in the year 1785, while his pupil was yet a boy. D'Alembert said of him, that of all men he had ever known, he was the most without *préventions et prétentions*.

prêtent sont bien dupes, car il ne sera jamais, je crois, en état de s'acquitter. Avec qui vit-il? N'est-ce pas avec Charles Fox? Ils ont tous deux les mêmes principes, et la même conduite.

Vous nous avez renvoyé M. Smith (5); il n'avoit gagné que sept cent mille francs, il vient compléter le million. Il a fait faire un habit à son coureur, de trois cents louis; ce coureur demandoit à ceux qui en examinoient la magnificence, s'ils reconnoissoient leurs rouleaux.

---

LETTRE CCXCI.

Dimanche, 1er Février, 1778.

La poste a été exacte aujourd'hui, aussi recevrez-vous de mes lettres deux courriers de suite.

Je prends à bon augure de ce que vous ne croyez pas à la guerre; mais moi qui fais des cachots en Espagne, je crois qu'elle se fera. Un certain M. du Bucq (1) dit que nous ne la

---

(5) General John Smith.
(1) The same mentioned in Letter CCXLV.

voulons pas, et que vous la désirez; que vous ne ferez rien pour l'avoir, et qu'elle arrivera par nous, parce que, dit-il, nous ne pouvons pas nous dispenser de traiter avec l'Amérique et que vous ne pouvez, ni ne le devez souffrir. Ces raisonnemens sont trop sublimes pour moi, je vous laisse à juger s'ils sont vraisemblables. J'espère en nos Ministres, je veux croire qu'ils prendront le parti que vous pensez, qui sera de chanter, *tu as le pied dans le margouilli, tire-t'en, Pierre, si tu peux* (2).

Il vous sied moins qu'à personne de dire que vous êtes bête, vous avez beaucoup d'idées, il n'y a presque point de vos lettres où il n'y ait quelques pensées, réflexions, maximes ou apophthegmes de la plus grande vérité; vous avez des yeux de linx pour dénicher tous les défauts de vos amis; quand vous vous mettez à m'examiner, et à me peindre, vous me faites sentir de la haine contre moi, je me crois tous le défauts que vous me reprochez, et je reste tout étonnée que les gens qui m'environnent puissent me supporter; vous me les faites soupçonner de fausseté; et puis je m'étonne

(2) An old French proverb, meaning, you have got into a scrape, get out of it as you can.

que vous daigniez entretenir notre correspondance. Il faut que vous ne m'ayez pas toujours vue de même, car vous m'avez marqué estime et amitié, et c'est à vous que je dois l'estime vraie, ou fausse que l'on me marque; enfin, quoiqu'il en soit, je me crois bien avec vous, et quoique souvent vous ne voyiez en moi qu'une espèce de monstre, je crois que vous m'aimez un peu, mais pas assez pour que cela vous fasse mettre un pied l'un devant l'autre.

Je ne vois la grand'maman qu'une fois la semaine, le Samedi, que je soupe avec elle avec cinq ou six personnes, le grand Abbé, M. de Castellane, les Evêques de Tours, d'Arras (3), et de Metz (4), de Stainville, de Gontault, le Carraccioli, tantôt les uns ou les autres.

Je soupe deux fois la semaine chez moi, le Mercredi et le Vendredi. Quand on a des jours marqués on n'est plus maître de restraindre sa compagnie; j'ai quelquefois dix-huit ou vingt personnes, j'en suis désolée, mais dans l'hiver il n'y a pas moyen d'y apporter remède; le mois de Mai arrivé, cela change,

---

(3) MM. de Gonzié, brothers.
(4) L'Abbé de Laval-Montmorency.

on court alors le risque de n'avoir personne. Je compte toujours faire venir mon neveu ; il n'est ni piquant, ni charmant, mais il est très-supportable, je l'aime assez, et je suis si peu liée avec tout le reste de ma famille, que cela me le rend plus cher.

---

LETTRE CCXCII.

8 Février, 1778.

J'ai bien de la peine à m'empêcher de vous gronder. Vous avez eu un assez gros rhume pour consentir à vous faire saigner, et vous ne m'en mandez rien. Je ne puis donc plus avoir la sécurité de vous croire en bonne santé quand vous ne m'en parlez pas. C'est aujourd'hui l'unique reproche que vous recevrez de moi. D'ailleurs je suis assez contente de vous, je crois que, sans me flatter, je puis compter sur votre amitié, et que vous en avez autant pour moi qu'on en peut avoir pour une sempiternelle. Mais vous avez raison de vous étonner qu'à mon âge mon âme ne vieillisse point, elle a les mêmes besoins qu'elle avoit à cinquante ans, et même quarante. Elle étoit dès-lors dégagée de ces sortes d'impressions

des sens, dont M. de Crebillion a été un si vilain peintre. J'avois alors, et j'aurai jusqu'au dernier moment de ma vie, besoin d'aimer, et désir de l'être; mais c'est un secret qui vous est réservé, et dont je n'ai pas la moindre envie d'instruire personne.

J'ai eu autrefois des plaisirs indicibles aux Opéras de Quinault et de Lully, et au jeu de Thevenart, et de la le Maur. Pour aujourd'hui tout me paroît détestable; acteurs, auteurs, musiciens, beaux esprits, philosophes, tout est de mauvais goût, tout est affreux, affreux. Il n'y a qu'une seule personne ici dont je sois à peu près assez contente, M. de Beauvau. Mad. de Luxembourg me marque aussi quelque amitié, mais elle a tant d'humeur et d'inégalité qu'on ne peut compter sur elle.

Je vois la grand'maman une fois la semaine. Vous souvenez-vous de ce que je lui écrivis, *qu'elle savoit qu'elle m'aimoit, mais qu'elle ne le sentoit pas*; elle est de même sur toutes choses; tout est en elle principe, règle, ou habitude; la nature ne perce point. Vous, vous vous êtes éteint autant que vous avez pu, et je crois qu'effectivement rien aujourd'hui ne vous est nécessaire.

J'aurois voulu que vous fussiez entré plus en détail sur vos nouvelles politiques; tout votre militaire désire la guerre et la croit, j'espère que notre ministère ne pense pas de même. Je vous confie que depuis le Cardinal de Fleuri nul gouvernement ne m'a paru aussi sensé que celui d'aprésent. On avoit répandu il y a quelque tems de mauvais bruits sur le Necker; ils étoient sans fondement. Je suis intimement persuadée que nous n'avons personne présentement aussi éclairé que lui, aussi désinteressé, et aussi intègre.

Les seuls Anglois que je vois aujourd'hui, sont votre Ambassadeur, le Secrétaire de l'Ambassade, et M. Blaquiere qui l'a été autrefois sous Milord Harcourt; il est ici avec sa femme qui vient d'accoucher; je lui crois du bon sens.

Nous attendons au mois de Mai le Duc de Richmond. J'ai une amie qui aura encore plus de joie que moi de son arrivée. Je suis toujours dans la résolution de faire venir mon neveu. Je suis comme la fourmi, je prévois la disette. Adieu, mon ami.

## LETTRE CCXCIII.

10 Février, 1778.

Le Kain (1) mourut avant-hier de la gangrène dans les rheins, il s'y joignit un apoplexie; le public est très-affligé.

On dit toujours ici que vous nous allez faire la guerre, que vous nous avez déjà pris trois ou quatre vaisseaux, que vous allez envoyer une flotte pour brûler le port de Brest ou quelqu'autre; nous faisons partir tous nos officiers de terre et de mer pour la Bretagne;

---

(1) This celebrated tragic actor was bred to be a maker of chirurgical instruments. An upholsterer, employed by Voltaire, introduced to him le Kain, in whom, notwithstanding his disagreable person and hollow voice, Voltaire discovered such talents for acting, as induced him to take le Kain from the cutler's shop into his own house, to give him instructions, and, finally, to secure his being engaged at the French theatre. His obligations to Voltaire were supposed, by some less successful dramatic writers, to have induced him so to consecrate his whole talent to the tragedies of his master, that he not only neglected, but endeavoured to crush all other efforts of dramatic genius. Voltaire never witnessed the success of his pupil upon the French theatre at Paris, where le Kain performed for the first time in the year 1750; a few days after his patron had set out for Berlin, and when next Voltaire returned to Paris, after an absence of 27 years, he found le Kain had died the day before his arrival.

si vous savez ce qui en sera, et que vous puissiez le dire, parlez-m'en.

M. Gibbon sait-il que son traducteur (2) se marie? avez-vous toujours un grand plaisir à ire le livre de M. Gibbon? je ne peux lire que des peau d'âne.

Ayez la bonté, je vous prie, de me dire un mot de votre santé, et que ce mot soit la vérité.

Mercredi 11.

Je ne me permettrai plus les conjectures; je croyois que Voltaire ne viendroit jamais ici, il y arriva hier à quatre heures après midi, avec sa nièce Mad. Denis, et M. et Mad. de Villette, chez qui il loge; la maison est la dernière de la rue de Beaune, et qui donne sur le quai; Wiart a été chez lui ce matin, je lui ai écrit un petit billet, il m'a répondu.

" J'arrive mort, et je ne veux ressusciter " que pour me jeter aux genoux de Mad. la " Marquise du Deffand."

Peut-être irai-je le voir tantôt, je n'en sais rien, je crains d'y rencontrer tous les histrions

(2) Cerutti an ex-Jesuit.

beaux esprits, je veux cependant être bien avec lui ; je ne sais ce que je ferai ; je vous en rendrai compte Dimanche prochain.

Je crains plus la guerre que jamais, sans que cela soit bien fondé. Pour vous, cela ne vous fait rien, et vous vous moquez de moi.

---

## LETTRE CCXCIV.

Jeudi, 12 Février, 1778.

VOTRE Ambassadeur me dit hier qu'il pourroit avoir une occasion pour envoyer ce que je voudrois. Voilà les deux dernières feuilles (1); vous êtes au courant.

Wiart vient de chez Voltaire; il vit hier plus de trois cents personnes, je me garderai bien de me jeter dans cette foule, tout le Parnasse s'y trouve, depuis le bourbier jusqu'au sommet; il ne résistera pas à cette fatigue, il se pourroit bien qu'il mourût avant que je l'aie vu.

---

(1) Of *la Bibliothèque des Romans*, a work published in numbers, at Paris, which Mad. du Deffand forwarded to Mr. Walpole.

Est-il vrai que M. de Richmond ait terminé un de ses discours par rappeler la mort de Charles Ier. en convenant qu'elle avoit été juste ? cela n'est-il pas plus que Romain (2) ?

Ce m'est une grande satisfaction que vous ne vous trouviez dans ces *bruyans débats*, pour ne leur pas donner d'autre epithète.

Je n'aime point à penser que je ne vous reverrai plus.

---

LETTRE CCXCV.

Février, 1778

Nous n'eûmes point de courrier Dimanche et votre lettre n'est arrivée que le Lundi 16.

Il est certain que si je persévère à vous parler de moi, il faudra que j'aie bon courage, et de plus un dessein formel de vous mettre au désespoir. Il faut que je disparoisse ; et pour rendre la correspondance supportable, il ne faut pas que l'on puisse deviner de qui sont les

---

(2) It is believed, Mad. du Deffand alludes to the speech of the Duke of Richmond, on the motion for adjournment in the House of Peers, on Dec. the 11th, 1777.

lettres, ou du moins qu'on ne puisse le deviner que par les noms propres dont elles seront remplies, par exemple celui de Voltaire. Il arriva, comme je vous l'ai mandé, le Mardi 10. L'affluence a été grande; l'Académie a fait une députation, M. de Beauvau a voulu s'en charger. Les comédiens ont été en corps le visiter, Belcourt (1) à leur tête; il lui dit que c'étoit le reste de la comédie qui lui venoit rendre hommage. Ce mot *reste* étoit en l'honneur de le Kain qu'ils venoient de perdre. Voltaire leur répondit qu'il ne vouloit plus vivre que par eux, et pour eux. En conséquence il leur apporte une tragédie à laquelle il ne cesse de retoucher, corriger, changer, il y a passé ses deux premières nuits, il l'avoit nommée *Alexis Comnène*, et comme ce nom n'est pas favorable pour la rime, il l'a changé en celui *d'Irene*. Tous les acteurs iront chez lui ces jours-ci en faire la répétition; il m'y a invitée, mais comme ce sera entre onze heures et midi et que c'est souvent l'heure où je commence à dormir, il est douteux que je puisse m'y rendre; il m'a marqué la plus grande amitié

(1) A celebrated actor of the Théâtre François.

et la joie la plus vive de me revoir ; elle a été réciproque ; il prétend s'en retourner ce Carême, je ne crois pas qu'il le puisse; il a mal à la vessie, il a des hémorroïdes, on disoit hier qu'il avoit du dévoiement ; son extrême vivacité le soutient, mais elle l'use ; je ne serois pas étonnée qu'il mourût bientôt. Le courrier de l'Europe nous traduit tous vos discours du Parlement, il y en a un du Duc de Richmond dont tous les cousins qu'il a ici sont fort scandalisés. Nous sommes comme vous, on croit alternativement la paix, ou la guerre, les militaires la désirent, les citoyens la craignent. Une partie du public ne s'occupe que de musique ; les Gluck et les Piccini partagent la cour et la ville; l'Ambassadeur de Naples est à la tête du dernier parti ; les gens de l'ancien tems n'aiment ni l'un ni l'autre.

La Duchesse de Leinster compte passer ici cinq ou six mois, elle est encore grosse, elle accouchera à la fin de Mai ; elle cherche une maison où elle puisse loger avec son mari, et cinq ou six de ses enfans ; c'est une femme fort aimable, elle attend sa sœur Milady Louise le mois prochain.

En visitant mes manuscrits je n'ai point trouvé votre fameuse lettre à Jean-Jacques,

je vous serai obligée de m'en envoyer une copie.

Mercredi, 18 Février.

Cette lettre a été commencée Lundi 16, il n'est rien arrivé depuis qui puisse vous intéresser.

---

LETTRE CCXCVI.

Dimanche, 22 Février, 1778.

Je vous ai raconté ma première visite à Voltaire; elle fut le 14, il étoit arrivé le 10, et de ses connoissances j'ai été la moins empressée. Je voulois le voir seul, c'est-à-dire avec M. de Beauvau. Je lui fis hier ma seconde visite encore avec M. de Beauvau, mais elle ne fut pas aussi agréable que la première. D'abord nous passâmes plusieurs pièces dont toutes les fenêtres étoient ouvertes; nous fûmes reçus par la nièce Denis, qui est la meilleure femme du monde, mais certainement la plus gaupe, par le Marquis de Villette, plat personnage de comédie (1), et par sa jeune épouse qu'on

(1) The same Marquis de Villette mentioned in Letter CCXII.

dit être aimable (2); elle est appelée *Belle et Bonne*, par Voltaire et sa suite. Etant arrivés dans le salon, nous n'y trouvâmes point Voltaire, il étoit enfermé dans sa chambre avec son secrétaire, on nous pria d'attendre; mais le Prince qui avoit affaire me demanda son congé; je restai donc avec la nièce Denis, le Marquis Mascarille, et Belle et Bonne; ils me dirent que Voltaire étoit mort de fatigue, qu'il

---

(2) The Marquise de Villette, née Varicourt, had been an inmate at Ferney for some time before her marriage with the Marquis de Villette. The following account of her first acquaintance with Voltaire, was given at the time, when every circumstance relative to him was enquired into with the most minute and insatiable curiosity.

" Madame de Villette, de Varicourt en son nom, est " fille d'un Officier des Gardes du Corps, peu à l'aise et " ayant douze enfans. Il étoit question de faire reli- " gieuse cette jeune personne dont la famille n'avoit au- " cun espoir de la marier. Mademoiselle de Varicourt, " instruite de la bienfaisance de M. de Voltaire, se servit " de son esprit pour lui écrire une lettre très-bien tournée, " où elle se plaignoit de son fâcheux destin. Touché de " cette épître il va trouver Madame Denis, il dit " qu'il *falloit arracher au diable cette âme qu'on pré-* " *tendoit donner à Dieu*, et il engagea sa nièce à proposer " à la famille de Mademoiselle de Varicourt de permettre " que celle-ci vint passer quelque tems à Ferney. La " jeune personne s'y est si bien conduite qu'elle y a ac- " quis le surnom de *Belle et Bonne*; ce qui a déter- " miné M. le Marquis de Villette à en faire la fortune " en l'épousant."

avoit lu dans l'après-dînée sa pièce toute entière aux comédiens, leur avoit fait répéter leurs rôles, qu'il étoit épuisé, et hors d'état de pouvoir parler ; je voulus m'en aller, on me retint, et pour m'engager à rester, Voltaire m'envoya quatre vers qu'il a faits pour Pigale qui va faire sa statue, ou son buste en marbre; je viens de les chercher, mais il faut que j'aie laissé tomber hier au soir le petit porte feuille où ils sont, avec plusieurs autres, chez la grand'maman, j'envoie dans ce moment chez elle pour qu'on le cherche. Après avoir attendu un bon quart d'heure, Voltaire arriva, disant qu'il étoit mort, qu'il ne pouvoit pas ouvrir la bouche; je voulus le quitter, il me retint; il me parla de sa comédie, il me proposa de nouveau d'en entendre la répétition générale qui s'en feroit chez lui, qu'il me feroit avertir; il n'a que cet objet dans la tête, c'est ce qui l'a fait venir à Paris, c'est ce qui le tuera, si elle n'a pas un grand succès. Mais tout conspire à la faire réussir. Il a encore sans doute d'autres prétentions, celle d'aller à Versailles, de voir le Roi, la Reine, mais je doute qu'il en obtienne la permission; il dit ensuite à M. le Marquis de me raconter la visite qu'il avoit eue d'un prêtre; mais M. le

Marquis s'y prenant fort mal, il le fit taire, prit la parole et me dit, qu'il avoit reçu une lettre d'un Abbé (3), qui lui marquoit beaucoup de joie de son arrivée à Paris, qu'il ne devoit pas douter de l'empressement qu'on avoit de connoître un homme tel que lui; accordez-moi, lui dit-il, la permission de vous venir voir, il y a trente ans que je suis prêtre, j'ai été vingt ans aux Jésuites, je suis estimé et considéré par M. l'Archevêque, je rends des services, je prête mon ministère dans diverses cures à Paris, je vous offre mes soins; quelque superiorité que vous ayez sur les autres hommes; vous êtes mortel comme eux; vous avez quatre-vingt-quatre ans, vous pouvez prévoir des momens difficiles à passer, je pourrois vous y être utile, je le suis à M. l'Abbé de Lattaignant (4), il est plus âgé que vous; je vais dîner et boire avec lui aujourd'hui; permettez-moi de vous venir voir. Voltaire y a consenti, il l'a vu, il en est fort con-

---

(3) L'Abbé Gauthier.

(4) L'Abbé de Lattaignant was a Canon of the Cathedral Church of Rheims, a celebrated author of drinking songs, and other occasional poetry, much courted in society at Paris, though by no means leading a life exexemplary in a priest.

tent ; cela sauvera, dit-il, du scandale, ou du ridicule.

Lundi.

Je fus interrompue hier, je n'ai pu reprendre que ce matin, et je dis comme le courrier de l'Europe :

La suite pour l'ordinaire prochain.

---

LETTRE CCXCVII.

Dimanche, 1er. Mars, 1778.

J'avois terminé ma dernière lettre en vous disant, le reste au premier courrier. Celui qu'on attendoit aujourd'hui n'est point venu ; peut-être l'aurons-nous demain, mais en l'attendant l'autre partiroit, je ne pourrois plus vous écrire que Jeudi, ce seroit un petit malheur pour vous ; mais comme j'ai plusieurs choses à vous mander, vous me saurez gré de ne pas tarder.

Vous devez vous souvenir qu'il y eut hier huit jours que je vis Voltaire pour la seconde fois. Je vous racontai à peu près cette visite ; les jours suivans j'envoyai savoir de ses nouvelles ; j'appris Mercredi, 24, qu'il avoit eu un

vomissement de sang; depuis ce tems il ne voit personne que son medecin qui est Tronchin (1); on dit qu'il n'a point de fièvre, il crache tous les jours des caillots de sang qu'on dit être le reste de l'hémorragie. Pour moi je crois qu'il mourra, beaucoup croient qu'il se tirera d'affaire; c'est sa tragédie qui le tue; je vais vous faire copier plusieurs petits vers, je n'ai que le tems de vous dire un mot, il est cinq heures du soir, je ne fais que m'éveiller. Je vous écrirai par le courrier de Jeudi.

Je soupçonne que les vers que Voltaire dit avoir reçus par la petite poste sont de lui-même, et qu'il a pris ce tour pour se mocquer de Marmontel, qui corrige Quinault, et y ajoute des vers de son crû; quoique j'y sois nommée, je n'y ai de part que celle que la rime m'y a donnée.

*Vers envoyés à M. de Voltaire, par la petite poste, le 20 Février au soir.*

A charmer tout Paris Piccini doit prétendre :
Roland est un chef-d'œuvre, il vous faudra l'entendre,
Disoit, hier au soir, Mad. du Deffand,

---

(1) He was a Swiss by birth, then settled at Paris as first physician to the Duke of Orléans.

Au rival des auteurs du Cid et d'Athalie.
Marmontel, reprit-il, très-vivement m'en prie,
Mais ainsi que Tronchin, Quinault me le défend.

On dit à Voltaire que le Roi avoit commandé la statue du Maréchal de Saxe, et la sienne pour mettre dans la galerie du Louvre. Cela n'étoit pas. C'étoit M. d'Angivillers (2) qui les avoit commandées, et les statues ou bustes sont pour M. de Marigny (3). Voltaire croyant que c'étoit le Roi, fit ces vers pour Pigal (4).

Le Roi sait que votre talent,
Dans le petit et dans le grand,
Fait toujours une œuvre parfaite,
Et par un contraste nouveau
Il veut que votre heureux ciseau,
Du héros descende au trompette.

---

(2) The Comte de la Billarderie d'Angivillers, *Directeur et Ordonnateur Général des Bâtimens, Arts, Académies et Manufactures Royales.*—The person occupying this place was considered as a Minister at Versailles, having the right of communicating directly with the King.

(3) The Marquis de Marigny, brother to Mad. de Pompadour. He had formerly occupied the place which M. d'Angivillers now filled.

(4) A celebrated sculptor, the successor and rival of Bourchardon.—It is believed that he is still alive.

*Vers de je ne sais pas qui.*

Qui peut me consoler du malheur qui m'arrive ?
Disoit Melpomene à Caron.
Lorsqu'à le Kain, tu fis traverser l'Achéron
Que n'a-t-il déposé ses talens sur *la Rive !* (5)

*Vers d'un quidam à qui M. de Villette avoit refusé de faire voir Voltaire.*

Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire ;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montrez un géant à la Foire.

Lundi, matin 2.

Voici encore quatre mauvais vers.

Prenez, pauvre Electeur, et prenez avec joie,
La toison que fort à propos
L'Empereur enfin vous envoie,
Quand il vous a mangé la laine sur le dos (6).

---

(5) The name of a celebrated actor who succeeded to the representation of the characters of le Kain, in the French tragedy.

(6) This alludes to the claims which had been set up by the House of Austria, to the succession of Maximilian, Elector of Bavaria, who died without children, 30th Dec. 1777, in opposition to the claims of the Duc de Deuxpont's, which, however, finally prevailed.

J'appris hier, par d'Argental qui voit Voltaire deux fois le jour, que Tronchin le croit guéri ; il n'a point de fièvre, il n'est point foible, il crache encore un peu de sang, mais c'est le reste de l'hémorragie : on est persuadé qu'il en reviendra, je le verrai peut-être aujourd'hui. On dit qu'il renonce au projet de retourner à Ferney, et qu'il fait chercher une maison pour sa nièce et lui ; il la voudroit dans mon quartier ; j'en serois fort aise, il est tant soit peu supérieur à nos beaux esprits.

J'ai reçu enfin le présent de Mad. de Montagu ; c'est deux cassolettes d'argent que mon orfèvre estime vingt ou vingt-cinq louis ; j'en suis désolée, à peine la connoissois-je.

---

LETTRE CCXCVIII.

4 Mars, 1778.

La feuille sur la musique est de l'Abbé Barthelemi, qui me la donna pour vous l'envoyer ; je soupçonnai qu'elle vous seroit aussi inintelligible qu'à moi.

Voltaire se porte mieux, on croit qu'il en reviendra, je ne l'ai point vu depuis son accident. Il a vu ce prêtre dont je vous ai parlé,

qui lui a fait signer un écrit par lequel il déclare (1) qu'il mourra dans la religion dans laquelle il est né, qu'il désavoue et condamne tout ce qu'il a fait, dit et écrit qui a pu causer quelque scandale et nuire à la religion; son neveu l'Abbé Mignot, et l'Abbé Gautier son confesseur, ont signé, comme témoins, cet écrit.

---

(1) His declaration was couched in the following terms:—
" Je soussigné déclare, qu'étant attaqué depuis quatre jours
" d'un vomissement de sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre
" ans, et n'ayant pu me traîner à l'église, M. le Curé de St.
" Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres
" celle de m'envoyer M. l'Abbé Gauthier, Prêtre, je me
" suis confessé à lui, et que si Dieu dispose de moi, je
" meurs dans la sainte religion catholique où je suis né,
" espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera par-
" donner toutes mes fautes, et que si j'avois scandalisé
" l'église, j'en demande pardon à Dieu et à Elle.
" (Signé) VOLTAIRE.
" Le 2 Mars, 1778, dans la maison de M. le Marquis
" de Villette en présence de M. l'Abbé Mignot, mon
" neveu, et de M. le Marquis de Villevieille, mon ami."

After this decent declaration of faith, deposed in the hands of a priest, one cannot help being astonished at the puerile folly of Voltaire's friends *les Philosophes*, who we find, in all the anecdotes of the day, labouring to invalidate the sincerity of this declaration, and to have it considered as a jest or a sneer; while, on the other hand, no less astonishment must be excited by the obstinate and ill judged bigotry of the clergy, who did not see it was their duty, as well as their interest, to remain satisfied, and take for granted these sentiments, as the best way to repare the mischief their author had done, and to prevent any farther, he might meditate.

## LETTRE CCXCIX.

Paris, Dimanche, 8 Mars, 1778.

Ne vous attendez plus à des relations sur Voltaire, il y a quinze jours que je ne l'ai vu, et je compte ne le revoir que quand il viendra chez moi, ou qu'il me fera prier de venir chez lui ; il se porte bien, il s'est tiré de son accident comme s'il n'avoit que trente ans. Il est uniquement occupé de sa tragédie ; on assure qu'on la jouera de demain en huit qui sera le 16. Si elle n'a pas de succès, il en mourra ; mais je suis persuadée que, quelque mauvais qu'elle puisse être, elle sera applaudie ; ce n'est pas de la considération qu'il inspire aujourd'hui, c'est un culte qu'on croit lui devoir ; il y a cependant quelques sacriléges. Vous ai-je mandé qu'il a reçu pendant samaladie, un paquet par la petite poste, qui renfermoit un libelle imprimé de soixante pages, le plus outrageant et qui lui causa la plus violente colère ; ses complaisans voulurent lui faire jeter au feu avant d'en achever la lecture qu'il fit tout seul ; il dit qu'il vouloit le montrer à d'Alembert ; je n'ai vu personne à qui il l'ait communiqué. Ce qui est

extraordinaire, c'est que l'auteur ou les auteurs n'en fassent part à personne.

Je ne suis point de votre avis sur la visite qu'il a reçue de l'Abbé, il me semble qu'il a bien fait, il l'a appelé dans son accident, il est sensé s'être confessé ; l'Abbé lui a demandé une déclaration conçue à peu près dans ces termes :

*Je mourrai dans la religion où je suis né, je respecte l'Eglise ; je désavoue et je me repens du scandale que j'ai pu donner.* Le confesseur, son neveu l'Abbé Mignot, un autre homme qui étoit présent, et lui Voltaire ont signé cette déclaration. Le curé étoit venu pour le voir, mais comme Tronchain lui avoit défendu de parler, il ne le reçut point, mais il lui écrivit une lettre très-honnête, à laquelle le Curé a répondu sur le même ton, mais avec une abondance de lieux communs dont Voltaire a été très-fatigué. Voilà la fin de mes relations ; je ne les reprendrai qu'en cas de nouvel événement ; ce que je hais le plus c'est de raconter ; vous le comprendrez aisément, car vous n'aimez pas non plus à faire des narrations.

Il me semble que l'on croit moins la guerre ici ; elle me paroît à moi indubitable ; je serois fâchée si elle dérange votre fortune, elle dé-

rangera notre correspondance, et je crois qu'alors vous en serez quitte pour une ou deux lettres par mois ; vous m'intdiquerez les mesures qu'il faudra prendre.

Nous avons ici M. et Mad. Schouwaloff, neveu de celui que vous connoissez ; la nièce est indolente et insipide, le neveu une sorte de bel esprit ; mais nous avons un Duc de Bragance qui ne s'en ira qu'à Pâque, et je n'y aurai nul regret. Il faut en convenir, les gens aimables sont bien rares.

---

LETTRE CCC.

Mercredi, 18 Mars, 1778.

J'AVOIS commencé hier à vous écrire, et je me préparois à vous faire le récit de tous nos événemens de la veille. La représentation de la tragédie de Voltaire ; le combat de M. le Comte d'Artois et de M. le Duc de Bourbon (1), occasionné par des insultes que le premier fit

(1) Eldest son of the Prince de Condé, and married to the daughter of the Duc d'Orléans, the sister of the Duc de Chartres.

à la femme du second au bal de l'Opéra, où la Princesse commit l'indiscrétion de lever le masque du Comte, ce qui l'irrita au point de lui froisser son masque sur le visage, et de lui donner coups de poing ; elle en garda le secret pendant deux jours, mais elle n'eut pas la force de garder le silence plus long-tems, et en racontant son aventure à son mari, à son père, et à tout le monde, elle traita le Comte d'Artois, d'insolent, d'impertinent, de brutal, etc. etc. Cela ne pouvoit qu'avoir des suites ; le Roi voulut les prévenir ; il commanda aux deux partis de le venir trouver ; les deux Princes et la Princesse furent à Versailles Dimanche dans la matinée ; ils entrèrent les premiers chez le Roi, le Comte quelques minutes après, et au moment que le Roi disoit à la Princesse qu'il vouloit que cette aventure fût oubliée, qu'ils avoient fait tous les deux une grande étourderie, mais qu'on s'attireroit son indignation si l'on venoit à en reparler ; le Comte ne dit pas un mot, et ne fit aucune excuse ; le Roi voulant se retirer, le Duc de Bourbon le suivit pour lui parler ; mais le Roi se retournant, lui dit : N'avez-vous pas entendu que j'ai déclaré qu'on encourroit mon indignation si l'on en parloit davantage, et il se retira. On peut juger du déses-

poir de la Princesse; personne ne crut cette affaire finie. Le Comte, soupant le soir avec beaucoup de monde, dit, et répéta, qu'il iroit le lendemain matin se promener au bois de Boulogne. Le Duc l'ayant su, s'y rendit le lendemain, Lundi, à huit heures du matin, n'ayant avec lui que M. de Vibraye (2), son Capitaine des Gardes; il attendit environ une heure le Comte, qui arriva avec le Chevalier de Crussol (3), son Capitaine des Gardes: ils allèrent au-devant l'un de l'autre avec grande vivacité; le Comte lui dit, vous me cherchez, me voilà. Le Duc lui demanda de consentir qu'il ôtât son habit, parce qu'il en seroit gêné, le Comte y consentit, et dit qu'il en alloit faire de même; ils se battirent très-bien; le Comte avec impetuosité, le Duc avec beaucoup de sang froid; ils se portèrent six bottes sans se blesser, et voulant porter la septième, le Chevalier de Crussol se mit entre eux deux, leur dit que c'en étoit assez. Le Comte dit au Duc: Etes-vous content?—Parfaitement, répon-

(2) Mr. de Vibraye afterwards emigrated with the Prince, to whose household he was attached, and was for some years with him in England, from whence he returned to France, where he died.

(3) Brother to the Baron de Crussol d'Amboise.

dit le Duc. Si cela est, reprit le Comte, embrassons-nous, faisons la paix et allons dîner ensemble ; le Duc s'en excusa sur ce qu'il falloit qu'il allât rassurer sa femme, son père et sa sœur. Ils se séparèrent, le Duc retourna chez lui, où, très-peu après être arrivé, on entendit un bruit de chevaux, c'étoit M. le Comte d'Artois qui entra de la meilleure grâce du monde, baisa la main de Mad. de Bourbon, lui demanda mille pardons, et l'assura qu'au bal il ne l'avoit pas reconnue.

Ainsi s'est terminée cette querelle. Tous ces Princes furent l'après-dînée à la tragédie de Voltaire et reçurent les plus extrêmes applaudissemens du parterre, et des loges. Le succès de la pièce a été très-médiocre, il y eut cependant beaucoup de claquemens de mains, mais c'étoit plus Voltaire qui en étoit l'objet que la pièce.

Hier matin, les deux Princes ont reçu une lettre de cachet, le Comte pour aller à Choisy, et le Duc à Chantilly ; voilà cette affaire terminée, et qui m'a beaucoup coûté à vous raconter, ayant l'esprit très-préoccupé d'un autre sujet.

Enfin, voilà donc la guerre déclarée ; votre Ambassadeur a reçu son rappel, il partira peut-être demain.

Ne craignez point mes doléances, il est inutile que je vous dise ce que je ne vous apprendrois pas. Rappelez-vous tout ce qui s'est passé entre nous, et je vous laisse juge de ce que je pense. J'espère que vous m'informerez de ce que je devrai faire pour vous donner de mes nouvelles, car je ne veux pas croire que vous ne comptiez plus en recevoir.

Cette lettre accompagnera le livre (4) que Mad. de Beauvau vous envoie.

Ah ! j'ai une triste destinée et je semble être faite pour vérifier ce vers de St. Lambert :

Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie.

Voilà une épigramme sur la prétendue confession de Voltaire.

Voltaire et Lattaignant, tous deux d'humeur gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu,
Que ce soit à Gautier, que ce soit à Garguille.
Monsieur Gautier, pourtant me semble bien trouvé ;
L'honneur de deux Curés semblables,
A bon droit étoit réservé,
Au Chaplain des Incurables.

---

(4) A new edition of *Les Maximes de la Rochefoucault*, printed at the Louvre.

Cet Abbé Gautier est en effet Chaplain des Incurables(5). Cette lettre est écrite à huit heures du matin, j'y pourrai ajouter, si j'apprens quelque chose qui en vaille la peine, elle vous sera vraisemblablement rendue par votre Ambassadeur (*Lord Stormont*).

A Midi.

Je viens de recevoir d'un de mes amis la relation de ce qui s'est passé Lundi; je la lui avois demandée me méfiant de moi, car je suis bien éloignée de croire savoir raconter; je vous l'envoie parce qu'elle est beaucoup mieux que la mienne, et que vous pourrez la montrer. Le M. de B. chez qui M. le Comte d'Artois alla dîner est le Baron de Bezenvald. Je ne savois pas la particularité de la lettre du Comte d'Artois au Roi.

J'ai écris ce matin un mot à votre Ambassadeur, il me mande qu'il me viendra voir demain entre cinq et six heures. Je le regrette, je l'avoue, et je n'ai rien vu en lui qui ne soit honnête et raisonnable.

Jeudi, à midi.

Je vis hier la Duchess de Leinster et Milady

(5) An hospital at Paris.

Louise (6); la première compte rester ici plusieurs mois, l'autre retournera à Londres dans trois semaines.

J'aurai tantôt la visite de Milord Stormont, je crois qu'il partira demain; vous recevrez par lui mon paquet.

M. Fullarton partira Dimanche, je pourrai vous écrire par lui, s'il arrive quelque chose qui vaille la peine de vous être mandé.

Ecrivez-moi un mot de remercîmens pour Mad. de Beauvau, que je puisse lui montrer.

Le Comte d'Artois a ordre de ne recevoir à Choisy que sa maison, et trois autres personnes qui sont MM. d'Eesterhazy (7), de Nassau (8) et de Bezenvald (9).

---

(6) The Lady Louisa Conolly, sister to the Duchess of Leinster, married to the Right Hon. Thomas Conolly, of Castleton, in Ireland.

(7) The same M. d'Esterhazy already mentioned in these Letters, son to one of that illustrious Hungarian family, who had married and settled in France.

(8) The same Prince de Nassau who commanded one of the Spanish gun-boats at the ever-memorable attack upon Gibraltar. He and all his crew were with difficulty saved from the effect of General Elliot's red-hot balls, by the courage and humanity of the English sailors under the command of Sir Roger Curtis.

(9) The Baron de Bezenvald, a Swiss, Lieut. Col. of the Swiss guards, already mentioned in these Letters.

M. de Lauzun (10) a fait un marché effroyable avec le Prince de Guémené ; il lui a vendu tout son bien à la charge de payer toutes ses dettes, de remplir tous ses engagemens, et de lui faire quatre vingt mille livres de rentes viagères, qui seront, dit-on, mal payées, parce que M. de Guémené est lui-même fort dérangé. Mad. de Lauzun loge actuellement chez Mad. de Luxembourg, elles ont l'une et l'autre une conduite admirable, l'une par sa douceur et sa patience, l'autre par sa générosité, et toutes les deux par leur amitié réciproque.

La pièce de Voltaire fut jouée hier pour la seconde fois ; dès qu'elle sera imprimée, je vous l'enverrai. Je crois que d'ici à quelques mois, il n'y aura point de changement dans la correspondance de nos nations.

---

(10) The Duc de Lauzun before he succeeded to the title and estates of his family, by the death of his uncle, the Maréchal Duc de Biron, was already overwhelmed with debts. The bargain here mentioned with the Prince de Rohan Guemené, proved his total carelessness, or ignorance, both of business in general, and of his own affairs in particular. The Prince de Guemené was a man more ruined than himself, and a few years afterwards was disgraced by making the most fraudulent, and scandalous bankruptcy that Paris had ever witnessed, which involved the total ruin of hundreds of industrious citizens, and people in the lower classes of society, who had been persuaded by his agents to place their savings in his hands, and upon his security.

LETTRE CCCI.

Paris, Dimanche, 22 Mars, 1778.

QUAND vous recevrez cette lettre-ci, vous en aurez reçu une immense, par feu votre Ambassadeur, qui partit hier à six heures du soir.

Depuis cette lettre, M. Franklin a été présenté au Roi; il étoit accompagné d'une vingtaine d'Insurgens dont trois ou quatre avoient l'uniforme. Le Franklin avoit un habit de velours mordoré, des bas blancs, ses cheveux étalés, ses lunettes sur le nez et un chapeau blanc sous le bras. Ce chapeau blanc est-il un symbole de la liberté? Je ne sais point le discours qu'il fit, mais la réponse du Roi fut très-gracieuse, tant pour les Provinces Unies, que pour lui Franklin leur député; il loua la conduite qu'il avoit tenue, et celle de tous ses compatriotes. On ne sait point quel titre il va avoir, mais il ira à la cour tous les Mardis, ainsi que tous les Diplomatiques.

Vous voulez me consoler et vous y avez réussi, du moins en quelque sorte; je ne connois de bonheur qui celui d'être aimé de ce qu'on aime, et quoiqu'une absence éternelle soit une horrible souffrance, on la supporte patiemment

quand on peut compter que l'on n'est point indifférent à ce que l'on aime. Je ne me permets pas d'en dire davantage.

Je suis curieuse de savoir comment Milord Stormont sera reçu à votre cour : lui saura-t-on mauvais gré de n'avoir par découvert ce qui se passoit ? Il m'a paru affligé. Vous aviez bien prévu tout ce qui arrive aujourd'hui ; je me souviens très-bien de tout ce que vous m'en avez écrit dès le commencement ; vous avez un très-grand et bon esprit, mais cependant qui ne vous garantit pas de quelques méprises dans les jugemens que vous portez ; je le sais par expérience, et tout à l'heure à l'occasion de Voltaire : vous ne jugez pas bien des motifs de sa conduite ; il seroit bien fâché qu'on crût qu'il ait changé de façon de penser, et tout ce qu'il a fait, a été pour le décorum, et pour qu'on le laissât en repos. Je n'ai pas pu avoir la lettre qu'il a écrite au curé de St. Sulpice, je voulois vous l'envoyer, elle est fort bien. Il se porte beaucoup mieux, il ne crache plus de sang ; il sortit hier pour la première fois, et il me fit dire, par M. d'Argental, qu'il me viendroit voir incessamment ; je l'attendrai, je n'irai point chez lui ; sa nièce et M. de Villette sont

des personnages que je ne me soucie pas de voir.

Je ferai lire par Wiart à l'Abbé (*Barthelemi*), vos remercîmens et vos éloges ; cet Abbé a de l'esprit, mais il est bien Provençal. Le Castellane me plaît davantage, il est caustique, mais plus sincère ; il est fâcheux de bien démêler le caractère et les défauts de tous ceux qu'on voit, quand on ne peut pas s'en passer. Il est bien malheureux d'être par son caractère sujet à l'ennui, c'est un état que l'on ne peut pas supporter, et qui est cause que pour s'en délivrer on tombe dans tous les inconvéniens imaginables.

Je crois qu'en voilà assez pour aujourd'hui, peut-être vous écrirai-je encore, ou par le Fullarton, ou par la poste de Jeudi.

Lundi matin.

Ce sera M. Fullarton (1) qui vous rendra cette lettre ; il partira demain matin ; je n'ai rien à y ajouter, si ce n'est de vous prier de dire mille

(1) The late Col. Fullerton, of Fullerton, in Scotland, who was Secretary of Embassy to Lord Stormont's mission to Paris, when it terminated by a declation of war between France and England.

choses pour moi à M. Conway, à Milady Ailsburi, et réitérez-lui mes remercîmens sur son dernier présent; voilà M. Fullarton qui arrive, je vais lui donner ma lettre.

---

LETTRE CCCII.

Paris, 12 Avril, 1778.

Je suis fort contente que vous ayez reçu mes paquets; j'ai beaucoup à vous remercier de votre dernière lettre.

Je voudrois bien pouvoir prendre des espérances pour la paix; mais comme je n'en attends pas de certains avantages, j'en attends plus tranquillement la décision. Je m'acquitterai de vos remercîmens pour Mad. de Beauvau; si vos louanges ne lui paroissent pas excessives, il faudra que son amour-propre soit un peu fort.

Je puis me tromper sur les sentimens de votre jeune Duc (*de Richmond*), je suis comme Agnès, je ne m'aperçois pas quand on se moque. Je crois volontiers ce que vous me dites, que trop de sentimens le partagent pour qu'aucun soit bien fort.

J'eus enfin hier la visite de Voltaire; je le mis à son aise en ne lui faisant aucun reproche; il resta une heure, et fut infiniment aimable; je n'avois chez moi que Mad. de Cambise, la Sanadona, et une de nos habitantes de St. Joseph. Il vient d'acheter une maison dans le quartier de Richelieu, il compte y passer huit mois de l'année, et les quatre autres à Ferney; il est aussi animé qu'il ait jamais été. Les honneurs qu'il a reçus ici sont ineffables, il n'y en a d'aucun genre qui lui ait manqué. Il est suivi dans les rues par le peuple qui l'appelle *l'homme aux Calas*. Il n'y a que la cour qui se refuse à l'enthousiasme; il a quatre-vingt-quatre ans, et en vérité je le crois presqu'immortel; il jouit de tous ses sens, aucun même n'est affoibli, c'est un être bien singulier, et en vérité fort supérieur; s'il me voit souvent, j'en serai fort aise; s'il me laisse là, je m'en passerai, je ne me permets plus ni désir, ni projet. Je suis très-aise de ce que votre Roi a fait pour le Duc son frère (1)

---

(1) The acknowledgment of the marriage of his Royal Highness the late Duke of Glocester, with the Countess Dowager of Waldegrave, and the consequent settlement made by Parliament on the Duchess.

et que l'état de la Duchesse soit assuré. Pour Monsieur votre neveu (2), je ne le peux pas souffrir. Il faut que ce soit pour vous un devoir indispensable de vous en occuper ; si cela n'étoit pas, vous le laisseriez là, vous n'aimez pas ce qui vous gêne ; cependant vous êtes comme tout le monde, on préfère des occupations, même désagréables, au *far niente*.

Je crois que notre Roi et ses Ministres, excepté le Sartine(3), ne désirent point la guerre ; mais le cri de la nation est pour qu'on la fasse. Ce que je pense sur ce qui en arrivera est tantôt oui, tantôt non.

Je ris quand je lis dans vos lettres que vous voudriez avoir le tems de vous ennuyer ; vous seriez, je vous assure, de bien mauvaise humeur si cela vous arrivoit.

Vous ne me parlez point de changement dans votre ministère ; le bruit couroit ici qu'il y en avoit ; vous craignez, je crois, que je ne vous cite.

Je vous envoie cette lettre par M. Blaquière qui part demain.

---

(2) George Earl of Orford.
(3) The Minister of Marine.

On disoit ces jours-ci que Milord Stormont alloit revenir, je n'en crois rien.

La jeune Duchesse de Mortemar (4) vient de mourir de la petite vérole.

On dit la Reine grosse, elle croit l'être, mais cela demande confirmation.

Vous dites que l'on ne s'aperçoit pas de la diminution de mon esprit; oh! je suis bien sûre du contraire.

---

LETTRE CCCIII.

Paris, 31 Mai, 1778.

Je n'ai point pu répondre plus tôt à votre lettre du 22; j'ai été troublée et occupée tristement par des événemens domestiques. Colman fit une chute de quelques marches sur un escalier si rude, et si terrible, qu'il vomit le sang, il n'a point paru avoir de commotion à la tête, on n'a point démêlé dans quelle partie du corps le dépôt se soit formé; soit que la goutte à laquelle il étoit sujet, se soit jointe à cet accident, il souffroit tantôt dans un endroit et

---

(4) Née d'Harcourt.

tantôt dans un autre, enfin le neuvième jour de sa chute, qui étoit hier, il mourut; c'est une perte; il y avoit vingt-un ans qu'il me servoit, il m'étoit utile à diverses choses, je le regrette, et puis la mort est un événement si terrible, qu'il est impossible qu'il ne produise de la tristesse. Dans cette disposition, j'ai cru ne devoir pas vous écrire, je change d'avis aujourd'hui, parce que je ne veux pas interrompre un commerce qui est la plus agréable, et peut-être l'unique circonstance de ma vie qui me la rende supportable.

Je vous remercie de toutes les nouvelles que vous m'avez mandées; je ne puis pas vous rendre le change, il me semble que je suis encore moins instruite que les gazettes, je prends si peu de part à tout ce qui se passe, que mon ignorance peut être l'effet de cette indifférence; tout ce que je sais, c'est que le Maréchal de Broglio a le commandement des troupes de Bretagne, et de Normandie, que son frère ne sera point avec lui, mais qu'il commandera à Metz. Tout le monde part, c'est-à-dire tous les gens avec lesquels je vis.

L'Abbé Sigorgne est ici, et je compte qu'il y restera jusqu'au mois d'Août que mon neveu d'Aulan me viendra trouver. Mad. de Luxem-

bourg ne s'établira à aucune campagne, mais elle fera des courses continuelles tout l'été et tout l'automne ; j'envie bien votre caractère qui fait que rien ne vous est nécessaire, et que vous vous suffisez à vous-même. Moi, c'est tout au contraire, je n'ai pire compagnie que moi-même, et pour peu qu'on m'aide à la connoissance que j'ai de mes défauts, je me deviens tout-à-fait insupportable; il me faut de la société, soit des vivans soit des morts ; je n'en puis avoir avec ces derniers, parce que presque aucune lecture ne me plaît. Ah ! que ceux qui désirent de vivre long-tems, se font une grande illusion !

Vraiment j'oubliois un fait important, c'est que Voltaire est mort, on ne sait ni l'heure, ni le jour, il y en a qui disent que ce fut hier, d'autres avant-hier. L'obscurité qu'il y a sur cet événement vient, à ce qu'on dit, que l'on ne sait ce que l'on fera de son corps ; le Curé de St. Sulpice ne veut point le recevoir ; l'enverra-t-on à Ferney ? Il est excommunié par l'Evêque dans le diocèse duquel est Ferney. Il est mort d'un excès d'opium qu'il a pris pour calmer les douleurs de sa strangurie, et j'ajouterois d'un excès de gloire, qui a trop secoué sa foible machine.

## LETTRE CCCIV.

Paris, Dimanche, 7 Juin, 1778.

VOTRE dernière lettre est du 28; j'aurois dû a recevoir Mercredi dernier. Je vous ai écrit plusieurs fois depuis l'arrivée, et le départ de M. Selwyn; mais comme nos lettres ne contiennent rien de bien important, c'est un petit malheur que leur retardement. J'espérois apprendre par celle que je reçois aujourd'hui, quelques nouvelles de votre chose publique; sur le départ de votre flotte, sur les changemens dans votre ministère; on débite ici bien des nouvelles qui demandent confirmation, mais qui font conjecturer que la guerre avec vous n'est pas chose certaine, dont je suis fort aise. Il est naturel que je craigne la guerre, aimant ma patrie, et étant fort loin de haïr la vôtre.

Je vous ai appris dans mes précédentes lettres, la nomination du Maréchal de Broglio pour commander nos troupes de Bretagne et de Normandie; il y a dix Lieutenans Généraux, et vingt Maréchaux de Camp, sans compter l'Etat-Major et l'Artillerie; le jour du départ

[illegible] les paris qu'ils ne par-
[illegible] ne ont ceci s'accommodera,

[illegible] vous à plaindre de la vie
[illegible] conforme à vos goûts.
[illegible] avec l'épaule (pas-
[illegible] quoiqu'il ne paroisse
[illegible] démontré qu'il ne

[illegible] que l'Abbé Si-
[illegible] Abbé de Macon;
[illegible] le mois d'Août.
[illegible] à St. Assise jusqu'au
[illegible] partira le 15 pour
[illegible] de Mirepoix, je la
[illegible] les quinze jours.
[illegible] de Boufflers et la
[illegible] et Mad. de Cambise.
[illegible] chez les Necker,
[illegible] de Choiseul,
[illegible] Mes seules
[illegible] sont vous, et
[illegible] point d'autres. Voilà

[illegible]

Je vous ai raconté celle de la fin de Voltaire, le supplément sera de vous apprendre qu'après l'avoir embaumé, et que la sépulture qui avoit été refusée à St. Sulpice, son neveu, l'Abbé Mignot l'a conduit à un Bénéfice qu'il a auprès de Troyes, et l'a fait enterrer dans l'église des Bernardins (2). Il a fait par son testament Mad. Denis sa nièce sa légataire universelle, et a laissé cent mille francs à l'Abbé Mignot, et autant à son petit neveu, M. d'Hornoy, Conseiller au Parlement.

L'usage est que les Cordeliers célèbrent une messe solennelle des morts à chaque Académicien, ils la refusent à Voltaire. L'Abbé de Radonvillier (3) devroit faire la réception de son successeur; il s'en dispensera, et ce sera vraisemblablement d'Alembert qui y suppléera. Voilà, en vérité, tout ce que je sais.

J'apprends dans l'instant que Jean-Jacques

---

(2) At the Abbaye de Scellieres, in the Diocese of Troyes, where his only monument (till the days of the Revolution) was a stone on which was engraved "*Ci gît Voltaire.*" A cenotaph was afterwards erected for him in the Church of St. Genevieve at Paris, ridiculously named by those who publicly professed denying the existence of any God, the *Panthéon!*

(3) An ex-Jesuit who had been preceptor to the King, Louis XVI.

s'est enfui en Hollande; il paroît des mémoires de sa vie, qu'il dit lui avoir été volés, et l'on prétend qu'il y a la rage de tout le monde, et surtout des femmes.

---

LETTRE CCCV.

17 Juin, 1778.

Je m'attendois à avoir de vos nouvelles aujourd'hui; c'est l'octave de votre dernière lettre. Est-ce quelque accident qui soit la cause que je n'en ai point reçu? est-ce une réforme que vous voulez établir? si c'est cette dernière raison, je m'y conformerai, mais je ne la veux pas prévenir.

Je suis attentive sur tout ce qu'on dit de la guerre, l'opinion du plus grand nombre est qu'il n'y en aura pas, mais ceux que je crois les mieux instruits croient le contraire. Je voudrois bien que ceux-ci se trompassent, je ne puis pas supporter l'idée de vous compter du nombre de nos ennemis, et quoique je sois sans espérance de vous jamais revoir, je voudrois n'en avoir pas la certitude.

J'eus hier la visite de Mad. Denis, c'est une bonne grosse femme, sans esprit, mais qui a

un gros bon sens, et l'habitude de bien parler qu'elle a sans doute prise avec feu son oncle; elle est (comme je crois vous l'avoir déjà mandé) sa légataire universelle, elle aura plus de soixante-dix mille livres de rente, plus de la moitié viagère, un mobilier très-considérable, entre autre une bibliothèque de quinze mille volumes, presque tous remplis de remarques et de notes de la main de Voltaire; c'est un effet bien précieux, et qu'elle vendroit tout ce qu'elle voudroit, mais elle est bien résolue de ne s'en point défaire. Elle prétend que Voltaire ne laisse aucun manuscrit, il faisoit imprimer à mesure qu'il composoit, il n'attendoit pas que l'ouvrage fût fini.

Les calottes de nos deux Cardinaux sont arrivées, on a donné à l'Archevêque de Rouen, Cardinal de la Rochefoucault, l'Abbaye de Fécamp qui vaut cent vingt ou cent quarante mille livres de rente, et au Prince Louis, grand Aumonier et coadjuteur de Strasbourg, aujourd'hui Cardinal de Guémené(1), quatre-vingt mille livres de rente sur les économats, qui

(1) He took the name of Cardinal de Rohan.

s'éteindront quand il entrera en possession de l'Evêché de Strasbourg.

Voilà les nouvelles qui valent la peine de vous être mandées; il y a plusieurs mariages qui ne vous font rien. Celui par exemple d'une petite Mademoiselle de Verdelin que vous avez pu voir chez le feu Président, elle vient d'épouser son petit neveu le Vicomte de Tillières (2).

J'ai vu depuis peu Mad. de Jonsac, j'aimerois assez à la voir plus souvent, quoique nous ayons bien peu de rapports dans nos façons de vivre et de penser.

Il est certain que la ressemblance de caractère n'est pas nécessaire pour former des liaisons; une personne vive peut aimer une indolente, mais il faut quelque conformité dans la façon de voir et de juger. Quelqu'un dénué de goût, et de justesse ne peut jamais plaire à quelqu'un qui juge bien de tout.

Dites-moi, si vous le savez, ce que c'est que la Comtesse de Carlisle, mère de Milord Car-

---

(2) Of an ancient illustrious family in Normandy, whose name was Laveneur.

lisle (3); elle me vient voir quelquefois; je ne sais si c'est une femme fort raisonnable; elle s'est établie à Chaillot, elle parle beaucoup et bon François, elle n'a rien de choquant, ni d'intéressant. Serez-vous privé tout cet été des Conway, des Ossery, etc.? je vous plaindrois si cela étoit, car vous avez beau dire, vous ne haïssez point la société. Je vous prie de parler quelquefois de moi aux Milady Churchill, et Cadogan, et quelquefois aussi à Milady Lucan.

---

LETTRE CCCVI.

Dimanche, 28 Juin, 1778.

Je ne puis vous dire affirmativement s'il y a une de mes lettres de perdue, je ne le crois pas; mais en cas que cela soit, ce seroit la plus petite perte qu'il se pût faire. Il n'en seroit pas de même de la vôtre d'aujourd'hui qui est du 22. Les détails que vous me faites m'ont extrêmement amusée; je connois toutes vos

(3) Isabella Byron, daughter to the 4th Lord Byron: after the death of the Earl of Carlisle, she married Sir William Musgrave, of Hayton-Castle, in Cumberland.

nièces, mais cependant pas aussi bien que je le désirerois, Laure, Marie, Horatie; ne sont-ce pas les filles de la Duchesse (1)? Comment s'appellent les filles de l'Evêque (2)? quelles sont les petites qu'on doit vous laisser? faites-moi entendre tout cela. Je trouve les réparties de Marie (3) fort spirituelles; je vois avec beaucoup de plaisir que vous passerez un été très-agréable, et j'espère que la goutte vous laissera en repos.

Je vois que vous ne vous occupez pas plus de la politique que moi, mais malgré le peu d'attention que je fais à tout ce qui se débite, je ne doute pas que nous n'ayons la guerre. Le Maréchal de Broglio part le 10 pour visiter les côtes; je ne sais où il formera un camp. M. de Beauvau est un de ceux qui l'accompagnent, ce qui fera une absence de quatre ou cinq mois.

---

(1) The daughters of Her Royal Highness the late Duchess of Glocester, by her first marriage with George Earl Waldegrave.

(2) The Hon. Frederic Keppel, Bishop of Exeter, married to a sister of the Duchess of Glocester.

(3) Lady Maria Waldegrave, second daughter of the Earl of Waldegrave above mentioned.—She afterwards married the Earl Euston, eldest son of the Duke of Grafton, and died in the year 1808.

Je crois vous avoir mandé que le Maréchal n'avoit pu obtenir d'avoir avec lui son frère,(4); il ira à son commandement de Metz; c'est un grand dégoût, il le sent très-vivement.

Une nouvelle sûre, mais qu'on dit encore à l'oreille, c'est que le Roi donne à la fille de M. de Guignes cent mille écus, et qu'elle épouse M. de Charlus (5), fils unique de M. de Castries; c'est par le crédit de la Reine que cette grâce est accordée.

Il n'est plus question de J. Jacques, ni de ses mémoires, on ne sait ce que tout cela est devenu. Voltaire est oublié comme s'il n'avoit pas apparu, les encyclopédistes auroient désiré qu'il eût vécu au moins quelques mois de plus, il avoit des projets d'entreprise qui auroient rendu l'Académie plus utile; c'étoit un chef pour tous les prétendus beaux esprits, dont le dessein est de devenir un corps tel que la noblesse, le clergé, la robe, etc.

---

(4) The Comte de Broglio, as Quarter-Master General.

(5) Mad. de Charlus, née de Guignes, lived only long enough to produce a son. M. de Charlus, since become Duc de Castries, after his well known duel with M. Charles Lameth, at the beginning of the Revolution, nearly escaped being massacred by the populace of Paris, who set fire to the Hôtel de Castries.—He soon afterwards escaped to England, where he has been since established.

L'Idole et sa belle-fille partirent Jeudi pour Plombières; elles y trouveront mon neveu d'Aulan qui me viendra trouver dès que je l'appellerai, il me marque une soumission, une tendresse qui mériteroient une meilleure succession.

Dites-moi naturellement si vous vous souciez de celle que je vous destine, et si vous ne vous sentez nulle répugnance que votre nom soit écrit dans un manuscrit qui ne pourra être ignoré (6); j'attends de votre franchise que vous me direz naturellement ce que vous pensez sur cela.

Je ne sais point faire de transition, il faut que j'aie la liberté de passer d'un sujet à un autre comme cela me vient.

M. de Beauveau m'envoya l'autre jour la relation du combat d'une de nos frégates nommée *la Belle Poule,* contre une des vôtres, (non pas *poule,* mais frégate). En lui répondant, il me souvint d'un vers de la Fontaine, je l'écrivis.

Une poule survint, et voilà la guerre allumée.

---

(6) She means the legacy of all her MSS. papers, left him by her will.

Cette citation a eu beaucoup de succès; d'Alembert a daigné la trouver jolie, il a fait plus, rencontrant Wiart dans les Thuilleries, il lui a demandé de mes nouvelles. Voilà ce qu'il y a de plus nouveau à vous apprendre.

Je suis tentée de vous envoyer des vers extrêmement bêtes de Marmontel, pour mettre au bas du portrait de d'Alembert; je crains de vous sles avoir déjà écrits.

Ce sage, à l'amitié rend un culte assidu,
Se dérobe à la gloire, et se cache à l'envie;
Modeste comme le génie,
Et simple comme la vertu.

Je vais faire dans cet instant l'action la plus folle, je vais souper à Roissy (7); je vais avec une Mad. de Schouwaloff et peut-être avec son mari, les plus tristes et ennuyeux personnages; je reviendrai avec eux, j'aurai fait dix lieues et passé quatre heures avec cette agréable compagnie pour aller trouver des personnes assez aimables, mais qui se soucient de moi *cosi cosi*, et dont je ne me soucie pas davantage; cette action, et beaucoup d'autres me démon-

(7) The country house of M. de Caraman.

trent bien que je n'ai pas le sens commun, mais je proteste bien affirmativement que ce sera ma dernière sottise dans ce genre. Ces Schouwaloff sont des neveux de notre ami.

---

LETTRE CCCVII.

Paris, Dimanche, 2 Juillet, 1778.

Ah! vous n'êtes plus dans le doute; vous n'auriez pas dû l'être il y a long-tems (1), c'est pour cela que je commençai ma dernière lettre où je répondois à vos questions sur cet article par cette espèce de dicton, *pourquoi le dire, on le voit bien.* Vous ne comprîtes peut-être pas ce que cela vouloit dire, il m'en vint la pensée en relisant ma lettre; mais les quatre pages étoient remplies, il auroit fallu y ajouter une explication, ou en recommencer une autre, je n'en eus pas le courage, et vous vous seriez bien passé que je l'aie aujourd'hui. Laissons cet ennuyeux verbiage et parlons du grand événement, du combat naval le 27 Juin (2) à onze

---

(1) She means with regard to peace, or war between France and England.

(2) Between the Comte d'Orvilliers and Admiral, afterwards Lord Keppel, off Ushant.

heures du matin, qui a duré trois heures; on prétend ici que nous avons eu tout l'avantage; mais comme il n'y a pas eu un vaisseau de pris de part et d'autre, cela n'est pas bien démontré, il n'y a que la volonté où nous étions de recommencer, et la retraite de votre flotte qui en soit un indice.

M. de Beauvau m'avoit promis Vendredi au soir qu'il m'enverroit une relation le lendemain, je l'attendois hier, je ne l'ai point reçue, si elle ne m'arrive pas par lui je tâcherai de l'avoir par d'autres, et de la joindre à cette lettre. Voilà un grand événement, mais qui peut-être amenera la paix; je l'espère, non par raisonnement, mais par instinct, je serois bien affligée que la guerre continuât, je ne prévois pas cependant qu'elle nuise à notre correspondance, et vous savez bien qu'elle ne dérangera rien à vos projets.

Milady Carlisle a reçu de son fils une lettre du 24 Juin, datée de Philadelphie, il n'avoit pas beaucoup d'espérance de réussir dans sa négociation; elle avoit reçu aussi une lettre du Selwyn, il m'y faisoit des complimens, je ne sais d'où vient il ne m'a pas écrit; il lui marque aussi qu'il passera par Paris en retournant à Londres; je ne doute pas que je ne puisse

trouver quelques occasions pour vous faire tenir la Bibliothèque des Romans, j'en ai quatre ou cinq feuilles que je ne saurois lire; un de mes plus grands chagrins, c'est de ne trouver aucune lecture qui ne m'ennuie à la mort; je trouve que les vivans et les morts sont presque également ennuyeux; retomberai-je dans mes anciennes vapeurs? c'est là ma crainte, mais n'ayez pas peur que je vous en entretienne.

Mademoiselle Sanadon part Mardi ou Mercredi pour Praslin où elle restera quinze jours. L'habitude me l'a rendue nécessaire, je souffrirai de son absence. Mon neveu arrivera à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre; je ne sais s'il me sera d'une grande ressource. La liberté qu'on regarde comme le plus grand bonheur a bien ses inconvéniens, être isolé ne me paroît pas un bien. Je serois portée à croire que des devoirs qui ne tiennent pas à la servitude sont nécessaires. Dans les couvens le coup de cloche est ce qui rend la vie des religieuses supportable; le désœuvrement enfin ne me paroît pas un bien.

Les mémoires de Rousseau ne paroissent point, on en a seulement la préface, je vous l'envoie, je crains de vous l'avoir déjà envoyée.

Je ne fermerai cette lettre que ce soir pour y pouvoir joindre la relation du combat ; si je ne puis l'avoir aujourd'hui je vous l'enverrai l'ordinaire prochain.

Lundi, à 7 heures.

Il n'y a point eu hier de relation, il en doit paroître une cette après-midi, je vous l'enverrai Jeudi ; le temps presse, bon jour.

---

LETTRE CCCVIII.

Paris, 13 Juillet, 1778.

Je ne vous ai point écrit Dimanche, parce que je n'eus point de vos lettres : je me suis prescrit de suivre votre marche ; vous avez mille rapports avec la divinité, mais particulièrement celui qu'on ne sait avec vous, non plus qu'avec elle, si l'on est digne d'amour, ou de haine. Votre lettre du 13, n'est arrivée qu'aujourd'hui 22. La correspondance ne sera point vraisemblablement interrompue ; on ne peut, ce me semble, être plus en guerre que nous ne le sommes ; si la paix succède, et que ce soit bientôt, ce ne sera pas selon toute apparence

M. de Choiseul qui en aura l'honneur. M. de Maurepas se porte à merveille, et son crédit, loin de s'affoiblir, augmente tous les jours.

Notre ministère n'est pas brillant, mais ne vous paroît-il pas assez raisonnable? On aura un arrêt dans deux jours que j'aurois pu vous envoyer aujourd'hui; les Necker chez qui je soupai hier me le devoient donner, je l'oubliai, mais vous l'aurez incessamment; il s'agit d'un grand changement dans l'administration: je n'entreprendrai pas de vous dire quel il sera, je m'embrouillerois et vous vous moqueriez de moi. Je pense quelquefois au genre d'esprit que la nature m'a donné, car l'art n'y a rien ajouté, et le nombre de mes années n'est pas assurément celui de mes connoissances. Je pense quelquefois dans mes insomnies aux différens jugemens que l'on porte de moi; ils sont presque tous, faux; vous-même vous vous y trompez; tout ce que je conlus sur mon sujet, c'est que j'aurai mené une vie bien inutile, bien puérile, et que ce n'étoit pas la peine de me faire vivre aussi long-tems; il y a cependant un nombre de gens qui me croient beaucoup d'esprit, et ceux-là en ont si peu, qu'ils loueroient et approuveroient tout ce que je pourrois dire de bête et d'absurde.

Je me fais lire actuellement ma correspondance avec Voltaire ; je ne doute pas qu'on ne fasse un recueil de toutes ses lettres ; mon recueil en pourra fournir plusieurs de très-bonnes. Ce sera à vous à en faire le choix. J'aimerois fort à vous voir encore une fois, non pas par un mouvement de cette passion folle que vous me supposez toujours, et que vous croyez incurable, mais parce qu'à beaucoup d'égards je vous trouve du bon sens; je vous en trouverois peut-être encore davantage si vous me disiez naturellement tout ce que vous pensez, mais la prévention que vous avez de mon imprudence, borne infiniment votre confiance, surtout par lettres.

A propos de cela, j'en ai un si grand amas des vôtres que je compte les brûler ; celles que j'aurois du plaisir à relire, et que j'ai remis entre vos mains le sont, sans doute ; celles qui subsistent dans les miennes, dont un grand nombre sont remplies d'esprit et d'idées, ne sont pas propres à satisfaire mon amour-propre, ni mes sentimens, *si sentiment y a.*

Mais dites donc, est-ce que vous ne voyez, ni n'entendez parler du *jeune Duc?* il a ici une correspondance très-établie, et à laquelle il est très-exact ; c'est un homme d'esprit sans doute; mais en le comparant à un ouvrage, est-il bien

fini ? n'y auroit-il pas quelques coups de crayon, ou de rabot à y redonner ? Je crois son cœur excellent ainsi que sa morale, mais n'y a-t-il rien à désirer à son entendement ? Je m'en rapporte à vous. J'aimerois bien à causer avec vous, et quoique vous détestiez la causerie, à ce que vous dites, vous vous en acquittez fort bien. Il n'y a que vous avec qui je pourrois jaser, il n'y a que vous à qui j'écris sans peine et sans effort, toute autre correspondance me fatigue et m'ennuie ; presque personne ne pense, et qui que ce soit ne dit ce qu'il pense ; enfin étant bien persuadée du peu que je vaux, je ne trouve néanmoins personne qui vaille quelque chose.

---

## LETTRE CCCIX.

Paris, Dimanche, 23 Août, 1778.

Je fis hier un tour de force le plus singulier du monde ; presque toutes mes connoissances sont absentes, j'avois la crainte de souper seule, j'écrivis à M. le Roy qu'il me feroit plaisir de me venir tenir compagnie ; je ne comptois que sur lui, il vint ; Mad. de Mirepoix vint en visite, je lui proposai de rester à souper, elle

s'excusa sur ce qu'elle avoit promis à Mad. de Tavanne (1) de souper chez elle. Faites-la venir.—Cela ne se peut, dit-elle, nous devons aller chez Nicolet (2) voir le siége d'Orléans.—Je vous y accompagnerai.—Bon, cela n'est pas possible.—Pardonnez-moi, rien n'est si vrai, Elle envoya son carrosse à Mad. de Tavanne; nous soupâmes, et je fus avec elles, M. le Roy et mon neveu, chez Nicolet à ce fameux siége. Je ne m'y ennuyai point, j'aime la musique militaire, c'est-à-dire, le bruit; on ne parle ni ne chante à ce spectacle, il n'est que pantomime, la musique n'est que les Vaudevilles les plus anciens: beaucoup de tambours, de timbales, de bruit, de tintamarre; on me disoit ce que l'on voyoit, cela me fit passer une soirée toute aussi amusante pour le moins que celle que j'avois passée la veille à jouer au loto.

J'ai commencé la lecture de votre Histoire d'Amérique, mais je ne puis m'intéresser à tous ces événemens, les seules lectures qui m'amusent ce sont les mémoires, les vies particulières, les lettres, et les romans; tout ce qui est histoire d'une nation me paroît un recueil de

---

(1) Née de Levy.
(2) A theatre upon the Boulevards.

gazettes que les auteurs arrangent pour autoriser leurs systèmes, et faire briller leur esprit. J'ai relu ces jours-ci le recueil de ma correspondance avec Voltaire ; toute personalité et vanité à part j'en ai été très-contente, elle pourroit soutenir l'impression ; ce ne sera cependant pas certainement de mon vivant, mais je la laisserai à la grand'maman (1), il y a plus de quatre-vingt lettres de Voltaire à elle, et d'elle à Voltaire.

Vous ne me dites rien de votre santé, est-ce bon signe ? n'avez-vous point d'annonce de goutte ?

---

LETTRE CCCX.

Dimanche, 6 Septembre, 1778.

Je suis fort aise que la grande chaleur vous ait été favorable, mais la voilà passée, et le froid qui y a succédé a été plus vif qu'on ne s'y attendoit, il a fallu faire du feu. J'ai tenu parole, et le premier jour que j'en ai allumé tout a été consumé(2), il ne reste plus aucune trace, si

---

(1) She had altered her mind afterwards, for all these letters were left to Mr. Walpole.

(2) These were all the unreturned letters of Mr. Walpole.

ce n'est un certain portrait, dont l'objet et l'auteur sont anonymes, et ne seront point reconnus. Depuis dix jours, c'est-à-dire depuis le 25 du mois passé, j'ai été fort incommodée, j'ai gardé la chambre et presque toujours le lit. Je me porte mieux aujourd'hui, j'ai dormi cette nuit, ce qu'il y a long-tems qui ne m'étoit arrivé.

Je suis fort de votre avis, sur tout ce que vous me dites de vos lectures; excepté sur le livre de M. Gibbon, j'ai essayé à plusieurs reprises de le lire, et le livre me tombe des mains. Il paroît deux nouveaux volumes de votre Shakespear. Le premier contient Coriolan, qui me semble, sauf votre respect, épouvantable, et qui n'a pas le sens commun. La seconde pièce est Macbeth, on le lit avec horreur, et effroi, et intérêt. Je lis actuellement Cymbéline qui m'intéresse et me plaît.

Jamais je n'ai tant lu, et jamais je n'ai eu moins de plaisir à lire, jamais je n'ai eu tant besoin de société, et jamais la société ne m'a paru moins agréable. C'est ma faute, me direz-vous, vous me démontrerez que ce sont mes défauts, et non ceux des autres qui me rendent malheureuse. Je vous croirai volontiers, et il en résultera que pouvant moins me séparer de moi que de qui que ce

soit, je serai encore plus malheureuse. Je n'ai qu'à me corriger, me direz-vous ; c'est ce qui est impossible. Si je pouvois devenir dévote, c'est tous ce qu'il y auroit de plus heureux. Ce ne seroit certainement pas une fausse honte qui m'en détourneroit, car quoique ma sincérité, et ma vérité m'aient causé, et me causent journellement bien des chagrins, et des dégoûts, je ne m'en départirai jamais. Je hais tant les masques que quelque hideuse que je puisse être, je n'en porterai jamais ; j'ai trop de mépris pour ceux qui en font usage. J'ai perdu mon dernier ami en perdant Pontdeveyle, il n'étoit point aimable, j'en conviens, mais je le voyois tous les jours ; il étoit de bon conseil, je lui étois nécessaire, et il me l'étoit aussi. Aujourd'hui je ne tiens à rien, je n'ai que ma valeur intrinsèque, et c'est être réduite à moins que rien.

Je ne sais si nous aurons la guerre ou la paix, notre ministère a l'air assez sage, mais je ne m'y connois pas.

LETTRE CCCXI.

Dimanche, 20 Septembre, 1778.

MA petite maladie a été assez longue, elle a duré près d'un mois; je la crois finie; elle m'a fait faire le dernier pas à la décrépitude, je suis maigrie, affoiblie, et mon âme a pris à peu près la même allure que mon corps; je projette cependant de sortir Mardi, et ce sera la première fois depuis un mois; j'ai soupé tous les jours chez moi, et j'ai eu presque tous les jours compagnie; mon neveu qui est ici depuis les premiers jours d'Août, me paroît déterminé à faire venir sa femme, et à ne me plus quitter; c'est un homme très-doux, sans prétentions, sans affectation, il n'est ni embarrassé, ni empressé, ce n'est pas un grand génie, ce n'est pas un grand esprit, mais il a le sens droit; ce qu'il y a de fâcheux c'est qu'il a une fort mauvaise santé, il est forcé à vivre de régime, et à se coucher de très-bonne heure; il aime beaucoup sa femme, il est nécessaire qu'elle vienne ici pour qu'il y reste, et comme ils ne sont pas riches, ce sera pour moi une assez grande augmentation de dépense; mais il

m'est nécessaire de tenir à quelque chose et d'être soignée. C'est assez vous parler de moi.

Je pense sur Dom Guichotte tout comme vous, il n'y a que le premier volume de supportable, et qui ne fait rire que la première fois. L'article des lectures me désole, je n'en trouve presque aucune d'intéressantes, et c'est pour moi un véritable malheur.

Je viens de recevoir une lettre du Camp du Maréchal de Broglio (1), on y fait les plus belles manœuvres, il restera assemblé tout ce mois-ci ; les plus grandes, belles, et jolies dames, y ont suivi leurs maris. Le Maréchal de Broglio y tient un état magnifique ; M. et Mad. de Beauvau y font la meilleure chère.

Notre cour s'établira à Marli tout le mois d'Octobre. Il y aura pendant ce tems-là assez de monde à Chanteloup, il s'y fera le mariage de la fille aînée de M. de Stainville avec le fils unique de M. de Choiseul la Baume (2). Vers la fin de ce mois d'Octobre, tout le monde se rassemblera, toutes les campagnes seront finies,

---

(1) At Bayeux, in Normandy, where the Maréchal de Broglio commanded an army of observation.

(2) Who became Duc de Choiseul, upon the death of the Minister Duc de Choiseul, in 1785.

et peut-être alors tout le monde sera d'accord, c'est-à-dire nos deux nations; je le souhaite fort, et je l'espère.

J'ai reçu il y a quelques jours, une lettre de Petersbourg du bon Schouwaloff, il est dans la plus haute faveur, l'Impératrice l'a fait son grand Chambellan. Le premier jour qu'elle lui fit prendre du thé avec elle, elle lui dit, je veux que vous soyez à votre aise avec moi, comme vous l'étiez avec Mad. du Deffand.

Il m'envoie des peaux de renard bleues pour me faire une pelisse. Nous avons ici son neveu qui est fort riche, fort lait, bel esprit et point du tout aimable, sa femme est fort polie, fort malade, et fort insipide.

---

## LETTRE CCCXII.

Samedi, 24 Octobre, 1778.

Ce n'est point notre gouvernement qui nuit notre à correspondance, ce ne sont point les bureaux qui examinent nos lettres, c'est le vent qui nous est contraire, il doit par conséquent vous être favorable. La lettre que je devois recevoir Dimanche, je ne l'ai reçue que le Mardi.

Je ne sais d'où vient, mais j'imagine que vous craignez le retour de la goutte ; vous terminez votre dernière lettre d'une façon plus brusque qu'à l'ordinaire ; si c'est une vision, tant mieux, vous me la pardonnerez, ainsi que bien d'autres.

Je ne vous ai point assez parlé de M. Selwyn. Je vous ai mandé son arrivée (1), mais je ne vous ai point raconté qu'en faisant sa route, il a passé par Grignan, qu'il a été reçu dans le château par une sorte d'intendant, ou de concierge, qui lui a donné une chambre pour passer la nuit, la même où Mad. de Sevigné est morte, qu'il y a vu son portrait (2), celui de Mad. de Grignan, et ceux de tous les Grignan dont elle parle dans ses lettres. De plus, il lui a fait présent d'un petit cabinet d'ébène qui lui a appartenu ; il doit le recevoir ici incessamment, il me le confiera jusqu'à ce qu'il revienne le chercher dans le mois d'Avril qu'il passera par Paris pour aller recevoir à

(1) In a letter which as uninteresting does not appear.

(2) This portrait, an admirable original by Mignard, is now in the hands of the Comte de Châteauneuf, at Nice, whose father married Mademoiselle de Vence, the great grand-daughter of Mad. de Sevigné.

Lyon sa petite fille (3), qu'il mettra à Panthemont. Soyez sûr que son principal séjour sera à Paris, jusqu'à ce qu'il puisse emmener cet enfant à Londres. C'est bien cette passion qu'on peut traiter d'ineffable.

Dimanche 25.

Voila le quatrième Dimanche qu'il n'arrive point de courrier. Je dirai sur le vent ce que Pauline dit sur Polieucte.

Mon devoir ne dépend pas du sien ;
Qu'il y manque ; s'il veut, je veux faire le mien.

Ainsi, contre vent et marée je composerai une épître pour la poste du Lundi, c'est-à-dire tant que vous n'en serez pas fatigué, et ennuyé.

Je viens d'écrire au Schouwaloff, pour le remercier d'une fourrure de renard bleue qu'il m'a envoyée ; je lui dis qu'il y a souvent un article de lui dans vos lettres.

J'écris aussi à M. Fullarton qui m'a fait présent d'une garniture de cheminée de sept vases étrusques, sur lesquels il y a de très-jolies peintures ; je crains que cela ne soit fort cher.

---

(3) Mademoiselle Fagniani, since married to the Earl of Yarmouth, only son of the Marquis of Hertford.

Vous ne m'avez point mandé si Milord North étoit à votre fête, et vous n'êtes point entré dans les détails que vous m'aviez promis. J'aime les minuties, parce que j'aime tout ce qui ressemble à la causerie.

Tout Chanteloup reviendra cette année un mois plus tôt que la précédente, et cela à cause des couches de la Reine; M. de Maurepas a un accès de goutte assez fort, ce qui inquiète bien des gens, et de bien de façons différentes.

Adieu, jusqu'au jour des Morts.

---

LETTRE CCCXIII.

Paris, Dimanche, 8 Novembre, 1778.

Vous voilà donc pris de votre détestable goutte; je la prévoyois; la nouvelle ne m'a donc pas surprise, mais elle ne m'en a pas moins affligée

Je crois que le Selwyn partira d'aujourd'hui ou de demain en huit, il sera en état de répondre aux questions qu'il vous plaira de lui faire sur moi; il m'a vu tous les jours. Il se plaît ici parce que sa petite fille doit y venir

l'année prochaine ; il n'a d'autre idée, d'autre pensée d'autres sentimens qu'elle. Qu'on m'explique cela, on me fera plaisir ; je ne sais d'où cela vient, à quoi cela tient, où cela va : y a-t-il bien loin de là à l'amour de Dieu tel que l'entendent les Quiétistes ?

Je suis fâchée, mon ami, de vous avoir écrit quelques lettres qui vous auront déplu ; je ne suis pas maîtresse de mon humeur, je ne puis pas plus la cacher que la réprimer. Mes lettres vous doivent être désagréables, vous voudriez qu'elles ressemblassent à celles de Mad. de Sévigné. Indépendamment que je n'ai pas son esprit, je n'ai pas l'âme qu'elle mettoit à tout, l'intérêt qu'elle prenoit à tout ce qu'elle voyoit ; moi je suis d'une indifférence extrême pour tout ce qui arrive, un assez grand mépris pour tout ce que j'entends, nul désir de le répéter, et puis je suis retenue de vous parler des uns et des autres, parce que vous infériez de tout ce que j'en dirois des motifs qui tourneroient à mon désavantage. Vous avez beaucoup de penchant à me croire non-seulement jalouse, mais envieuse ; avouez la vérité, vous m'aviez crue meilleure dans les commencemens de notre connoissance, que vous ne me trouvez aujourd'hui ? La résolution où vous êtes de ne me

plus jamais voir et l'aveu que vous ne voulez pas m'en faire, mais que vous sentez bien que je divine, met une sorte de brouillard dans vos dispositions pour moi, qui vous font mal interpréter tout ce que je vous dis.

Est-ce là de la métaphysique? j'en ai peur.

Adieu, à demain matin.

---

LETTRE CCCXIV.

Paris, Mercredi, 11 Novembre, 1778.

Il n'y a point de courrier aujourd'hui, et j'en suis presque aussi fâchée que si j'avois la certitude qu'il m'eût apporté de vos nouvelles. Ah! que huit jours paroissent longs à passer quand on est dans l'inquiétude.

J'aurois du plaisir à vous écrire si je pouvois me flatter que votre état fût assez bon pour que ma lettre ne vous importunât pas, et pouvoir la remplir de quelque chose qui pût vous amuser. Je ne saurois me persuader que vous puissiez prendre quelque part à tout ce qui se passe ici. Qu'est-ce que cela vous fait, par exemple, que le Prince de Lambesc soit tombé

de cheval et qu'il se soit cassé un petit os du bras gauche ? que la fille de mon voisin M. de Grave épouse le frère de M. de Cambise, beau-frère de mon amie ? que Miladi Carlisle parte ces jours-ci pour s'aller établir à Avignon, d'où ma nièce Mad. d'Aulan reviendra et logera à St. Joseph, dans un logement que je loue tout meublé ; elle et son mari seront pour moi ce que sont les haies qu'on place sur les grands chemins bordés de précipices, ils ne garantissent pas du danger, mais ils en diminuent la frayeur. J'attends cette nièce au printems, je m'accommode assez bien de son mari. —Je m'occupe actuellement à empaqueter les brochures que je vous envoie.

Si vous m'aimez un peu, et c'est dont je ne doute pas, prouvez-le-moi en me donnant de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, et dans quelque langue que ce puisse être ; je vois des gens de toute nation, et le vrai moyen de me les rendre agréables, c'est de les rendre vos traducteurs.

Voici deux petits quatrains à l'occasion de l'élection d'un successeur à l'Académie pour la place de Voltaire.

## QUATRAIN.

Pour faire un nouveau choix, ne vous tourmentez plus;
Sans scrupule, messieurs, restez à votre nombre,
Vous ne blesserez point vos antiques statuts
Quel seroit le vivant qui pût valoir son ombre?

Qui de lui succéder pourroit avoir l'orgueil?
Tout choix seroit un choix impie;
Pour successeur nommez-lui son fauteuil,
Comme à Turenne on a nommé la Pie.

---

## LETTRE CCCXV.

Mardi, 8 Décembre, 1778.

MADAME Damer part demain; ne seroit-il pas ridicule qu'elle ne vous portât rien de moi? vous pourriez vous passer d'une lettre, je vous en accable depuis un mois, et depuis un mois je n'en reçois point de vous; c'est-à-dire du moins bien peu, et ce peu vous a beaucoup coûté.

Je ne voulois pas vous envoyer la lettre de la Czarine à Mad. Denis, par la raison que je vous ai dite qu'elle est dans notre Mercure, et qu'elle ne vaut pas le port qu'elle vous auroit coûté; mais comme vous n'avez peut-être pas

ce Mercure, je vous l'envoie par Mad. Damer avec une feuille des Romans. J'ai bien de l'impatience de recevoir une lettre du Selwyn ; s'il me tient parole, il ne me laissera rien ignorer, il satisfera ma curiosité sur tous les points. Vous vous doutez bien de celui qui m'intéresse le plus, et tout bien pesé et examiné, il pouvoit bien être le seul ; c'est de vous, de votre santé, de votre nouvelle maison (1), des questions que vous lui aurez faites, de tout ce que vous lui aurez dit. Dites-lui que vous approuvez son projet de m'écrire souvent, et que je lui marquerai ma reconnoissance, par les attentions que j'aurai pour sa petite fille.

Voulez-vous que je vous dise nos nouvelles, je vous préviens qu'elles ne vous feront rien. Ne vous ai-je pas déjà mandé le mariage du Duc d'Elbœuf (2), second fils de Mad. de Brionne avec Mademoiselle de Montmorency, fille unique du Prince de Montmorency, et de Madememoiselle de Wasner ; elle a quarante mille écus de rente aujourd'hui, et en aura peut-être

(1) Mr. Walpole had just removed from Arlington-street to the house in Berkeley-square, in which he continued till his death.

(2) Upon his marriage he took the title of Prince de Vaudemont.

le double après la mort de M. Wasnar (3), son oncle ; sa mère a fait un mariage de garnison ; elle est actuellement dans un couvent à Bruxelles, c'est de la fille dont je parle, elle arrivera le mois prochain à Paris, se mariera le lendemain de son arrivée, Mad. de Brionne la logera et nourrira.

Le fils (4) du Comte de Talleyrand épouse Mademoiselle de Vierville, héritière de Senozan (5) qui a des richesses immenses.

Il y a une tragédie nouvelle dont le titre est *Œdipe chez Admete,* tout le monde y fond en larmes ; quand elle sera imprimée je vous l'enverrai.

La Reine n'accouche point, ce qui me déplait beaucoup.

Adieu. Il n'est pas impossible que, si j'ai demain une lettre de vous, vous en ayez encore bientôt une de moi.

---

(3) Of an ancient and rich family of the province of Holland.

(4) Le Comte Archambaud de Perigord, younger brother of the well-known Bishop of Autun, since by the grace of Buonaparté, created Prince of Benevento.

(5) Only daughter of M. Vierville de Senozan. Her father and mother were both dead, and she inherited the whole fortune of her grand-father M. de Senozan, who had been *Receveur Général du Clergé.* During the revolution the Comte Archambaud de Perigord emigrated for some years

*Lettre de l'Impératrice de Russie à Mad. Denis. De Petersbourg, le 15 Octobre,* 1778. *Sur l'enveloppe pour adresse, qui est de la propre main de sa Majesté Impériale, comme le reste de la lettre, il est écrit :*

" *Pour Mad. Denis, nièce d'un grand homme qui m'aimoit beaucoup.*

" Je viens d'apprendre, Madame, que vous consentez à remettre entre mes mains ce dépôt précieux que M. votre oncle vous a laissé, cette bibliothèque que les âmes sensibles ne verront jamais sans se souvenir, que ce grand homme sut inspirer aux humains cette bienveillance universelle que tous ses écrits, même ceux de pur agrément respirent, parce que son âme en étoit profondément pénétrée. Personne avant lui n'écrivit comme lui ; à la

---

to England; his wife (the lady above mentioned) remained in France, and perished by the guillotine under the domination of Roberspierre. Upon her trial for some supposed revolutionary offences, she had declared herself with child to obtain a delay of her execution. But afterwards, disdaining a prolongation of life purchased by a lie, she avowed her first declaration to have been false ; was reconducted to the bloody tribunal, recondemned, and executed the same day.

race future il servira d'exemple et d'écueil. Il faudroit unir le génie et la philosophie aux connoissances et à l'agrément, en un mot être M. de Voltaire pour l'égaler. Si j'ai partagé avec toute l'Europe vos regrets, Madame, sur la perte de cet homme incomparable, vous vous êtes mise en droit de participer à la reconnoissance que je dois à ses écrits. Je suis sans doute très-sensible à l'estime, et à la confiance que vous me marquez ; il m'est bien flatteur de voir qu'elles sont héréditaires dans votre famille. La noblesse de vos procédés vous est caution de mes sentimens à votre égard ; j'ai chargé M. Grimm de vous en remettre quelques foibles témoignages dont je vous prie de faire usage.

(Signé) CATHERINE.

---

LETTRE CCCXVI.

Dimanche, 20 Decembre, 1778,
à 5 heures après midi.

JE suis bien contente de vous, parce que vous m'assurez que vous êtes content de moi ; vous auriez toujours dû l'être. Ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est le meilleur état de

votre santé. Si je dois vous en croire, vous êtes presque entièrement guéri. Je suis fâchée que vous ayez fatigué votre pauvre main à m'écrire une aussi longue lettre.

Parlons présentement de mes oreilles. Je voudrois bien que ce fût une vision; le mal est encore supportable, mais il en arrivera comme de mes yeux, et par la même cause, à laquelle on ne peut apporter de remède; tous mes sens périront avant moi, nous verrons ce que deviendra mon âme, qui selon moi doit être l'accord parfait de nos cinq sens. Jusqu'à présent je n'y trouve pas de grands changemens, du moins je ne m'en aperçois pas, mais je répète souvent ces vers de St. Lambert, qu'avec raison vous trouvez fort tristes.

Malheur à qui le ciel accorde de longs jours, etc.

Je prends des arrangemens autant qu'il m'est possible pour apporter quelque remède aux malheurs que je prévois; j'ai déjà fait venir mon neveu à Paris, je vais louer pour lui l'appartement au-dessus de Mademoiselle de Courson; sa femme y viendra après Pâques; elle sera presque toujours à Montrouge chez mon frère, son mari ira, et viendra; je pourrai y aller souper tant que je voudrai; le mari et

la femme seront contens de n'être point séparés, et seront compagnie l'un pour l'autre, et ils le seront pour moi tous les deux, ou l'un et l'autre séparément, quand, et comment il me conviendra ; je prends mes précautions comme Mad. Pinbèche qui ne veut pas être liée. Enfin, mon ami, ayant eu le malheur de naître, et ayant présentement celui d'une extrême vieillesse, je m'arrange le mieux qu'il m'est possible pour supporter ces tristes, et ennuyeuses dernières années.

Dans ce moment-ci ma vie est assez agréable, le retour des Choiseul, toutes mes autres connoissances rassemblées me fournissent de la dissipation ; mais de telles ressources ne sont, en comparaison de celles dont vous me seriez, que ce que sont, dit-on, les péchés véniels, en comparaison d'un péché mortel. Cette comparaison ne s'éloigne pas de vos idées, qui certainement ont été bien folles, et bien injustes.

Reprise, à 9 heures du soir.

J'ai été interrompue par des visites successives les plus sottes, et les plus ennuyeuses du monde, et qui m'ont abasourdie ; je n'ai plus d'idée, ni de papier, adieu.

J'oubliois de vous mander l'accouchement de la Reine; ce fut hier Samedi 19, que les douleurs lui prirent à trois heures du matin, elle accoucha à onze heures et demie. Soit qu'elle n'eût pas été saignée dans son travail, soit que par la quantité de monde qu'il y avoit dans sa chambre, l'excessive chaleur portât son sang à la tête, elle perdit connoissance, perdit beaucoup de sang par la bouche, il fallut la saigner du pied sur-le-champ, c'étoit absolument nécessaire, n'ayant pu être délivrée; elle le fut après parfaitement, mais il y eut quelque intervalle entre l'accouchement, et le délivre, elle fut tranquille jusqu'à sept ou huit heures du soir qu'elle se trouva encore un peu mal, et qu'on délibéra si on ne la saigneroit pas encore une fois; elle ne le fut point; elle a dormi huit heures cette nuit et elle se porte parfaitement bien; voilà un détail dont vous vous seriez bien passé. En le relisant je vois que j'oublie de vous dire que c'est d'une fille (1) qu'elle est accouchée. La consternation en auroit été grande, si celle qu'a causée son accident n'avoit pas prévalu.

---

(1) The present Duchesse d'Angoulême.

Est-il vrai que M. le Duc de Richmond a fait un parallèle de Milord North et de M. Necker? pourquoi cela? Comment se porte-t-il actuellement? si vous en trouvez l'occasion, parlez-lui de moi.

---

LETTRE CCCXVII.

Paris, 8 Janvier, 1779.

ENFIN votre lettre du 27, que j'aurois dû recevoir Dimanche dernier, ne m'est parvenue qu'aujourd'hui Vendredi 8. J'en étois, je vous assure, bien inquiète. Je vois que vous ne vous portez pas encore fort bien, et que vous faites des projets de retraite, c'est-à-dire de vous réduire à voir peu de monde; vous ne l'exécuterez pas; on se laisse entraîner, et il ne faut pas conclure de ce qu'on voit faire, que l'on fasse toujours ce qui est le plus agréable. J'en sais l'expérience; je voudrois n'avoir jamais chez moi à mes, soupers des Mercredis, et Vendredis que douze personnes, ou au plus quinze; j'en ai très-souvent plus de vingt. Jugez comme cela va à mon logement. C'est un inconvénient qu'il est impossible d'éviter

quand on a des jours marqués, où plusieurs personnes ont droit de venir sans en être priées. Comme vous aimez les noms propres, je vais vous faire la liste de ceux qui ont le privilége de venir chez moi. Mesdames de Luxembourg, de Lauzun, Duchesse de Boufflers, Comtesses (*de Bouflers*) belle-mère et fille, M. et Mad. de Broglio, M. et Mad. de Beauvau; Mesdames de Cambise, de Mirepoix, de Boisgelin, d'Ossonville (1), de Vierville, de Barbantane (2). Voilà à peu près les femmes, sans compter les extraordinaires que l'on est quelquefois obligé de prier. Les hommes sont quatre ou cinq Diplomatiques, autant d'Evêques; à propos d'eux, M. de Mirepoix (l'*Evêque*) est à Paris, il m'a demandé de vos nouvelles.

Janvier 9.

Je ne continuerai pas la litanie, mais je vous parlerai de M. Colonna (3), je l'eus hier au

---

(1) The Comtesse d'Ossonville, daughter to the Comte de Guerchy, who had been Ambassador from France to England.

(2) Mad. de Barbantane, née de Vierville.

(3) A younger son of the illustrious House of Colonna at Rome, to whom, at the instance of her late Royal Highness the Duchess of Glocester, Mr. Walpole had given letters of introduction to Mad. du Deffand.

soir, il fit le wisk de Mad. de Luxembourg; on lui trouve une figure agréable, l'air et les façons nobles, il parle bien notre langue, mais il a de l'accent, quoique je vous aie dit qu'il n'en eût pas; il ne vous connoît presque pas, il est fort attaché au Duc (*de Gloucester.*)

Il paroît un recueil des éloges que d'Alembert a lus à l'Académie, des Académiciens qui ont eu quelque célébrité. Rien n'est plus fastidieux, je vous assure; le style est froid, gêné; il veut être fin et épigrammatique, et il n'est que plat, commun, et recherché. Enfin on ne sait que lire, et j'ai le malheur de ne point aimer l'histoire, la morale, et la poésie.

Vous dites que vous apprenez que je mène une vie agréable, et qu'il est fâcheux pour vous que je prenne les momens où je m'ennuie pour vous écrire. Faut-il que je vous rappelle quelle est ma situation, mon âge, la perte de la vue, la crainte de perdre l'ouïe? d'autres malheurs dont je m'interdis de vous parler, mais qui m'occupent plus vivement quand je me mets à vous écrire; Paris, Londres, l'Océan entre eux, la guerre. Si j'ai des momens de distraction, ils sont courts; et puis n'est-il pas triste de se contraindre, et de s'interdire de parler de ce qui affecte le plus? Votre carac-

tère vous dégage de tout ; la gaîté peut vous être naturelle, moi je suis mélancolique, nos caractères ne se ressemblent point ; vous avez raison de le dire, je n'ai pas eu le choix ; mais quand j'aurois mieux choisi, combien cela auroit-il à durer ?

---

LETTRE CCCVIII.

Mercredi, 17 Février, 1779.

Vous me faites un sensible plaisir de m'apprendre toutes vos nouvelles. Je partage la joie qui règne dans Londres (1) ; on s'est intéressé ici à l'Amiral Keppel autant qu'aucun bon Anglois. Mais Palliser et ses consors ne seront-ils point punis ? On débitoit hier ici que Milord Sandwich avoit donné sa démission, et qu'on alloit couper la cuisse à Palliser. Je crus que c'étoit par sentence des juges ; on me dit que c'étoit par celle des chirurgiens, que

---

(1) The joy occasioned by the honorable acquittal of Admiral, afterwards Lord Keppel, upon the charges brought against him by Sir Hugh Palliser, the second in command in the engagement off Ushant, with the French fleet under the command of the Comte d'Orvilliers.

la blessure qu'il avoit à la cuisse s'étoit rouverte, qu'il avoit la gangrène, et qu'on lui alloit couper. Personne ne le plaindra. Mais qui commandera vos flottes? On dit ici l'Amiral Howe; vous me ferez un vrai plaisir, si vous voulez bien m'informer de tout ce qu'il y aura à savoir; je prends autant d'intérêt à votre pays qu'au mien propre, tirez-en la conséquence.

J'ai été assez heureuse de rendre au Selwyn un assez grand service; j'en reçois une lettre de remercîmens, pleine de lieux communs de reconnoissance, pas un mot de détails sur ce qui se passe à Londres, si ce n'est en gros qu'on n'est point en sûreté dans les rues (2), qu'il déteste ce tumulte, et cet esprit de révolte, il donne toute préférence à notre gouvernement.

Si tout ceci pouvoit amener la paix j'aurois une grande joie, quoique j'eusse bien peu à y gagner. Je crois vous voir dans les rues de

---

(2) M. Selwyn seems to have given an exaggerated account of the mobs of sailors, who, after the acquittal of Admiral Keppel, paraded the streets, breaking windows, and obliging every body to appear to partake in their tumultuous joy.

Londres avec toute l'activité que je vous connois.

Faites mes complimens au jeune Duc, c'est pour lui un jour de triomphe. Votre Parlement va devenir curieux.

Je ne saurois trop m'inquiéter de ce qui se passe à Edinbourg (3), cela n'est peut-être pas d'une bonne catholique, mais nous autres catholiques, nous ne sommes pas en droit de reprocher aux autres leurs intolérance.

Vous savez sans doute le retour de M. de la Fayette (4), il arriva Jeudi, 11, à deux heures après minuit, et débarqua à Versailles chez le Prince de Poix qui donnoit un bal; il fut se coucher, et le lendemain, Vendredi, il eut un entretien de deux heures avec M. de Maurepas, il revint l'après-dînée à Paris, il n'a point vu le Roi, et il a ordre de ne voir personne que ses parens, mais il en a tant, que c'est à peu près toute la cour; il est neveu, à la mode

---

(3) Riots of a more serious nature which took place in Edinburgh, where a newly built Roman Catholic Chapel was burnt down, and every body ill-treated who were supposed to favour the bill then pending in Parliament for the repeal of some of the penal laws against Roman Catholics.

(4) From America.

de Bretagne, de l'Idole, en conséquence il soupa chez elle Dimanche avec une apparence de secret, elle étoit *visiblement cachée* (c'est une expression de Pontdeveyle dans *le Fat puni*.

Ne me dites jamais de bien de mes lettres, surtout en les comparant aux vôtres, je n'ai d'esprit qu'en épiderme, cela n'est que trop vrai; ni énergie, ni jugement, ni raison, enfin je suis lasse, et dégoûtée de moi autant qu'on peut l'être. N'est-ce pas en effet un grand manque d'esprit de craindre autant l'ennui, n'être occupée que de ce qui peut m'en garantir, d'imaginer des ressources qui sont assez semblables à celles de Gribouille(5). Je ne saurois me suffire à moi-même; enfin, si je ne suis pas tout-à-fait bête, je suis complètement sotte. Il faut que vous soyez aussi indulgent que notre bon Sauveur l'étoit avec la Magdelaine, et par la même raison : vous seul soutenez mon peu de courage, et tant que vous ne dédaignerez pas ma correspondance, je tâcherai de me supporter.

---

(5) *Qui se jetoit dans l'eau, de peur de la pluie*, a French proverb.

Je ne saurois écrire à Lindor, ses lettres sont très-ennuyeuses; il promet de dire bien des choses, et ne dit jamais rien, il ne fait que rabacher. Il prétend que vous vouliez me rapporter quelques-uns de ses bons mots, mais que vous étiez embarrassé pour les traduire.

J'ai trouvé vos jugemens sur l'article de Mad. de Sévigné parfaitement justes. Mon Dieu, mon Dieu, amitié à part, je donnerois toutes choses au monde pour causer avec vous. Croyez-moi, rien n'est si vrai, il n'y a personne ici, je dis personne, à qui on puisse parler. Vous voudriez peut-être qu'il y en eût une qui ne pût pas écrire, et que cette personne fût moi. Vous me promettez une lettre pour Dimanche, je l'attends avec impatience.

---

LETTRE CCCXIX.

Lundi, 5 Mars, 1779.

Je viens de recevoir votre lettre. Vous condamnez mes arrangemens avec mon neveu; vous dites que deux mille écus, c'est acheter bien cher une mauvaise compagnie, vous croyez peut-être que cet argent de plus dans ma dépense m'en procureroit une meilleure;

en cela vous vous trompez. Quand j'aurois un souper tous les jours de la semaine je n'éviterois pas la solitude; je puis compter sur plusieurs personnes deux ou trois jours par semaine; mais comme je n'ai point de complaisans, ni de connoissance qui n'en ait infiniment d'autres, je suis presque assurée d'être réduite à être seule les autres jours. Vous n'avez pas tort de dire que je vois tout en noir, et qu'en cela vous êtes bien différent de moi. Vous n'êtes point octogénaire, ni sourd, ni aveugle, vous avez une famille nombreuse, vous avez des talens, des goûts que vous pouvez satisfaire, je n'ai rien de tout cela. Je serois trop heureuse, malgré ma situation, si je pouvois me conduire par vos conseils, et être gouvernée par vous, cela ne se peut pas. Je me reproche de vous ennuyer en vous racontant mes peines et mes embarras; mais je me laisse entraîner par le besoin que j'ai de m'épancher ; j'imagine que cela me soulage, j'éprouve souvent que cela produit l'effet contraire, que je vous dégoûte de ma correspondance qui vous attriste et vous ennuie ; mais ayant commencé à vous raconter ma situation présente, souffrez que je continue.

Mes arrangemens avec mon neveu ne sont

point indissolubles, sa femme viendra passer l'été ici, je connoîtrai l'effet qu'elle fera dans ma vie, je serai la maîtresse de la garder, si elle me convient, et elle retournera à Avignon dans le mois d'Octobre, ou de Novembre s'il en arrive autrement; enfin je ne suis point liée, ils auront un appartement à St. Joseph, que je loue pour eux pour l'espace de deux ans; s'ils s'en retournent cet automne, ils pourront revenir dans le printems de l'année suivante; enfin ce n'est pas par ma volonté, ni mes désirs que je suis parvenue à une si grande vieillesse, je la supporte, ou plutôt je la traîne le moins mal qu'il m'est possible. Ceux qui comme vous n'ont pas le malheur de savoir tout ce que je pense, et qui ne voient que l'extérieur de la vie que je mène, me croient heureuse; on loue quelquefois ma gaîté. D'où vient, me direz-vous, ai-je en vous une confiance qui vous est à charge? Ah! mon ami, j'ai tort.

Le Selwyn me mande qu'il partira cette semaine; s'il n'est point encore parti, et que vous le puissiez voir, dites-lui que je crois avoir trouvé une maison qui lui conviendra.

LETTRE CCCXX.

Samedi, 13 Mars, 1779.

Je vous écris aujourd'hui, parce que je me trouve seule. Il est vrai qu'en attendant à demain j'aurois vraisemblablement une de vos lettres, et par conséquent plus de matière pour remplir celle-ci. Mais aussi je pourrois bien n'en pas recevoir, vu l'irrégularité des courriers. Enfin, me voilà à vous écrire, je pourrois vous dire, et *je finis n'ayant rien à vous dire*. C'est une citation d'une petite fille, qui écrivoit à son frère. Je vous écris parce que je ne sais que faire, et je finis, etc.

Votre M. Colonna plaît assez à ceux qui le voient chez moi; sa figure est bien, son son de voix est désagréable; il sait assez bien notre langue, il est extrêmement poli; son maintien et ses manières sont nobles; il joue au wisk, fait la partie de Mad. de Luxembourg chez moi tous les Vendredis, il va souper chez elle pour le moins une fois la semaine, voilà, où se borne ce que je fais pour lui.

J'ai un grand chagrin, j'ai perdu vos petits ciseaux; je ne les ai prêtés à personne; il faut,

qu'en les mettant dans ma poche, ils soient tombés par terre sans que je m'en fois aperçue; ce n'est pas chez moi, parce qu'on les auroit retrouvés; je les aimois d'autant plus qu'ils donnoient le démenti à la superstition, qu'il falloit se garder de recevoir des ciseaux de ses amis, parce qu'ils coupoient l'amitié.

Dimanche 14.

Le courrier manque, je ne comprends rien à ces irrégularités, elles rendent notre correspondance beaucoup moins agréable. N'ayant point de lettres nouvelles, je vais relire votre dernière. Elle est lue, et à cette seconde lecture je la trouve encore meilleure que je ne l'ai trouvée à la première. Ah! oui, je vous trouve très-philosophe; toutes vos réflexions sont justes et sages; mais êtes-vous heureux? ce doit être le but de la philosophie, et la preuve qu'on la possède. Pour moi, j'en suis bien loin, mon caractère y est un obstacle invincible, toutes mes réflexions sont semblables aux vôtres, mais mon caractère s'oppose à les suivre, et je m'aperçois avec grande honte et chagrin, que je suis plus imparfaite que jamais; j'ai continuellement be-

soin de me rappeler mon âge, et ce vers de Voltaire, qui dit :

Qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tous les malheurs.

Il existe une personne dont je connois tous les défauts, contre laquelle je suis sans cesse irritée, que je trouve vaine, légère, imprudente, insociable, laquelle cependant est ma plus intime amie; cette personne, c'est moi; il seroit fort convenable de me retirer du monde, c'est-à-dire de la société des personnes du grand monde, mais cette société est pour moi ce que la Rochefoucault dit de la cour, *elle ne rend point heureux, mais empêche de l'être ailleurs*. Je prends donc le parti de ne rien changer à la vie que je mène; je fais des fautes, je m'en repens, je les répare, et j'y retombe. J'ai quelques espérances que les mesures que j'ai prises en faisant venir mes parens, me sera de quelque utilité, je m'accoutume à mon neveu, son caractère me paroît bon, il est très-complaisant, sans être flatteur, il a l'apparence de l'amitié; eh, qu'est-ce qui en a le sentiment? l'a-t-on soi-même? et en s'examinant sévèrement, ne trouve-t-on pas que

tout ce que l'on fait n'est que pour soi. Mais parlons d'autres choses.

J'ai absolument pensé comme vous sur le voyage pittoresque; cette description de la fête de Délos(1) est déplacée; c'est une suite du peu de goût qui règne, et qui pourroit donner un air de fable à un ouvrage qui n'est point fait pour être agréable, mais pour être simplement instructif.

M. de Tressan, qui est actuellement le seul éditeur de la Bibliothèque des Romans, m'a envoyé les Amadis (2) en deux volumes fort épais, avec une lettre chargée de louanges à faire vomir: voulez-vous que je vous envoie cet ouvrage avec les feuilles de la Bibliothèque?

Je vous enverrai les discours de l'Académie, si vous vivez dans la retraite que vous dites, vous aurez le loisir de les lire. Vous me ferez

---

(1) A description of an ancient Fête at Délos, written by the Abbé Barthelemi, and inserted in the *Voyage Pittoresque de la Grece*, by the Comte de Choiseul Gouffier.

(2) The Romance of Amadis des Gaules, of which M. de Tressan published a modernized edition.

beaucoup de plaisir si vous me dites naturellement ce que vous en pensez.

Mad. de Mirepoix passa hier la soirée chez moi avec Mesdames de Caraman, de Boisgelin et huit ou neuf autres personnes; nous jouâmes au loto; après le jeu la conversation se tourna à raconter de petites anecdotes. Mad. de Boisgelin dit qu'une dame étoit venue faire sa cour à Bellevue aux Dames de France (3); elle s'occupa à lui faire les honneurs du dîner, en lui offrant, et lui nommant tous les plats; elle la refusa en lui disant, *qu'elle avoit fait son affaire dans le premier plat.*

Mad. la Princesse de Conty, voulant faire une politesse à une dame qui avoit soupé chez elle, lui demanda ce qu'elle avoit fait au jeu; ah! dit-elle, *je m'en suis flanqué pour cinquante francs.*

Une autre dame racontoit au Chevalier de Chatelux qu'elle avoit causé avec une femme extrêmement précieuse et bel esprit, qui l'avoit si fort ennuyée qu'elle auroit voulu avoir *cent*

---

(3) The daughters of Louis XV.

*coup de pieds au cul* et en être quitte, enfin qu'elle l'avoit rendue *triste comme un rat.*

Toutes ces choses nous firent extrêmement rire, et ne vous en donneront peut-être pas la moindre envie.

---

LETTRE CCCXXI.

Paris, 21 Mars, 1779.

POINT encore de courrier aujourd'hui, rien n'est plus insupportable; quelle en peut être la cause? si c'est la curiosité des bureaux, ils ne tirent pas grande lumières de nos lettres; j'en recevrai vraisemblablement demain; je pourrois remettre à Mercredi à vous écrire, mais je répugne au plus petit dérangement; cependant je ne sais trop que vous dire. Je pourrois vous parler de ma santé; je me porte bien aujourd'hui, mais j'ai été assez incommodée toute la semaine passée, de l'insomnie, et de fortes vapeurs. Après la goutte, que je crois le plus grand des maux, je placerois les vapeurs.

On a tous les malheurs, ou on se persuade les avoir; celui qui m'effraye le plus, et qu'il me paroît impossible qu'il ne m'arrive pas, c'est

l'abandon, et voilà ce qui fait venir neveu et nièce d'Avignon. Vous jugez que je n'en tirerai pas grand parti, cela pourroit bien être; vous me conseillez de les prendre à l'essai; mais toute entreprise peut-elle être pour moi plus longue, que ne seroit un essai pour d'autres ?

Enfin cette compagnie, telle qu'elle puisse être, me rassure l'imagination contre la crainte de l'abandon; rien ne me paroît plus triste que de ne tenir à rien : mon âge, l'aveuglement, et la surdité rendent la solitude un état insoutenable. Mais changeons de conversation.

M. de Lauzun, avec deux vaisseaux et un très-petit nombre de troupes, a pris votre Sénégal qui étoit votre traite des nègres; M. de Choiseul contoit hier que M. de Sartine en lisant au Roi le détail de cette expédition, hésitoit un peu à en dire toutes les circonstances; M. de Maurepas l'obligea de n'en omettre aucune; il apprit donc au Roi que la garnison Angloise consistoit en quatre hommes, dont il y en avoit trois malades, et M. de Choiseul nous dit que celui qui restoit s'étoit apparemment rendu de bonne grâce, et qu'il ne doutoit pas qu'on ne lui eût accordé les honneurs de la guerre. Si dans cet exploi M. de Lau-

zun avoit trouvé quelques mines d'or, cela vaudroit bien autant que la gloire qui lui en reviendra.

M. de Choiseul (*Gouffier*) promet le troisième cahier de son voyage dans douze ou quinze jours, je voudrois que nous pussions l'avoir quand M. de Colonna partira pour Londres.

Adieu, mon ami, je ne trouve rien à vous dire de plus.

Je vous prie de dire à M. Selwyn que j'ai fait demander son passeport, et que le premier Commis des affaires étrangères a répondu, que les Anglois n'en avoient pas besoin pour venir en France, et qu'il leur étoit libre d'y venir quand ils voudroient, mais qu'il leur en falloit un pour retourner de France en Angleterre.

---

LETTRE CCCXXII.

Mercredi-Saint, 22 Mars, 1779.

Vous n'êtes pas plus gai que moi, mon ami; ce goût pour la retraite, cette aversion pour la société par l'ennui que vous cause la conversation me prouve la vérité d'un vers très-

beau et très-harmonieux, que je fis il y a cinquante-quatre ans étant à Courbepine avec Mad. de Prie (1) qui y étoit exilée. Le voici, mais il faut vous dire la chanson entière, et ce qui l'amena. Nous nous envoyions tous les matins un couplet l'une contre l'autre, j'en avois reçu un, sur un air dont le refrain étoit, *tout va cahin-caha;* elle l'apliquoit à mon goût; je lui fis ce couplet qui est absolument du genre des vers de Chapelain auteur de la Pucelle, sur l'air: *quand Moïse fit défense,* etc.

Quand mon goût au tien contraire,
De Prie, te semble mauvais,
De l'écrevisse et sa mère
Tu rappelles le procès.
Pour citer gens plus habiles,
Nous lisons dans l'Evangile:
*Que paille en l'œil du voisin,*
*Choque plus que poutre au sien.*

L'application est, que vous me grondez, me condamnez; vous trouvez que c'est par un

(1) Madame de Prie was a mistress of the Regent Duke of Orléans.—For her family, character, etc. see Duclos's Memoirs.

défaut de mon caractère que je m'ennuie. Et vous, dont je serois la mère, qui avez des talens, des goûts, et les moyens de les satisfaire, des yeux dont vous voyez, des oreilles dont vous entendez, une famille aimable, d'anciens amis éprouvés et constans, et vous êtes étonné, vous ennuyant au milieu de tout cela, que je puisse m'ennuyer dans la totale privation de toutes ces choses. Mais laissons cet article qui ne peut servir à nous rendre plus gais ni l'un ni l'autre.

C'est votre cousin (2) qui vous rendra cette lettre; je le vois partir avec chagrin; il ne s'étoit pas formé une grande liaison entre lui et moi, et je m'imagine qu'il n'en a jamais eu avec personne avec qui il ne fut pas uni par le sang, ou par des intérêts communs; il a une gaîté naturelle qui lui fait tourner toute chose en comique; moi je lui trouve beaucoup d'esprit, de sagacité, je lui crois une bonne tête, beaucoup d'honneur et de probité, s'intéressant beaucoup à ce qui le regarde, et beaucoup d'indifférence pour tout le reste.

---

(2) The late Hon. Thomas Walpole, second son of Horace, the first Lord Walpole of Woolterton.

Vous ne prendrez point le parti de vous confiner dans votre campagne, vous êtes accoutumé au monde; vos estampes, vos médailles, vos fabliaux finiroient bientôt par vous ennuyer, toutes ces choses ne sont bonnes que parce qu'elles font variété.

Ne serez-vous point tenté de devenir le troisième mari de la nouvelle veuve (3)? votre goût pour elle est-il aussi vif qu'il a été? cette question n'est point captieuse, elle ne doit ni vous scandaliser, ni vous embarrasser, je mérite à toutes sortes d'égards votre parfaite confiance.

Nous avons des mariages ici bien singuliers; celui du Maréchal de Richelieu approuvé de tout le monde, et qui selon toute apparence doit rendre la fin de sa vie aussi tranquille et heureuse, que le commencement a été bruyant et brillant (4).

Un autre mariage trouvé excessivement

---

(3) The late Lady D. Beauclerc; her husband, Topham Beauclerc was just dead.

(4) The Maréchal Duc de Richelieu, now above eighty years old, married Mad. de Routhe, the widow of a M. de Routhe, who had been Director of the French East India Company. This marriage had all the good effects which Mad. du Deffand predicted of it.

ridicule est celui de M. le Maréchal de Mailly d'Haucourt, âgé de soixante-dix ou quatre-vingts ans, avec la fille de la Vicomtesse de Narbonne, âgée de seize ou dix-sept ans; elle sera sa troisième femme. La première étoit fille de M. de Torci (5), sœur de Mesdames Dancezune, et du Plessis Chatillon. De la seconde je crois n'avoir jamais su le nom; il n'a eu d'enfans que de la première, un fils à qui on a donné un brevet de Duc, et dont la femme est Dame d'atour de la Reine, et une fille qui est la femme de M. de Voyer (6); il fait de grands avantages à Mademoiselle de Narbonne aux dépens des enfans de sa première femme. Ces mariages, ainsi que presque toutes les sottises que l'on fait, ont pour unique source l'ennui; c'est l'ennui qui gouverne le monde, parce que tout ce que l'on fait n'est que pour l'éviter; on s'égare, on se trompe presque toujours dans les moyens où on a recours.

---

(5) Minister of Foreign Affairs under Louis XIV, and nephew to Colbert.

(6) M. de Voyer was son to the Comte d'Argenson, who had been Minister at War: he was a man of considerable abilities, singular in his ways of thinking, and indefatigable in his researches.

Toutes mes remarques, toutes mes réflexions me font conclure par mon refrein, que le plus grand malheur et l'unique (puis qu'il produit tous les autres) est celui d'être née.

Voilà donc Milord North sur le bord du précipice; y gagnera-t-on quelque chose? j'en doute. Mais je raisonnerois sur cela comme je peux faire sur les couleurs.

J'ai lu la traduction du discours de M. Burke, je le trouve verbeux, diffus, obscur, plein d'affectation, et excepté l'analyse qu'il fait de l'administration de M. Necker, il m'a fort ennuyée. La tâche que tous les auteurs se donnent de faire briller leur esprit me fait perdre le peu que j'en ai; la sotte vanité des auteurs me choque encore plus que celle de ceux avec qui l'on vit. Rien n'est plus rare que des gens modestes, et ce qui est introuvable ce sont des gens simples; car la modestie, quoïque aimable, s'occupe du soin de l'être, et toute prétention est déplaisante; je crois en avoir été exempte en dictant tout ce fatras; vous m'en direz votre avis et vous le mettrez à sa juste valeur.

Portez-vous bien, mon ami, grondez-moi tant que vous voudrez, abandonnez-vous au courant de la plume, laissez-moi voir tous vos

sentimens, soit d'estime ou de pitié ; dans le fond de l'âme on se connoît, on ne croit point valoir plus qu'on ne vaut, ainsi vous ne me direz jamais plus de mal de moi que je n'en pense.

---

LETTRE CCCXXIII.

Paris, Lundi, 12 Avril, 1779.

La Duchesse de Leinster veut bien se charger de mon paquet, il contient trois Bibliothèques des Romans, et l'Amadis de M. de Tressan. J'aurois voulu avoir votre consentement avant de vous l'envoyer; mais toutes réflexions faites, s'il ne vous plaît pas, il plaira à quelqu'une de vos nièces. J'ai beaucoup de regret du départ de la Duchesse, c'est une femme charmante, vraie, naturelle, douce, sensible, très-raisonnable, et dont j'ai reçu mille marques de bontés ; son mari, M. Ogelby, est très-honnête homme.

La Reine s'établit aujourd'hui à Trianon, pour achever le terme qu'on prescrit après la rougeole pour ne voir personne ; elle ne voit que son service, et quatre courtisans qu'elle a

choisis pour lui tenir compagnie, le Duc de Coigny, le Duc de Guines, le Baron de Bezenval, et M. d'Esterhazy ; le Roi ne lui marque pas un grand empressement, notre ministère ne redoute pas son crédit; ce ministère n'a pas grande considération ; on l'affuble de pointes, de rebus, de calembourgs. On dit : pourquoi le Roi a-t-il une chasse du vol ? pourquoi des faucons ? ne seroit-t-il pas mieux d'avoir des aigles, de les placer dans son conseil ? Oh ! non, dit-on, il a préféré des grues. Et puis on annonce un changement dans le ministère; un M. de Bièvre, diseur de pointes et de bons mots, à la place du Maurepas. Linguet à celle du garde des sceaux ; Beaumarchais à la marine ; Mademoiselle d'Eon aux Affaires Etrangeres. Vous voyez que nous ne disons pas comme chez vous des injures à nos ministres, nous nous contentons de les tourner en ridicule, et le choix de leurs successeurs n'est pas mal assimilé à leurs caractères. On laisse M. Amelot (1) comme n'ayant rien à changer pour qu'il soit assorti à ces nouveaux venus.

---

(1) Mr. Amelot, Secretary of State for the Interior, was son of Mr. Amelot who had been Secretary for Foreign Affairs under Louis XV.

Vous voyez que je profite de l'occasion, cette lettre ne sera pas ouverte. On parle très-sérieusement de la déclaration de l'Espagne; pour moi je vous avoue que tout cela m'est indifférent, je désire la paix, et tout ce qui la pourra procurer (quand ce seroit à notre confusion) me sera agréable.

Jouissez du charme de votre indifférence, applaudissez-vous de ne rien aimer, et livrez-vous à l'espoir de faire des prosélytes. Ne me parlez plus de votre vieillesse; nous avons un proverbe, fort trivial à la vérité, qui dit, *qu'il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu.*

Vous avez peut-être raison de me croire l'esprit peu délicat et peu fin, mais je n'ai cependant pas besoin que, pour se faire entendre, on articule les mots et les paroles.

Je ne m'attends pas que Lindor me cause beaucoup de satisfaction, il sera plus content de moi que je ne le serai de lui; j'aurai la complaisance d'écouter ses folies, et je ne l'entretiendrai pas des miennes, c'est-à-dire de mes vapeurs.

On parle d'une nouvelle édition de Voltaire, qui sera de cent-vingt et tant de volumes in-octavo; le recueil de ses lettres sera de vingt-

deux. Je ne veux point donner celles que j'ai de lui, je ne veux donner aucune occasion de parler de moi ; je doute que ce recueil de lettres ait un grand succès ; on le recherchera avec fureur, mais il sera dans quelques années peu lu, et peu considéré. Pour dans ce moment-ci, c'est un fanatisme outré que l'adoration qu'on a pour tout ce qui vient de lui.

Voilà une fort longue lettre ; quand je l'ai commencée j'étois en peine de quoi je la remplirois.

Vous avez cru me mettre à mon aise en me disant, que vous ne craigniez plus que nous parlassions d'amitié ; je ne sais d'où vient ce consentement m'en a ôté le pouvoir, je suis accoutumée à votre sévérité, votre indulgence me surprend et me déconcerte, c'est ne vous rien cacher de tout ce que je pense, et de tout ce que je sens.

---

LETTRE CCCXXIV.

Dimanche, 18 Avril, 1779.

Le Selwyn arriva Mercredi au soir, 14 du mois ; j'avois infiniment de monde ; il vint jusqu'à la porte de la salle à manger, et comme il

étoit en frac, il n'entra pas. Le lendemain Jeudi, il vint à midi, il m'apporta votre livre de thé, et des petits ciseaux dont je lui avois donné la commission; je l'attendois le soir à souper, il me fit dire qu'il n'avoit pas dormi la nuit précédente et qu'il alloit se coucher; le Vendredi il vint souper, m'apporta des razoirs pour mon neveu, et des éventails de douze sous la pièce; il joua au loto, resta à causer entre Mad. de Beauveau, Mad. de Cambise et moi, nous raconta tous ses projets, ses craintes, ses espérances sur le parti qu'il faudroit qu'il prît pour posséder sa Mimie (1), et dont le père qu'il attend tout à la fin du mois doit décider.

Hier, Samedi, il soupa encore chez moi avec l'Abbé Barthelemy, le Prince de Beaufremont, M. et Mad. d'Angosse habitans de St. Joseph (2), Mademoiselle Sanadon et mon neveu; nous fîmes un loto ainsi que la veille, c'est l'amusement de tous les soirs.

Aujourd'hui il soupera avec moi chez la

---

(1) Mademoiselle Fagniani, now Countess of Yarmouth.

(2) M. d'Angosse was a gentleman of the province of Bearn, married to a daughter of the Marquis de Bonnac, who had been Minister at the Hague.

Comtesse de Choiseul, Petite Sainte ; demain chez les Caraman ; Mardi chez les Necker : nous avons des arrangemens pour dix ou douze jours.

Le Courrier de l'Europe nous avoit appris la tragique aventure de la maîtresse du Sandwich, personne ici n'a imaginé que la politique pût y avoir quelque part (3). Je crois que si on refusoit à Lindor sa Mimie, il pourroit bien aussi se tuer, c'est une folie dont il n'y a point d'exemple.

Voici l'article du Selwyn finie. Venons à celui qui m'intéresse bien davantage. Ma nièce d'Avignon (4), est arrivée ce matin, elle est descendue à Montrouge chez mon frère (5), a envoyé dire à son mari qu'elle l'attendoit, il a été la prendre, ils sont actuellement ici dans leur appartement, je leur ai fait donner à dîner, et quand j'aurai fermé cette lettre je les enverrai chercher. Je prévois bien ainsi que vous, que cette société ne sera pas sans inconvéniens, mais je crois avoir pris de justes mesures pour éviter presque tous ceux dont

(3) Miss Ray, who was shot dead as she was coming out of Covent-Garden Theatre, by a clergyman of the name of Hackman.—It is well known than an unfortunate passion was the cause of this strange catastrophe.

(4) Madame d'Aulan.

(5) L'Abbé de Chamrond.

vous me parlez; je ne la présenterai à personne, si ce n'est de la nommer à ceux, et celles avec qui elle soupera chez moi, qui ne sera pas exactement toutes les fois que j'aurai grand monde. Mon frère s'établit à Montrouge Jeudi prochain, elle partagera son tems entre lui et moi, je suis déjà convenne avec son mari de ce que je vous viens de dire. Vous avez peut-être toute raison en prévoyant que ce sera moins un agrément qu'un embarras dans ma vie. Mais, mon ami, vous ne savez pas à quel point mon caractère est foible, et l'abattement où je tombe quand je crains de passer mes soirées seule; la sorte d'humiliation qui tient à l'abandon m'est absolument insupportable; j'aimerois mieux les acristain des Minimes (6) pour compagnie, que de passer mes soirées toute seule; c'est un point fixe que j'ai dans la tête, une espèce de folie qui me fit aller, il y a vingt-cinq ans, en province, où je passai une année entière. Enfin, que vous dirai-je? il m'est nécessaire de n'être pas abandonnée à mes réflexions; si je ne craignois que vous ne traitassiez ce que j'ai à vous dire de méthaphysique, je vous dirois

---

(6) See Letter XVII, Vol. I.

tout ce qui se passe en moi; mais à quoi cela serviroit-il? à vous attrister peut-être, ou du moins vous ennuyer.

Tout ce que je me permets de vous dire, c'est que mon âme a autant d'activité que si je n'avois que trente ans, qu'elle ne peut en faire nul usage, et que je suis peut-être moins malheureuse par le peu d'amitié que je vois qu'on a pour moi, que par l'indifférence que j'ai pour toute chose. En voilà assez. Je vais envoyer chercher ce népotisme.

Vous savez la paix d'Allemagne, je ne saurois perdre l'espérance que la nôtre avec vous n'arrive, nous la désirons trop de part et d'autre et elle nous est trop nécessaire; mais du moins qu'elle règne toujours entre vous et moi, traitez-moi avec douceur, bannissez la crainte d'un attachement trop vif, ne cherchez point à le détruire; qu'avez-vous à m'apprendre qui puisse vous être utile; je sais que je ne vous reverrai jamais; malgré cela je ne puis me passer de votre amitié.

La Duchesse de Leinster vous aura remis les Amadis, ils m'ont fait vraiment plaisir. Un de mes malheurs, c'est de ne savoir que lire; les grandes histoires me paroissent de vieilles gazettes rédigées par des fats, qui ne cherchent

qu'à faire montre de leur savoir, et de leur bel esprit.

Parlez-moi donc de vos nièces, de vos lectures, de vos amusemens.

Lundi, 19, sept. heures du matin.

BIEN des nouvelles; Lindor reçut hier des lettres d'Italie qui le font partir ce matin avec les deux femmes qu'il a avec lui, pour aller à Lyon chercher la petite fille qu'il trouvera, ou qu'il attendra, conduite par son père, sa mère, et sa grand'mère; le père et la petite fille partiront tout de suite pour venir à Paris; Lindor alors saura sa destinée, si on lui permettra d'emmener tout de suite la petite fille en Angleterre, ou si l'on voudra qu'elle reste à Paris. La tête de ce pauvre homme est renversée, son économie cède à la passion qu'il a pour cette marmotte; mais cela n'est pas sans douleur.

J'ai vu ma nièce; j'en suis contente; ses projets sont conformes à mes intentions; j'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne me causera aucun ambarras: elle n'a, dit-elle, pour objet que moi, elle ne se soucie de faire connoissance avec personne; ne me verra qu'aux heures qui me conviendront, s'en retournera

à Avignon, si j'y consens dans le courant d'Octobre. Ne me demandez plus à quoi elle me sera bonne, je n'en sais rien ; mais je pense qu'elle me sera ce qu'est un garde-fou qui n'est nécessaire que pour rassurer l'imagination.

Nous avons ici un procès assez curieux pour un enfant sourd et muet, qui fut trouvé presque nu auprès de Peronne ; il est actuellement chez L'Abbé de l'Epée qui prétend que cet enfant est fils d'un Comte de Solar, que sa mère étant devenue veuve, et amoureuse, d'un petit bourgeois nommé Cazeau, lui avoit confié cet enfant pour le mener à Bagnières, et avoit comploté avec lui de publier sa mort, et de faire enterrer un autre enfant sous le nom du petit Comte de Solar (6) : la Dame de Solar est morte, le Cazeau, son amant, qu'elle vouloit

---

(6) This well known story has formed an interesting Drama both upon the French and English Stage.—All lovers and judges of Dramatic excellence will long remember Mr. Kemble's admirable representation of the Abbé de l'Epée, in Deaf and Dumb ; and the wonderful interest and variety which he threw into the long and unbroken account, given by the Abbé de l'Epée, of the whole previous history of his pupil, which, in any less able hands than those of Mr. Kemble, would have been found inconsonant with the genius of the English Theatre.

épouser, a été arrêté, et il est depuis quelques mois dans les prisons du Châtelet; M. Elie de Beaumont plaide pour lui; on lui a dit apparemment que j'avois été contente de son premier mémoire, il m'a écrit pour m'en remercier, et m'en a envoyé un second que j'ai commencé hier et que je vais finir. Etes-vous curieux de cette affaire? elle est curieuse et intéressante; je pourois vous envoyer par M. Colonna tout ce qui sera écrit pour et contre.

---

LETTRE CCCXXV.

Lundi, 3 Mai, 1779.

Je dois pour le moins deux réponses à deux de vos lettres. Je n'ai reçu celle du 17 que le 29. Celle d'aujourd'hui est du 25; je commencerai par celle-ci.

Je suis confondue, accablée, humilie, écrasée de votre critique d'Amadis. Oui, j'avouerai à ma honte, que je l'ai trouvé très-agréable, le style naïf, facile; à la vérité les événemens et les personnages se resemblent, les mœurs sont un peu négligées, mais il y a de la bonne foi, une grande générosité; on n'étoit point métaphy-

sicien dans ce tems-là, on croyoit tout, et l'on ne craignoit rien ; mais je ne prétends pas défendre mon goût, je ne le crois pas bon, puisqu'il n'est pas conforme au vôtre. Venons à Lindor.

Je crois que je vous mandai son arrivée ici, il comptoit y attendre sa Mimie, son père lui avoit mandé qu'il la conduiroit jusqu'à Paris; mais il reçut, quatre jours après qu'il y fut arrivé, une lettre qui lui mandoit que la petite fille seroit conduite par ses parens à Lyon, et qu'elle y seroit tel jour, je ne me souviens plus des dates, et pour vous épargner un détail ennuyeux, le pauvre Lindor partit le lendemain de cette lettre pour aller avec la gouvernante, et la femme de chambre qu'il a amenée d'Angleterre, chercher cette Infante; ils en sont revenus Jeudi dernier 29. Il me l'a amenée le lendemain; il est ivre de plaisir, mais son ivresse est fort triste. Le père est resté à Lyon pour une fluxion qu'il a sur les yeux, il doit, dit-il, venir à Paris quand elle sera passée. Lindor l'attend pour savoir ses volontés ; je ne doute pas qu'il ne lui permette de l'emmener en Angleterre avec lui ; je le verrai partir sans grand regret. Vous souvenez-vous de la définition que vous avez faite de lui ; *une bête inspirée.* Eh bien, les

inspirations lui manquent, je crois qu'il s'ennuie à la mort; je le plains car c'est un grand mal. Mais laissons tout cela et venons à vous; c'est-à-dire à votre lettre du 17, où vous me parlez de votre état. J'en suis infiniment touchée, ce que vous avez souffert, votre foiblesse actuelle, l'attente et presque la certitude de grandes douleurs dans l'avenir, m'affligent extrêmement. Je conviens que rien n'est plus fâcheux ni difficile à supporter; la vieillesse, l'aveuglement, la surdité sont bien tristes, mais elles ne sont que cela, elles ne mettent pas au désespoir; elles abattent, elles découragent: savez-vous le dernier effet qu'elles ont produit en moi; souvenez-vous du songe d'Athalie, relisez-le si vous l'avez oublié, vous y trouverez ceci:

Dans le temple de Juifs un instinct m'a poussée
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.

J'ai donc cherché à satisfaire cette inspiration, ou cette fantaisie, j'ai voulu voir, et j'ai vu un Ex-Jésuite, bon prédicateur, je lui ai trouvé beaucoup d'esprit, de raison et de douceur, il ne m'a rien dit de nouveau, mais sa conversation m'a plu; je le crois de bonne foi, je compte le voir de tems en

tems ; que sait-on ce qui en arrivera ? si en effet il y a une grâce, je l'obtiendrai peut-être ; à son défaut, si je peux me faire illusion, ce sera toujours quelque chose. Je ne me repens pas jusqu'à présent d'avoir ici mes parens, c'est toujours un bien d'être le principal objet de quelqu'un, rien n'est pis que l'indifférence active et passive, c'est-à-dire, celle qui est en nous, et celle qu'on trouve dans les autres.

Le voyage pittoresque (*de la Grèce*) ne paroît point encore, on le promet dans quatre ou cinq jours.

Je suis fâchée que vous n'ayez point encore vu Mad. de Leinster, c'est une aimable femme, il me semble que je m'accommoderois fort de sa société ; rien ne me plairoit autant que d'avoir tous les soirs chez moi six, ou sept personnes de bonne compagnie, et non pas deux fois la semaine vingt, ou vingt-cinq personnes comme cela arrive, qui ne se soucient non plus de moi, et dont je ne me soucie pas davantage, que de ceux qu'on rencontre dans les églises et dans les spectacles. Aujourd'hui par exemple, cela sera différent, j'aurai une compagnie moins nombreuse mais plus choisie ; nous serons neuf ou dix, et comme vous aimez les noms-propres, je vais vous les nommer. M. et Mad. d'Aulan,

Mad. de Cambise, MM. de Beaune (1), de Beaufremont, l'Abbé Barthelemy, le Président de Coste, Mademoiselle Sanadon, si elle n'a pas peur de M. de Beaune, dont le frère a la petite vérole, et Lindor, si les vapeurs qu'il prétend avoir, lui permettent de sortir.

Je réserve le reste du papier pour ajouter demain ce que je trouverai qui en vaudra la peine.

Mardi, après midi.

Ce que je ramassai hier de nouvelles et de conjectures donne beaucoup d'espérances, et rend vraisemblable ce qu'on soupçonne chez vous, que nous y avons peut-être un Agent; Dieu le veuille, Dieu le veuille! la paix est mon plus grand désir, quoique sans espérance qu'il puisse en résulter pour moi ce qui me rendroit vraiment heureuse, mais elle me procureroit quelques autres avantages, qu'à la vérité j'ai bien moins à cœur, mais qui contribueroient à rendre ma vieillesse moins triste et moins fâcheuse, elle nous garantiroit des

(1) Mr. de Beaune was the elder brother of the Marquis de Bouzolles; their mother was a daughter of the Maréchal Berwick.

impôts, ce qui me laisseroit les moyens d'avoir tous les jours un petit souper ; il y a long-tems que j'ai prétendu que le souper étoit une des quatre fins de l'homme ; je ne me souviens pas quelle est celle dont je lui fais prendre la place ; la mort, le paradis et l'enfer, voilà les trois dont je me souviens, il faut que le purgatoire soit la quatrième, et à laquelle je substitue le souper.

Le Caraccioli qui disoit il y a moins d'un mois la paix impossible, articula hier avec affirmation qu'il la croyoit très-probable, et que s'il falloit parier, il se décideroit en sa faveur, pour être conclue avant la fin de l'année. Le pauvre M. Necker en aura bien de la joie, car il est bien peiné de la nécessité où il seroit de mettre des impôts si elle ne se fait pas.

Je n'eus point hier toute la compagnie que je comptois avoir, l'Abbé Barthelemy et le Président Coste ne vinrent point, nous n'étions que six ; nous fîmes un loto ; il y a deux jours que je n'ai vu le Selwyn, je ne sais si son amour pour la Mimie lui tient lieu de tout, ou bien s'il ne l'empêche pas de s'ennuyer ; la dernière fois que je l'ai vu, qui étoit Samedi, il etoit triste, distrait, mal à son aise, il avoit l'air mecontent, et n'étoit pas fort aimable.

Il arrive tous les jours ici quelque nouveau suicide : un clerc de notaire, marié depuis six mois et depuis deux séparé de sa femme, la trouvant au Luxembourg entre son oncle et son frère à lui, fut à elle et lui demanda si elle vouloit revivre avec lui ; elle, lui ayant dit non, il lui tira un coup de pistolet, dont elle ne fut point tuée mais légèrement blessée au sein, après il prit la fuite ; on courut après : étant rattrapé, il se donna huit ou dix coups de couteau et mourut sur la place.

Voilà une mode que l'on prétend que nous tenons de vous ; celle-là, et vos voitures me paroissent détestables ; ces dernières sont la cause de mille accidens, elles versent bien plus aisément que les nôtres ; Mad. de Vauban (2) vient de l'éprouver, et en a un os du bras démis.

Nous avons ici une famille désolée, qui a l'appartement qu'avoit Mad. de St. Chamant ; ils ont perdu en trois mois de tems, la femme, son père, M. de Bonac, un fils qui avoit un an,

---

(2) The Comtesse de Vauban, née Barbentane, sister to Madame d'Hunolstern, not less remarkable for her beauty, than for her having been confined to a convent in Lorrain, on repeated charges of theft.

et aujourd'hui sa fille qui en avoit neuf, que son père et surtout sa mère aimoient à la folie; celle-ci n'attend que le moment pour accoucher, aussitôt après qu'elle sera relevée elle partira avec son mari pour retourner dans ses terres qui sont dans le fond du Béarn; je ne sache rien de plus malheureux qu'elle; leur nom est d'Angosse, tous les deux assez aimables et qui étoient pour moi une ressource. Jusqu'à présent je trouve que j'ai très-bien fait de faire venir mon neveu et ma nièce, bientôt je ne serai plus en état de sortir, ma surdité fait de grands progrès, je me trouve déplacée partout ailleurs que chez moi, et même chez moi je ne suis pas à mon aise quand j'ai beaucoup de monde; mais en vérité j'abuse de votre patience, je me laisse aller à une bavarderie très-propre à vous ennuyer; je ne sais d'où vient je me livre à une si grande confiance.

Mercredi.

Je soupai hier chez les Necker comme je vous l'avois dit. Mes espérances de paix sont fort diminuées, tant pis, cent fois tant pis, et pour vous, et pour nous.

Je n'ai point vu Liadot depuis Samedi dernier, il y a, comme vous voyez, quatre jours; il

doit me voir aujourd'hui et me conter les raisons de cette absence causée par des vapeurs, qui sont causées par des causes, dont le récit me causera sans doute tant soit peu d'ennui. Suspendez votre curiosité que je soupçonne n'être pas bien grande.

Je termine comme le courrier de l'Europe: la suite au courrier prochain.

---

LETTRE CCCXXVI.

Paris, Mercredi, 9 Juin, 1779.

VOTRE lettre datée du 31, que j'aurois dû recevoir Dimanche, n'est arrivée qu'hier.

Vous avez trouvé ma dernière un peu boudeuse, je ne sais pourquoi, je ne me souviens pas d'avoir été depuis bien long-tems dans cette disposition pour vous, et je puis, je crois, pouvoir vous assurer que je n'y serai jamais. j'admire votre exactitude, et par conséquent votre caractère dont elle est une conséquence; oh! oui, on peut compter sur vous, vous êtes un ami fidèle, mais non pas aveugle, aucun défaut dans vos amis ne vous échappe, vous les jugez avec justesse, justice et sévérité, mais vous ne changez point.

Je crains bien que les correspondances souffrent quelque changement; voilà, dit-on, l'Epagne déclarée, nos troupes prêtes à s'embarquer, on a la liste du Commandant, des Officiers Généraux, de tous les Colonels ; enfin, tout paroît en activité ; je n'ose vous envoyer la liste, il n'y auroit cependant pas grand inconvénient ; mais quand la prudence n'est pas une qualité qui soit naturelle, on la pousse plus loin qu'il ne seroit nécessaire. Je suis, je vous assure, fort triste de ce redoublement de séparation.

La situation de Lindor est difficile à soutenir, il ne peut se soumettre à se séparer de sa Mimie, il n'a pas le consentement de sa mère pour l'emmener avec lui, je ne sais ce qu'il deviendra ; il ne dort ni me mange, il tombera malade, il deviendra tout-à-fait fou ; ce n'est pas une manière de parler, c'est au pied de la lettre que je le pense ; j'ai pour lui la plus grande compassion. Ce n'est pas volontairement, ni par affectation qu'il est possédé de cette extravagante passion ; je ne serai point étonnée s'il se détermine à rester ici ; je lui conseillerai de n'en rien faire, mais de laisser cette petite dans le couvent ; je lui offrirai de lui rendre des soins, et de lui donner de ses nouvelles ; ce que je ferois en effet en envoyant

à Panthemont tantôt Wiart, et tantôt mon neveu pour la voir; mais je ne m'avancerai pas à lui promettre d'y aller moi-même, je n'aime point les enfans. Ne parlez point de ce que je vous dis sur Lindor, il est inquiet sur ce que je peux vous mander de lui. Il faut le plaindre, je le trouve très-digne de compassion.

M. Colonna vous a dit que je n'étois point sourde ; il est certain que je ne le suis pas comme l'est Mad. de la Vallière, mais je le suis assez pour être déplacée quand je suis à table, ou dans un cercle, je ne puis entrer dans aucune conversation ; je serois bien fâchée que cela vous affligeât, je ne désire point d'inspirer la pitié, j'y sens même une grande répugnance, et c'est ce qui me retiendra de parler de moi.

Adieu, mon ami, portez-vous bien, n'oubliez jamais que je suis, et serai toute ma vie la personne dont vous êtes le plus aimé.

## LETTRE CCCXVII.

Mardi 15 Juin.

Oh ! pour le coup, je crois que cette lettre vous fera plaisir, vous serez surpris de la voie par où elle vous parviendra. Pas plus tard qu'avant-hier je vous avois fait perdre l'espérance de revoir Lindor de très-long-tems, et ce soir il couche à Chantilly, Samedi à Calais et Lundi, à Londres. Je le regrette beaucoup, il nous quitte assez content de moi, j'ai réussi à lui rendre tous les services dont il a eu besoin. Si on nommoit lui et moi plénipotentiaires pour traiter de la paix, elle seroit bientôt faite.

Je confierai à cette lettre, qui ne sera pas ouverte aux bureaux, que je désavoue tous nos projets, que je ne puis désirer qu'ils réussissent, et que je déteste vos Ministres, et les nôtres qui nous ont précipités dans cet abîme, dont nous nous tirerons les uns et les autres bien plus mal que nous n'étions devant, quelqu'en soit le succès.

Je vous envoie la liste de nos officiers, de nos troupes, elle parut il y a cinq ou six jours, et j'ai reçu ce matin une liste de l'augmenta-

tion qui monte à huit mille hommes ; on disoit hier, mais cela demande confirmation, qu'on envoyoit aussi huit mille hommes dans le Roussillon, sous le commandement de MM. de Stainville et d'Egmont.

Votre lettre, que je devois recevoir Dimanche, je la reçus hier.

Ne dites rien à Lindor sur tout ce que je vous ai écrit sur lui ; mais est-il besoin de vous rien recommander ? n'êtes-vous pas la prudence même ?

Adieu l'Angleterre, adieu les Anglois, adieu Lindor, et pour dire tout ce que je regrette, adieu, mon ami !

---

LETTRE CCCXXVIII.

Dimanche, 20 Juin, 1779.

Je reçois votre lettre du 13 et du 14. Vous en recevrez une de moi des mêmes dates, demain au plus tard, par le Selwyn ; il reçut Lundi 14, une lettre de M. Faniani, qui lui donnoit puissance plénière sur sa Mimie. Sans perdre un instant il accourut chez moi pour que je lui fasse avoir un passeport, il l'eut le

Mardi matin et il fut coucher le même jour à Chantilly. Suivant le calcul de ses arrangemens, il doit être arrivé aujourd'hui à Londres.

Je n'ai point encore reçu vos crayons, je vous fais d'avance tous les remercîmens de la grand'maman. Les remercîmens, et toutes les choses que l'on dit dans de semblables circonstances, sont pour ainsi dire notées ; on pourroit se dispenser de les écrire, et ceux qui les reçoivent, de les lire ; je hais plus que jamais les phrases et les lieux communs, ils dénotent une disette de sentimens et de pensées. Je ne hasarde rien en vous faisant cet aveu, vous êtes bien éloigné des lieux communs, quand vous n'avez rien à dire, vous ne dites rien, et vos lettres, quand elles ne sont pas agréables ne sont pas du moins ennuyeuses, et elles ont toujours l'empreinte de la vérité ; toutes vérités, dit-on, ne sont pas bonnes à dire, mais moi je les trouve toutes bonnes à entendre.

Vous n'avez donc nulle peur de nous ; nos vingt-cinq ou trente mille hommes ne vous font rien non plus que les vaisseaux Espagnols. N'est-ce point une bravade ? Je conviens en effet qu'il se peut bien que les Espagnols ne devroient pas protéger les Américains ; ils sont pour leurs

colonies d'assez mauvais exemples; mais de-quoi est-ce que je me mêle? je n'entends rien à la politique.

La nouvelle du jour est que le fils aîné de la Comtesse de Grammont (1) a obtenu la charge de Capitaine des Gardes du Corps en survivance de M. le Duc de Villeroy; en conséquence il épouse la fille de la Comtesse Jules de Polignac, qui n'a qu'onze ans; le mariage se fera l'année prochaine; vous n'ignorez pas sans doute que la Reine a beaucoup d'amitié pour cette Comtesse (2).

---

(1) Upon this marriage he received the title of Duc de Guiche, he afterwards became Duc de Grammont.

(2) The Comtesse Jules de Polignac, née Polastron, was the daughter of a gentleman of the province of Languedoc. After her favour with the Queen, her husband was created Duc de Polignac, and, upon the dismissal of the Princesse de Rohan Guemené, the Duchesse de Polignac was made *Gouvernante des Enfans de France.* The friendship and intimacy with which she was distinguished by the unfortunate Marie Antoinette, marked her, and all that were connected with her, at the beginning of the revolution, as objects particularly obnoxious to the populace of Paris. She and her family fled early in the year 1790, with hundreds of other families of the French nobility, who had not *their* excuse, for deserting their country, and their Sovereign in the hour of need. The Duchesse de Polignac died at Vienna, in 1795. Mad. de Grammont, her daughter, whose marriage is here commemorated, at Edinburgh in 1803, leaving behind her three sons, and a daughter, since married in England to Lord Oasulston, eldest son of the Earl of Tankerville.

M. le Duc d'Orléans, Mad. de Montesson et M. l'Archevêque de Toulouse en tiers, sont à Chanteloup depuis Mercredi, ils y doivent rester jusqu'à la fin du mois ; la compagnie est choisie, mais pas nombreuse.

L'Idole est établie à Auteuil depuis hier ; elle y restera jusqu'au premier Août ; l'objet de son voyage est très-louable et intéressant, c'est pour que Mad. la Maréchale de Luxembourg s'établisse chez, elle et n'aille point dans des campagnes éloignées où elle manqueroit de secours si elle tomboit sérieusement malade ; son état inquiète beaucoup ses amis, et moi plus que personne, elle a des maux de tête continuels, des élancemens, des battemens depuis plus d'un mois, elle a fait à sa tête des remèdes qui lui ont été contraires. Comme depuis quelques jours elle a des douleurs à une main, on soupçonne que c'est une humeur de goutte, mais accompagnée de vapeurs bien tristes, elle croit qu'elle va mourir. Ses amis sont occupés à la distraire. L'Idole aura le Jeudi et le Samedi grande compagnie. Le Mercredi et le Vendredi elles souperont chez moi ; depuis long-tems j'ai toujours quinze ou vingt personnes ; le Mardi nous soupons chez les Necker, le Lundi le souper est chez M. de

Creutz, où je ne vais point, j'ai ce jour-là de libre; le plus souvent je reste chez moi en petite compagnie. Le Dimanche, la Maréchale va chez Mad. de la Reynière, et moi je vais chez la Comtesse de Choiseul qu'on appelle la Petite Sainte. Voilà mon itinéraire et celui de la Maréchale, qui en vérité est ma meilleure amie. Si ses défauts ont offusqué par le passé ses bonnes qualités, actuellement ils ne font plus le même effet; personne n'a un meilleur cœur, n'est plus constante, plus discrète, plus charitable, il seroit cruel qu'ayant dix ans plus qu'elle, j'eus le malheur d'avoir à la regretter (3). Je vous parlerai d'elle dans toutes mes lettres, c'est certainement ce qui présentement m'intéresse le plus.

Je ne sais quel compte Lindor vous rendra de moi, il m'a dit maintes belles paroles, m'a fait mille protestations d'amitié, tout cela étoit à la glace. Sa petite fille, et sa fortune, c'est-à-dire sa fortune, non des projets ambitieux, mais le désir d'augmenter sa finance, voilà ce qui l'occupe. Il a de l'esprit sans doute, mais il n'est ni étendu, ni profond, ni même

(3) This was not the case, the Maréchale de Luxembourg, survived Mad. du Deffand, and died in 1786.

agréable si ce n'est par des éclairs ; il ne m'étoit pas d'une grande ressource. Ah ! mon ami, que les gens aimables sont rares ! c'est un soin inutile que d'en chercher, il faut apprendre à s'en passer.

Si je m'en croyois, cette lettre seroit bien longue, je me sens disposée à vous dire tout ce que je pense, mais vous ne le seriez peut-être pas à m'écouter, ainsi je finis.

---

LETTRE CCCXXIX.

Dimanche, 11 Juillet, 1779.

La lettre que j'attendois le Dimanche 4 est arrivée le Mercredi, 7. Vous avez fermé votre correspondance de Douvres à Calais. Je ne sais si la différence sera grande, on assure que non. Depuis Mercredi jusqu'à aujourd'hui, je vous ai écrit presque tous les jours, je viens de lire ma lettre, je l'ai trouvée si bête, que je l'ai déchirée.

Les Lucan sont ici depuis dix ou douze jours, je fus les voir l'après-dînée; ils partent Lundi, je vous écris par eux ; je puis par conséquent parler à cœur ouvert sans crainte des bureaux, mais je crois qu'on a jeté

un embargo sur mes pensées, ma tête n'en produit aucune, je ne me porte pas bien depuis plusieurs jours, il s'est joint à mes insomnies une fluxion qui m'a fait souffrir.

Les lettres à l'avenir passeront par Ostende; celle que je reçus Mercredi arrivoit par cette route, j'en attends une seconde pour juger de la différence.

Ah! ce n'est pas une bravade que nous vous faisons, nos projets sont terribles. J'espère que nous ne réussirons pas, et que nous ne pourrons exécuter ce que nous entreprenons. Tout ce qui me console, c'est que votre situation vous met à l'abri des grands dangers. Je vous conjure de me donner de vos nouvelles avec la même exactitude que par le passé; soyez bien persuadé que si ma naissance me rend Françoise, je n'adopte pas les sentimens de ma nation. J'espère que vos prophéties s'accompliront et que nous aurons bientôt la paix.

Je vous envoie une lettre de M. de Caraman, ne la montrez à personne; mais je prends une précaution qui n'est pas nécessaire, on peut s'en rapporter à votre prudence.

" St. Malo, 5 Juillet, 1779.

" *M. le Comte de Caraman à Mad. la Marquise du Deffand.*

" N'ÊTES-vous pas un peu touchée, Madame, de savoir vos bons amis les Anglois dans une crise aussi violente ; leur flotte, au plus de trente-cinq vaisseaux, menacée par celle des deux couronnes de cinquante effectifs ; quarante mille hommes, en trois corps, prêts à passer sur quatre cents vaisseaux pour se jeter en Angleterre lorsque leur barrière navale sera forcée. M. d'Estaing, supérieur aux Indes Occidentales, les Insurgens, quoique un peu tristes sur leur continent, pouvant agir offensivement. La flotte des Indes en danger ; la seconde de la Jamaïque pouvant être coupée par M. d'Orvilliers, nul ami, nul allié : une dette énorme prête à faire tomber leur crédit, un médiocre Amiral en mer, point de bon Général de terre ; une armée composée de milices. Il faut convenir que ce tableau qui n'est pas exagéré ne fait pas honneur à leur ministère, et en fait beaucoup au nôtre. Mais c'est dans ces terribles situations qu'une nation républicaine déploie toute son énergie, c'est alors que les partis disparoissent ; et que les enemmis se recon-

cilient, quitte à reprendre leur querelle après l'orage. Aussi, si j'étois Ministre François, je doublerois mes moyens autant qu'il dépendroit de moi, pour résister aux efforts du désespoir. Voici ce qu'ils peuvent faire. Hardy (1) peut éviter le combat, et se faire joindre par tout ce que l'on pourra armer, bon et mauvais dans les ports; saisir les occasions où le vent le favorisera pour faire entrer les flottes marchandes, gagner du temps par des manœuvres bien entendues qu'il se fera conseiller, s'il n'est pas capable de les imaginer; pendant ce temps-là arriveront les Hanovriens, peut-être les Hollandois, un bon Général, qui ranimera la nation effrayée, quelques retards dans nos expéditions occasionnés par les vents pourront leur être favorables; et si la belle saison se passe ils pourront encore faire cet hiver une paix raisonnable. Voilà, Madame, le pour et le contre. Il s'agit donc de savoir quel sera le plus heureux; jusqu'à présent nous avons bien joué, et nous avons beau jeu.

" L'armée Angloise qui s'étoit avancée dans

(1) Sir Charles Hardy, who commanded the British fleet in the year 1779, he took the advice recommended in this letter, and avoided a combat by coming into port, and leaving the combined fleets masters of the channel, which has never happened since.

le golphe de Gascogne est revenue à l'entrée de la Manche, ce qui nous annonce l'arrivée de M. d'Orvilliers; tous nos préparatifs ici vont parfaitement bien. Recevez, Madame la Marquise, l'hommage de mon respect et de mon attachement."

---

LETTRE CCCXXX.

Paris, 6 Août, 1779.

Je ne suis point mécontente de la route d'Ostende, il y a bien peu de différence à celle de Calais; vos lettres n'ont d'ancienneté que huit jours, et celles de Calais en avoient six. Si j'étois inquiète de votre santé, cette différence me paroîtroit considérable; heureusement vous vous portez bien, et vous êtes pour moi dans des dispositions favorables.

Dites-moi d'où vient ce changement est arrivé en vous? est-ce l'impossibilité de me jamais revoir qui vous fait proférer ce mot amitié, parce qu'il devient sans conséquence? ah! il est bien sûr que je ne vous reverrai jamais; cette certitude, jointe à d'autres circonstances, me fait supporter ce malheur avec

plus de courage que je n'avois espéré : ces circonstances sont la vieillesse avec ses dépendances ; la perte de deux sens, et de plusieurs facultés de l'âme. J'aurois honte que vous me vissiez dans un état si déplorable ; on aime à intéresser, mais non pas à faire pitié. Les humiliations, de quelque genre qu'elles soient, ne sont pas supportables ; pour m'y soustraire, j'ai souvent la pensée de me séparer du monde, et comme je ne pourrois pas vivre seule à la campagne, j'ai l'idée du couvent ; ce qui m'empêche de la mettre en exécution, ce seroit la nécessité où je serois de changer de domestiques ; et puis quand j'examine mon caractère, je conclus que je ne puis trouver la paix, ni le bonheur nulle part. Cet aveu n'est pas à ma louange. S'il étoit aussi facile de me corriger qu'il me l'est de me connoître, cela seroit heureux, mais il s'en faut bien que j'en aie le pouvoir. Je ne sais pas pourquoi j'ai été destinée à vieillir, c'est apparemment pour qu'il y eût un individu qui eût connu tous les malheurs de chaque âge ; je sais bien ce qu'il auroit fallu pour me les rendre tous agréables, mais c'est ce que je n'ai jamais trouvé.

C'est assez parler de moi, je vous en demande

pardon ; je ne vous parlerai pas de politique, c'est un sujet sur lequel je suis inepte. Je frémis ainsi que vous en pensant que dans les momens où je suis dans mon tonneau à effiler mes chiffons, mille coups de canon partent, et emportent bras, jambes, têtes à d'honnêtes gens qui n'avoient rien à démêler avec ceux qui les assassinent : la guerre est de toutes les folies la plus atroce, et ce qu'on appelle valeur et l'honneur qui y est attaché, est le préjugé le plus absurde, et le plus contraire à tous les sentimens naturels. Comment la philosophie n'a-t-elle pu le détruire ! mais c'est qu'elle ne détruit rien, et qu'elle n'est que vanité.

Nous avons ici un étrange procès, du Comte de Broglio, contre un certain Abbé qui l'a calomnié, et dont il demande justice ; il faudroit vous dire de quoi il s'agit (1), mais ce seroit une entreprise au-dessus de mes forces ; il sera jugé d'aujourd'hui en huit, si vous étiez curieux des factums, je trouverois peut-être le moyen de vous les envoyer. Je vous offre aussi un volume qui contient sept comédies de

(1) See the following letter.

Mad. de Genlis, qu'elle a faites pour l'éducation de ses enfans (2), et qu'elle leur a fait jouer; il y en a trois ou quatre que je trouve extrêmement jolies, d'un très-bon style, facile, simple, naturel, c'est ce qui m'a fait le plus de plaisir de tout ce que nous avons eu de nouveau depuis plusieurs années. Cette Mad. de Genlis est nommée gouvernante des Princesses d'Orléans; on ne sauroit douter qu'elle n'entende très-bien l'éducation et qu'elle n'ait beaucoup d'esprit. Mais à propos, ne vous ai-je pas bien scandalisé en critiquant le Roi Lear, de votre Shakespear? me le pardonnerez-vous (3)?

Je suis aussi peu contente de mes lectures que je le suis de mes compagnies. L'Idole est toujours à sa campagne, j'y vais souper une ou deux fois la semaine; il y a souvent beaucoup de monde, je me fais alors honte à moi-même, je me trouve déplacée; est-ce qu'à mon âge je

---

(2) Afterwards published in two volumes, under the name of the *Théâtre d'Education*.

(3) Mad. du Deffand had said in a letter which, as otherwise uninteresting, does not appear:—" Je viens " de lire le Roi Lear de votre Shakespear, ah! mon Dieu! " quelle pièce! réellement la trouvez-vous belle? elle me " noircit l'âme au point que je ne puis exprimer, c'est " un amas de toutes les horreurs infernales."

devrois jamais sortir de chez moi ? mais l'ennui a été, et sera toujours cause de toutes mes fautes.

---

LETTRE CCCXXXI.

Paris, 17 Août, 1779.

Depuis le Vendredi 6 de ce mois, que je reçus votre lettre du 29 Juillet, je n'ai point entendu parler de vous, je croyois la correspondance par Ostende interdite, et j'allois m'informer des mesures qu'il falloit prendre pour faire passer nos lettres par la Hollande ; mais le facteur qui est venu aujourd'hui chez moi, a dit avoir porté des lettres arrivées par Ostende. D'où vient n'en ai-je pas reçu ? seriez-vous malade ? dois-je ignorer ce qui vous regarde ? devez-vous m'oublier ? ne connoissez-vous pas ce que je pense pour vous ? ajoutez à cette connoissance celle que vous avez de mon caractère, qui est de m'inquiéter, de me tourmenter souvent sans raison, jugez de ce que je dois être quand j'en ai l'occasion ; il vous sera pénible de m'écrire, j'en suis persuadée ; on confie ses lettres aux ailes des vents, on ne

sait ce qu'elles deviendront ; le moindre accident c'est d'être lues et examinées par les bureaux ; (pourvu qu'elles ne soient point augmentées, c'est-à-dire que les bureaux ne profitent pas du pouvoir qu'ils ont de faire dire ce qu'ils veulent dans les extraits qu'ils communiquent au ministère) cet inconvenient ne sera pas bien fâcheux.

Nous ne savons ici aucunes nouvelles positives, ce sont des on dit, presque tous sans fondement, et qui sont démentis presque au même moment où on les assure. Cependant nous voici arrivés dans un instant bien critique. Ma seule consolation est de penser que vous ne courrez aucun danger ; mais ceci est pour moi la tragédie de Judith, le sujet doit être nos triomphes ; mais je dis tout bas, ainsi que le spectateur qui entendoit le Judith de Boyer (1), *je pleure ce pauvre Holopherne,* etc. C'est une épigramme de Racine.

Je viens de recevoir une assez grande lettre,

---

(1) L'Abbé Claude Boyer, who left behind him twenty-two dramatic pieces, one worse than another, His tragedy of *Judith* had a moment of success, which occasioned Racine to say, *Je pleurs ce pauvre Holopherne si méchamment mis à mort par Judith.*

la plus flatteuse et la plus remplie de louanges qu'il est possible, de la Duchesse de Leinster; ce qui m'en plaît le plus, c'est qu'elle m'assure que vous m'aimez beaucoup; il est vrai qu'elle en dit autant de son frère, elle a cru m'en devoir parler, cela n'affoiblit point ce qu'elle me dit de vous.

Nous avons été occupés tous ces jours-ci d'un procès du Comte de Broglio contre un certain Abbé (2), qu'il prétendoit avoir montré au Ministre deux lettres supposées qu'il écrivoit à son frère le Maréchal, où il l'exhortoit à se faire valoir, de refuser le service, que c'étoit un moyen sûr de culbuter le ministère et d'en établir un qui leur seroit favorable. L'Abbé a nié; cette affaire, qui ne devoit être qu'une tracasserie, a été traitée avec toute l'importance possible, on a plaidé, le petit Comte a perdu tout d'une voix, condamné aux dépens, et l'Abbé justifié. Je ne lui aurois jamais conseillé d'entreprendre cette affaire, je suis véritablement fâchée des chagrins qu'elle lui occasionne (3).

---

(2) L'Abbé Georgel, he was librarian to the Cardinal de Guemené.

(3) His vexation must have been increased by the

Je voudrois pouvoir vous envoyer un livre qui paroît, il faudroit une occasion et je n'en prévois pas.

Je mène toujours le même train de vie, toutes les semaines deux soupers chez moi, et deux à Auteuil chez Mad. de Boufflers, cela durera jusqu'au 1er. Septembre; mon népotisme tourne mieux que je ne l'avois espéré, ce sont de très-bonnes gens qui me marquent beaucoup d'amitié, et qui évitent de me gêner et de m'ennuyer. Adieu.

---

LETTRE CCCXXXII.

Vendredi, 20 Août, 1779.

ENFIN, me voilà contente, voilà une lettre; elle a été quinze jours en route, et la précédente n'y avoit été que sept. Vous vous portez bien, vous vous amusez, et ce qui vaut encore mieux, vous vous occupez. Rien n'est plus vrai, je ne pensois nullement à votre maison, je

---

general and repeated plaudits with which the sentence of the Parliament was received by the audience, himself and all his family being present at the time.

vous y croyois établi depuis long-tems, et point du tout vous ne faites que terminer cette acquisition; eh bien, pour vous punir de ne m'en avoir point parlé, vous prendrez la peine, je vous prie, de m'en faire la description; de combien de pièces est votre appartement? est-il au rez-de-chaussée ou au premier? avez-vous un jardin, une cour? l'escalier est-il honnête? enfin tâchez de me donner une idée du logement. Avez-vous de quoi recevoir un ami ou amie? moi, par exemple. Comment vous meublerez-vous? j'aime les détails, j'ai le goût et l'esprit minutieux.

Je ne répondrai point à l'article de Shakespear; vous voyez la nature dans le Roi Léar, mais c'est apparemment en tant qu'elle produit quelquefois des monstres.

Vous êtes donc très-satisfait de votre position (1); cela est-il vrai en effet? et n'est-ce point pour les bureaux que vous paroissez si content? Bien des gens pensent que tout ce pompeux appareil n'aura pas de grandes suites; je dirois tant mieux, si cela ne rejetoit pas à l'année prochaine; je voudrois une affaire décisive qui nous donnât la paix; vous ajoutez tout

(1) She means the political situation of England.

bas, *et me voir arriver en France.* Ah! oui, sans doute, je le voudrois, mais je ne l'espère pas. C'est toujours beaucoup que vous en ayez le désir; n'est-ce pas l'impossibilité qui vous persuade de l'avoir? Voilà ce qui ne s'éclaircira peut-être jamais!

Auteuil va finir, il n'y a plus que la semaine prochaine; l'état qu'y tient l'Idole est superbe: trois fois la semaine un grand souper, tous les jours un dîner de six ou sept personnes, est tant d'habitans; elle est très-aimable chez elle. Moi je vais toujours mon petit train, j'ai toujours mes soupers les Mercredis et Vendredis où j'ai quelquefois beaucoup trop de monde, et puis d'autres jours dans la semaine, le hasard en décide ainsi que de la compagnie; je suis quelquefois d'assez bonne humeur, je m'égaie, souvent, ennuyée et quelquefois fort triste. Voilà mon histoire, racontez-moi la vôtre.

Ne voyez-vous plus jamais le Craufurd? et le Selwyn est-il toujours à sa campagne?

Je reçus l'autre jour une lettre de l'Evêque de Mirepoix, il me prie de vous dire qu'il vous aime beaucoup, et qu'il seroit charmé de vous revoir. La main sur la conscience, croyez-vous que cela puisse arriver? oh, non, vous ne le pensez pas.

## LETTRE CCCXXXIII.

18 Septembre, 1779.

Je n'ai point eu de lettres hier ; on ne sait sur quoi compter, et si en effet vous m'aimez (comme je le veux croire) vous devez être bien aise d'apprendre que je suis encore en vie. Oui, je le suis, et peut-être ridiculement pour mon âge, il faut que je me le rappelle pour éviter d'être ridicule ; non que je mène la vie d'une jeune personne ; je suis très sédentaire, je ne fais aucune visite, je ne sors que pour souper, et je ne soupe que chez mes plus anciennes ou familières connoissances ; je ne vais jamais aux spectacles, je fais des essais pour parvenir à croire ce qui ne se peut comprendre ; je ne fais pas, je l'avoue, de grands progrès ; enfin je fais de mon mieux pour être la moins malheureuse possible ; je sais bien ce qui me seroit le plus nécessaire, et ce que je désire uniquement, ce seroit de vous revoir ; cependant je me dis souvent que j'ai tort de le désirer ; eh, quel est l'agrément que j'en puis attendre ? vous ne pourriez partager le plaisir que j'aurois. Mais il est inutile de raisonner

sur cela, il faudroit la paix, et je la crois bien éloignée; elle ne peut, dit-on, arriver qu'après les plus grands malheurs que je ne saurois souhaiter.

Nous avons chanté ici un *Te Deum* (1); on est fort content de M. d'Estaing; il me semble qu'on pense qu'il n'y aura pas cette année de grands événemens.

Il paroît tous les jours de nouveaux éloges de Voltaire; le Comte de Schouwaloff, qui est ici depuis le départ de son oncle, en a fait deux; il n'y a pas de poète croté qui ne cherche à s'illustrer en composant; ce qui me fit dire l'autre jour que Voltaire subissoit le sort des mortels, d'être après leur mort, *la pâture des vers.*

Rien n'est si plat que toutes ces productions.

Je ne doute pas que votre amie Milady Blandford (2) ne soit morte, je prends part à votre peine. On doit beaucoup regretter ses anciennes connoissances. L'habitude est un

---

(1) For the taking of the Island of St. Vincent and Grenada by the Comte d'Estaing.

(2) Maria Catherine de Jonghe, a Dutch lady, the widow of the Marquis of Blandford, only son of Henrietta, Duchess of Marlborough. She died this year at the age of 85.

grand agrément. Quand j'aurai de vos nouvelles, je vous écrirai plus longuement.

---

LETTRE CCCXXXIV.

Paris, 1er. Octobre, 1779.

L'AVENTURE des Spencer (1) me paroît horrible; comment ne sont-ils pas tous morts de peur? comment ont-ils pu gagner Londres, puisque les nôtres ont pris votre frégate? n'ont-ils pas pris aussi tous les effets des Milords et des Miladys?

Je serois charmée de connoître votre Milord Macartney (2), mais on ne lui permet pas de venir à Paris, il doit rester à Limoges; le Comte de Broglio l'a vu à sa campagne; ce qu'il m'en a écrit m'avoit déjà fait regretter de ce qu'il ne viendroit pas à Paris; ce que vous m'en dites l'augmente.

---

(1) Lord and Lady Spencer, and their daughter the late Duchess of Devonshire, returning from Spa had embarked at Ostend on board the Fly sloop of war, which in her passage was attacked by two French cutters, and with difficulty escaped being taken after a long running fight, and the loss of some of the vessels which the Fly convoyed.

(2) The late Earl Macartney; he was Governor of the Island of Grenada, when taken by the French.

Je vous prie de me faire un état de votre famille, j'ai brouillé toutes vos nièces. N'en avez-vous pas trois par M. votre frère? L'Altesse, la femme de l'Evêque dont je ne sais pas le nom; Mad. Keppel n'en est-elle pas une? et puis vous en avez deux par Mad. Churchill, dont l'aînée est Milady Cadogan, qui a une sœur qui est peut-être mariée. Il faut m'éclaircir tout cela.

Vous êtes un homme fort rare par vos soins et vos attentions; soyez sûr que j'en connois bien tout le prix; vous êtes bon et compatissant; ce que les autres font par goût et par devoir, vous le faites par bonté, il faut en avoir beaucoup pour vouloir conserver une correspondance avec quelqu'un qu'on ne doit jamais revoir et de qui on ne peut rien apprendre d'intéressant et d'agréable.

Je ne lirai donc point le voyage de Cook et j'en suis bien aise, c'étoit une entreprise à laquelle je répugnois; mais que lirai-je? je ne suis pas aussi heureux que vous, je n'ai nul objet de curiosité.

J'ai le projet de lire alternativement, Corneille, Racine et Voltaire, et me laisser aller à l'impression que j'en recevrai; j'ai déjà com-

mencé ; j'ai lu d'abord Iphigénie, ensuite le Cid, et puis Zaïre.

Je continuerai ainsi. On m'a lu ce matin, les Horaces.

2 Octobre.

Voila où j'ai été interrompue ; je reviens à Milord Macartney. On est ici fort prévenu contre lui, il a tenu des propos dans le vaisseau qui l'a amené en France, qui ont extrêmement choqué, et qui effectivement sont très-imprudens; j'en suis fort fâchée ; j'aurois été charmée de le connoître ; j'ai grand besoin d'être réveillée, il n'y a personne ici qui puisse produiru cet effet, je ne vois que des gens qui ne pensent point, ou qui pensent de travers ; ils pourroient bien porter le même jugement de moi, et peut-être n'auroient ils pas tort.

Il n'y aura point de Fontainebleau, il y aura à la place des Choisy, et des Marly. Auteuil est fini, il me faisoit un ou deux soupers par semaine, c'étoit une dissipation ; Mad. de Luxembourg y étoit habitante, c'est actuellement ma meilleure amie, c'est-à-dire celle qui a le plus d'attentions suivies pour moi ; c'étoit elle que j'y allois chercher, et quoiqu'il y eût beau-

coup de monde, comme on voyoit bien que c'étoit mon objet principal, cela sauvoit le ridicule, elle ne se mettoit point à table, c'est ce qu'elle pratique aussi chez moi; nous soupons sur la table du loto, avec ceux qui ne veulent manger qu'un morceau. Les Caraman chez qui je vais une fois la semaine, sont depuis le mois de Mai à Roissy, ils pourront bien y passer l'hiver, car je crois qu'ils n'en reviendront qu'après le retour de M. de Caraman qui ne sera vraisemblablement qu'après qu'on aura abandonné, ou après avoir exécuté le projet d'une descente; vous aurez appris par les gazettes les changemens faits dans notre flotte, ce n'est plus M. d'Orvilliers qui la commande, il est extrêment regretté de toute la marine; c'est M. du Chaffaut qui le remplace. Il y a eu depuis un Conseil de guerre; M. de Rochechouart (3), qui commandoit une escadre, a été condamné à être démonté, pour avoir désobéi à M. d'Orvilliers qui vouloit qu'il attaquât un

(3) M. de Rochechouart was brother to the Comte de Rechechouart, called *le Sourdaut*, from being hard of hearing, and to the Cardinal de Rochechouart, Evêque Duc de Laon. In spite of the appeal, here mentioned, from the sentence of the Court Martial to the King, he never recovered his military reputation.

de vos vaisseaux, le Marlboroug, qu'il auroit dit-on vraisemblablement pris ; il a appelé de ce jugement à la cour : plusieurs capitaines de vaisseaux demandent leur retraite. Voilà des nouvelles publiques, je crois qu'il n'y a point d'indiscrétion à les écrire.

La Comtesse de Noailles, à présent Maréchale de Mouchy, se cassa un bras il y a quelques jours ; c'est une femme d'un grand mérite et fort importante (4), son mari commande à Bordeaux ; on imprimoit des bulletins sur son état, ce qui a produit celui que je vous envoie ; le voici.

Tandis que d'Estaing et sa troupe
Etrillent le pauvre Biron,
Tandis que le grand Washington
Tient tous les Anglois sous sa coupe,
Et qu'au bruit de notre canon,
Hardy s'en fuit, le vent en poupe,
Madame de Mouchy, dit-on,
Tous les matins mange sa soupe,
Et tous les soirs prend son bouillon.

---

(4) This vain, and self-important personage, fell unnoticed upon the same scaffold with her husband, the Maréchal de Mouchy, by the levelling guillotine of Robespierre.

## LETTRE CCCXXXV.

Paris, 8 Octobre, 1779.

J'AI reçu le Stoughton (1), j'ai vu la personne qui me l'a apporté (2), et j'en ai été fort aise; sa visite fut fort courte; nous souperons ce soir ensemble, mais avec beaucoup de monde. Je suis persuadée que vous voudriez être dans le cas de m'envoyer encore du Stoughton; je n'en prends que dix gouttes par jour, cela me mèneroit, comme vous voyez, à le pouvoir disputer à tous les patriarches. Je ne suis pas d'avis que *ce n'est que le bonheur qui produit l'ennui*; mais c'est l'ennui qui détruit tout bonheur, c'est le désœuvrement qui en est la véritable source. On ne peut disconvenir que la goutte et la colique ne soient bien plus fâcheuses que l'ennui. L'ennui est un avant-goût du néant, mais le néant lui est préférable; il est des caractères qui n'en sont pas susceptibles; j'ai

(1) Stoughton's tincture of which Mad. du Deffand made an habitual use.

(2) The Hon. Thos. Walpole.

quelque peine à croire que vous soyez du nombre, vous avez trop d'activité pour que vous ayez toujours matière à la satisfaire. Enfin quoiqu'il en soit j'éprouve à mon grand détriment que je n'ai pas l'honneur de vous ressembler.

Je crois vous avoir mandé que je lis actuellement les Théâtres de Corneille, Racine, et Voltaire; je trouve ce dernier bien inférieur, nullement digne d'être comparé aux deux autres; tous ses personnages ne sont que lui-même; autant il est charmant dans ses épîtres et dans plusieurs morceaux de sa Henriade, autant il est froid et médiocre dans ses tragédies. Je m'étois flattée que vous seriez content de mon jeu de mots (3). De tous ces éloges, il n'y en a pas un seul qui ne soit fastidieux; Pallissot est le moins plat.

Je viens de recevoir dans le moment le billet de part de mariage de la fille du Prince de Montbarrey avec le Prince Héréditaire de Nassau Sarbruck; la Princesse fille à vingt-

---

(3) That Voltaire, after his death, was become *la pâture des vers.*

deux ans, et le Prince n'en a pas encore onze. (4)

On commence à revenir des campagnes, cependant le beau tems y retient encore bien du monde, et puis notre flotte en retient beaucoup.

Ce pauvre Lindor me fait grand pitié, cependant il aime, et quoique ce ne soit qu'une poupée, cela vaut mieux que d'avoir l'âme vide.

Je me flatte que vous serez content de cette lettre-ci, il me semble qu'elle ne contient que les choses qui vous plaisent, c'est-à-dire les plus vagues et les plus indifférentes. Il y en a cependant une qui m'intéresse, et dont il faut que je vous parle, c'est de votre établissement dans votre nonvelle maison ; est-ce votre meuble d'Aubusson que vous y avez placé ? Je trouve que c'est une chose agréable que d'être bien meublé, et surtout que les siéges soient

---

(4) These mariages contracted between persons whose inequality of age was great, and often, as in the present instance, before one of the parties could possibly be supposed to have any will of their own, were one among the many abuses existing in the habits of society during the old government of France, absolutely inimical to all the first principles of good morals, and to every idea of conjugal fidelity and domestic happiness.

bien commodes. Si j'allois à Londres, auriez-vous de quoi me loger? Il seroit plaisant que cette question vous causât de la douleur, et cela peut être, quoiqu'il n'y ait aucun genre de distance, de différence, de dissemblance, etc. etc. qui ne nous sépare. Les Champs Elysées jadis étoient une espérance, une ressource; mais à propos de ces tems-là, je viens de relire l'Iliade, je relirai l'Odissée. Je trouve que votre Shakespear a quelque ressemblance à Homère. Vous trouverez que cela n'a pas le sens commun, mais il y a une certaine hardiesse et une certaine force dans le style qui brave tout ménagement et bienséance; j'aime dans Homère que les dieux aient tous les défauts et tous les vices des hommes, comme dans Shakespear, les Rois et tous les grands Seigneurs ont le ton et les manières grossières du peuple (5).

---

(5) One may guess from this remark, what idea Mad. de Deffand could have formed of Shakespear, through the medium of a French translation.

## LETTRE CCCXXXVI.

Paris, 30 Octobre, 1779.

Je vous ai dit combien je trouvois Milord Macartney aimable, c'est par lui que vous l'aurez appris, il étoit porteur de son éloge. Je ne sais si on lui a limité le tems qu'il peut rester chez vous, informez-vous s'il nous reviendra, il n'a vu personne ici, et il ne vint personne chez moi tout le tems de sa visite ; il n'y avoit que la Sanadona, M. de Creutz, et Wiart me dit, M. de Toulouse ; je ne m'en souvenois pas, il n'est plus question de mémoire, elle est perdue. Je pourrois faire des observations sur l'état de la vieillesse, les dédier aux séxagénaires, elles leur feroient perdre l'envie de devenir octogénaires. Oh, oui, quand on est parvenu à ce point-là, on a tout perdu, jusqu'aux désirs dont on étoit le plus affecté. Croiriez-vous que j'ai presque perdu le désir de vous revoir, je sens une sorte de répugnance à vous rendre témoin de l'extrême dépérissement que vous trouveriez la perte de deux sens, de presque toutes les facultés de l'âme ; il ne m'en

reste qu'une qui ne sert qu'à me rendre malheureuse, qui me rendroit ridicule, si je ne m'occupois continuellement à la vaincre, ou à la cacher.

Je retombe toujours à vous parler de moi, cela est bien plat, bien fastidieux, je vous en demande pardon. Comment le Général Burgoigne se croit-il dégagé des conditions de sa capitulation (1)? il me semble que toute sa conduite est bien baroque.

J'avois un rendez-vous aujourd'hui avec votre cousin, pour pouvoir causer avec lui; car les soirées qu'il passe chez moi sont en pure perte pour la conversation; mais l'heure se passe, sans doute qu'il ne viendra pas; je lui trouve bien de l'esprit, mais d'un certain genre, il y en a plusieurs pour lesquels il n'a ni ouverture, ni goût, mais il a des saillies, du discernement, et s'il rioit moins, on entendroit plus aisément ses plaisanteries et ses bons mots; mais son rire, qui est presque continuel, fait perdre presque tout ce qu'il dit. Il me paroît content d'être bien avec vous, et très-charmé de ce que son fils vous plaît. Je ne sais pas

(1) At Saratoga.

où en sont ses affaires, je comptois l'apprendre aujourd'hui ; son séjour ici dépend du tems qu'elles dureront.

Je suis fort charmée d'être au fait de votre famille ; elle est bien nombreuse, mais c'est à prendre ou à laisser, vous ne leur devez rien ; je vous suis plus à charge que tout votre népotisme, cette sujétion de toutes les semaines est un peu gênante, il n'y a que l'amitié qui puisse la rendre facile.

---

LETTRE CCCXXXVII.

3 Décembre, 1779.

Point de lettres aujourd'hui, quoique ce soit le jour d'en recevoir ; mais je m'y attendois. J'ai toujours haï le vent, mais je le hais actuellement plus que jamais.

C'est bien moi qui n'ai point de matière pour remplir une lettre ; que puis-je vous dire qui vous intéresse, ne prenant moi-même aucun intérêt à tout ce qui se passe autour de moi ; jamais l'existence n'a été aussi difficile à supporter pour personne que ne m'est la mienne, et cette gaîté que vous me supposez est positivement le contraire de mon état. Tout le monde

arrive, et cela ne me fait presque rien. Ma santé est assez bonne, aux vapeurs près.

Je n'ai point reçu de lettres de Lindor, c'est un être singulier, il n'y a que vous, et votre jeune Duc (*de Richmond*) qui ayez des procédés de l'amitié, tout autre Anglois en dédaigne même l'apparence.

On fait un emprunt en rente viagère de cinq millions de rente; sur une tête, à dix pour cent; sur deux, à neuf; sur trois, à huit et demi; sur quatre, à huit; toutes chargées du dixième; le crédit de M. Necker est tel, qu'il s'en faut peu que les fonds ne soient déjà fournis; j'y place une somme pour quatre cents livres de rente sur la tête de mon Invalide, et sur la mienne; cela me semble juste, parce qu'il y a six ans qu'il use sa poitrine à me lire trois ou quatre heures tous les matins. Il me lit actuellement Cassandre, roman de la Calprenede, qui a fait aussi Cléopâtre; je ne sais si vous connoissez cet auteur, je suis bien sûre que vous n'aurez pas achevé aucun de ses romans; c'est le plus détestable style. Pourquoi le lire, me direz-vous? parce que je ne sais que lire. L'histoire, les voyages ne m'intéressent point, la morale m'ennuie, il n'y a que les mémoires et les lettres qui m'amusent, je les sais par cœur.

Quand il y a quelque chose de nouveau, j'y cours, et j'en suis presque toujours mécontente.

On vient de donner une nouvelle tragédie, dont le titre est *Pierre le Grand*. Un de mes amis a dit qu'il falloit la nommer Pierre le Long; elle est de M. Dorat. Ce pauvre homme ne peut parvenir à avoir une place à l'Académie, il en seroit cependant bien digne, il seroit bien assorti à presque tous ceux qui la composent: nous allons avoir aussi quelques petits événemens dans notre ministère; M. Bertin se retirera, dit-on, le mois prochain, et son departement doit être partagé entre ceux qui restent. Voilà tout ce que je sais; toutes ces choses ne vous font rien, ni à moi non plus.

---

## LETTRE CCCXXXVIII.

23 Décembre, 1779.

ENFIN le charme est rompu, je reçois aujourd'hui 23, votre lettre du 10. Votre grifon-

nage, ce qu'il me dit, ce que M. Conway me confirme, devroit dissiper ou du moins calmer mes inquiétudes; mais je ne suis pas maîtresse de mes sentimens; il me reste beaucoup d'alarmes, vos accès ne sont point aussi courts. D'où vient le Selwyn tient-il si mal ses promesses? quelle preuve peut-il me donner de son amitié et de sa reconnoissance, si ce n'est en me donnant de vos nouvelles? mais que peut-on attendre d'un homme à qui la tête a tourné pour un enfant.

M. Conway me dédommage bien de ses torts; je crois devoir lui marquer ma reconnoissance dans cette lettre, je me prive du plaisir et de l'honneur de lui adresser à lui-même tous mes remercîmens, je connois sa politesse, et de plus ses bontés pour moi, il voudroit me répondre, et il n'a pas besoin de cette occupation, elle mettroit le comble à tous ses soins, ses fatigues et ses ennuis. Chargez-vous, mon ami, de lui dire tout ce que je pense, combien je l'estime, combien je vous trouve heureux d'avoir un tel ami, combien j'aurois de satisfaction de me trouver en tiers avec vous et lui; mais il faut se détourner de telles pensées, elles ne peuvent qu'irriter le chagrin de l'absence.

Vendredi 24.

Rien ne m'a tant surpris que la lettre que je reçois du 15, 16, et 17. J'avois bien prévu que vous n'en seriez pas quitte à si bon marché. Mais, mon ami, quelle peine, quelle fatigue vous vous êtes données en m'écrivant de votre propre main; vous prenez votre courage pour des forces, vous achevez de vous épuiser; quelque plaisir que j'aie à apprendre tout ce que vous faites, je consens à en être privée jusqu'à votre parfait rétablissement, je me contentererai de bulletins.

Nous sommes ici accablés de nouvelles, de duels, de démissions de places, des impertinences de Beaumarchais, des lettres de nos ex-Ministres pour réfuter ces imputations, l'arrivée de M. d'Estaings qui ne marche qu'avec des béquilles; enfin quelques-uns de ces jours, je vous écrirai sur tout cela, en détail; pour aujourd'hui cela m'est impossible, je sors d'une indigestion, et je m'en suis encore donné une, hier au soir; j'ai un corps de cent ans, et une tête qui n'en a pas vingt; je me hais, je me méprise, il n'y a que votre amitié pour moi qui me soutienne contre moi-même; vous ne m'aimeriez pas au-

tant que vous faites, si vous me trouviez aussi misérable; si je pouvois espérer de vous revoir, je chérirois encore la vie, mais vous savez ce qui en est, et ce qui en sera.

On disoit hier que M. de Maurepas avoit la goutte, je désire sa conservation.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-street, Cavendish-square.

ERRATA DU TROISIEME VOLUME.

| Page | ligne | *Errata* | *lisez* |
|---|---|---|---|
| 9 | 1, | (*note*) Maréchal | Maréchale |
| 15 | 3, | (*note*) Marquises | Marquis |
| 20 | 2, | (*note*) Jephson | Mr. Jephson |
| 20 | 10, | (*note*) ressort | ressorts |
| 22 | 8, | le | les |
| 25 | 3, | il ne ne me | il ne me |
| 26 | 21, | Ste. Assise | St. Assise |
| 55 | 2, | contumier | coutumier |
| 58 | 8, | plus de troupe | plus troupe |
| 58 | 1, | (*note*) Regata | Regatta |
| 73 | 3, | (*note*) and, in fact | and in fact |
| 101 | 1, | (*note*) de Cicé | Boisgelin de Cucé |
| 107 | 6, | (*note*) life | existence |
| 108 | 13, | Roucherolles | Roncherolles |
| 118 | 23, | Malsherbe | Malsherbes |
| 131 | 23, | situaation | situation |
| 138 | 19, | pensés | pensées |
| 168 | 4, | vériré | vérité |
| 177 | 9, | par | pas |
| 178 | 16, | servive | service |
| 181 | 11, | m'enquiète | m'inquiète |
| 192 | 5, | (*note*) some | a |
| 197 | 12, | l'amité | l'amitié |
| 215 | 3, | Deane (3), | Deane, |
| 215 | 4, | colonies, | colonies (3), |
| 215 | 10, | personnes | personne |
| 215 | 5, | (*note*) Silas Deane who | He |
| 216 | 18, | pouvoit | pouvoir |
| 227 | 2, | (*note*) 1747 | 1749 |
| 239 | 11, | Brie | Prie |
| 253 | 16, | nouveantés | nouveautés |
| 259 | 3, | Belgiocoso | Belgioioso |
| 260 | 1, | (*note*) Cavendish, | Cavendish |
| 260 | 2, | (*note*) Wooterton | Woolterton |
| 261 | 1, | (*note*) (1) | (2) |
| 263 | 6, | Belgiocoso | Belgioioso |

| Page | Errata ligne | lisez |
|---|---|---|
| 269 | 12, Empereur | l'Empereur |
| 270 | 2, (*note*) He | The |
| 270 | 4, (*note*) Duché | Duchés |
| 293 | 2, (*note*) de Roi | du Roi |
| 318 | 1, (*note*) Gonzié | Conzié |
| 331 | 4, (*note*) ex | |
| 339 | 15, Tronchain | Tronchin |
| 340 | 8, m'intdiqnerez | m'indiquerez |
| 344 | 23, Chaplain | Chapelain |
| 345 | 1, ditto | ditto |
| 368 | 5, There must be a mistake in dating this letter the 2d Juillet, as the action between Admiral Keppel and the French fleet did not take place till the 27 of that month, and not of June as mentioned in the text.—But as the Editor has not been able to fix satisfactorily the real date of the letter, it is left as in the MS. | |
| 371 | 9, 12 Juillet | 22 Juillet |
| 372 | 20, conlus | conclus |
| 383 | 8, Polieucte | Poliucte |
| 419 | 16, bontés | bonté |
| 425 | 16, les acristain | le sacristain |
| 437 | 9, 1776 | 1779 |
| 438 | 2, l'Epagne | l'Espagne |
| 438 | 16, me | ne |
| 443 | 17, (*note*) 1795 | 1795 and |
| 448 | 25, enémmis | ennemis |

550524